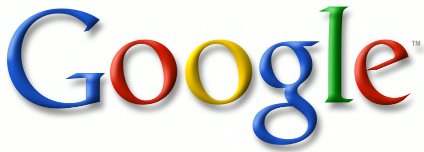


HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

EN ESPAGNE

OUVRAGES

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN ITALIE, sous le régime unitaire, 1859-1874, par M. Amédée Roux. 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN ANGLETERRE, par M. Odysse-Barot. 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN RUSSIE, par M. C. Courrière. 1 vol.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

De l'organisation des Sociétés de Prévoyance, et des bases scientifiques sur lesquelles elles doivent être établies. Paris, Guillaumin et Ce. 1852. 1 vol. in-8. Prix. 7 fr. 50

L'Institut de France, Académie des sciences, a décerné à cet ouvrage une médaille d'encouragement (concours de statistique, prix Monthyon. 1853).

Saint-Simon, sa vie et ses travaux. Cet ouvrage fait partie de la Bibliothèque des sciences morales et politiques. Paris, Guillaumin et Ce. 1857. 1 vol. 3 fr. 50

Histoire contemporaine de l'Espagne, règne de Ferdinand VII. 1869. Paris, Armand Anger, 48, rue Laffitte. 2 volumes in-8. Prix de chaque volume. 7 fr. 50

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE
DANS LES DIFFÉRENTS ÉTATS DE L'EUROPE

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE CONTEMPORAINE
EN ESPAGNE

PAR

Nicolas GUSTAVE HUBBARD

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1876

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

EN ESPAGNE

INTRODUCTION

COUP D'ŒIL

SUR LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE DEPUIS LA FORMATION DE LA LANGUE JUSQU'A LA RÉVOLUTION DE 1808

I

QU'EST-CE QUE L'HISTOIRE D'UNE LITTÉRATURE.

Qu'est-ce que l'histoire d'une littérature?

Est-ce la biographie de tous les hommes éminents qui dans un pays se sont voués au culte des lettres?

Est-ce la mise en relief de tous les chefs-d'œuvre qu'une langue a produits?

Est-ce un tableau de toutes les formes, styles, genres qu'une nationalité a adoptés pour revêtir l'expression de sa pensée?

C'est tout cela, croyons-nous; mais c'est encore quelque chose de plus. Il faut, à l'analyse raisonnée de toutes les biographies, de tous les chefs-d'œuvre, de toutes les formes littéraires, ajouter encore un autre élément: il faut qu'une synthèse hardie les em-

brasse d'un seul et même coup d'œil; il faut qu'elle se dégage des simples vues du biographe, du bibliophile et du grammairien, pour nous faire saisir toute une face de l'esprit humain; il faut qu'elle nous démontre un caractère spécial résultant du développement d'une race sur un territoire et dans un milieu donnés : il faut, en un mot, qu'elle nous fasse pénétrer dans la vie morale d'une société.

Tant que les peuples n'ont pas de littérature, on peut dire qu'ils n'ont pas de vie propre.

C'est seulement en étalant le panorama de tous les produits littéraires des diverses nations de l'Europe qu'on peut arriver à formuler une synthèse de la civilisation européenne.

Les livres, ce sont les vrais portraits des peuples : c'est là qu'on peut le mieux juger de leurs caractères, de leurs espérances, de leurs sentiments; ils sont judicieux, élevés, quand le peuple est dans une bonne direction morale; ils sont vicieux, frivoles, insensés, quand les mœurs se corrompent, quand le caractère s'abaisse, quand la force intellectuelle prend une mauvaise direction.

On est toujours exposé à prendre pour général un fait très-particulier : aussi faut-il se placer assez haut pour dominer l'ensemble.

Vous examinez au hasard les individualités : tout alors est trouble et confusion. Que si dans ce chaos chacune au contraire vient à être mise à sa place et à son temps, l'ordre établi permet tous les parallèles et fournit le moyen d'atteindre la vérité.

Que d'erreurs ne proviennent pas de la déplorable manie de n'étudier jamais que la loupe et le scalpel à la main !

Des détails misérables sont amplifiés et démesurément grossis. Il suffit pour cela qu'ils aient été étudiés et commentés par un critique de talent.

En réalité, ce n'est pas tel ou tel livre, tel ou tel écrivain qu'il s'agit de bien connaître avant de porter un jugement sain et réfléchi sur l'esprit de tout un peuple; c'est bien plutôt l'importance qu'il accorde à toutes les branches de la littérature et le rôle que chacune d'elles joue dans son sein.

Sachez la valeur qu'une société accorde à la religion, à la philosophie, au drame, à la poésie, à l'éloquence, au roman : vous pourrez mieux l'apprécier qu'en analysant les faits de la vie intime de ses écrivains ou en étudiant scrupuleusement tous ses genres de versification et de style.

Que fait-on en s'acharnant à répéter des incidents mesquins sur la biographie d'écrivains qui souvent n'ont été habillés en grands hommes que par la sottise de leurs contemporains?

On se rue sur des cadavres, on demande à la mort une étincelle qu'elle ne saurait donner.

La vie n'est pas là; elle est ailleurs. C'est la combinaison de tous les éléments sociaux qu'il faut apprécier, si l'on veut arriver au but de toute science, à la prévision de l'avenir.

Étudions à la fois, en en mesurant la valeur, tout ce qui a été puissance, force, initiative; et alors nous comprendrons comment et dans quelle proportion chaque œuvre littéraire concourt à cette belle harmonie qui constitue la vie d'une société.

Pour juger la plaine dans toute son étendue, il ne faut pas s'arrêter aux premières saillies, à de bas monticules. Gravissez le sommet des montagnes.

La Lombardie tout entière s'étend à vos pieds du haut des Alpes.

II

DES ORIGINES DE LA LANGUE ESPAGNOLE.

La plus simple comparaison des deux langues latine et espagnole fait voir qu'il existe entre elles une parenté très-proche. L'espagnol est un dérivé du latin.

Cette descendance est confirmée par l'histoire de la façon la plus éclatante.

L'Espagne tout entière a été pendant de longs siècles soumise à la domination romaine; l'idiome des vainqueurs, d'abord seulement installé sur les bords de la mer, au sein des colonies créées par les Phéniciens, les Carthaginois et les Grecs de Phocée, et devenues plus tard latines, envahit ensuite les rives des grands fleuves de la Péninsule, de l'Èbre, du Gualdaquivir et du Guadiana. Pendant longtemps il fut repoussé par les indigènes autochthones, les Celtibères et les Ibères, jaloux de leurs dialectes nationaux, et s'efforçant de garder, dans le territoire où ils étaient établis, les usages et les coutumes qu'ils s'étaient créés; cependant, comme ils étaient divisés en tribus rivales, et que ces tribus eurent la faiblesse de se mettre à la solde de leurs vainqueurs, même pour lutter les unes contre les autres, il arriva que peu à peu le latin s'étendit du bord de la mer et des rives des fleuves à l'intérieur de la contrée : il pénétra jusque dans ces parages montagneux qui divisent la Péninsule en grandes assises, tels que la Sierra Morena, les montagnes de Tolède et le Guadarrama. Déjà à l'époque de Sertorius, c'est-à-dire quatre-

vingts ans avant l'ère chrétienne, ceux d'entre les indigènes qui cherchaient à secouer le joug de Rome consentaient à envoyer leurs fils à une école supérieure fondée à Huesca par le chef qu'ils avaient choisi, et qui était lui-même Romain, école où le latin leur était enseigné, et où ils apprenaient, en même temps que la langue de leurs vainqueurs, tous les rudiments de leur civilisation.

Pendant les quatre siècles que dura l'empire romain, la pénétration du latin dans tout le territoire de la Péninsule ne cessa de s'opérer; partout le dialecte indigène dut battre en retraite : il ne se maintint avec une puissante énergie que dans les provinces basques, où il persiste encore aujourd'hui après avoir résisté au frottement de deux mille ans, et où il offre un éternel sujet d'étude à tous les philologues.

Durant cette période de quatre siècles, il est certain que la partie la plus riche de la population parlait un latin aussi pur que celui de Rome. La facilité avec laquelle les habitants de la péninsule ibérique se plièrent au langage de leurs vainqueurs fut telle, qu'ils arrivèrent bientôt à constituer dans la littérature latine toute une école spéciale, à laquelle on donna le nom d'hispanique. Dans les œuvres de Sénèque, dans celles de Lucain, originaires de Cordoue, on retrouve la fougue, l'emphase, le besoin d'enthousiasme et la recherche du sublime et de l'absolu qui de tout temps ont été le patrimoine des Andalous : déclamation énergique, enthousiaste, violente, sur des faits réels dont la grandeur ne paraît pas suffire à l'écrivain et se dresse sur un appareil de mots sonores et de phrases philosophiques. Quintilien était natif de Calahorra, et Martial, le

grand faiseur d'épigrammes, non-seulement était né à Calatayud, mais encore tenait à y séjourner : c'est de là qu'il entretenait ses correspondances avec toutes les célébrités littéraires de son temps, Pline le Jeune, Juvénal, et son compatriote espagnol Silius Italicus.

On ne peut avec apparence de raison supposer que la transformation de langage ainsi effectuée chez la partie la plus élevée et la plus riche de la population se soit généralisée dans toutes les autres classes avec la même facilité. A côté de ce latin employé par les auteurs que nous venons de citer et par les Florus, les Columelle, les Pomponius Méla, il y en avait un autre, corrompu, vulgaire, mélangé de mots provenant soit de l'idiome indigène, soit des importations grecques, phéniciennes et carthaginoises. C'est ce dernier qui, modifié par l'action du temps, imprégné de nouvelles influences, que devaient apporter soit l'invasion des Goths, soit celle des Sarrasins, soit des communications fréquentes avec les Provençaux et les Francs, mérite d'être considéré comme le véritable ancêtre de la langue espagnole.

Dans le commencement du cinquième siècle, la péninsule ibérique reçoit le contre-coup du grand mouvement connu sous le nom d'invasion des Barbares : elle est envahie par des bandes diverses, parlant des langages dissemblables et ayant toutes la prétention de s'établir à poste fixe, partout où elles apercevaient déjà les fondements d'une civilisation. Ce sont les Alains, les Vandales, les Suèves et les Goths.

Il est évident que, contre tous ces ennemis communs, l'union des familles d'origine celtibérique et d'origine romaine prit un caractère d'intimité qu'elle n'avait encore pu avoir. Elles avaient ensemble à

choisir parmi tous ces nouveaux venus ceux dont la domination pouvait leur être la moins douloureuse. C'est ainsi qu'elles se groupèrent de préférence autour des Goths, plus civilisés que les autres Barbares, à cause des relations soutenues qu'ils avaient eues avec l'empire romain, soit à titre d'alliés, soit à titre d'adversaires. Elles les aidèrent volontiers à refouler hors de la Péninsule tous les autres Barbares ; et, en agissant ainsi, elles en vinrent à constituer pour toujours un seul et même peuple.

Pendant leur longue résidence sur les bords du Danube, les Goths s'étaient familiarisés avec la langue latine ; ils la retrouvèrent en Espagne, soit pure, soit corrompue, et comprirent qu'il leur serait plus facile de s'en servir que d'imposer leur propre langue pour communiquer à ceux qu'ils avaient vaincus l'expression de leurs volontés. Ils étaient d'ailleurs bien peu nombreux en face de la population qu'ils avaient assujettie, et ils auraient couru risque, en dédaignant d'employer les termes qu'elle comprenait, de trop faire sentir leur petit nombre. Les grandes époques de la transformation des Goths ne sont pas difficiles à signaler. Leur premier législateur Euric ne cherche encore, à la fin du cinquième siècle, qu'à réduire en lois écrites leurs traditions et leurs anciennes coutumes ; il ne songe qu'à conserver les grandes et belles pratiques de dignité personnelle, de liberté individuelle, de tempérance, de respect à la femme et de fidélité conjugale qu'ils apportaient du fond de leurs steppes. Le fils et successeur d'Euric, Alaric II, tend, au contraire, à prendre dans tous les codes romains des dispositions spéciales applicacables aux vaincus sur toute la surface des pays sou-

mis à sa domination. Il est évident qu'il n'y a encore aucune entente entre les deux peuples : chacun d'eux est régi par ses lois, ses tribunaux et ses coutumes ; les mariages sont interdits entre eux ; ils parlent encore chacun une langue différente.

C'est pendant le sixième siècle, surtout sous l'influence des deux rois Léovigilde et Récarède, que la fusion s'opère véritablement. Léovigilde se marie avec une Espagnole, et substitue à l'antique simplicité des chefs germaniques le luxe et l'apparat des représentants de la domination romaine pendant la période impériale. Récarède s'occupe déjà à faire des lois applicables à la fois aux vainqueurs et aux vaincus : c'est lui qui jette les premières bases d'un code célèbre connu d'abord en latin sous le nom de *Codex Wisigothorum* et de *Forum Judicum*, et plus tard traduit en espagnol sous celui de *Fuero Juzgo*. Ce code n'est pas seulement digne d'être étudié comme constituant le recueil des lois sous l'empire desquelles l'Espagne fut administrée au sixième et au septième siècle ; traduit six siècles plus tard, il est aussi un des premiers monuments de la langue espagnole, et sert à démontrer comment le latin corrompu qui se parlait sous la domination gothique a pu devenir la belle langue de Cervantès et de Quévédo.

Récarède n'exerça pas seulement une grande influence sur son temps à titre de législateur : ce fut lui aussi qui se décida à abandonner l'hérésie arienne, que les Goths avaient toujours défendue, pour embrasser les doctrines catholiques et orthodoxes auxquelles était restée fidèle la population vaincue. La date de cette conversion, à une époque où le christianisme joue un si grand rôle dans le développement des sociétés,

peut servir à indiquer le moment précis où commence à disparaître peu à peu la langue des Goths.

Comme les Hispano-Romains étaient presque tous catholiques et les Goths presque tous ariens, l'évolution religieuse effectuée par Récarède eut pour résultat naturel de créer une alliance très-intime entre le trône et le clergé national ; avec celui-ci marchaient à cette époque tous les hommes qui se consacraient encore au culte des sciences et des lettres. De là l'étonnante suprématie sur le goth que reprirent, pendant tout le courant du septième siècle, et le latin et son dérivé vulgaire ; à ce point qu'ils étaient déjà redevenus, aux premières heures du huitième siècle, presque aussi dominants qu'avant même l'invasion des Barbares : seulement ils s'étaient beaucoup modifiés; sous l'influence gothique, ils avaient nécessairement subi de nouvelles altérations.

C'est alors que les Arabes arrivent sur la scène (715).

Depuis le jour où le dernier roi goth, don Rodrigo, succomba, dans les plaines du Guadalète, sous la lance du lieutenant des califes de Damas, jusqu'au moment où Isabelle la Catholique arbora la bannière de Castille sur les tours de Grenade, sept cent soixante-dix-sept années se sont écoulées (715-1492). Or, pendant tout ce temps les Arabes, et avec eux les Juifs et les Maures, n'ont cessé d'exercer une influence sur toutes les populations de la péninsule hispanique. Ne sont-ils pas d'abord maîtres incontestés, dominateurs absolus, et assez forts, non-seulement pour reconstituer à leur profit l'empire des Goths qu'ils venaient de renverser, mais encore pour s'avancer jusque sur les bords de la Seine et pour disputer aux Francs l'empire de la Gaule? Il est vrai que la période d'expan-

sion dure peu : déjà dès le milieu du huitième siècle, elle est arrêtée par la révolte des tribus asiatiques et des tribus africaines, par la victoire de Charles Martel et par l'insubordination de tous les gouverneurs de provinces contre le pouvoir central de Damas; mais alors se crée le khalifat de Cordoue, destiné à une durée de près de trois siècles (756-1031). Sous l'impulsion d'une dynastie qui compte dans son sein plusieurs hommes d'un mérite incontestable, il se fonde en Andalousie une civilisation dont l'éclat fait un vif contraste avec l'ignorance et la barbarie qu'étalent à cette époque les nations européennes. Cordoue n'est pas seulement la capitale d'un grand empire; pour briser avec tous les souvenirs dé l'Asie, Abdérame a cherché, à force de luxe et de magnificence, à attirer daus ses murailles tous ceux que la curiosité ou la vénération, dans ces époques de foi religieuse, auraient pu porter à des pèlerinages trop lointains : en construisant l'admirable mosquée qui fait encore aujourd'hui l'objet de l'admiration de tous les voyageurs, il a élevé Cordoue à la dignité de cité sainte; il l'a placée, dans l'esprit des peuples, à côté de Rome et de la Mecque.

Cependant les défenseurs de la nationalité espagnole, ceux qui dans la Péninsule refusent de se convertir au Dieu de Mahomet, ceux qui ne consentent pas à profiter du grand esprit de tolérance qui se substitue rapidement chez les Arabes vainqueurs à leur premier fanatisme, se sont réfugiés au nord, dans les montagnes de Cantabrie. Ils restent d'abord exclusivement refoulés dans les deux provinces montagneuses des Asturies et de Léon, et un peu plus tard dans les plaines de la Castille : c'est là qu'ils ont

emporté avec eux toutes les lois, toutes les coutumes qui étaient en usage avant l'invasion sarrasine dans l'Espagne gothique. Le clergé, frappé dans sa foi, dans sa puissance, allume en eux une passion violente contre la religion maudite, qui, de la richesse et de l'opulence, l'a fait descendre en un jour à la misère et à la pauvreté. Incessamment excités à la lutte, à la revanche, au mépris de la vie, les Espagnols acquirent peu à peu ce même fanatisme auquel ils avaient été naguère incapables de résister; et nous voyons ainsi se créer dans le malheur ce sombre caractère de goût belliqueux, de prosélytisme ardent et d'intolérance religieuse qui dès lors va devenir pour longtemps le signe distinctif et de la nationalité et de la littérature espagnoles.

Aussitôt après le démembrement du khalifat de Cordoue, on voit croître à pas de géant le pouvoir des rois de Léon, de Castille et d'Aragon : il devient évident que l'avenir appartient désormais à la bannière chrétienne. Chaque jour celle-ci fait de nouveaux progrès, conquiert de nouvelles cités. L'intervention de trois grandes tribus africaines, des Almoravides au onzième siècle, des Almohades au douzième et enfin des Merinides au treizième retarde longtemps le dénoûment final.

Enfin le moment décisif arrive où les Arabes doivent battre en retraite devant la marée montante de la civilisation chrétienne. Valence, Tolède, Cordoue, Séville, Cadix, leur sont successivement enlevées. Pendant près de deux siècles encore, ils essayeront en vain une résistance désespérée dans la belle vallée du Dauro, sous les murs de Grenade, derrière le rideau protecteur de la Sierra Nevada. Ce dernier

effort leur fournira seulement l'occasion de donner dans la construction de l'Alhambra et du Généralife une nouvelle preuve du degré de lumières et de perfection artistique qu'ils avaient atteint; mais leurs mœurs élégantes, leur politesse raffinée, leur excessive courtoisie, ne pourront trouver grâce devant le fanatisme de l'hidalgo. La lutte ne pouvait se terminer que par l'extermination de l'un des deux adversaires. Le dernier coup fut porté aux Arabes en 1492, par Isabelle la Catholique, conquérante de Grenade. Le lendemain de la prise de cette cité, ceux d'entre eux qui resteront en Espagne ne seront plus que de misérables proscrits, en butte à toutes les persécutions d'une haine impitoyable.

Pendant tous ces siècles de lutte constante et journalière, la langue espagnole n'avait cessé de se former. Elle était déjà fixée plus de deux siècles avant la prise de Grenade. Tous les descendants des familles ibériques, romaines, gothiques, que nous avons vus si ardents à sauver leur ancienne indépendance, n'avaient pas oublié leur langue maternelle; ils surent la conserver au milieu des montagnes et des rochers où ils s'abritèrent. Et quand la fortune vint à se déclarer en leur faveur; lorsque, profitant des divisions de leurs ennemis, ils recommencèrent pied à pied la conquête de tout le territoire qu'ils avaient perdu, c'est avec leur ancien idiome qu'ils se présentèrent. Les chefs de leur Église, les clercs, les moines parlaient le latin du *forum judicum;* les seigneurs, les soldats, les laïques, s'exprimaient dans ce latin corrompu que nous avons vu résister avec avantage à l'invasion gothique.

L'influence arabe se borna à y introduire quelques altérations nouvelles. Quelle qu'ait été la haine dont

furent animés les chrétiens de la Péninsule ibérique contre la religion de Mahomet, ils n'ont pu empêcher un très grand nombre de mots orientaux et africains de s'introduire dans leur langage. Un des meilleurs linguistes de l'Espagne, après s'être livré à une étude approfondie du dictionnaire castillan, a constaté qu'il fallait compter par milliers les mots introduits par les Arabes et ayant une provenance soit grecque, soit asiatique, soit africaine. Le caractère et le goût des populations andalouses s'accommodaient très-bien aux termes sonores, aux locutions pompeuses, aux images brillantes, et à cet appareil cérémonieux que les Arabes ont toujours tant aimés. Quand les Andalous rentrèrent dans le giron de la monarchie castillane, ils inoculèrent au reste de la nation le virus asiatique dont eux-mêmes avaient été imprégnés.

C'est au milieu du douzième siècle que le latin vulgaire, altéré sous l'influence gothique et orientale, se substitue au latin des cloîtres, même dans les actes les plus importants de la politique et de l'administration. Alphonse VII l'emploie déjà à cette époque pour octroyer des chartes à Oviédo et à Avilès. Un peu après, en 1206, Alphonse VIII de Castille et Alphonse IX de Léon s'en servent pour conclure solennellement un traité de paix. Cinquante ans plus tard, il est devenu déjà la langue castillane : car il sert de base pour la traduction du *forum judicum* ordonné par saint Ferdinand, et c'est lui que les poëtes emploient pour celébrer les prouesses de leur héros national. On peut dire que l'espagnol est né; il n'a plus qu'à s'épurer, à se régler, à s'étendre.

En dehors des éléments que nous avons mentionnés, quelques auteurs ont voulu attribuer dans la création

de la langue castillane une grande importance au contact des idiomes parlés de l'autre côté des Pyrénées. Nier absolument toute influence serait se mettre en opposition avec la réalité des choses. Mais comme il faut se garder de l'exagérer! Des mariages même fréquents, des ambassades même nombreuses, des courses passagères de bandes armées ne constituent pas, à cette époque de la civilisation, des relations capables de produire de sérieuses modifications dans la langue. Le cercle d'action de chacun était alors très-réduit; on lisait peu: il fallait la vie commune de deux peuples pour qu'ils se pénétrassent l'un par l'autre.

Les faits ne permettent pas non plus d'admettre la théorie de M. Raynouard, le Provençal systématique, d'après laquelle, après la chute de l'empire romain, il se serait formé une seule langue commune, universelle, propre à toute l'Europe latine, le roman, dont dériveraient toutes les langues modernes de l'Europe méridionale. En Espagne, par exemple, il est facile de déterminer la ligne de démarcation où les dérivés du latin provençaux et toulousains se sont trouvés face à face du castillan. Ces dérivés provençaux et toulousains ont certainement occupé dans le nord et l'est de la Péninsule un territoire très-considérable: on retrouve leur grande influence dans tous les dialectes qui se parlent aujourd'hui encore sur les rives de la Méditerranée, tels que le catalan, le valencien, le mayorquin. Leur plus belle expression, le limousin, s'est placé en Espagne face à face avec le castillan et lui a disputé la suprématie. Au moment où saint Ferdinand faisait traduire le *forum judicum* dans la langue vulgaire des Castillans, Jaime le

Conquérant, roi d'Aragon, faisait écrire en limousin à sa cour de Saragosse les événements de son règne et les faits de sa vie. Mais l'espagnol moderne se retrouve bien autrement dans l'œuvre ordonnée par saint Ferdinand que dans celle commandée par Jaime; et, comme nous pouvons suivre distinctement depuis le treizième siècle le développement des écrivains appartenant aux deux cours, sans nier que dans chaque pays où le latin a dominé il se soit créé un patois corrompu, que, si l'on veut, on peut appeler roman, on doit affirmer que dans les divers pays ce patois a été dissemblable. On court après une chimère en supposant l'existence d'un idiome roman universel, dont dériveraient toutes les langues de l'Europe méridionale,

III

LE POÈME DU CID.

Il y a deux personnages dans le Cid :

L'un est l'homme de guerre qui a réellement existé dans la seconde partie du onzième siècle, et dont nous pouvons suivre la carrière dans les récits très-concordants de tous les chroniqueurs chrétiens et musulmans de son temps. Il s'appelle don Rodrigo Diaz. On possède son contrat de mariage (cartas de arrhas — lettres d'arrhes) avec doña Jimena, fille de Diégo, comte d'Asturies. La date exacte de sa naissance est inconnue, il est vrai, mais tout le monde est d'accord sur celle de sa mort.

L'autre personnage est un héros légendaire créé par l'imagination de tous les poëtes castillans : être idéal à qui l'on a prêté les aventures les plus fabu-

leuses, les plus romanesques, les plus contradictoires; que l'on anime presque toujours des sentiments les plus généreux, des vertus les plus hautes, mais à qui à l'occasion on ne refuse non plus aucun des préjugés, aucune des passions des hommes de son époque. Celui-ci, c'est le Cid Campeador. *Le Cid*, c'est-à-dire, en arabe, l'émir, le chef, l'homme fort, vaillant et juste, qui sut se faire obéir aussi bien des musulmans que des chrétiens; *Campeador*, c'est-à-dire le *Champion* par excellence, le conducteur des batailles, le docteur de la guerre, celui qui sait toujours choisir l'heure et le lieu de la lutte; ou mieux encore, le chef de bandes indépendantes, courant par monts et par vaux, qui ne se fiait pas aux citadelles et campait dans la plaine.

Mort en 1099, don Rodrigo a eu ce destin de servir pendant plus de trois cents ans de thème et de sujet spécial à la verve de ces intarissables poëtes qui avaient à chanter sur tous les tons en Espagne le triomphe de la Croix, l'abaissement du Croissant. C'est en lui que le peuple espagnol a voulu retracer ses propres exploits; il est l'Achille d'une autre guerre, bien plus longue et plus accidentée que celle de Troie.

Nous sommes trop portés en France à ne voir depuis Corneille dans le Cid que l'amant de Chimène, le meurtrier du comte de Gormaz, le vengeur de son père. Il faut l'envisager sous un tout autre point de vue. C'est le symbole d'une nationalité qui se crée avec des caractères tout spéciaux et tout personnels: esprit belliqueux, isolement fier, indépendance indomptable, sous une obéissance apparente.

Tel est le Cid, et il n'a été tant aimé des Espagnols que parce qu'ils se sont tous reconnus en lui: ce

guerillero hardi, qui parle haut aux rois de la terre, qui méprise l'aristocratie efféminée des cours, qui n'apprécie en fait de grandeur que celle du héros, qui combat le glaive nu et le front haut, qui s'approprie les armes à la main le butin et les richesses, et qui néanmoins a toutes les vertus de la famille, et sait aimer sa femme et ses enfants, qu'est-ce autre chose encore aujourd'hui que l'hidalgo castillan, l'homme *de lui-même*, qui, malgré tout son fanatisme religieux et ses passions monarchiques, ne met jamais rien au-dessus de la dignité personnelle?

Dans la réalité historique, don Rodrigo Diaz apparaît bien, il est vrai, comme un chevalier fidèle à son roi. Voyez cependant avec quelle fierté il s'exprime devant Alphonse VI, alors qu'il est chargé par les nobles Castillans de faire jurer à ce prince, le jour de son couronnement, qu'il n'a pas trempé dans le meurtre de son frère Sancho, auquel il aspirait à succéder :

« Le roi, dit l'évêque Prudence de Sandoval dans sa *Chronique*, se plaça sur une estrade pour que tout le monde le vît, et alors Rodrigo Diaz se présenta pour lui demander le serment; il ouvrit un missel placé à l'avance sur l'autel, et, quand le roi eut mis les mains sur ce missel, Rodrigo lui dit : « Roi don Alphonse, vous venez ici jurer, à propos de « la mort du roi don Sancho votre frère, que, si vous l'avez « tué ou si vous avez conseillé sa mort, vous devez le dire, « et qu'en ne le disant pas vous mériteriez la même mort « qu'a subie votre frère. Tout vilain pourrait vous tuer, ne « fût-il pas hidalgo, vînt-il d'une autre terre qui ne fût pas « celle de Castille. » Le roi et les chevaliers répondirent : *Amen*.

« Une seconde fois, Rodrigo reprit la parole et dit : « Vous venez jurer, à propos du roi mon seigneur, que vous « ne l'avez pas tué et que vous n'avez pas conseillé sa

« mort. » Le roi et les chevaliers répondirent : *Amen.* « En « ne le jurant pas, vous mériteriez la même mort qu'a subie « mon seigneur ; tout vilain pourrait vous tuer, ne fût-il pas « hidalgo, ne fût-il pas Castillan, vînt-il d'une autre terre « qui ne fût pas celle de Léon. » Et le roi répondit : *Amen*, tout en changeant de couleur.

« Une troisième fois Rodrigo redit au roi ces mêmes paroles, et lui et ses chevaliers dirent *Amen.*

« Mais déjà le roi ne pouvait en supporter davantage ; il s'irrita contre Rodrigo Diaz qui le pressait ainsi et lui dit : « Rodrigo Diaz, pourquoi me torturer ainsi ? Aujourd'hui « tu me fais jurer, demain tu me baiseras la main. » Le Cid répondit : « Si vous me faites quelque chose, il est d'autres « terres où l'on sait récompenser les hidalgos. N'agiriez-vous « pas envers moi comme j'agis envers vous, si vous me dé« siriez pour votre vassal ? » Le roi en voulut beaucoup à Rodrigo de la liberté qu'il avait prise, et jamais il ne lui accorda vraiment sa faveur. Et le chroniqueur ajoute : « Les rois et les supérieurs ne veulent point de sujets aussi libres. »

Que nous sommes loin des relations que Corneille suppose dans sa célèbre tragédie entre le roi de Castille et ceux qui l'entourent !

L'incident le plus dramatique de tout le poëme est le mariage des deux filles du Cid avec les comtes de Carrion. Il faut s'y arrêter un peu, car c'est là où se trouvent le mieux résumés tous les sentiments de famille que l'Espagne entendait prêter à son héros et l'attitude spéciale qu'il garde vis-à-vis de la vieille aristocratie gothique, vis-à-vis de la morgue du sang bleu, opposée à tous les succès du soldat parvenu.

Le Cid ne refuse pas l'obéissance à son roi ; mais il est avant tout un alcade populaire : il protége les hidalgos indépendants, les vilains, même les musulmans vaincus, contre la rapacité des hommes de cour. Il est aussi l'homme aux moulins, c'est-à-dire le paysan, ennemi de l'oisif. S'il est obligé de paraître

devant le souverain, il rompt en visière avec tous les courtisans ; aussi en est-il mal vu. On ne l'aime pas au palais, on le craint.

Dans le poëme, c'est Alphonse qui, mû par un intérêt politique, veut marier les filles du Cid à deux de ses grands vassaux, les comtes de Carrion. Ceux-ci se soumettent à l'ordre du souverain, quoique avec mauvaise grâce ; ils se rendent à Valence, dans cette grande et belle cité qui a été momentanément ravie à Mahomet par l'épée du Campeador, et qui vient d'être donnée par lui à la couronne de Castille. Ils sont là obligés de reconnaître la supériorité de celui qu'on leur a donné pour beau-père, et en conçoivent contre lui une haine violente. En lâches, ils songent à se venger sur les femmes qui leur ont été confiées : le mariage célébré, au lieu de les ramener au foyer conjugal, ils les abandonnent au milieu d'un *despoblado*, sans ressources, sans vivres, même sans vêtement.

Un tel outrage mérite une vengeance exemplaire ; et c'est là où le Cid développe toutes ses qualités. A la nouvelle de l'affront, il ressent une profonde et muette douleur, puis bientôt il prend une détermination passionnée. Dès lors ferme, implacable, majestueux, il ne s'arrêtera plus, jusqu'au jour où les coupables auront été châtiés et où ses filles par de nouveaux honneurs auront effacé la tache dont on avait voulu les souiller.

Tous les sentiments exprimés dans le récit de cet épisode, aussi bien que dans le poëme tout entier, ont ce trait spécial qui caractérise dès l'origine la littérature espagnole. Ce n'est pas la beauté, ce n'est pas la grâce ou l'élégance qui la distingue; c'est l'intensité. Frapper fort, trouver un vrai mouvement,

manifester une passion à la fois ardente et retenue, concentrer toutes ses facultés, se montrer sombre et puissant: voilà ce qui préoccupe les poëtes, ce à quoi ils tendent.

On a pu rassembler en un seul recueil tous les récits conservés ainsi par la tradition ; et ce sont ces récits qui ainsi réunis constituent ce qu'on appelle le poëme du *Cid*, ou mieux encore les *Romanceros*. Quant aux auteurs, nul ne connaît leur nom. On peut supposer, d'après la contexture même de l'œuvre, que quatre poëtes au moins, dont on reconnaît la manière, et peut-être aussi l'époque différente, y ont concouru ; mais cette supposition, toute probable qu'elle paraisse, ne nous donne point une certitude. En réalité, il n'y a pas eu d'Homère pour tous ces vers partis du cœur et de la fantaisie d'un peuple entier; c'est bien l'œuvre de mille intelligences se parlant à elles-mêmes, s'encourageant à la lutte par le récit des exploits de celui qui doit être imité, et se délassant de leurs fatigues par la perspective des richesses et du butin que l'on peut conquérir les armes à la main.

Il ne faut pas chercher un argument bien bâti, un plan bien suivi, combiné avec soin, exécuté avec perfection dans tous les détails : il n'y a rien de tout cela. C'est au contraire une série de scènes diverses, d'incidents variés, de narrations n'ayant entre elles d'autre lien que le personnage qui en est le sujet : nulle analogie avec l'*Iliade* et l'*Enéide*; au contraire une ressemblance très-grande avec toutes les chansons de geste qui ont trait à notre Roland, avec tous les chants qui, dans les *Niebelungen*, peignent le vieux germanisme.

On pourrait presque dire que les Romances, à l'é-

poque où elles furent composées, ont dû jouer le rôle de la presse dans nos sociétés modernes : c'est là où le peuple espagnol du douzième et du treizième siècle épanchait ses pensées les plus intimes, ses sentiments les plus profonds ; on y trouve des traits de mœurs qui peignent mieux une société disparue que ne pourrait le faire le grave récit d'un historien consciencieux.

Dans la versification, aucune recherche ; rien qui indique un art poétique déjà développé : c'est l'enfance de la prosodie ; l'harmonie, la constante cadence ne sont point poursuivies avec effort. On sent à peine la mesure ; le poëte se contente de l'assonance, c'est-à-dire d'une rime imparfaite qui n'offre à l'oreille qu'un écho vague et lointain de syllabes analogues.

Le vers n'a pas toujours le même nombre de syllabes : il en a souvent douze, parfois on en compte jusqu'à 28 ; il est toujours divisé en deux hémistiches, dont le dernier porte avec lui son assonance. Si la rime vient à apparaître, elle affermit l'idée et produit beaucoup d'effet.

IV

LA COUR DU ROI JEAN. — LA RENAISSANCE.

Le peuple castillan, que nous venons de voir exclusivement occupé de sa lutte contre les Arabes et ne cherchant dans la poésie qu'un stimulant à la lutte ou un moyen de se réjouir de ses exploits, reçut, dans la seconde moitié du treizième siècle, d'un

de ses monarques, une impulsion qui vint tout à coup brusquement modifier ses aspirations et sa manière d'être. Le prince auquel nous faisons allusion est Alphonse X ; on l'a surnommé le Savant, et certes il a bien mérité ce titre : car, à une époque d'ignorance et d'obscurité, il a manifesté les tendances les plus prononcées pour tout ce qui est de nature à élever l'esprit humain et à faire progresser les lettres et les sciences. Son long règne (il a duré 32 ans, 1252-1284) ne contribua point à étendre la monarchie castillane au delà des frontières qui lui avaient été assignées par saint Ferdinand : sa grandeur consiste, au contraire, en ce qu'une expérience fut tentée sur une grande échelle pour transformer une société brutale, presque exclusivement guerrière et violente, en une nation policée, civilisée, avide de progrès dans toutes les branches qui touchent à la culture de l'intelligence.

Dire que le peuple castillan s'associa vraiment à ces efforts, ce serait se tromper étrangement : on ne passe pas avec tant de facilité de la vie des camps aux arts de la paix. Les révoltes des grands vassaux pendant tout le règne d'Alphonse X, la facilité avec laquelle il fut chassé du trône par son propre fils Sanche, auquel, par opposition au surnom d'*el Sabio*, on donna l'épithète d'*el Bravo*, les horribles luttes qui marquèrent les règnes postérieurs de Pierre le Cruel et de son frère Henri de Trastamare, prouvent, au contraire, que la population résista très-énergiquement aux efforts tentés pour la modifier, et que l'action continua longtemps après à maintenir sur un plan inférieur et l'art et la science. Néanmoins il est impossible à l'historien des premières années du

quatorzième siècle de ne pas constater une grande modification dans le caractère général des œuvres littéraires qui naissent en Espagne : elles n'ont plus cette couleur exclusivement nationale des premières romances du Cid : c'est qu'avec Alphonse X la Castille s'est ouverte à toutes les influences étrangères venant du dehors; elle les a accueillies, elle s'en est imprégnée, et, au lieu de se limiter à un seul genre, elle a pris hardiment son vol dans toutes les branches, dans toutes les directions.

Pour montrer qu'il n'y a rien d'exagéré dans le rôle que nous attribuons à Alphonse X, nous signalerons en peu de mots l'importance des monuments qu'il a laissés. Par ce simple résumé on pourra juger de combien d'années ce prince était en avance sur son siècle, avec quelle énergie il a dû influer sur les tendances de ses contemporains, et comment enfin c'est bien à lui qu'il faut faire remonter le goût extraordinaire qui bientôt envahit toute la cour de Castille sous le règne du roi Jean II (1406-1454).

Le premier de ces monuments, ce sont les Tables alphonsines, destinées à transmettre aux nations occidentales toutes les découvertes astronomiques faites par les savants orientaux. Pour les dresser, pendant quatre ans, par les soins d'Alphonse X, cinquante astronomes, appartenant à divers pays, mais surtout à la religion musulmane, furent réunis dans un observatoire à Tolède. N'était-ce pas un acte de haute civilisation, après avoir vaincu les Arabes les armes à la main, que de savoir s'approprier tous les résultats scientifiques acquis par eux à l'époque de leur plus grande splendeur ?

Comme législateur, Alphonse X a laissé derrière

lui trois grandes œuvres : 1° l'*Espejo de todos los derechos*, le Miroir de tous les droits, compilation de tous les fueros de Léon et de Castille ; 2° le *Fuero real*, destiné à introduire une certaine unité dans toutes les coutumes des diverses municipalités et à corriger l'anarchie qui pouvait résulter de leur extrême variété ; 3° enfin *las Siete Partidas*, venant combler, aux divers points de vue canonique, politique, pénal et de procédure, toutes les lacunes qu'avait pu laisser le *Fuero juzgo*.

Vient ensuite la *Chronique générale de l'Espagne*. Alphonse X avait décrété que tous les documents publics et officiels seraient désormais écrits en langue vulgaire : il ne se contenta pas de publier ce décret et projeta d'établir, le premier, en espagnol, les annales de l'histoire de Castille. Telle est l'origine de sa *Chronique;* et, quoiqu'on ne puisse le féliciter d'avoir toujours séparé le vrai du romanesque, on doit lui savoir gré d'avoir tenté à son époque une tâche si difficile, et surtout d'avoir fourni une source inépuisable de renseignements pour ses successeurs. L'exemple parti de si haut produisit les plus beaux fruits : nous voyons en effet tous les hommes les plus distingués de la politique castillane s'appliquer, dans les deux siècles suivants, à écrire pour les générations à venir les chroniques de leur temps : c'est ainsi que la rivalité de Pierre le Cruel et de Henri de Trastamare nous sera transmise par l'éminent chancelier Lopez de Ayala ; c'est ainsi que plus tard nous aurons l'histoire détaillée de la grandeur et de la chute du connétable Alvaro de Luna, due à une personne de sa plus grande intimité.

En voilà certes assez pour justifier tout ce que nous

avons dit de l'influence exercée par Alphonse X. On a cherché en même temps à lui tresser une couronne poétique, et on lui a attribué deux œuvres : l'une, intitulée *las Querellas;* l'autre, simple recueil de 40 cantiques en l'honneur de la Vierge. Mieux eût valu laisser dans l'oubli ou peut-être mieux ne pas lui décerner ces compositions : elles n'ont par elles-mêmes aucune valeur ; elles indiquent seulement que le monarque ne borna pas son effort à protéger la science, à perfectionner la législation, à jeter les bases de l'histoire : il rechercha aussi tous les genres littéraires qui pouvaient convenir à son peuple, et se préoccupa du meilleur genre de versification dont était susceptible la langue espagnole.

On sait qu'il importa du dehors un grand nombre d'œuvres et qu'il attira dans sa capitale divers auteurs qui avaient déjà acquis du renom. Les savants arabes ou juifs venus à Tolède pour la rédaction des Tables astronomiques avaient pour la plupart des goûts très-littéraires : ils les répandirent évidemment en Castille, et avec eux s'introduisit dans le choix des sujets, dans la recherche du style, dans l'abondance des descriptions, un vernis oriental jusqu'alors presque méprisé.

Les cantiques à la Vierge Marie sont écrits en dialecte galicien. Le roi, désireux sans doute de rattacher au reste de la monarchie la province de Galice, un peu éloignée du centre, protégeait spécialement les poëtes nés dans le voisinage de cette autre ville sainte, de Santiago de Compostelle. Il faut croire que dans ce coin de l'Espagne il commençait à se former une pléiade de poëtes, car un peu plus tard on en vit apparaître deux : Macias l'Énamouré, le modèle de

la fidélité en amour, et Rodriguez del Padron, dont les poésies sont venues jusqu'à nous, et méritaient d'être conservées.

Indépendamment de ces influences arabe, juive, galicienne, sur la poésie castillane, Alphonse X favorisa encore pendant tout son règne celle qu'avaient exercée déjà les troubadours de la langue limousine et les trouvères de la langue d'oïl. L'introduction en Espagne des compositions exaltées, sensuelles, mystiques et passionnées de ces bardes provençaux, aussi bien que des romans des chevaliers de la Table-Ronde et des pairs de Charlemagne, fut une conséquence des rapports littéraires qui s'ouvrirent entre les populations situées des deux côtés des Pyrénées. Ces rapports modifièrent beaucoup l'idée générale qu'on se faisait, même dans les romances toujours populaires, de l'amour en Espagne : on ne chanta plus de la même façon les sentiments de famille, la fidélité conjugale, la tendresse maternelle ou filiale. La foi du chevalier à sa dame, l'attachement, passionné jusqu'à la mort, de Macias l'Enamouré, voilà l'idéal désormais cherché, poursuivi; en même temps, à la recherche de l'expression vraie, de la narration exacte et précise du fond, se substituaient le goût du romanesque, une tendance excessive au fabuleux, à tout ce qui est en dehors des lois naturelles.

Pendant tout le quatorzième siècle nous assistons au travail de ces tendances extra-pyrénéennes sur l'esprit et la langue des Castillans. A l'inspiration souvent violente des anciens troubadours avaient déjà succédé les concours sages et mesurés du Consistoire de la gaie science et des Jeux Floraux de Toulouse. Barcelone d'abord, Tarragone ensuite, avaient suivi

l'exemple de la cité gasconne, et c'est cette contrefaçon de la poésie qui pénétra malheureusement sur le sol castillan et qui excita toutes les imaginations.

On a réuni dans un recueil spécial, *el Cancionero general de Baena*, un grand nombre de pièces de vers qui se rapportent à cette époque. Que nous sommes déjà loin des romances du Cid ! l'affectation, l'absence de naturel, la fausse exaltation, ont remplacé les sentiments vrais et simples : il y a plus de perfection dans la forme, plus de bon sens dans la prosodie ; mais il y a moins de vérité dans les descriptions, moins de chaleur dans les sentiments.

Sous le règne de Jean II (1406-1454), le goût de la littérature a envahi presque toutes les familles de l'aristocratie espagnole : si l'on cherche les plus célèbres auteurs de cette époque, c'est à la cour qu'on les trouve. Le palais de Jean II offre, pendant près d'un demi-siècle le spectacle d'une académie ; et l'on voit successivement les mêmes personnages se disputant un jour, les armes à la main, les plus hautes dignités et le lendemain luttant galamment pour obtenir les prix de poésie. Enrique de Villena, grand maître de Calatrava, et le marquis de Santillane comptent parmi les hommes les plus importants du pays, ceux sur qui pèse le plus le poids des affaires et de l'administration; cela n'empêchait pas l'un et l'autre de se dédier avec ardeur à la composition de travaux littéraires.

Il est vrai que dans l'Europe tout entière le courant était alors bien favorable à l'étude des lettres : c'est l'époque où les écrits de Dante, de Pétrarque, de Boccace, se répandaient de l'Italie sur le monde entier et faisaient prévoir partout la possibilité de plier aux plus profondes comme aux plus émouvantes

combinaisons de la pensée les langues dérivées du latin ; c'est l'époque aussi où les plus beaux chefs-d'œuvre des anciens commençaient à se populariser et suscitaient partout le plus vif enthousiasme. L'Espagne n'a pas été indifférente à tout ce grand mouvement intellectuel auquel on a donné le nom de Renaissance : elle a absorbé avec ardeur, surtout dans les classes élevées, tout cet amas de livres qui furent alors jetés dans la circulation ; mais il reste encore bien douteux s'il n'eût pas été meilleur pour elle de se développer simplement dans son originalité native. Toutes ces importations étrangères, agissant sur elle presque coup sur coup, ont troublé son essor : se croyant incapable d'atteindre jamais par elle-même à cette perfection qu'elle entrevoyait dans les autres langues, elle se laissa dominer de tous côtés par la triste maladie de l'imitation, et elle crut s'assimiler alors qu'elle traduisait et copiait servilement.

Qu'arrive-t-il au meilleur des écrivains de l'époque de Jean II, Juan de Mena? Il veut suivre les traces du Dante dans la construction d'un grand poëme épique, et il n'arrive qu'a créer dans le *Labyrinthe* une composition dénuée de tout intérêt ; il ne parvient, malgré toutes les qualités d'imagination dont il était doué, qu'à raconter deux épisodes d'une manière assez dramatique.

Voilà tout ce qu'on peut dire du meilleur poëte du temps. Le marquis de Santillane n'a laissé non plus aucune grande œuvre qui le recommande aujourd'hui à notre attention : son besoin de montrer de l'érudition, de citer les auteurs anciens, d'invoquer les dieux de la fable, le rend d'habitude désagréable, ennuyeux, obscur. Il est charmant seulement quand il

se dépouille de sa science et aspire au naturel : c'est alors qu'il fait bien ; mais il est rare qu'il apparaisse sous ce point de vue : il se rapetissait alors à ses propres yeux[1].

Le marquis de Villena est resté certainement la fi-

1. On répète souvent de lui, en Espagne, la pièce suivante, qui est devenue populaire et méritait de l'être :

Moza tan fermosa
Non vi en la frontera
Como una vaquera
De la Finojosa.

Faciendo la via
De Calatraveño
A Santa Maria,
Vencido del sueño
Por tierra fragosa,
Perdi la carrera
Do vi la vaquera
De la Finojosa.

En un verde prado
De rosas é flores
Guardando ganado
Con otros pastores
La vi tan fermosa
Que apenas creyera
Que fuese vaquera
De la Finojosa.

Non creo las rosas
De la primavera
Sean tan fermosas,
Nin de tal manera,
Fablando sin glosa,
Si antes supiera
Daquella vaquera
De la Finojosa.

Non tanto mirará
Su mucha beldad
Por que me dexará
En mi libertad.
Mas dixe, donosa,
(Por saver quien era)
Donde es la vaquera
De la Finojosa.

Bien como riendo
Dijo : « bien vengades ;

gure la plus pittoresque de toute cette période : c'est le créateur du Consistoire de la gaie science à Saragosse; et, profitant de ses relations dans les deux cours limosine et castillane, il allait en créer un autre à Tolède quand il fut enlevé par la mort. Protecteur de Macias et de tous les poëtes, traducteur de l'*Énéide* et de la *Divine Comédie*, il se distinguait en outre par son goût pour les sciences exactes et chimiques : peut-être tomba-t-il dans l'astrologie et l'alchimie; mais qui serait assez habile aujourd'hui pour dire ce qu'il y avait de science réelle et ce qu'il y avait de charlatanisme dans les travaux des hommes sur lesquels pesait alors l'accusation de magie lorsqu'ils dépassaient le niveau si bas des connaissances vulgaires? Le marquis de Villena est resté pour l'Es-

Que ya bien entiendo
Lo que demandades :
Non es deseosa
De amar, nin lo espera
Aquesa vaquera
De la Finojosa.

Jeune fille plus belle, je n'en ai jamais vu sur la frontière. C'était une vachère de la Finojosa.

J'étais parti de Calatraveño pour Sainte-Marie : le sommeil m'accablait, la route était mauvaise. Je perdis mon chemin sitôt que j'aperçus la vachère de Finojosa.

Dans une verte prairie de roses et de fleurs, je l'ai vue qui gardait son troupeau avec d'autres bergers. Elle était si belle, que je pouvais à peine croire qu'elle fût vachère de la Finojosa.

Les roses du printemps ne m'auraient jamais paru aussi belles; non, jamais, pour parler sans excès, elles ne m'auraient tant plu, si j'eusse déjà vu cette vachère de la Finojosa.

Je ne devais pas tant l'admirer dans toute sa beauté, si je voulais garder ma liberté. Mais je lui dis : Ma belle (pour savoir qui elle était), où donc est la vachère de la Finojosa?

Et elle, tout en riant : Allez votre chemin, dit-elle. Je sais bien ce que vous demandez. Mais elle n'est pas désireuse d'amour, elle n'en attend pas, cette vachère de la Finojosa.

pagne le type du magicien vraiment savant : c'est un docteur Faust. Quel était le degré de ses connaissances ? Nous ne le savons pas. A sa mort, en 1434, ses livres furent tous brûlés, et la postérité a été privée des travaux scientifiques de cet homme éminent, qui avait été assez favorisé de la fortune pour être en état de s'approprier toutes les connaissances humaines de son époque, et certes avait dû contribuer à leur avancement par le travail assidu de toute sa vie. On jugera d'ailleurs bien du peu de valeur réelle de toute cette cour de Jean II, et même de la société espagnole, par le récit de l'incendie des livres du marquis de Villena, tel qu'il nous a été rapporté par le médecin même du roi, un chroniqueur intelligent qui nous a esquissé toute l'histoire secrète de l'époque dans son recueil de correspondances (*Centon epistolario*).

Tout son savoir ne put empêcher le marquis de Villena de mourir ; sa qualité d'oncle du roi ne l'empêcha pas non plus d'être traité d'enchanteur. La nouvelle de sa mort vient d'arriver au roi, et la conclusion que je puis vous donner à l'avance, c'est que si don Enrique était très-savant de ce qui pouvait arriver aux autres, il n'a rien su de ce qui pouvait lui advenir à lui-même. Deux charrettes ont été chargées de tous les livres qu'il a laissés ; on les a apportés au roi, sous le prétexte qu'ils étaient magiques et appartenaient à des arts qu'il ne convient pas de pratiquer. Le roi ordonna aussitôt qu'ils fussent portés à l'auberge de frère Lopez Barrientos. Frère Lopez, qui se préoccupe bien plus de se donner des allures de prince que de réviser des nécromancies, les fit brûler. Plus de cent livres disparurent ainsi sans qu'il les eût regardés plus que le roi de Maroc, sans qu'il les eût entendus mieux que le doyen de Ciudad Rodrigo. Ils sont bien nombreux, ceux qui dans ces temps se gratifient eux-mêmes de savants, et appellent les autres igno-

rants et magiciens; mais c'est bien pis encore quand ils se font saints et habillent les autres en nécromanciens.

Il ne manquait pas d'esprit, l'auteur de ce passage, le bachelier Fernand Gomez de Cibdareal, médecin du roi Jean II. Comme il sent bien déjà à cette époque le danger dont les lettres et les sciences sont menacées par la coalition dangereuse de l'ignorance populaire et du fanatisme clérical! Et en effet, si le clergé espagnol n'était pas assez fort pour contrarier les goûts poétiques et littéraires qui se développaient, il manifestait déjà partout une grande prévention et contre les sciences, parce qu'elles étaient surtout pratiquées par des musulmans, et contre l'antiquité, parce qu'il redoutait sur les esprits le charme de la mythologie païenne. Dans la crainte de ne pouvoir résister à force d'application et de travail à ces deux adversaires réunis, il pactisait déjà avec l'ignorance populaire et commençait à croire que son véritable intérêt consistait à éteindre les lumières.

V

SAINTE THÉRÈSE.

Tout bien considéré, si la littérature espagnole de la première moitié du quinzième siècle, relativement aux époques antérieures, peut être considérée comme un progrès, elle n'est, quand on l'étudie en elle-même, que le reflet d'une classe aristocratique menacée d'une prochaine décadence. Dès le règne suivant, sous Henri IV l'Impuissant, ses derniers échos

ont cessé de se faire entendre. Bien avant la fin du siècle, avec les discordes intérieures la misère a reparu. Toute la nation redit avec un des rares poëtes survivants de cette époque :

« Qu'est-il advenu du roi don Juan? Où sont-ils les infants d'Aragon? Et ces brillants cavaliers, et toutes ces belles inventions qu'ils avaient apportées? Et les joutes, et les tournois, les harnais, les broderies, les cimiers, que sont-ils, sinon de vaines illusions? que sont-ils, sinon l'herbe verte au milieu des aires?

« Où êtes-vous donc, brillantes dames, avec toutes vos coiffures, vos belles robes, vos parfums enivrants? Où donc sont-elles les flammes que vous avez allumées dans le cœur de vos adorateurs? et tous les chants des trouvères, et ces musiques qui faisaient résonner de si doux accords? et toutes ces danses, et toutes ces étoffes chamarrées qui brillaient d'un si vif éclat?

Un silence presque complet succède à toute cette époque de chevalerie; mais c'est du recueillement avant d'entreprendre une nouvelle carrière. La nation espagnole, obéissant bientôt à l'impulsion des Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle (1474-1506), se précipite tout à coup dans une autre direction, où elle trouve d'abord une grandeur et une prospérité auxquelles elle n'aurait jamais osé aspirer.

Ce n'est pas sans quelque apparence de raison que les Espagnols ont gardé une vénération profonde pour le nom de leur première Isabelle : à son règne se trouvent en effet rattachés les grands faits qui ont le plus influé sur leur destinée et sur leur avenir.

C'est d'abord l'union définitive sous un même sceptre de la Castille et de l'Aragon, et bientôt après de la Navarre. Abandonnée à elle-même, la Castille

ne pouvait jouer aucun rôle dans les grands événements de l'Europe : en s'unissant à l'Aragon, elle se trouvait d'un coup mêlée à toutes les grandes luttes dont la péninsule italienne était le théâtre ; elle devenait puissance européenne de premier ordre, alors que peu d'États avaient encore pu se constituer, comme ils devaient le faire plus tard, sur les débris de la féodalité expirante.

Puis c'est l'époque du renversement du dernier royaume musulman : Grenade succombe après un long siége, et un tressaillement d'allégresse se fait entendre de Cadix à Barcelone et de Santiago de Compostelle à Malaga, le jour où l'on apprend que sur les tours de l'Alhambra la croix de Jésus-Christ a remplacé le croissant de Mahomet. Pour apprécier la portée de ce fait considérable, il faut se rappeler que la lutte entre les deux éléments chrétien et musulman durait depuis près de huit cents ans le jour où la ruine de Boabdil se trouva consommée. De plus, l'Europe entière venait, il y avait quelques années, de recevoir un nouveau choc à la nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs. Grenade reconquise, c'était comme une revanche pour tout le christianisme de la perte de Byzance.

Notons enfin la grande œuvre de Christophe Colomb, la découverte du continent américain. Quelle dut être l'impression produite sur toutes les imaginations méridionales par la nouvelle qu'un immense territoire, plusieurs fois grand comme l'Espagne elle-même, mal défendu par des tribus impuissantes, fertile, plein d'or, venait de s'ouvrir à l'avidité, à l'esprit d'aventure de tous les hidalgos de Castille ! Le devoir de chacun d'eux était aussitôt transformé : dé-

sormais, par une forte éducation, il fallait se préparer de bonne heure à savoir supporter toutes les fatigues, toutes les intempéries, tous les accidents des voyages, de la navigation. A ce prix une fortune, une fortune immense était assurée ; une grande force de volonté, le goût et l'habitude de l'action devaient être récompensés par l'opulence et la domination.

Le clergé espagnol, qui depuis les Goths formait une partie si importante de la nation, s'associa fortement à ces trois grands faits. Dès l'origine il s'était rangé avec ardeur autour d'Isabelle, qu'il avait soutenue contre toutes les prétentions rivales ; et, comme il avait coopéré aux premières luttes, il fut aussi englobé dans le triomphe. Isabelle, élevée dans des habitudes de piété et d'austérité, s'entoura toute sa vie de prêtres dont elle suivit toujours les conseils avec fidélité et confiance : elle dut à ces hommes l'auréole de gloire qui entoure aujourd'hui son nom ; mais, pour quiconque médite sérieusement la portée des faits historiques, elle leur dut aussi d'entraîner l'Espagne dans une série de fautes, qui plus tard devaient pour des siècles arrêter tout progrès en son sein. Ces grandes fautes connexes, rendues nécessaires les unes par les autres, se rattachent à deux ordres d'idée : d'une part l'expulsion des Maures et des Juifs, et de l'autre l'établissement de l'Inquisition.

Il n'entre pas dans notre cadre d'insister sur ces deux mesures, qui dominent au seizième siècle toute l'histoire de la société espagnole ; mais comment ne pas les citer quand seules elles donnent l'explication du caractère fanatique, violent, mystique, passionné pour la foi chrétienne, qu'elle va désormais revêtir ? L'Espagne au seizième siècle cesse d'avoir un carac-

tère propre : elle devient un instrument entre les mains du clergé ; Ximenes de Cisneros la ploie le premier sous son poignet d'acier : il tient en respect la noblesse, il crée la Santa Hermandad, il met la nation entière au service de la monarchie, mais c'est pour que celle-ci extermine les Juifs et les Maures, répande la foi catholique en Amérique et s'arme en soldat de l'Église contre toutes les innovations qui la battent en brèche du côté du Nord. Christophe Colomb avec toute sa science n'eût jamais réussi à la cour de Castille, s'il ne s'était présenté comme un auxiliaire précieux, apportant de nouvelles ressources, de nouvelles populations et de nouveaux territoires.

La nation espagnole ne s'intéresse plus réellement qu'à ce qui peut contribuer au succès de la cause qu'elle a embrassée ; le reste n'a pour elle aucun prix. Voulez-vous la comprendre à cette époque? lisez les deux vies d'Ignace de Loyola et de sainte Thérèse : c'est là et nulle part ailleurs que vous la retrouverez tout entière ; elle ne veut pas penser, elle ne songe pas à discuter. Tout se réduit pour elle à aimer Dieu et à se dévouer pour lui : elle prise tout ce qui est action, tout ce qui est sentiment ; mais le raisonnement et la science lui sont antipathiques, odieux.

Toute la vie d'Ignace de Loyola n'est qu'un long supplice : il n'est pas d'épreuves auxquelles il ne se soumette, de fatigues qu'il ne supporte, d'humiliations auxquelles il ne s'expose ; et tout cela, pourquoi ? Pour commander, pour régner, pour laisser après lui un ordre puissant, qui dominera la Papauté en la servant. L'Espagne fera comme lui : elle accepte en Eu-

rope le rôle de serf de l'Église, mais c'est pour y occuper la première place, pour y devenir la nation prépondérante.

Sainte Thérèse est de même. Son mysticisme n'est pas exclusivement contemplatif. Elle aime Jésus-Christ d'une passion profonde, mais elle ne se borne pas à des vœux stériles; elle entend agir et lutter pour lui. Rien ne l'arrête dans ses efforts pour réformer les couvents de son ordre du Carmel, pour ériger dans les principales villes de l'Espagne de nouvelles maisons, pour conquérir des âmes à la tâche qu'elle s'est imposée. Ni la pauvreté, ni la maladie, ni la misère, ni l'âge, ni les infirmités ne constituent pour elle des obstacles sérieux.

Voici comment elle explique elle-même pourquoi elle a entrepris sa grande œuvre :

« En portant mes regards sur les grands maux causés par les hérétiques de nos jours, et sur cet incendie que les forces humaines ne sauraient éteindre, il m'a semblé qu'il ne fallait rien moins à l'armée de Dieu qu'une troupe d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. A mon avis, la conduite à tenir est celle que l'on tient en temps de guerre, lorsqu'un puissant ennemi, entrant dans un pays, porte partout la désolation et l'effroi. Le prince, qui se voit pressé de tous côtés, se retire avec l'élite de ses troupes dans une ville qu'il fait extrêmement fortifier. De là il fait de fréquentes sorties, et comme il ne mène au combat que des braves, souvent avec une poignée d'hommes il fait plus de mal à l'ennemi qu'avec des troupes plus nombreuses, mais sans vaillance. Par cette tactique, souvent on triomphe de ses adversaires, et, si l'on ne remporte pas de victoire, au moins n'est-on pas vaincu. Pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître dans la place, on y est invincible; si l'on succombe, ce n'est que par la famine. Mais dans la forteresse où se retrouvent retranchés les défenseurs de l'Église, on

ne connaît point de famine qui force à capituler; ils peuvent mourir; être vaincus, jamais. »

Ainsi parle cette mystique fameuse, que souvent on se retrace comme exclusivement abîmée dans une extase continue, comme uniquement occupée du mariage qu'elle a contracté avec le Seigneur : elle n'est pas dupe des visions et des rêves auxquels elle s'expose elle-même par le genre de vie auquel elle a condamné sa nature passionnée et ardente; mais elle sait que ces visions et ces rêves servent à la grandeur de son pays, à la domination de l'Église, et, forte de son propre génie, de l'ascendant extraordinaire dont la nature l'a douée, elle entraîne autour d'elle, dans un fanatisme ardent, toutes ces âmes vives et faibles, passionnées et instinctives, que le soleil d'Espagne développe hâtivement sous ses rayons brûlants.

Luther et Calvin s'adressaient à la raison, à la raison seule, pour entraîner leurs adhérents à la réforme du christianisme. Sainte Thérèse, elle, n'invoque que le sentiment; c'est sur lui qu'elle s'appuie; et elle le fait vibrer, elle l'exalte jusqu'au paroxysme. Elle est supérieure à Ignace de Loyola sous ce point de vue qu'elle n'est pas seulement un grand général dans l'armée de l'Église; elle est encore un grand écrivain; et ses œuvres, après sa mort, n'ont pas cessé d'inoculer à l'Espagne cette étrange maladie du mysticisme qui, sous la seconde Isabelle, produisait encore la sœur Patrocinio.

Les titres de ses ouvrages révèlent à eux seuls avec quelle profondeur elle s'est appliquée à creuser le monde intime au milieu duquel elle voulait entraî-

ner ses adeptes. C'est l'*Histoire de ma vie;* le *Livre des Fondations;* le *Chemin de la perfection;* le *Château intérieur ou les Demeures de l'âme.* Il n'est là jamais question des phénomènes externes, des lois de la nature; tout est éminemment subjectif. C'est un spiritualisme aspirant à se suffire à lui-même, et, si on l'examine avec attention, il est capable de produire même les plus grandes satisfactions que l'on puisse demander aux sens.

Rien de plus raisonnable que la vie tout entière de sainte Thérèse, dès qu'on l'étudie dans ses grandes lignes, et qu'on arrive à comprendre qu'elle veut faire du mysticisme un instrument puissant pour le triomphe de l'Église; mais ne croyez pas qu'elle-même, douée d'un si haut esprit, consente jamais à donner la moindre part à la raison dans les questions religieuses. Elle était consciente du but poursuivi par les grands chefs du catholicisme au seizième siècle, de faire de l'Espagne leur citadelle inexpugnable, en développant au plus haut degré le fanatisme de ses enfants; et son grand effort, à elle, c'est de faire aimer Jésus-Christ, de lui donner les cœurs. Le problème intellectuel ne l'inquiète point; le sentiment, la foi, l'amour, tout est là.

On connaît son fameux sonnet :

Mon Dieu, ce qui me pousse à t'aimer, ce n'est pas le ciel que tu m'as promis; ce qui me détermine à ne pas t'offenser, ce n'est pas l'enfer si redoutable.

C'est toi, mon Dieu, qui m'émeus; ce qui m'émeut, c'est de te voir sur cette croix, cloué, amaigri, blessé; ce sont les angoisses de ta mort.

L'amour que je sens pour toi me passionne de telle sorte que, n'y eût-il pas de ciel, je t'aimerais encore; n'y eût-il pas d'enfer, je te redouterais encore.

Tu n'as rien à me donner, parce que je t'aime; car alors même que je n'espérerais pas tout ce que j'espère, je t'aimerais encore comme je t'aime[1].

Cette traduction imparfaite ne donne qu'une faible idée de ce qui est exprimé dans le langage espagnol; il y a, dans la gradation des sentiments, comme une échelle de passion qui fait monter rapidement des âmes ardentes d'un état relatif de calme et de tranquillité à l'exaltation des plus grands transports.

Tout ce qui a gravité dans l'orbite de sainte Thérèse s'était habitué au même mysticisme; ainsi vivait saint Jean de la Croix, le fondateur des Carmes déchaussés, le confesseur du couvent de l'Incarnation d'Avila, dont sainte Thérèse était supérieure, l'auteur de la *Montée du Carmel*, allégorie mystique en trois actes, et de la *Nuit obscure de l'âme*, dialogue spirituel entre l'âme et le Christ, son époux. Ainsi pensaient l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint, et sa fille Jeanne, reine de Portugal, qui se firent toutes deux religieuses carmélites. Et cette proche parente de la princesse de Salerne, ancienne gouvernante de

1. No me mueve, mi Diós, para querer te
El cielo que me tienes prometido
Ni me mueve el infierno tan temido
Para dejar por eso de ofender te.
Tu me mueves, mi Dios; muéve me el ver te
Clavado en esa cruz y escarnecído;
Muéve me el ver tu cuerpo tan herido;
Mueven me las angustias de tu muerte.
Muéve me, enfin, tu amor de tal manera
Que, aunque no hubiera cielo, yo te amara,
Y aunque no hubiera infierno, te temiera.
No me tienes que dar por que te quiera,
Por que, si cuanto espero no esperára,
Lo mísmo que te quiero te quísiera.

don Juan d'Autriche, Catherine de Cardonne, qui passe huit années d'austérité dans une caverne qu'un hasard seul fait découvrir à un berger, et acquiert ainsi, par le souvenir de toutes les misères auxquelles elle s'est exposée, le droit d'exciter le fanatisme du vainqueur de Lépante et de toute son armée!

On retrouve encore la même influence chez les deux plus grands écrivains religieux que l'Espagne ait produits à cette époque où la religion jouait certainement le premier rôle dans la société, à savoir : Louis de Grenade, l'auteur du *Guide des pécheurs*, dont Molière parle avec éloge dans *Sganarelle*[1] : et Louis de Léon, qui écrivit l'*Exposition du livre de Job*, l'*Épouse parfaite*, les *Noms du Christ*. Inutile de comparer ces deux hommes à nos Bossuet et à nos Massillon : ce sont des natures toutes différentes; si l'on se place au point de vue de la forme pure, de l'élégance dans la diction, de la précision dans le style, les orateurs de la chaire française seront jugés supérieurs. Mais s'il s'agit de la chaleur des sentiments, de l'influence sur la volonté et la détermination de l'auditoire, de la pénétration dans tous les replis du cœur, la palme revient, au contraire, aux orateurs espagnols.

On cite souvent cette anecdote relative à Louis de Léon, et il est bon de la rappeler, car elle ouvre un jour sur sa vie intime. Louis de Léon, grand poëte lyrique en même temps qu'orateur sacré, eut l'idée de traduire en espagnol le Cantique des Cantiques,

1. Le *Guide des pécheurs* est encore un bon livre :
C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre :
Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

tiré de la Bible. Une copie de son travail lui est soustraite par un frère convers qui avait soin de sa cellule; elle est transportée à Cuzco. Aussitôt l'Inquisition s'émeut : Louis de Léon, professeur de théologie à l'université de Salamanque, est mis en prison, et traduit devant le Saint-Office; son procès dura cinq ans, et il dut comparaître sept fois devant ses juges. Lorsque son acquittement eut été prononcé par le tribunal de la Suprême de Madrid, la chaire qu'il occupait avant sa détention lui fut rendue. Et lui, aussitôt, docile, se présente devant le nombreux auditoire qui se pressait en foule pour l'entendre: il ne fait pas une seule allusion à son procès; la persécution n'avait nullement altéré ses sentiments : « Nous disions hier... » dit-il en ouvrant la bouche, et en reprenant son cours au point où il l'avait laissé il y a cinq ans. Soldat de l'Église, il avait été emprisonné sous le soupçon d'avoir manqué à la discipline; la punition faite, il reprenait ses armes et sa faction.

VI

CERVANTÈS.

Au fanatisme religieux, à l'exaltation passionnée de l'amour mystique, vient s'ajouter pendant tout le seizième siècle le goût le plus passionné pour les aventures.

Nous le retrouvons avec toute sa puissance chez un poëte, Ercilla, peu connu en France et cependant digne d'y être apprécié; car il représente un des principaux types de la société espagnole.

Alonso de Ercilla est l'auteur d'un poëme épique intitulé *Araucana*, poëme d'un tiers plus long que l'*Iliade*, formé de trente-sept chants en stances de huit vers, dits d'art majeur, dans lequel sont racontées toutes les souffrances des Espagnols qui allaient au delà de l'Océan conquérir de nouveaux territoires;

« Je ne chante pas l'amour, ni les belles, ni les galanteries des chevaliers amoureux; je ne chante ni les tourments, ni les langueurs, ni les démonstrations de tendres sentiments; mais la valeur, les hauts faits, les prouesses de ces Espagnols audacieux qui imposèrent à l'Arauco indompté le joug de l'épée. »

Ainsi commence le poëme; c'est une œuvre pleine d'ardeur et de patriotisme. Elle manque seulement d'intérêt pour la majorité des lecteurs. Il y a trop de distance entre les Indiens et les Espagnols pour que la lutte puisse rester douteuse. L'expédition racontée n'a pas de but déterminé. Qu'importe qu'on avance plus ou moins dans ces forêts impénétrables où le sauvage peut sans cesse se recueillir pour l'attaque? Il faut cependant lire et relire cette œuvre à cause des détails qu'elle contient sur les Indiens, sur leurs mœurs, leurs aspirations. Les Araucaniens ont encore aujourd'hui, au sud du Chili, les traits qu'Ercilla leur signalait; c'est la meilleure preuve que ce jeune Basque, qui pendant huit ans lutta contre eux, les avait jugés avec sagacité; il n'avait pas moins de coup d'œil politique que d'enthousiasme littéraire.

Les quinze premiers chants de l'*Araucana* furent composés sur les lieux mêmes de la lutte, le soir des journées de marche ou de bataille. Or, Ercilla n'est

pas le seul poëte qui à cette époque se livrât avec ardeur à la poésie sous l'uniforme militaire. Celui que l'on appelle souvent le prince des poëtes castillans, Garcilaso de la Vega, passa aussi sa vie dans les camps; il est vrai qu'il mourut fort jeune, à trente-trois ans, dans les environs de Fréjus, d'un coup de pierre reçu sur la brèche d'une tour que défendaient quelques paysans.

Garcilaso, au lieu de représenter, comme Ercilla, toute cette armée d'aventuriers américains, qui se groupent dans notre esprit autour des noms de Cortez, Pizarre, Almagro, est le type de ces Castillans qui, sous les ordres des généraux de Charles-Quint et de Philippe II, occupèrent l'Italie, le fer et le feu à la main, pendant une longue série d'années. Il ne faudrait pas croire que, malgré leur ferme discipline, leurs austères croyances, leur rigidité, ces vigoureux soldats aient dominé ce pays, tout plein d'un si haut sentiment artistique, sans se laisser influencer par ses mœurs et ses habitudes. Garcilaso en est un exemple; doué lui-même par la nature d'un vrai génie poétique, il fut littéralement envahi par le genre italien, et au lieu de développer le caractère original de sa propre nation, il travailla à régler la langue et la prosodie espagnoles de manière à leur donner toutes les grâces et toute l'élégance des meilleurs poëmes italiens. Déjà avant lui un autre poëte, Boscan, avait tenté d'italianiser la prosodie espagnole en introduisant l'usage de l'endécasyllabe à la place des anciens vers héroïques du *Romancero*, et des couplets d'art majeur d'Alphonse X. Garcilaso employa l'endécasyllabe, et ses œuvres eurent tant de vogue, que ce mètre fut définitivement adopté par tous les autres

poëtes de son siècle, jaloux d'atteindre son éclatante renommée.

Garcilaso, si l'on ne veut considérer que l'harmonie du vers, l'éclat de l'expression, la beauté des images, la cadence du rhythme, mériterait encore aujourd'hui la haute estime que lui accordèrent ses contemporains : jamais nul, comme dit Quintana, n'a orné la muse castillane de plus de grâces, et ne lui a fait parler un langage plus doux, plus pur, plus élégant et plus harmonieux. Mais l'églogue, la pastorale sont-elles vraiment des genres où se développent le mieux toutes les puissances de la verve poétique? Le plus beau talent de l'Espagne, s'occupant exclusivement à perler les stances de l'épître à Salicio et Nemorosa, de l'ode à la Fleur de Gnide ; et tout l'enthousiasme de la jeunesse se bornant à acclamer ces vers aussi purs de forme que vides de pensées élevées, qu'était-ce, sinon l'annonce prochaine de l'abîme où allait se plonger la société espagnole après les ardentes aspirations qui l'avaient poussée à la conquête du monde ! Boscan et Garcilaso, en même temps que de l'endécasyllabe, sont les vrais importateurs du genre pastoral et bucolique qui va distraire plusieurs générations, détournées par l'Inquisition des vrais travaux de la pensée. Nous allons nous éloigner du simple, du naturel, du vrai, pour aboutir à ce qu'on appellera bientôt le cultisme, à l'exagéré, à l'affecté.

Le seizième siècle compte, à côté de Garcilaso, un autre poëte lyrique qui était doué de très-grandes qualités : c'était le moine dominicain Fernando de Herera. Celui-là est resté bien plus national; il est animé de toutes les passions qui agitent son époque : on le voit préoccupé des faits qui dominent l'histoire

de son temps, la bataille de Lépante, l'expédition du roi Sébastien en Afrique. Il est impétueux, large, hardi. Eh bien, l'influence de l'Italie est telle sur lui, qu'il consent encore la plupart du temps à s'enfermer dans les formes étroites du sonnet. Aussi devient-il souvent alambiqué, subtil.

Lorsque toutes les facultés d'un peuple sont surexcitées à un point extrême, il est impossible qu'il n'en sorte pas une de ces grandes œuvres magistrales qui font date dans la vie de l'humanité. Il se trouve toujours un homme de génie dans lequel viennent se concentrer toutes les puissances intimes qui causent l'élévation momentanée de ce peuple; et cet homme, de son côté, parvient à condenser en certains types impérissables les traits de ceux qui vivent et agissent autour de lui.

L'Espagne ne manqua pas à cette loi; la secousse produite par tous les grands événements qui remplirent les règnes de Charles-Quint et de Philippe II a fait sortir de son sein l'un des plus grands génies littéraires que le monde ait produits, le seul qu'on puisse mettre à côté de Shakespeare, don Miguel de Cervantès. La civilisation a fait une conquête à jamais inappréciable dans tous les types immortels que contient l'œuvre intitulée : *les Aventures de l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*.

Il est des hommes qui ont creusé si profondément leur sillon dans l'humanité, que chaque jour qui s'écoule les fait de plus en plus grands. Cervantès est de ce nombre : sa vie est admirable; il a vécu soixante-neuf ans (1547-1616). Les biographes qui ont cherché à se rendre compte de tous ses actes vont déterrant de jour en jour des documents qui prouvent

qu'à l'âme la plus généreuse il sut, en toutes circonstances, ajouter la philosophie la plus haute et le désintéressement le plus complet. Jamais il n'est préoccupé de lui-même : il s'est posé une tâche qu'il croit utile à son siècle, et il saura l'accomplir, malgré les difficultés de tout genre que lui suscitait une époque où toute pensée était redoutée, où l'Inquisition était souveraine maîtresse.

Sa grande œuvre, *les Aventures de don Quichotte*, vaut à la fois et par la forme et par le fond.

D'abord elle est écrite dans un style fin, précis, clair, où les images abondent ; on ne saurait exprimer sa pensée avec plus d'aisance, de netteté et de génie. Rien ne manque, clarté, abondance, couleur, vérité. Chaque pensée est un proverbe ou mérite de le devenir.

Quant au fond, jamais peut-être il n'a été fait de livre plus réel, plus vrai, dans toute la valeur du mot. On voit encore aujourd'hui de tous côtés, en Espagne, des gentilshommes, des laboureurs, des hôteliers, des servantes d'auberge identiques aux portraits que nous a retracés Cervantès ; il n'était pas seulement l'homme de son époque, mais encore celui de son pays. Croyez-vous qu'en se moquant des aventures, il ait eu seulement en vue le blâme des livres de chevalerie ? Ah ! qu'il va plus avant dans le cœur de ses contemporains, et que ce serait mal comprendre la portée de son œuvre ! Qu'est-ce donc que l'Espagne du seizième siècle, sinon ce Sancho Pança dont l'imagination est toujours excitée par l'espoir de posséder une fortune rapidement acquise, et qui est sans cesse ramené à la terre par les besoins de la vie de chaque jour, par les nécessités

réelles de l'existence? Et n'est-ce pas aussi le peuple espagnol condamné à se battre sans profit pour la maison d'Autriche et l'Église catholique, ce preux don Quichotte, qui aime tant la justice, et lutte en toute circonstance comme un aveugle fanatique?

Il n'était pas un seul Espagnol qui, à la lecture des pages où sont retracées les aventures de don Quichotte et de Sancho, ne fût obligé de faire un retour sur lui-même, de se sonder dans la profondeur de ses pensées, d'analyser ses sentiments les plus intimes. Que devait-il sortir de cet examen de conscience, sinon qu'en évoquant devant lui une fausse grandeur, on le lançait imprudemment dans des aventures impossibles où se perdait le plus pur de son sang?

Voilà le livre au point de vue national. Jugeons-le maintenant d'une manière plus humaine, abstraction faite de toute nationalité. Qu'est-ce que don Quichotte? Ce n'est pas seulement le dernier chevalier, le dernier vestige de l'aristocratie féodale, se croyant sincèrement supérieur à tous les manants. C'est aussi l'homme généreux qui souffre de la mauvaise organisation de la société, qui aspire à l'âge d'or, qui a pitié de tous les malheureux, des veuves, des orphelins, des indigents, même des criminels; qui veut consacrer sa vie à leur protection, à leur bonheur; qui ne tient aucun compte des conventions sociales, qui ne se préoccupe pas des conditions du milieu dans lequel il vit, et a soif de voir régner partout le bonheur et la justice. Comme l'Alceste de Molière, il dédaigne l'opinion publique, il méprise tous les préjugés. Son idéal est en lui-même; il juge tout par sa propre conscience.

A ce titre, il peut être ridicule, commettre toutes les exagérations, toutes les folies imaginables; on ne peut cependant s'empêcher de l'aimer, et d'avoir pour lui l'estime la plus profonde, l'affection la plus sincère.

Qu'est-ce maintenant que Sancho Pança? C'est l'opposé complet de son maître, c'est l'égoïsme absolu. C'est l'être qui, dans le monde, ne voit jamais que son intérêt propre, qui n'a aucun souci du bonheur d'autrui, qui ne pense qu'à bien manger, bien boire, bien dormir. Il ne se défend, il n'a de courage que quand on s'attaque directement à sa personne; alors, et alors seulement, il regimbe, il se fâche et consent à faire usage de ses poings. Quant à intervenir dans une cause qui ne le regarde point, c'est un soin qu'il laisse toujours à son maître. Du reste, à côté de cet instinct de conservation poussé à ses dernières limites, qui le rend souvent odieux et le fait tomber dans des travers que fait vivement ressortir l'extrême générosité de son maître, il est inoffensif, il ne fera jamais de mal à personne, pas même à un animal; il garde soigneusement, pendant de longues années, le souvenir de sa femme et de ses enfants; cependant, c'est pour son âne, pour son grison, que vibrent les cordes les plus profondes de son âme; c'est pour lui qu'il ressent toute l'affection dont il est susceptible.

Voilà les deux types dont la création fait la gloire de Cervantès. Types essentiellement humains, que nous retrouvons sans cesse. Qui de nous n'est, par quelque côté, un peu don Quichotte, un peu Sancho Pança? Chacun de nous ne tend-il pas plus ou moins à se rapprocher de l'un ou de l'autre par son tempérament, son caractère, son éducation? Prendre leurs

qualités, fuir leurs défauts : tel est notre principal devoir. De là l'étonnante supériorité de ce livre, qui peut servir de bréviaire dans presque toutes les situations de la vie, et où des prédicateurs intelligents trouveraient autant de sujets d'étude morale que dans l'Évangile.

VII

LE THÉATRE.

Après s'être manifesté dans le *Don Quichotte*, le génie espagnol eut encore le bonheur de trouver une autre voie, dans laquelle il est parvenu à s'élever jusqu'aux plus hautes régions de l'art.

Cette voie, c'est le théâtre.

Pour quiconque vit encore dans les règles étroites, mesquines, de la poétique de Boileau, c'est une hérésie de glorifier, d'élever les conceptions dramatiques des Lope de Véga, des Calderon, des Tirso de Molina, des Alarcon, des Moreto et des Rojas, de tous ces hommes qui, pendant plus de quatre-vingts ans (1600-1680), surent captiver l'enthousiasme du peuple espagnol. Mais heureusement nous n'en sommes plus à ce point de vue qui voudrait juger toutes les littératures d'après un type absolu, également applicable à toutes les sociétés et à toutes les civilisations; on ne devrait jamais oublier le côté éminemment particulier qu'il y a dans toutes les passions humaines, d'après lequel le même sentiment de jalousie se manifeste d'une façon toute différente chez l'homme des

pays méridionaux que chez l'habitant des contrées septentrionales. Jamais l'Anglais ou l'Allemand ne sentira, et surtout n'agira comme l'Andalou ou le Sicilien; le Parisien, raffiné dans sa civilisation, est un autre être que le Suisse raisonnable, qui jouit de son indépendante liberté au fond de ses montagnes.

Juger d'un théâtre quelconque avant d'avoir pénétré dans le fond d'une société, avant d'en connaître les qualités et les vices, c'est d'avance s'exposer au jugement le plus erroné, à la conception la plus fausse.

Lope de Véga et Calderon écrivaient pour un vrai public, passionné, fanatique, ami de l'action, plein de désir, d'ambition, de préjugés, tout prêt à se laisser entraîner par une belle image, susceptible de terreur, de sympathie, et en même temps de grandeur et d'héroïsme. Aussi, tous ces traits, tous ces caractères se présentent-ils en foule sous leur plume; ils visent au sublime, sans craindre de tomber dans le naïf; ils ont toujours de la force et de la spontanéité. Ils parlent à des hommes dont beaucoup ont passé leur vie au milieu d'aventures inouïes; et la jeunesse à laquelle ils s'adressent, nourrie du récit de ces exploits, s'exagère encore, dans sa propre imagination, ceux qui l'attendent. Étonnez-vous qu'ils tiennent un autre langage que celui qui conviendrait aux courtisans de Louis XIV, ou que consentent à écouter aujourd'hui nos bourgeois millionnaires?

Chez Lope et Calderon, l'action est prépondérante comme elle l'a toujours été dans la société espagnole pendant tout le cours du seizième siècle; ils n'oublient jamais que le sang des auditeurs qui doivent entendre leurs pièces dans les Corrales de la Cruz et del Prin-

cipe a été échauffé par les rayons du soleil de Castille; ils sont du pays où Ignace de Loyola et sainte Thérèse trouvent sans peine pour l'Église catholique des recrues vouées à l'extase et à la lutte; ils sont d'ailleurs eux-mêmes familiers de l'Inquisition, c'est-à-dire que, comme la nation dont ils font partie, ils confondent en un seul et même sentiment l'amour de la patrie, la défense de la foi, et la haine de la Réforme et de l'hérésie.

Ne leur demandez ni discussion, ni raisonnement, ni connaissance sincère, ni érudition profonde. Ce n'est pas là le champ qu'ils cultivent; ils ne vivent qu'en eux-mêmes, et ils reproduisent tout ce qu'il y a en eux; la chaleur du soleil, la séve de la nature, la beauté mystique, l'ardeur des désirs; c'est le monde tel qu'il est et non tel qu'il doit être qu'ils cherchent à peindre.

On doit les admirer comme un éclatant modèle de ce que peut produire la nature humaine; mais pour en proposer l'imitation, il faudrait désirer de nouveau revoir un état social comparable à celui de l'Espagne au dix-septième siècle.

Gardons-nous d'un semblable vœu : Madrid, à cette époque, vis-à-vis le reste de l'Europe, était surtout une pépinière d'aventuriers avides aspirant à la domination universelle. Elle combinait un fanatisme ardent avec le respect de quelques-unes des plus belles vertus qui puissent honorer l'espèce humaine, telles que le courage, la constance, l'esprit de discipline et de sacrifice, vertus qui vous rendent capables de supporter toutes les fatigues. C'est là toujours le bel effort des nations qui veulent être reines. Pour elles, bien plus encore que pour les individus, le

sceptre ne se conserve qu'à la condition d'en être dignes. Mais il ne pouvait y avoir de vertu durable là où une simple opinion était plus cruellement punie qu'une grande faute morale. Derrière les élans si admirables de générosité, d'honneur, de tendresse, d'amour qui fourmillent dans le drame espagnol, il faut toujours apercevoir l'exécrable bûcher de Torquemada; l'époque des chefs-d'œuvre qu'ont imités nos Corneille et nos Molière est aussi celle des auto-da-fé!

A la gloire du théâtre espagnol, il ne faut jamais oublier qu'il est sorti des entrailles mêmes de la société qu'il représente, et qu'il s'est développé spontanément sans aucune imitation servile des littératures anciennes ou étrangères : on en connaît déjà assez bien toutes les origines et toutes les dates pour pouvoir affirmer avec certitude que loin d'avoir emprunté aux théâtres de France et d'Angleterre, c'est lui, au contraire, qui les a dotés, avec une fécondité intarissable, de sujets et d'arguments de tout genre. Le *Cid*, *Don Juan*, le *Menteur*, pour ne citer que les plus illustres, nous sont venus d'au delà des Pyrénées; rien ne montre mieux la différence des deux sociétés que la manière dont chacun de ces sujets a été interprété dans un pays et dans l'autre; rien de ce qui a plu ici n'aurait convenu là.

Le théâtre espagnol n'est pas sorti de l'Église seule : sans doute les *autos sacramentales* peuvent être considérés comme un des points de départ du drame et de la comédie; le clergé s'était emparé avec habileté des fêtes antiques léguées par le paganisme, et avait substitué des scènes tirées de la légende chrétienne aux innombrables motifs de la mythologie païenne. Mais en dehors de ces pièces qui répondent à nos Mystères,

il s'était conservé dans le fond du peuple un goût de représentation scénique; nous en avons divers témoignages; ce sont d'abord les dialogues entre bergers, de Juan de la Encina, puis la célèbre nouvelle dialoguée intitulée la *Célestine*, où se trouve représenté pour la première fois ce type si souvent renouvelé en Espagne de la vieille sorcière favorisant les amours de deux jeunes gens; puis, encore de courtes scènes (*pasos*, *coloquios*), entre laquais, ruffians, bravaches (*matamoros*), simples (*bobos*), nègres, Biscayens ou autres personnages; puis, enfin, les véritables pièces du batteur d'or de Séville, de Lope de Rueda (1544 à 1577), celui qui, suivant Cervantès, mit avec luxe la comédie espagnole et lui donna de riches et somptueux vêtements. Le clergé ne se mêlait en rien aux efforts de Lope de Rueda pour amuser le public; celui-ci n'était qu'un simple acteur forain. Il jouait de lui-même sur les places de Madrid de véritables œuvres dramatiques, alors que le clergé en était encore à des mystères et à des moralités aussi niaises que baroques.

On ne saurait nier que dans les classes les plus élevées de la société, où se répandirent les chefs-d'œuvre de l'antiquité, il n'y ait eu un effort pour répandre en Espagne le théâtre de Rome et de la Grèce; il existe de nombreuses pièces où apparaît l'imitation des œuvres de Térence, de Plaute, même d'Euripide et de Sophocle. Seulement cette influence mérite à peine d'être citée; elle ne servit qu'à épurer, améliorer le théâtre national qui tendait à se former; elle ne pénétra pas assez profondément pour en changer la nature et les conditions.

Ce n'est pas à Madrid que furent représentées les

premières pièces vraiment dignes de ce nom qui attirèrent l'attention des nations voisines. Valence a eu l'honneur de précéder la capitale dans cette voie. Elle comptait, dès la fin du seizième siècle, trois auteurs estimés, parmi lesquels l'un, Guîlhem de Castro, écrivit, sous le titre la *Jeunesse du Cid,* le célèbre drame qui inspira notre Corneille.

Lope de Vega apprit beaucoup de ces écrivains valenciens, pendant tout le temps qu'il vécut à Valence à la suite de son bannissement de la cour. C'est certainement à ses relations avec eux qu'il dut d'atteindre du premier coup au succès et à la popularité, le jour où il se décida à concourir pour un prix proposé par la ville de Madrid. De grands progrès venaient d'être obtenus dans l'organisation matérielle des théâtres; deux confréries avaient été fondées l'une en 1565, l'autre en 1567 avec le but spécial de consacrer à des œuvres pieuses tout l'argent que le public madrilène voudrait accorder aux représentations scéniques. L'institution de ces deux corporations spéciales avait naturellement donné un élan à l'art dramatique; elle assurait des moyens d'existence réguliers à tous ceux qui voudraient se vouer soit à écrire, soit à représenter des pièces de théâtre. Ce fut, dans ces circonstances, que Lope de Vega se mit à composer : son succès fut complet; il excita un immense enthousiasme, et acquit en peu de temps, grâce à son excessive facilité, à la fécondité de son imagination, une renommée dont personne n'avait joui avant lui. Le roi, le pape lui prodiguèrent les honneurs; on accourait de toutes les parties de l'Espagne, de l'Italie même, pour le voir. Le surnom de Phénix des esprits (*Fenix de los ingenios*) lui était décerné par l'opinion publique.

L'avenir a-t-il complétement ratifié le jugement que les contemporains de Lope de Vega ont porté de lui? Son nom est resté célèbre, mais ses œuvres ne se lisent plus aujourd'hui; elles sont presque toutes tombées dans l'oubli. Ce n'étaient point des ouvrages exécutés avec soin et recueillement, c'étaient de simples improvisations. Lope écrivait avec une facilité extrême, et il en abusait; il servait à un public qui se gâtait et le gâtait lui-même ses moindres travaux tels qu'ils sortaient de sa plume, sans examen et sans retouche. C'est un prodige de fécondité; on calcule qu'il a composé dans sa vie 1,800 comédies, écrit 133,000 pages et 21 millions de vers. A une époque où relativement à aujourd'hui les créations intellectuelles étaient mal rétribuées, il a su s'enrichir, plus heureux en cela que la plupart des autres écrivains qui suivirent ses traces. Quant à la place qu'il mérite d'occuper dans le Parnasse espagnol, elle nous semble devoir lui être assignée bien au-dessous de celles de Cervantès et de Calderon.

Voici le moment venu de parler de ce dernier en qui se résume, mieux qu'en tout autre, le génie dramatique de l'Espagne. A la mort de Lope de Vega (1635), la réputation de Calderon comme auteur dramatique était déjà faite; ce fut lui qui hérita de cette espèce de suprématie intellectuelle que la société espagnole s'était, comme par entraînement, déterminée à créer en faveur du Phénix des esprits. Le moment était d'ailleurs favorable pour ceux qui se consacraient aux lettres. Philippe IV se consolait en protégeant les arts des désastres qu'éprouvait alors la monarchie espagnole. Calderon, pendant près de quarante ans, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1681, put se consa-

crer, sans désemparer, à écrire ses grands et beaux drames; il ne travaillait pas seulement pour le théâtre de Madrid; il composait encore pour les grandes cathédralés de Séville, de Tolède, de Grenade des *autos sacramentales* que l'on sollicitait de lui avec empressement.

Il n'en est pas de Calderon comme de Lope. Beaucoup de ses pièces sont encore représentées aujourd'hui sur les théâtres de Madrid; on aime à les lire, elles sont marquées d'une empreinte puissante qui va toujours en Espagne au cœur de la foule et qui répond à ses fibres les plus profondes. Qu'est-ce que cette empreinte?

Dans ses études sur le drame espagnol, M. Philarète Chasles le dit fort bien :

« Calderon, ce n'est pas seulement le Midi, c'est la foi. Il ne craint rien, il ne doute pas. Il y a toujours au-dessus de sa tête un ciel qui s'ouvre, des anges qui chantent, un soleil de gloire et d'amour qui attend les élus. Calderon a été soldat, et il s'est fait prêtre. »

Une de ses œuvres les plus belles, encore aujourd'hui fréquemment applaudie en Espagne, c'est la *Dévotion de la croix*. Il faut la lire si l'on veut comprendre la croyance effrénée des Castillans aux seizième et dix-septième siècles; car là, et pour toujours, reste peinte la passion par laquelle le peuple espagnol a été grand un instant, et par laquelle il est tombé dans la décadence.

Dans une autre composition, *A segreto agravio segreta venganza* (*A secrète offense, vengeance secrète*),

Calderon décrit le point d'honneur espagnol. Son drame n'a qu'un refrain :

Si l'on veut se venger, il faut savoir attendre,
Et se taire et frapper.

Quel hidalgo ne pensait comme lui !

Son chef-d'œuvre est une création qui n'a son analogue en aucune langue : la *Vida es un sueño* (la Vie est un songe); on ne peut la parcourir sans éprouver une émotion profonde. D'un cadre absurde, violent, impossible, l'auteur tire des situations et des effets qui prouvent à la fois et la force de son imagination et l'élévation de son esprit. Malgré ses tendances théologiques, malgré une certaine affectation, malgré le cultisme qui parfois obscurcit son style, Calderon n'est jamais ennuyeux et très-souvent il est sublime. Plus passionné que tous les poëtes de l'amour, il dépasse de cent coudées toutes les pauvres natures d'écrivains, qui cachent sous de faux transports leur énervement et leur impuissance.

Un autre grand auteur dramatique de cette époque, qui se place à côté de Lope de Vega et de Calderon, c'est Tirso de Molina, dont le véritable nom était Gabriel Tellez, et qui lui aussi appartenait à l'ordre ecclésiastique; il était frère de la Merci. Doué comme Lope d'une très-grande fécondité, il a composé plus de trois cents pièces de comédie, dont soixante-dix-sept seules sont parvenues jusqu'à nous; deux d'entre elles font encore aujourd'hui la joie des Madrilènes et sont très-souvent représentées: l'une est une pièce d'intrigue, la *Paysanne de Vallecas;* l'autre est intitulée *Don Juan Tenorio* ou *le Séducteur de Séville*.

C'est dans celle-ci que se trouve pour la première fois dépeint le type de don Juan, qui doit prendre plus tard de si différentes couleurs sous le pinceau de Molière et de lord Byron.

Nous ne pouvons nous arrêter sur les œuvres de Moreto, d'Alarcon et de Rojas, les trois autres auteurs dramatiques qui appartiennent encore à cette grande époque baptisée avec tant de justice sous le nom d'âge d'or de la littérature espagnole. Nous nous contenterons de rappeler que Moreto a composé la charmante comédie *Dédain pour Dédain*, d'où Molière a tiré sa *Princesse d'Elide;* que Francisco de Rojas, l'auteur du beau drame *Garcia del Castañar* ou *Après le Roi*, *personne*, a fourni plusieurs scènes à notre théâtre par l'entremise de Thomas Corneille, de Rotrou et de Scarron; et enfin que c'est à Jean Ruiz de Alarcon que Corneille a emprunté sa comédie du *Menteur*. Cet emprunt est surtout important à noter, car on sait que c'est à l'effet produit sur Molière par la représentation du *Menteur* que nous devons en partie la décision prise par notre grand poète comique de se consacrer surtout à la peinture des caractères.

Alarcon n'était pas considéré comme un Castillan de pure race; il était né à Mexico, et à cause de cela on le traitait d'Indien : bossu et riche, il ne put jamais, malgré son mérite incontestable, se faire accepter par la population madrilène. Les préventions qu'il excitait n'ont été égalées que par le mépris avec lequel il s'habitua bientôt lui-même à juger son parterre. A quoi tiennent les renommées? Lope de Vega a été exalté outre mesure par ses contemporains. Alarcon a été honni et méprisé par eux. Et pourtant voici que le bagage littéraire d'Alarcon pèse de plus en plus,

alors que celui de Lope devient chaque jour plus léger. Le *Tisserand de Ségovie*, les *Maris passés en revue*, la *Vérité suspectée*, déjà aujourd'hui ont dans la balance de la critique un tout autre poids que quelque autre des comédies les plus estimées et les plus populaires de Lope.

VIII

LE GENRE PICARESQUE.

Le caractère réel de la nation espagnole doit être déjà compris de nos lecteurs. C'est avec un enthousiasme ardent, avec une foi décidée, avec l'espérance de s'enrichir rapidement, avec une ambition démesurée et un grand besoin de domination, qu'elle s'est associée à la politique des deux premiers princes de la maison d'Autriche, Charles-Quint et Philippe II. Ses premiers efforts ont été suivis des plus éclatants succès : l'infanterie espagnole fut tenue longtemps pour la première de l'Europe : de grands généraux, d'habiles diplomates, des hommes d'Etat de premier ordre sortirent de Madrid pour aller gouverner les Pays-Bas, le royaume de Naples, la Sicile, le Portugal, les vice-royautés du continent américain. Tant que cette politique de lutte, de conquête, d'aventures fut triomphante, on comprend que la capitale de l'Espagne n'ait cessé de grandir; de nouveaux personnages apportaient chaque jour en son sein d'énormes capitaux, bien plus souvent le fruit de leurs rapines que de leur activité commerciale et industrielle. Mais en

même temps, le peuple castillan, qui voyait s'ouvrir devant ses enfants des carrières brillantes, ne songea plus aux longues fatigues du travail qu'il jugeait déshonorant ; il prit les plus déplorables habitudes : un bon commandement en Europe, la faveur de quelque vice-roi, pour obtenir en Amérique une concession de terres ou une répartition d'Indiens, tel devint l'unique but de l'ambition de toutes les familles de la Péninsule.

Aussi, lorsque sur la fin du règne de Philippe II, à la période d'exaltation et de progrès succède celle des désastres, lorsque les besoins d'argent commencent à se faire sentir dans le trésor du roi, pour faire face à ses gigantesques armements, on voit tout à coup apparaître un état social très-distinct, très-caractérisé ; c'est celui qui a donné naissance à ce genre spécial de littérature qu'on a nommé genre picaresque, du mot *picaro* (gredin, coquin, farceur).

Dans cet état social, où il faut vivre pourtant, l'adresse, la faveur, l'intrigue jouent le rôle prépondérant. Il y a, d'une part, des aventuriers de haute volée qui sont arrivés au but de leur ambition et sont parvenus, grâce aux places qu'ils ont occupées, eux ou quelqu'un de leur famille, à amasser d'énormes trésors, et, d'autre part, de jeunes hidalgos pleins de fierté, d'espérance, de beauté, d'avenir, qui comptent exclusivement pour leur avenir sur le sourire d'une dame de haute lignée ou sur un beau coup d'épée. A côté d'eux, grouillent en quantité innombrable des secrétaires, des escribanos, des procureurs, des comédiennes, des entremetteurs de toute espèce, tout un monde qui veut vivre sur les passions et les vices des grands seigneurs et des grandes dames impro-

visés, élevés en un jour à la possession de fortunes immenses. Puis au-dessous, à un degré plus bas encore de l'échelle sociale, on voit se former toute une nouvelle couche d'alguazils, de mendiants, de brigands, d'escrocs, de ruffians, de bravaches de toute espèce, paresseux et oisifs, pleins d'esprit, de mauvaises passions, détournés du travail par la fièvre ambitieuse qui a envahi tout le pays, et demandant tous la fortune à un heureux coup du sort.

Comme pendant tout un siècle, l'Espagne ne fait que décroître; comme elle n'a que des revers à enregistrer, des pertes à constater, le mal une fois créé ne va qu'en empirant: il croît avec les déplorables mesures d'un gouvernement livré à un prêtre superstitieux, le cardinal de Lerme, comme celui de Philippe III (1598-1621); abandonné aux favoris et aux comédiennes comme celui de Philippe IV (1621-1665); descendu avec Charles II (1665-1698) aux derniers degrés de la sottise et de la dégradation; et il prend surtout dans ce dernier règne des proportions vraiment inouïes.

On a souvent voulu représenter l'Espagne au dix-septième siècle comme le pays des richesses excessives. Erreur profonde; combien il serait plus juste de la concevoir comme le pays de la faim!

Une misère profonde règne dans les bas-fonds de la société espagnole, de 1600 à 1700; elle est si intense, si profonde, qu'elle va jusqu'à obscurcir la conscience morale. On ne veut pas imiter l'esprit de lucre et de trafic du Hollandais ou de l'Anglais, mais en même temps on envie ses richesses et son opulence: le soldat vaincu n'a pas de butin à se partager. Eh! que fera-t-il donc? Hélas! il n'a d'autre

issue que le pillage, le brigandage, l'escroquerie, la fourberie.

Nous tombons alors dans tout un genre littéraire dont nous avons en France une assez juste idée, grâce à l'œuvre de Lesage, *Gil Blas de Santillane*, mais qui appartient absolument en propre à l'Espagne : il est le fruit de son état social ; il est le produit de l'exaltation de l'esprit d'aventure, de l'hypocrisie monacale, du mysticisme, et du dédain du travail ; comme ceux de nos romans modernes qui peignent la société française à partir de 1830 reproduisent bien les excès de la cupidité et de l'agiotage modernes.

Si l'on recherche à qui faire remonter les premiers essais du genre picaresque en Espagne, le premier écrivain que l'on rencontre est un des grands personnages du seizième siècle, Hurtado de Mendoza, l'historien de *la guerre de Grenade*. Il eut l'idée de composer dans les premières années de sa jeunesse un petit livre intitulé *les Aventures de Lazarille de Tormès*: et comme son héros était un valet de mendiant passant successivement à différents maîtres, il eut l'occasion de mettre en relief un grand nombre de types originaux existant déjà en Espagne, et vivant exclusivement sur l'intrigue, le solliciteur, le vendeur d'indulgences etc... Si Mendoza n'eût été un des plus grands seigneurs de son temps, son livre eût certainement été arrêté par l'Inquisition ; une fois en circulation, le succès en fut immense. Ce fut aussi une nouvelle voie ouverte aux écrivains. Cervantès ne pouvait la négliger, et il composa dans ce genre un petit conte charmant plein d'idées morales et de points de vue philosophiques, *Rinconete y Cortadillo*. Après

lui Mateo Aleman se posa résolûment le problème de reproduire toutes les classes de la société espagnole sous Philippe III; dans son *Guzman d'Alfarache*, il représenta tous les aventuriers de Madrid et de Séville, les capitaines de compagnie braves, mais gueux, toujours à court d'argent, les étudiants d'Alcala, et les pensions bourgeoises dans le sein desquelles ils sont reçus, les magistrats prévaricateurs, les financiers cherchant à s'emparer du crédit sans posséder la moindre ressource, etc... Ce livre eut un immense succès; il obtint vingt-sept éditions en moins de six ans.

A côté du *Lazarille de Tormès* et du *Guzman d'Alfarache*, viennent se placer tout naturellement l'histoire de l'*Ecuyer don Marcos de Obregon*, de Vicente Espinel, le *Gran Tacaño* ou *Don Pablo de Ségovie*, surnommé l'*Aventurier Buscon*, de don Francisco de Quévédo, et le *Diable boiteux* de Louis Velez de Guevara. C'est avec tous ces ouvrages que Lesage a composé l'inimitable roman de *Gil Blas*, le tableau le plus parfait de l'Espagne corrompue et déclinant du dix-septième siècle. On a beaucoup discuté sur le point de savoir si l'œuvre de Lesage lui appartenait en propre ou s'il l'avait traduite d'un manuscrit espagnol; s'il doit y avoir une discussion sur les origines de cette œuvre, ce n'est pas là qu'elle doit porter. On sait que Lesage, s'il ne visita jamais l'Espagne, fut mis par l'abbé de Lionne parfaitement au courant de toute sa littérature; aucun des ouvrages que nous venons de signaler ne lui a été inconnu, à ce point qu'on peut énumérer tous les emprunts qu'il leur a faits. Dès lors, tout en admettant qu'il ait composé l'œuvre par lui-même, il faut reconnaître que

tout lui a été inspiré par les auteurs espagnols qu'il avait sous les yeux : sujet, personnages, incidents ; à ce titre *Gil Blas* mérite bien plus d'occuper une place dans la littérature espagnole que dans la française ; c'est le produit le plus consciencieux, le plus achevé, le plus complet d'un genre spécial, qui de l'autre côté des Pyrénées n'était pas arrivé à trouver sa parfaite expression, mais qui s'était répandu en une foule de productions diverses.

Parmi les prédécesseurs de Lesage dans la liste des écrivains du genre picaresque, nous avons cité don Francisco de Quévédo : il faut nous arrêter un instant sur ce personnage ; c'est une des figures les plus intéressantes de la littérature espagnole.

Dans sa longue vie (1580-1645) Quévédo semble condamné à assister à la chute de jour en jour plus rapide de la nation espagnole ; savant polyglotte, soldat courageux, poëte incomparable, diplomate habile, homme d'État profond, il appartient encore par ses qualités à cette grande Espagne où la jeunesse castillane était digne de la domination universelle à laquelle elle aspirait : mais il s'est aperçu de bonne heure que ces qualités n'étaient plus qu'un lourd fardeau pour le milieu social dans lequel il était condamné à vivre. Alors il avait cherché par une ironie, fine et brûlante, par une satire amère, à ramener ses concitoyens à une atmosphère plus saine et plus chaude. Ce fut un vain effort : ses satires, ses épîtres, ses épigrammes n'eurent aucune influence sur la société espagnole ; on n'en vit que le côté risible ; le mot seul de réforme était trop odieux à tous les seigneurs castillans pour qu'ils crussent convenable de corriger leurs mœurs, alors même qu'elles de-

vaient les conduire à la décrépitude. Quant à Quévédo, comme tous les écrivains de son espèce, il eut à supporter les souffrances et les persécutions: quatre années d'une horrible captivité passées par lui dans une cave humide, au bord d'un ruisseau infect et supportées avec un courage et une résignation héroïques, ont mis autour de son nom une auréole que rien ne peut plus détruire. Quant à ses œuvres, elles font moins pour sa gloire que sa vie elle-même; ce sont le plus souvent des articles de polémique sous forme de sonnets, d'odes, d'épîtres et de satires. Rien n'apparaît plus difficilement à la postérité sous son véritable aspect que ces travaux faits au jour le jour, sous le coup d'une impression passagère ou d'un vif sentiment; ils n'ont de valeur que par une compréhension exacte du milieu pour lequel ils sont faits. Et qui peut se flatter d'avoir toujours cette compréhension?

IX

IMITATION DES CLASSIQUES FRANÇAIS.

L'influence de la cour sur la société espagnole était si grande que la littérature elle-même devait se ressentir de la révolution qui fit monter avec Philippe V la dynastie des Bourbons sur le trône d'Espagne. Il devint à la mode à Madrid de ne trouver le beau, le grand, l'élégant, le gracieux, que dans les conceptions de nos grands écrivains du siècle de Louis XIV, et, par une de ces anomalies que l'on rencontre fréquemment dans l'histoire, les Espagnols se refu-

sèrent à admirer, dans leurs propres auteurs, des beautés que nous leur avions empruntées, et accordèrent leur estime à des compositions qui étaient tout à fait en désaccord avec leurs pensées les plus intimes, et leurs préjugés nationaux.

Tout le dix-huitième siècle se ressent en Espagne de cette tendance qui eut cependant un bon côté : ce fut de mettre un terme à un style affecté, ampoulé, vague, semblable à celui de nos Précieuses ridicules, mis à la mode à la fin du seizième siècle par le poëte Gongora et qui depuis lors infestait toute la littérature espagnole, sans que les meilleurs esprits, Calderon, Cervantès, Quévédo, eussent pu s'en préserver. Le gongorisme avait pris une telle importance qu'il s'était transformé en école spéciale de bel esprit; il s'était trouvé un maître Balthazar Gracian pour en poser les règles, et jusqu'à l'introduction des œuvres françaises par les courtisans de Philippe V, il eût été de mauvais ton de ne pas s'y soumettre.

Les opinions changèrent dès que l'on eut pris connaissance des chefs-d'œuvre de nos auteurs classiques, et la réaction fut telle que les poëtes espagnols consentirent docilement à se soumettre aux règles de Boileau, spécialement exposées pour eux par don Ignacio de Lujan (1739).

La poésie lyrique prend dès lors ces allures raides, sèches qui caractérisent chez nous les auteurs de la première période impériale, Delille, Fontanes ; plus de vivacité ; le trait spécial des écrivains espagnols, l'intensité, disparaît.

Au théâtre, à la place des beaux drames de l'âge d'or, on n'accepte plus que des imitations de pièces françaises. Un écrivain de valeur, Garcia de la Huerta,

essaie un moment de réagir contre cette déplorable abdication des gloires nationales: on applaudit d'abord ses critiques, mais, par une singulière contradiction, il s'occupe lui-même à transporter sur la scène espagnole une tragédie écrite à la mode de France, et il obtient du public pour cet effort un succès toujours refusé à ses autres compositions. Aussi la tentative de réaction contre le goût français essayée par lui ne fit-elle que précipiter davantage l'opinion dans la nouvelle direction où elle se lançait. Les succès obtenus dans la comédie par don Leandro Moratin l'y firent persévérer; on ne saurait jamais trop admirer la grâce parfaite, la finesse de tact, et l'intention délicate avec laquelle cet ingénieux écrivain sut transporter à Madrid le style et la perfection des meilleures pièces de Molière. Le Si *de las Niñas*, le *Café*, la *Mojigata* et *el Viejo y la Niña*, sont et seront toujours de délicieuses comédies qui offriront une photographie exacte de ce monde conventionnel auquel aimèrent trop à se borner nos grands auteurs du siècle de Louis XIV; c'est une partie de la société, ce n'est pas toute la société. L'éclat de rire n'est pas vigoureux, franc, ouvert, mais on sourit si bien du bout des lèvres; il y a tant de politesse, de bon sens, de jugement, dans les dialogues, qu'on se sent pris sous le charme et qu'on veut y rester.

Le seul côté par où brille la littérature espagnole pendant tout le dix-huitième siècle, c'èst la critique. Un peu plus de liberté, accordée par l'un des successeurs de Philippe V, par le vigoureux ennemi des jésuites, par Charles III, fit tout à coup apparaître quelques écrivains, jaloux de faire connaître à l'Espagne dans quel tissu de préjugés et de préventions

on l'avait fait vivre. C'est la tâche que s'imposeront les pères Feijoo, et Isla, et l'ami du comte d'Aranda, don Melchior de Jovellanos.

Feijoo n'a rien de bien saisissant dans tous ses écrits; il est érudit plutôt que lettré, mais il mérite d'être cité à cause de l'infatigable persévérance avec laquelle il ne cessa pendant toute sa vie de combattre les superstitions de ses contemporains; on l'a surnommé le Bayle de l'Espagne.

Le père Isla est bien autrement élégant, bien plus hardi. On lui doit la création d'un type resté célèbre, tout à fait national, celui du prédicateur maniéré, plein d'affectation, de gongorisme, à la fois prétentieux et absurde, cachant son extrême ignorance sous les formes les plus mondaines. Ainsi procède don *Fray Gerundio*, et nous ne pouvons résister à la tentation d'en donner le portrait tel qu'il nous a été transmis par l'écrivain espagnol :

« Le père prédicateur doyen était dans toute la fleur de l'âge; il avait 33 ans sonnés. Il était robuste, corpulent, d'une haute stature; tous ses membres étaient bien symétriques, bien proportionnés; il marchait tout droit, le ventre proéminent, le cou redressé, le crâne pointu, offrant à l'œil une couronne de cheveux relevés avec art, le froc bien propret et disposé en plis très-abondants: la chaussure bien ajustée, et enfin la calotte de soie piquée à l'aiguille, couverte de dessins gracieux, et se terminant au centre par un gland très-coquet; le tout, exécuté par de *saintes* femmes qui se mouraient pour leur père prédicateur. En somme c'était un vert galant; ajoutez une voix claire et sonore, un peu de grasseyement,

un charme tout spécial pour conter l'anecdote, un talent bien connu pour singer, de l'entrain dans les mouvements, de la popularité dans les manières, une ampleur excessive dans le style, une hardiesse extrême dans la pensée; le tout semé et entremêlé de plaisanteries, de farces, de proverbes, de propos familiers, dits avec une certaine grâce. Il n'en fallait pas davantage, non-seulement pour enlever les masses, mais pour soulever les pavés des rues.

« C'était un de ces prédicateurs cultivés qui, en citant les saints Pères et les évangélistes, rougiraient de les appeler par leurs noms propres, de peur de commettre une vulgarité. Pour lui, saint Mathieu, c'est l'ange de l'histoire; saint Marc l'évangélique taureau; saint Luc, le plus divin pinceau; saint Jean, l'aigle de Patmos; saint Jérôme, la pourpre de Belen; saint Ambroise, le rayon de miel des docteurs, et saint Grégoire, la tiare allégorique. N'allez pas croire qu'après avoir indiqué le texte de son sermon, quand il avait à citer le chapitre de l'Évangile qui devait le fournir, il eût dit simplement et naturellement : *Joannis capite decimo tertio* ou *Mathæi capite decimo cuarto*. Allons donc! quelle folie! on l'eût pris pour un prédicateur du samedi. Lui s'exprimait ainsi : *Evangelica leccione Mathæi vel Joannis capite decimo cuarto;* parfois, pour que l'inversion ressortît avec plus d'éclat, il disait : *Cuarto decimo ex capite*. Il fallait le voir, en même temps qu'il annonçait son texte, enfonçant avec une certaine affectation gracieuse les deux doigts de la main droite entre le cou et le collet du capuchon, comme pour remuer la tête en toute liberté; deux ou trois minauderies le préparaient à l'inspiration; puis, l'annonce faite, il feignait par

quelques bonds de vouloir s'élancer en dehors de sa chaire. Ne fallait-il pas ensuite dégager les poumons; il enflait ses joues, regardait avec dédain l'un après l'autre tous les coins de l'auditoire, et terminait enfin par un bruit guttural tenant le milieu entre l'éternuement et le hennissement. Il avait eu soin, le jour de prêche, de se raser, d'égaliser sa couronne de cheveux, de relever son toupet, puis, après avoir marmotté ou feint de marmotter une brève prière, tout à coup, il se dressait debout sur son pupitre; il tirait avec précaution de sa manche gauche un mouchoir de soie d'une vare, de couleur vive; il l'agitait, se mouchait avec fracas, ne dût-il sortir que du vent, et l'opération terminée, il remettait son mouchoir dans sa manche avec mesure et en cadence. Puis il jetait sur l'assemblée un regard hardi, moitié irrité, moitié dédaigneux, et le voilà enfin qui commençait par ces mots: *Soit avant toute chose loué et glorifié* pour terminer par ceux-ci *dans l'être primitif instantané de son animation naturelle.* Jamais le père prédicateur n'eût manqué ce commencement et cette fin dans un seul de ses sermons, même en face de saint Paul. Il donnait ainsi autant de preuves qu'il n'y avait dans toutes ses oraisons, ni une miette de jugement, ni un atome de généralisation, ni une pointe d'esprit, ni une goutte de bon sens, ni un brin de cervelle. »

On se tromperait fort si l'on supposait que le personnage de Fray Gerundio était rare dans les chaires espagnoles : avec les progrès du gongorisme, avec la corruption des mœurs, l'ignorance générale, ce qui n'était pas fréquent, c'était de rencontrer un orateur sérieux, savant et sensé. On ne voyait la plu-

part du temps que des prétentieux ou des forcenés.

Melchior de Jovellanos est l'ami du comte d'Aranda, de Campomanès, de Cabarrus, de Moñino, de tous les hommes distingués qui essayèrent sous Charles III de faire participer l'Espagne au mouvement général d'idées qui agitait la France sous l'influence des auteurs du *Dictionnaire Encyclopédique*. A la fois poëte, auteur dramatique, jurisconsulte et homme d'Etat, Jovellanos touche dans ses discours sur les spectacles et dans sa loi agraire aux plus hautes questions de la critique littéraire et de l'économie sociale. Il est penseur et cherche à convaincre du sérieux des idées qui l'occupent toute la société légère au milieu de laquelle il vit : il ne parvint qu'à persuader quelques adeptes, mais c'est déjà assez pour que son influence ne se perde pas tout à fait au milieu du faste et de l'opulence misérables de la cour de Charles IV; on le verra reparaître en 1808 avec les premiers échos du cri d'indépendance nationale.

Nous avons déjà indiqué ailleurs [1] tout ce qu'il y eut de bizarre et de contradictoire dans la politique du Prince de la Paix, le ministre dont la domination caractérise principalement le règne de Charles IV. Il ne voulait pas arrêter le mouvement intellectuel que Charles III et ses amis étaient parvenus à imprimer au peuple espagnol, et il ne se montra point hostile aux lumières ; mais comme il réprimait en même temps avec violence toutes les tentatives qui pouvaient pousser aux institutions libérales, la protection de l'État ne tombait que sur des érudits, des traducteurs et des poëtes fades et bucoliques ; elle

1. *Histoire contemporaine de l'Espagne*, par M. Gustave Hubbard, t. I, pag. 14. Paris, Armand Anger.

fuyait tout ce qui eût été de nature à rendre un peu de vie et de sang à ce noble peuple tombé au dernier degré de la décadence.

C'est ainsi que, tout à la fin du dix-huitième siècle, le sceptre de la poésie passe aux mains de don Luis Melendez Valdez; toutes les hautes classes de la société se précipitent avec enthousiasme dans les fadeurs de l'Eglogue et de la Pastorale. Chacun des principaux coryphées de la littérature avait son nom de berger : Melendez était Batilo, le maestro Gonzalez était Delio ; Jovellanos lui-même s'était transformé en Jovino. Cette ridicule mascarade dure jusqu'au terrible réveil de 1808.

Si l'on veut à cette époque retrouver les mœurs et les passions populaires, ce n'est pas dans les poésies de Melendez, ni chez les érudits pensionnés par Godoy qu'il faut les rechercher. Ils n'apparaissent que dans les petites pièces, les proverbes d'un auteur comique très-fécond, don Ramon de la Cruz, qui a transporté sur la scène le monde picaresque des dix-septième et dix-huitième siècles. C'est là qu'apparaît cette saveur piquante des œuvres exclusivement propres au sol espagnol: un arbre à moitié pourri ne saurait donner de bien beaux fruits. Peut-on demander mieux au peuple de Charles IV et de Godoy que les saynètes de Ramon de la Cruz !

LIVRE PREMIER

LES LETTRES EN ESPAGNE DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1808 JUSQU'A LA MORT DE FERDINAND VII

1808-1833

I

LA RÉVOLUTION DE 1808-1814.

La manière toute spéciale dont le catholicisme a toujours été compris en Espagne a eu le déplorable résultat d'y comprimer l'essor de la pensée. Nous avons déjà reconnu que les plus grands écrivains de ce pays avaient toujours tenu bien plus à donner satisfaction au sentiment qu'à faire reflèchir l'esprit sur lui-même. Les penseurs espagnols évitaient encore au commencement du dix-neuvième siècle toute allusion aux grands problèmes que résout à sa manière la révélation chrétienne. Les écrits de Voltaire et de Jean-Jacques, les travaux de nos encyclopédistes, grâce aux amis de Charles III, avaient bien fait quelques prosélytes; mais les

hautes classes seules avaient participé à ce mouvement. Quelques nobles, quelques diplomates à qui leur richesse permettait de voyager à l'étranger, en étaient venus à abandonner leurs antiques préventions; comme le Prince de la Paix, ils aimaient à se considérer eux-mêmes comme dégagés de préoccupations (*despreocupados*). Ce n'était qu'un très-petit nombre, et encore la crainte de l'Inquisition les empêchait-elle de modifier en rien leur genre de vie et leurs habitudes de famille; ils raisonnaient en encyclopédistes; ils communiaient et se confessaient en catholiques sincères. Nul d'entre eux n'aurait osé ouvertement attaquer quelqu'une de ces monstrueuses idolâtries qui se pratiquent encore aujourd'hui. A peine dans les pièces de Moratin, dans les écrits de Jovellanos, osait-on dessiner parfois le caractère d'un citoyen simple et vertueux qu'une sage philosophie sait maintenir dans les bornes d'une pure morale et de la plus sévère justice. Quant à la grande masse du pays, elle subissait, sans se plaindre, le joug d'ignorance sous lequel une puissante organisation cléricale la tenait asservie.

Après le mouvement du 2 mai 1808, presque simultané avec l'avénement de Ferdinand VII, un courant nouveau put enfin se produire au dehors et se répandre dans toute la Péninsule. Dès cette époque, il semble qu'une nouvelle vie doit animer la nation; les cerveaux commencent à penser, les cœurs se laissent envahir par des sentiments nouveaux. Si les nécessités de l'existence quotidienne, si les soins d'une lutte acharnée n'eussent alors exclusivement occupé toutes les intelligences, de belles œuvres littéraires, scientifiques et artistiques auraient

marqué cette époque; mais ne fallait-il pas que tous les hommes jeunes et ardents consacrassent avant tout leurs efforts à sauver l'indépendance de leur pays? Au grand malheur des générations futures, le mouvement du 2 mai n'a pu lancer que quelques accents sublimes; prise pour ainsi dire à l'improviste, la nation n'eut pas le temps de faire sortir de son sein quelqu'une de ces œuvres vigoureuses qui caractérisent une époque.

Le premier caractère de ce mouvement, en faisant tressaillir dans toute la Péninsule la fibre nationale, fut d'amener comme conséquence immédiate une réaction violente contre toutes les importations françaises. De même que la constitution de Bayonne et les réformes de Joseph étaient violemment repoussées, sans être jugées dignes d'examen et d'attention, de même les œuvres de Melendez et de Moratin, accusées de se ressentir de l'imitation de nos grands auteurs classiques, furent pour un moment abandonnées et dépréciées. Les amis de Ferdinand VII, intéressés à exploiter le courant d'opinion, se prirent tout à coup d'une forte passion pour les siècles de l'âge d'or, en haine de Godoy qu'ils s'acharnaient à présenter comme un criminel importateur des coutumes françaises. Si le courant des idées démocratiques n'était venu tout à coup faire diversion, l'Espagne littéraire se serait, pour ainsi dire, volontairement suicidée dans un élan de patriotisme.

Mais, tandis qu'elle croyait se dégager des liens de notre civilisation en secouant le joug suranné de nos abbés petits-maîtres et de nos dissolus de Versailles, elle recevait en même temps une impulsion nouvelle bien autrement féconde que celle à laquelle elle

échappait si heureusement. Les idées que nos grands penseurs du dix-huitième siècle avaient propagées faisaient pénétrer insensiblement dans les esprits les mieux trempés tout un monde de principes nouveaux à la lueur desquels l'Espagne doit un jour se régénérer. Grâce à la secousse produite dans tout le pays par l'invasion de Napoléon, ces esprits purent s'emparer du sceptre de l'opinion; la parole leur fut donnée.

Leur tâche était bien difficile; ils avaient à créer toute une école nouvelle; ils avaient à fondre avec les idées philosophiques du dix-huitième siècle toutes les aspirations nationales, toutes les anciennes gloires de la patrie, son profond amour de l'indépendance, ses habitudes chevaleresques, ses besoins de croyance, son enthousiasme irréfléchi. Tant qu'il ne s'agit que d'exciter à la lutte les descendants de Pélage contre l'ennemi commun, les poëtes espagnols trouvèrent des accents sublimes pour les rallier autour d'eux. L'*Ode au 2 mai* de Nicasio Gallego restera comme un monument éternel de l'indignation que peut exciter chez un peuple libre une violente tentative d'envahissement, accomplie avec toutes les circonstances les plus aggravantes de perfidie et de trahison.

Mais ce moment passé, cette fibre remuée, quand il s'agit d'accorder avec les anciennes traditions nationales les nouvelles idées démocratiques et sociales, les écrivains se trouvèrent au-dessous de leur tâche; ils ne surent pas rompre avec un passé dont la défense les maintenait en dehors de la civilisation européenne. Le besoin d'exalter la grandeur de leur race, la crainte de froisser des superstitions forte-

ment enracinées, la peur de voir s'effondrer par la perte des Amériques toute leur opulence, les poussent à transiger avec une foule de préjugés. A force de vanter la grandeur passée de l'Espagne sous le joug du catholicisme, ils poussent le peuple à confondre dans une même idée sa foi dans cette religion et son esprit de nationalité.

Quand on examine les écrits et les discours de tous les hommes qui exercent une influence sur l'opinion publique en Espagne de 1808 à 1814, on est frappé de la fausse situation dans laquelle ils se sont trouvés placés et se sont placés eux-mêmes. Partout on voit apparaître une contradiction entre leurs instincts démocratiques et leur intolérance religieuse. Il fallait trouver une issue pour sortir de cette contradiction difficile, qui, aujourd'hui même, pèse sur le pays. La plupart de ces hommes n'avaient pas encore visité les nations étrangères, ni ne s'étaient pénétrés des coups portés à la théologie par le progrès des sciences; ils sont tous remplis d'un ardent patriotisme et aspirent tous à la nouvelle ère de liberté et de progrès; mais, lorsque le triomphe de la raison exige d'eux le sacrifice de leur antique foi, l'abandon de leurs rêves de domination universelle, la négation de l'esprit de conquête, le règne du travail, ils restent sans force, sans haleine, se refusent à conclure définitivement, et laissent flotter l'esprit de leurs concitoyens au gré des passions diverses dont ils sont animés.

Parmi les écrivains qui exercèrent à cette époque la plus grande influence, aucun ne s'est approché plus près du but, et par suite n'a acquis une plus brillante auréole que Quintana; c'est lui dont le cœur

bat le plus à l'unisson de celui de tous ses compatriotes; il arme leurs bras contre l'oppresseur commun; il triomphe de leurs succès; il souffre de leurs revers; mais lui aussi veut conserver tout d'abord l'ancien prestige sous lequel la poésie lui fait apparaître le beau type du chevalier espagnol, de l'hidalgo fidèle à son Dieu et à son roi. Il voudrait encore concilier ces grandeurs qui lui sont chères avec les idées de paix, de justice et de fraternité dont il entrevoit le règne dans l'avenir. Il consent bien dans son ode à Balmis sur la propagation de la vaccine à avouer tous les torts des anciens conquérants envers les Américains; mais il ne conclut ni à l'indépendance du nouveau continent, ni à l'abolition de l'esclavage. « De leur atroce avarice, de leur cruauté, de leur oubli de toute clémence, l'Espagne n'est pas coupable. Le siècle entier, voilà le vrai criminel [1]. »

Ce n'est que plus tard, après les déceptions dont les révolutionnaires espagnols furent victimes, qu'il rompra définitivement avec la papauté, « ce monstre immonde et laid dont a avorté le dieu du mal, et qui du haut du Capitole dévore impunément le monde [2]. »

A force de se vanter à elle-même sa grandeur à l'époque des rois catholiques, de Charles-Quint et de Philippe II, l'Espagne s'est trouvée incapable de se proposer un autre idéal de gouvernement que celui qui lui avait donné cette prospérité illusoire. Quintana, plus au courant des faits historiques, aurait dû dans ce brillant tableau faire ressortir la misère réelle

1. Su atroz codicia, su inclemente saña.
Crimen fueron del tiempo, y no de España.

2. Ode à l'imprimerie.

du peuple, son ignorance, les dangereuses habitudes qui devaient résulter de richesses mal acquises; il a préféré exploiter l'enthousiasme qu'excitait dans le peuple le souvenir du passé, pour obtenir de lui un grand effort contre Napoléon. De là ce dithyrambe sublime en l'honneur de l'ancienne Espagne qui n'était vraiment qu'un cri de guerre et un appel aux armes. « Vous souvenez-vous de cette nation, qui un jour, reine du monde, en proclama les destinées, et qui étendait à la fois sur toutes les zones son sceptre d'or et son blason divin? La voyez-vous volant à l'Occident et semant sur tout l'Océan Atlantique sa gloire et sa fortune? Où est-elle, l'Espagne? La voilà sur le sein de l'Amérique, dans les plaines de l'Asie, sur les confins de l'Afrique. Appelez en vain pour en mesurer la grandeur toutes les ressources de la fantaisie la plus hardie; la terre lui abandonne ses minerais les plus précieux; l'Océan lui cède ses perles et son corail, étonné, partout où s'agitent ses flots, de voir leur furie toujours vaincue par des côtes espagnoles. Voyez-la maintenant, la honte pèse sur son front; elle est abandonnée à l'insolence étrangère; c'est une esclave au marché qu'attendent un joug pesant et une ignoble chaîne[1]. »

Ce ne fut point par des applaudissements, mais par

1. Ode à l'Espagne après la révolution de Mars :

Que era, decidme, la nacion que un dia
Reina del mundo proclamó el destino,
La que á todas las zonas extendía
Su cetro de oro y su blason divíno?
Volabase á Ocidente,
Y el vasto mar Atlántico sembrado
Se hallaba de su gloria y fortuna.
Do quiera España; en el preciado seno

des actes que le peuple répondit aux accents de Quintana et de Gallego; il n'était pas possible de mieux interpréter la pensée de ses poëtes lyriques.

Aussi n'est-ce point à Madrid, n'est-ce point dans les villes soumises à l'occupation française qu'il faut étudier la vie littéraire de la nation espagnole pendant la guerre de l'indépendance.

Là où résidaient des hommes studieux, sincèrement dévoués à l'étude des lettres, comme à Séville, à Grenade, à Valence, ils n'osaient communiquer à leurs concitoyens le fruit de leurs travaux; beaucoup ne se sentant pas animés des mêmes passions que leurs compatriotes attendaient patiemment le jour où il leur serait donné de reprendre la parole. L'Académie Sévillane, qui comptait alors dans son sein plusieurs hommes de talent, avait interrompu le cours de ses réunions, peu auparavant si brillantes et si animées. L'ancien centre de Salamanque avait été dispersé par la mort et l'absence de ses principaux membres, et n'existait déjà plus.

C'est au milieu des camps, c'est à Cadix que s'agitait la nouvelle génération; tous les jeunes gens

De America, en el Asía, en los confines
Del Africa, allí España. El soberano
Vuelo de la atrevida fantasía
Para abarcar la se cansaba en vano;
La tierra sus minéros le rendiá,
Sus perlas y coral el Oceano;
Y donde quier que revolver sus olas
El intentase, á quebrantar su furía
Siempre encontraba costas Españolas.
Ora en el ciéno del oprobrio hundida,
Abandonada a la insolencia agena,
Como esclava en el mercado, ya aguardaba
La ruda argolla y la servil cadena.

avaient abandonné le foyer paternel; les uns s'étaient enrôlés dans les armées nationales, et, en les animant de leur enthousiasme patriotique, modifiaient complétement leurs anciennes allures; citons parmi eux le jeune Angel Saavedra, appelé, sous le nom de duc de Rivas, à une si grande renommée; dès le lendemain du 2 mai, il était accouru se ranger sous les ordres de Castaños et avait pris sa part des combats de Tudela, d'Uclès et d'Ocaña. Les autres, se sentant déjà capables d'une certaine initiative politique, étaient venus à Cadix offrir leur concours d'abord à la Junte, puis aux Cortès. Parmi eux, Torreno et Arguëlles faisaient résonner les premiers échos de la tribune espagnole, et, familiarisant la race castillane avec l'éloquence parlementaire, lui apprenaient à concevoir une autre grandeur que celle des conquérants et des dévastateurs. La belle langue espagnole, plus propre peut-être que toute autre à remuer les sentiments des masses, quand elle est maniée par de puissants artistes, se prêtait si bien aux élans passionnés de ces nouveaux tribuns, qu'on venait écouter leurs discours, comme s'il se fût agi du plus beau concert; le charme d'un certain rhythme musical, l'ampleur des périodes, la satisfaction causée par un plaisir nouveau trompaient le peuple sur le mérite de ses chefs; et il qualifiait de *divin* un orateur confus et verbeux dont les discours sont de la compréhension la plus difficile.

Cadix n'avait pas seulement l'honneur de posséder la tribune nationale; la presse se formait aussi dans ses murs au dur apprentissage des questions politiques. Galiano, à peine âgé de vingt ans, faisait redouter à tous les membres de la Junte et aux divers

régents les traits de sa plume incisive et acérée. Bartolomé Gallardo, par les brûlantes satires de son dictionnaire critique burlesque, attirait contre lui la violente haine des serviles.

Tandis que l'armée française investissait la belle cité Gaditane, *la tasse d'argent*, comme disent les Andalous, la population assiégée affectait de se livrer avec ardeur aux délassements et aux récréations de l'esprit; les théâtres étaient suivis avec soin, et plus d'une fois des représentations y furent interrompues par l'arrivée inopportune d'un boulet ennemi. Martinez de la Rosa faisait applaudir sa première comédie intitulée : *Ce que peut un emploi*, et contribuait pour sa part à la réaction contre le goût français; il évoquait alors, comme Quintana, les souvenirs de Pélage et de Padilla.

II

PREMIÈRE PÉRIODE D'ABSOLUTISME (1814-1820).

A peine les événements de 1814 ramènent-ils Ferdinand VII dans sa capitale, qu'une nuit plus obscure encore que celle qui régnait sous l'administration de Godoy étend ses ténèbres au-dessus de la Péninsule. Avec l'Inquisition, avec le régime clérical, reparaissent les livres de piété, les vies de saints et de saintes; une censure impitoyable pèse sur l'art dramatique, arrête la publication de tous les journaux, décourage les artistes, met la science en sus-

picion. Tous les défenseurs du progrès intellectuel, condamnés à l'exil et à la prison, n'ont ni ressources ni moyens pour agir sur l'opinion publique; pendant six ans, il semble que l'étincelle de 1808 n'aura eu qu'une lueur passagère dont les traces se dissiperont rapidement.

Le mouvement encyclopédique du dix-huitième siècle avait été transmis aux universités espagnoles: celle de Salamanque, entre autres, qui pendant longtemps avait paru exclusivement vouée aux préjugés traditionnels, avait senti le besoin de se retremper à de nouvelles sources philosophiques. Lorsque le ministre Caballero dressa le plan général d'études de 1807, ce furent les professeurs de Salamanque qui, par des réclamations énergiques, obtinrent quelques concessions favorables au progrès des lumières.

La Constitution de 1812 avait établi en principe qu'une forte organisation serait donnée aux anciennes universités; mais les philosophes de Cadix n'eurent ni le temps ni les moyens de réaliser cette importante réforme; ils ne purent même appliquer le plan général de 1807 et durent abandonner les anciens établissements universitaires à la vie individuelle et isolée qu'ils avaient toujours menée.

Ferdinand profita avidement, en 1814, de cet état de choses qui assurait la perpétuité de l'ignorance; il se garda bien de faire pratiquer le concours établi dans le plan de 1807 pour le choix des professeurs. Pendant les six années qui suivirent le retour de Valencey, aucune tentative ne fut faite pour restaurer l'enseignement; aucune ressource nouvelle ne fut accordée aux universités qui avaient grandement souffert des désastres de la guerre et de la misère

générale. Il y a plus, une opposition systématique éloigna des chaires toutes les personnes capables. L'université de Salamanque, ayant eu l'audace de faire des représentations en faveur du régime constitutionnel, paya cette démarche de la destitution de douze de ses meilleurs professeurs ; ils furent remplacés par des partisans dévoués du clergé et de la cour de Rome ; et ainsi, dès l'origine de cette période, la jeunesse se trouva frustrée de tout enseignement quelque peu élevé, dans le plus célèbre et le plus important des centres d'instruction de la Péninsule.

Quel résultat pouvait-on attendre de maîtres auxquels on imposait pour premier devoir de se montrer hostiles au triomphe de la raison, et de subordonner toutes leurs aspirations aux exigences d'une foi sévère et d'une superstition minutieuse ?

Les grades conférés n'étaient regardés généralement que comme une formalité nécessaire pour obtenir certains emplois ; il s'agissait bien moins de savoir que d'assister régulièrement aux cours ; et encore l'assiduité n'était pas absolument nécessaire, car elle se prouvait par le témoignage des élèves ; et l'on peut croire qu'il n'était pas très-difficile à chacun d'eux de trouver entre ses amis et camarades le nombre de témoins fixé par le règlement. Lorsqu'on voyait arriver aux plus hauts postes de la magistrature, de l'administration et du clergé des hommes dont l'ignorance était notoire, et dont le seul mérite était d'affecter un zèle excessif pour les tendances du souverain, le désir de s'instruire devait être nul, l'émulation impossible.

C'est en dehors des universités qu'il faut chercher les vrais amis des lettres, si l'on veut en trouver

dans cette triste période. Ainsi nous voyons en 1817 la chambre de commerce de Bilbao mettre au concours une chaire de mathématiques; et ce poste est occupé pendant trois années consécutives par l'abbé Lista, ancien membre de l'Académie Sévillane, exilé comme afrancesado, déjà connu par ses poésies, et appelé comme critique et comme professeur à jouer un rôle important dans la régénération de son pays.

A Madrid, quelques jeunes gens et parmi eux Gil y Zarate, le futur réformateur des universités espagnoles, cherchent à s'unir en société pour se communiquer leurs travaux littéraires et scientifiques; ils en sont empêchés par une police ombrageuse, pour laquelle une simple expérience de physique prenait tout de suite les proportions d'une tentative de complot.

Martinez de la Rosa au préside du Peñon; Arguëllès, prisonnier à Ceuta d'abord, puis au château de l'Alcudia, dans l'île de Mayorque; Quintana, sur la terre étrangère, se consolent par l'étude des rigueurs de la captivité et de l'exil; mais ils sont privés de toute communication avec leurs compatriotes et ne peuvent défendre l'œuvre tentée par les Cortès de 1808 à 1814. Galiano, laissé en liberté, emploie dans des conspirations l'activité de son esprit, tandis que le poëte Melendez exhale, en 1816, son dernier soupir sur la terre étrangère.

Rien de plus pitoyable que la scène espagnole pendant les six années dont nous nous occupons; sans le talent d'un grand acteur, Isidoro Maïquez, qui, élevant la tragédie à une hauteur qu'elle n'avait jamais atteinte en Espagne, apprit au public à comprendre les beautés que jusqu'alors il n'avait qu'im-

parfaitement saisies, les théâtres eussent été complétement abandonnés. Soit crainte de la censure, soit difficulté à se décider entre notre école classique et le genre de l'ancien théâtre espagnol, les auteurs n'osaient rien imaginer d'eux-mêmes. Tantôt ils se contentaient d'imiter et de traduire nos mauvaises tragédies du commencement de ce siècle, tantôt ils s'occupaient exclusivement de refondre les pièces d'Alarcon, de Moreto et de Rojas. Un seul auteur allait conquérant quelque célébrité, bien que ses œuvres ne se distinguassent point encore par un véritable cachet d'originalité : c'était le jeune Saavedra, dont la première pièce, *Ataulfo,* avait été interdite par la censure; deux autres tragédies, *Alliatar* et *Lanuza,* avaient successivement rendu son nom populaire à Séville, puis à Madrid.

III

LA RÉVOLUTION DE 1820-1823.

En 1820, une nouvelle secousse vient tout à coup briser avec énergie tous les liens qui enchaînaient la nation espagnole.

Dès que le roi, après les scènes des 8 et 9 mars 1820, se fut décidé à jurer la Constitution de 1812, la nation se crut un moment arrivée d'un seul coup à la libre possession d'une liberté régulière et d'institutions constitutionnelles.

La presse devait être la première à profiter du nouvel essor donné à la pensée. C'est elle, en effet, qui était appelée tout d'abord à marquer le ton que l'opinion publique devait prendre en cette époque difficile, et son influence devait être d'autant plus grande que le silence des six années précédentes avait été plus complet.

Elle eut, dès l'origine, parfaite conscience de son rôle, et les premiers jours virent éclore un nombre considérable de publications. Entre elles se distinguait en première ligne la *Miscellanea* de Xavier de Burgos, esprit pratique, doué de goûts très-littéraires, et désireux d'introduire dans son pays tous les rouages de l'administration française auxquels il attribuait une valeur exagérée. Le succès de ce recueil détermina Burgos à le transformer en un grand journal, *El Imparcial*, dans lequel, avec la collaboration d'hommes distingués, comme Sebastian de Miñano, il entreprit l'éducation de ses compatriotes si arriérés sous tous les rapports qui constituent la grandeur des peuples modernes.

D'autres hommes non moins distingués marchèrent sur ses traces, et c'est avec un certain respect que nous avons parcouru une collection de 17 volumes, publiée à cette époque sous le titre d'*El Censor*, par Lista, Hermosilla, Miñano, Gallego, etc. Nous y avons reconnu, il est vrai, une quantité considérable de morceaux traduits de ceux de nos auteurs qui défendaient le mieux à cette époque en France les idées libérales, MM. Comte, Dunoyer, Say, et même le promoteur du socialisme, Henri Saint-Simon; mais, pour n'être pas originale, cette œuvre n'en était pas moins un grand bienfait. Com-

bien n'était-il pas utile de vulgariser alors de l'autre côté des Pyrénées le fécond enseignement qui pouvait ressortir des leçons de ces divers écrivains! Quel succès s'ils avaient pu être compris du peuple espagnol? Malheureusement, il ne pouvait y avoir de disciples pour un enseignement particulièrement adressé aux hommes qui vivent de la vie industrielle, dans une population exclusivement composée, comme celle de Madrid, de courtisans, d'employés et de militaires.

Le nombre des lecteurs était insuffisant pour faire vivre toutes les feuilles publiques qui furent créées après 1820; la plupart des publications qui avaient vu le jour le lendemain de la révolution durent disparaître, et le journalisme ne tarda pas à devenir tout simplement une arène pour la lutte des passions politiques.

Dans les quelques mois antérieurs à l'entrée du duc d'Angoulême en Espagne, la presse n'a déjà plus que ce caractère d'instrument de combat; les journaux les plus influents ne s'occupent plus de raisonner et d'éclairer, ils agitent, ils excitent. *La Tercerola*, *el Zurriago* ne songent qu'à échauffer les esprits et à irriter les passions. Il fallait bien au reste que le parti libéral employât cette arme avec une certaine énergie, car les apostoliques, qui d'abord avaient affecté de ne considérer les journaux que comme des feuilles d'avis et d'annonce, avaient commencé à comprendre l'usage qu'on en pouvait faire pour agir sur les masses. Ils y mettaient autre chose que les degrés de température, les fêtes du calendrier, les numéros gagnants de la loterie, les détails sur les confréries, l'annonce des ventes et adjudica-

tions; ils avaient déjà leurs organes spéciaux, rédigés, il est vrai, presque toujours sans talent, mais avec une connaissance approfondie de toutes les préventions et de tous les préjugés sur lesquels il fallait s'appuyer pour reculer le triomphe de la raison et maintenir le règne de la superstition.

La même transformation s'était opérée dans le sein des sociétés patriotiques. D'abord fréquentées par des hommes de mérite, des orateurs de vraie distinction, comme Alcala Galiano, elles avaient été peu à peu dominées par des talents secondaires, obéissant à des vues étroites et mesquines, à des intérêts sordides; aussi, après avoir contribué à répandre dans le peuple de précieux enseignements, à donner le goût de l'éloquence et du beau langage, elles étaient devenues peu à peu des succursales des halles et marchés publics; les applaudissements les plus vifs y étaient décernés à l'injure la plus grossière, à la phrase la plus violente.

La mode des banquets, qui s'était répandue après la grande fête patriotique célébrée au Prado le lendemain de la journée du 7 juillet, fut plus favorable aux lettres que celle des clubs; à la suite de ces repas, il n'était pas rare de voir apparaître d'habiles improvisateurs qui, par des vers brillants, gracieux, bien appropriés à la circonstance, excitaient les applaudissements des convives.

On avait parfaitement senti en Espagne, durant cette période, la nécessité d'une réforme universitaire, et dès 1821 une nouvelle loi sur l'instruction publique avait été votée par les Cortès. Si elle eût pu être immédiatement appliquée, de grands résultats n'auraient pas tardé à se manifester; mais les

ressources manquaient, et le beau plan resta fixé sur le papier, rien de plus.

Ce qu'on ne put réaliser pour la masse, quelques intelligences distinguées le mirent à exécution pour les classes les plus élevées de la société; elles organisèrent, sous le nom de San Mateo, un collége dont l'enseignement promettait avant tout d'être libéral, et dirigé dans le sens du progrès des idées modernes. Lista, directeur de ce collége, et professeur de trois facultés distinctes, eut le bonheur de réunir autour de lui une foule de jeunes gens, qui tous manifestaient le plus ardent désir d'allumer le flambeau de la civilisation espagnole; cet honnête homme, à la fois poëte, critique et savant, plein de sagesse et de modération, malheureusement trop enclin au doctrinarisme que Royer-Collard mettait à la mode en France, ennemi de la passion, ferme dans ses convictions, plus tard beaucoup trop hostile aux tendances du romantisme, aura toujours sa place dans l'histoire de son pays. C'est auprès de lui que se formèrent la plupart des écrivains qui vont honorer la littérature espagnole : Espronceda, Patricio de la Escosura, Ventura de la Vega, Roca de Togores, pour ne citer que les plus illustres, et omission faite de généraux, de diplomates et d'hommes d'État qui formeront plus tard l'arrière-ban du parlementarisme.

Le succès du collége de San Mateo fut complet, mais il excitait trop le mécontentement des apostoliques pour résister à la chute du système constitutionnel; il fut fermé, le jour même où le duc d'Angoulême entra dans Madrid à la tête de ses troupes.

De son côté, l'art dramatique contribua fort peu au progrès général de la société; il ne se trouva au-

cun acteur pour prendre la place de Maïquez, et la tragédie perdit ainsi le plus grand de ses attraits. La foule, éloignée depuis longtemps des théâtres par l'insuffisance des pièces qu'autorisait la censure, ne put y être rappelée, et les compagnies d'acteurs qui exploitaient les principales scènes se laissèrent aller au plus sombre découragement. Elles avaient offert en vain quelques pièces de circonstance, quelques drames prohibés; ces essais n'avaient point satisfait le public, et la mode s'était déclarée avec fureur pour les opéras de Rossini, dont tous les journaux étrangers répétaient alors les louanges avec l'accent du plus vif enthousiasme.

Il fallait, pour satisfaire cette nouvelle exigence du public, des compagnies plus riches, des scènes tout autrement disposées que celles qui existaient alors à Madrid; sous l'empire de cette nécessité, toutes les anciennes compagnies d'acteurs furent forcées de se liquider, et les auteurs qui auraient pu se dédier à la composition de pièces dramatiques cherchèrent dans la presse ou à la tribune des triomphes que le théâtre leur refusait.

IV

DEUXIÈME PÉRIODE D'ABSOLUTISME (1823-1830).

Le débarquement du roi à Puerto Santa-Maria, lorsque Cadix se fut rendu au duc d'Angoulême,

le 1er octobre 1823, fut le signal d'un nouveau revirement dans les tendances du pays. A cette date fatale, tous les hommes instruits et distingués qui avaient mis la main à la révolution de 1820 furent réduits à se cacher ou à émigrer; des bandes d'assassins parcoururent les villes en faisant la chasse aux *nègres*, c'est-à-dire aux amis du progrès. Le clergé reprit partout son attitude insolente et dominatrice; il ne fut plus permis à un seul écrivain de défendre la cause de la liberté; le silence de la mort, les ténèbres de l'ignorance planèrent à nouveau sur la malheureuse Péninsule.

Au premier abord on a peine à comprendre comment une nation entière pouvait ainsi passer en un instant par des alternatives aussi fortes; mais si l'on songe au peu de productions vraiment sérieuses que nous ont offert les années 1820 à 1823, on comprend que, malgré la différence de système politique dans le gouvernement, un très-petit espace sépare la vie intellectuelle du régime constitutionnel, et le sommeil forcé des années subséquentes.

La vraie lutte aurait dû s'engager sur le terrain religieux; mais les libéraux, par une faiblesse désespérante, avaient prétendu toujours concilier leur opposition au clergé et leur foi catholique. Engagée dans cette impasse dont elle ne pouvait sortir, la nation tantôt se laissait aller à un vigoureux effort contre les prêtres, tantôt, au contraire, écoutait leurs leçons avec recueillement et s'inclinait devant leurs discours. N'étaient-ils pas, après tout, les défenseurs de la vraie religion, de celle qu'on tenait toujours associée à la grandeur de la patrie? Ainsi, au lieu de s'élever dans une atmosphère pure et bienfaisante, la

raison se maintenait volontairement dans une région malsaine; le développement du pays, au lieu de se faire par un progrès normal et régulier, n'était qu'une série de secousses plus ou moins violentes, suivant le degré de passion qui animait les divers personnages.

Dans les premiers moments qui suivirent le rétablissement de l'autorité absolue, l'émigration des hommes les plus distingués, tels que : Toreno, Isturiz, Galiano, Saavedra, Martinez de la Rosa, jeta d'abord dans les esprits un découragement profond. Ces émigrés étaient, pour le moment, les plus éminents représentants de la civilisation nationale; c'étaient eux qui communiquaient le mouvement, qui donnaient l'élan. Que penserait-on en leur absence? Quelle direction allaient prendre les lettres et les arts? On revint peu à peu sur cette première impression; il fallut s'habituer au régime nouveau que les baïonnettes françaises avaient institué; et, tandis que ces exilés se pénétraient, sur la terre étrangère, de tous les besoins des civilisations modernes, qu'ils étudiaient d'autres usages, d'autres mœurs, d'autres littératures, on cherchait à l'intérieur à suppléer à leur absence.

Au milieu de ses plus grandes préoccupations, il faut au peuple de Madrid des fêtes et des spectacles; privée de compagnies dramatiques, la bourgeoisie madrilène organisa dans son sein des troupes d'acteurs, faciles à tourner en ridicule à cause de leur inexpérience, mais néanmoins utiles pour maintenir le goût et les habitudes du public dans une époque de laisser-aller et d'abandon.

Un écrivain spécialement dédié à la peinture des

mœurs madrilènes[1], Mesonero Romanos, a retracé dans un de ses ouvrages, avec un soin minutieux, une de ces comédies de maison, comme on les appelait, *Comedia Casera;* il a esquissé toutes les difficultés qu'entraînait avec elle une représentation de ce genre; la confusion, le tumulte, l'inexpérience dont elles donnaient le spectacle, contribuèrent beaucoup à rehausser l'art du comédien, en en faisant ressortir l'utilité sociale. Pour organiser une comédie de maison, il fallait d'abord grouper toute une société de jeunes gens amis et enthousiastes; une fois réunis, leur premier soin devait être le choix du président, car la représentation devait être mise sous le patronage d'une personne importante; puis il fallait réunir à la fois les acteurs, les contribuables et les spectateurs. On se divisait ensuite en commission pour le local, les décorations, les lumières, pour la copie des rôles, les costumes; il incombait naturellement au président d'obtenir le permis du gouvernement. Venait ensuite le choix de la pièce, puis les répétitions, et enfin le grand jour de la représentation se terminant parfois par des applaudissements enthousiastes, parfois aussi par le désarroi général de la troupe reconnue incapable d'arriver au but qu'elle s'était proposé.

Quelle qu'en fût l'imperfection, ces comédies, néanmoins, étaient assez goûtées d'une importante partie du public, de celle qui voyait avec peine l'opéra italien se substituer sur la scène même du théâtre del Principe au répertoire de Lope de Vega, de Calderon et de Moratin. Leur succès détermina donc de nou-

1. Escenas matritenses, por El Curioso Parlante.

velles compagnies à se former, et bientôt les théâtres de la Cruz et del Principe, sans abandonner les opéras qui, par leur nouveauté, excitaient alors un véritable enthousiasme, se décidèrent à ouvrir leurs portes aux auteurs dramatiques et à leur demander de nouvelles compositions.

Il fallait de l'audace pour entrer dans la carrière, car il y avait à lutter contre deux censures : l'une ecclésiastique, l'autre politique; toutes deux chagrines, inintelligentes, disposées à voir des allusions dans toute expression quelque peu hardie et piquante. Le succès était donc bien difficile; et, à supposer que l'auteur réussît, il lui fallait se contenter du murmure approbateur que les applaudissements répandaient autour de son nom, car il n'y avait à espérer aucun profit matériel à une époque où la plus belle pièce ne donnait pas à son auteur plus de 2,000 réaux, et où la propriété littéraire n'était pas respectée.

Il faut nous arrêter un instant sur le type du censeur dramatique chargé du soin de réviser toutes les pièces, sans l'avis duquel aucune représentation ne pouvait avoir lieu. Ce portrait nous donnera une idée exacte des misères auxquelles était alors condamné l'art dramatique. Le Père Carrillo était un moine du couvent de la Victoire, d'un embonpoint excessif, aussi lourd dans sa démarche que dans son entendement, toujours sale, les habits tout couverts de tabac à priser, inspirant enfin à première vue le dégoût et la répugnance. Il cumulait, avec l'inspection des théâtres, le soin d'assister les criminels condamnés à mort et de les exhorter jusqu'au lieu du supplice. Déjà, dans son couvent, il s'était rendu célèbre par la vio-

lence avec laquelle il s'adressait aux malheureux pénitents qui venaient s'incliner devant lui au tribunal de la confession. L'un d'eux lui paraissait-il trop coupable pour l'absolution : « Allons, s'écriait-il avec des « gestes furieux et un ton menaçant; c'en est assez, « une voiture et en enfer. »

Pour les malheureux qu'il conduisait à la potence, son intervention devait être plus pénible encore que celle du bourreau, car il s'inquiétait peu des conditions spéciales dans lesquelles se trouvait sa victime ; il s'agitait violemment devant elle, qu'elle voulût ou non se recueillir en elle-même. Ce qu'il lui fallait, c'était un pénitent bien préparé, bien contrit, bien effrayé des supplices qui l'attendaient, s'il ne se décidait pas à faire acte de contrition ; le père Carrillo soignait son œuvre avec amour, et triomphait en raison même des angoisses et des faiblesses du malheureux qui lui était abandonné. Un jour qu'il accompagnait ainsi un de ces condamnés, on vit tout à coup, un peu avant le moment fatal, apparaître sur le lieu du supplice un garde du corps qui agitait un mouchoir blanc pour annoncer à l'avance le pardon, et qui s'efforçait d'arriver à temps avant que le bourreau eût exercé son fatal office. Le père Carrillo ne put s'empêcher de froncer le sourcil. « Quel malheur, « disait-il ensuite, mon homme était si bien préparé « pour la mort! »

Ajoutez à ces traits une ignorance désespérante, une gourmandise tournant plus à la voracité qu'à la recherche, une certaine affectation à passer pour homme de goûts littéraires; voilà le personnage devant lequel devaient s'incliner les directeurs de théâtre. Ceux-ci, heureusement, eurent bientôt trouvé les

moyens de se le concilier; ils étudièrent ses vices et ses instincts; de copieux dîners offerts avec empressement rendirent au moine le séjour du théâtre plus attrayant; il voulait apparaître comme engoué de Tirso de Molina. Une foule de pièces de l'ancien répertoire furent attribuées à cet auteur, et c'était avec joie qu'il en autorisait alors la représentation, quel qu'en fût le sujet.

Pour tout le reste, on jugera de sa manière d'agir par quelques-unes des excentricités suivantes : le mot de pauvre ne devait pas être prononcé, car il pouvait impliquer un blâme à la richesse; ces expressions : *mon ange*, *je t'adore*, si fréquemment prononcées en Espagne dans l'intérieur de la famille, ne devaient être employées que pour la divinité. Il fallait bien se garder de dire : *j'abhorre la victoire;* le public aurait pu faire allusion au couvent dont le moine faisait partie. Si Oreste tuait sa mère dans une tragédie de *Clytemnestre*, ce dénouement devait être immédiatement modifié; un parricide ne devait pas apparaître sur la scène[1].

Malgré toutes ces extravagances, un écrivain qui a beaucoup d'analogie avec notre spirituel Scribe parvint à se faire jour. Breton de los Herreros, tout jeune encore, car il est né dans la première année de ce siècle, faisait alors représenter ses premières comédies; il inaugurait ainsi un charmant répertoire, plein de saillies, de finesse, de grâce, à travers lequel on peut suivre, pour ainsi dire, pas à pas, le développement des mœurs espagnoles dans ce siècle où elles passent par une si brusque transition.

1. *Galeria de la litteratura Espanola*, par A. Ferrer del Rio.

Moins heureux, Gil y Zarate ne pouvait obtenir la représentation de deux tragédies originales : *Blanche de Bourbon* et *Rodrigo;* il trouvait une opposition chez le moine, qui ne voulait pas qu'on traînât sur la scène, suivant son expression, des monarques trop dissolus (*tan aficionados à las muchachas*).

Très-hostile à toutes les nouveautés, le Père Carrillo se montrait un peu moins sévère pour les traductions des tragédies françaises ; ce fut un bonheur, car l'apparition de deux acteurs de talent, Latorre et la Concepcion Rodriguez, qui, marchant sur les traces de Maïquez, donnèrent à la tragédie un nouvel éclat, faisait vivement désirer au public la représentation de plusieurs œuvres de notre répertoire dramatique. Breton, Zarate durent consacrer leur talent à de simples traductions; ils s'y résignèrent gaiement, et, pendant toute cette période, le public espagnol assistait avec empressement à l'audition d'*Andromaque, Iphigénie, Mithridate*, *Marie-Stuart*, les *Enfants d'Édouard ;* ces pièces étaient traduites par des écrivains de talent et représentées par des comédiens de grand mérite. Les spectateurs étaient sevrés de Corneille et de Voltaire, mais on leur laissait Racine et Casimir Delavigne; ce n'était pas une mauvaise nourriture pour le cœur et pour l'esprit; et, alors que le romantisme s'annonçait déjà en France, il était heureux que la société espagnole pût se bien pénétrer des beautés de notre théâtre classique; il devait lui être ainsi plus facile de suivre le débat qui allait s'engager entre les deux écoles, classique et romantique, et de choisir sa ligne définitive en pleine connaissance de cause.

La dernière année de cette période, 1830, il fallut

cependant que l'art dramatique s'avouât de nouveau vaincu par les charmes du nouvel Opéra Italien. Une chanteuse célèbre, la Tossi, étant venue à Madrid, excita un tel enthousiasme philharmonique que Thalie fut complétement dédaignée. La population ne voulait entendre parler que du phénix et des chefs-d'œuvre de Rossini. Le principal impresario Grimaldi, qui avait épousé la Concepcion Rodriguez, cette actrice, Latorre, et un autre acteur distingué, Caprara, essayèrent en vain de résister à cette vogue furieuse; ils furent réduits à aller attendre à Séville des temps meilleurs. Breton de los Herreros les y suivit après avoir écrit contre la population madrilène une violente satire, où il lui reprochait amèrement de sacrifier le théâtre national à la musique italienne; il eût été plus sage de comprendre que l'engouement ne pouvait être que momentané en raison même de son excès, et que le plaisir que cause la magnificence des opéras modernes était une conquête de notre civilisation qui a bien aussi son éclat et sa grandeur.

La poésie lyrique n'avait pas des adeptes moins fervents que la dramatique. Tandis que Quintana, au fond de l'Estramadure, composait avec amour ce beau recueil de poésies choisies, qui est aujourd'hui en Espagne dans toutes les bibliothèques, de nouveaux poëtes se réunissaient autour de l'ancien directeur du collége de San Mateo. Lista, forcé par les circonstances de fermer, en 1823, l'établissement qu'il avait fondé, avait ouvert sa maison à quelques-uns de ses élèves dont il avait apprécié le génie naturel, et qui lui paraissaient doués d'une vraie inspiration poétique; il aimait à les encourager de ses conseils et de ses avis. José de Espronceda, Ventura de la Vega, Patricio de la

Escosura, encore à l'âge d'étudier, avaient organisé entre eux, dès 1824, une académie de Belles-Lettres, désignée sous le nom d'El Mirto, dans laquelle ils ne se contentaient pas de traiter les plus graves questions de critique littéraire, mais où ils se communiquaient encore leurs premières créations.

Il serait sorti sans doute quelque belle conception de l'échauffement réciproque de ces cœurs enthousiastes, si peu à peu, sous l'influence des événements et sous la pression des circonstances, l'Académie d'El Mirto n'avait été par une police trop perspicace transformée en une société politique. Obligés de se séparer, les jeunes poëtes que nous venons de citer suivirent chacun une voie différente. Vega, plus porté par ses goûts à rechercher les applaudissements de la haute société, et à se complaire dans le raffinement d'une versification soignée, s'appliqua à devenir un poëte élégant et aimable; il y réussit rapidement, et, devenu capable, à force d'art, de poétiser Ferdinand VII lui-même, il avait glorifié, en 1828, dans une épître remarquable la rapide pacification de la Catalogne après la guerre des Agraviados. Patricio de la Escosura, moins préoccupé de la gloire littéraire que désireux de jouer un jour un rôle brillant dans sa patrie, ne put comme Vega se recommander d'un protecteur puissant lors de la dissolution de la Numantine; il dut s'exiler et aller un instant grossir à Paris le nombre des émigrés espagnols : mais il était trop jeune encore pour attirer l'attention du pouvoir. Il lui fut permis peu de temps après de revenir en Espagne, et, admis à entrer dans le corps spécial de l'artillerie, il abandonna les muses pour étudier l'art militaire. Le dernier, enfin, de nos trois poëtes, celui des trois à

qui seul ce nom convienne réellement, Don José de Espronceda, fut forcé par la persécution de se cacher d'abord dans un couvent; il y resta quelque temps malade, et, quand ses forces furent réparées, il s'enfuit à l'étranger. Les tracasseries de la police, l'exiguïté de sa fortune particulière, l'obligèrent à mener à Lisbonne, à Londres et à Paris une vie errante de privations et de souffrances qui contrastait avec la beauté de sa figure, l'élégance de ses manières et l'éclat de son génie. Espronceda, comme Byron, comme Alfred de Musset, est le représentant de cette génération que nous avons vue réunissant à la fois le scepticisme religieux le plus complet, et les idées chevaleresques les plus élevées. Byron se dévoue à l'indépendance de la Grèce; Espronceda combat à Paris sur les barricades de juillet 1830, s'offre comme volontaire pour courir au secours de la Pologne, et expose volontiers ses jours contre la Sainte Alliance. A cette époque, Espronceda n'était encore connu que d'un très-petit nombre d'amateurs; mais les éloges que Lista avait accordés à ses premières productions répandaient déjà autour de son nom une auréole brillante.

Rien n'est contagieux comme le talent littéraire; cette même société de jeunes écrivains qui n'avait encore donné que des espérances se flattait déjà de posséder un nouveau satirique, un second Quévédo; en réalité elle le préparait pour l'avenir. Ventura de la Vega avait entrevu dans quelques productions de José Mariano de Larra, à peine âgé de vingt ans, des qualités de premier ordre, et avec cette chaleur que possèdent seuls la jeunesse et le talent, il lui créait une renommée, avant même qu'il s'en fût montré

digne. Heureuse jeunesse, celle de 1830! En Espagne comme en France, elle avait l'amour de la poésie et le culte du talent! N'existerait-il plus aujourd'hui que le goût des plaisirs matériels ou l'unique passion de la richesse?

Espronceda et Larra, les deux hommes en qui se résume le mieux à nos yeux l'effort de l'Espagne moderne pour sortir de ses langes et de son impuissance, n'appartiennent pas à la période de 1823 à 1830; ils sont en germe, mais ils n'ont pas d'action sur la société. Ils vont éclore, et nous ne les citons maintenant que parce qu'il nous paraît utile de signaler les circonstances au milieu desquelles ils doivent faire leur apparition.

Par la censure qui pesait sur les théâtres, il est facile de calculer celle dont le journalisme était l'objet : la presse se trouvait exclusivement à la dévotion des sacristies, et il n'était permis à aucun écrivain de publier dans le pays des écrits politiques sans l'autorisation expresse du pouvoir.

Madrid n'est pas une cité à études profondes, à tendances philosophiques; on n'y aime guère les productions de longue haleine, les efforts vigoureux de la réflexion et de la raison. Aussi, tandis que nous voyons se former dans son sein, sous les efforts de Lista, une nouvelle école littéraire, nous y chercherions en vain des penseurs et des philosophes; on dirait vraiment que la pensée n'est pas à son aise sur les rives du Mançanarès, et que le climat sec, variable, accablant de la capitale de l'Espagne est contraire au fonctionnement régulier de la machine cérébrale.

Si nous voulons rencontrer quelques hommes sin-

cèrement dévoués aux larges méditations de la pensée, c'est à Barcelone que nous les trouverons ; il y eut dans cette cité, avant les tristes événements qui signalèrent la domination du comte d'Espagne et sous l'influence de quelques réfugiés français et italiens, un effort qui, s'il avait été énergiquement suivi, aurait conduit à la création d'une école catalane de quelque distinction. Sous le titre de *El Europeo*, la publication d'une revue philosophique fut tentée en 1824, à Barcelone, par Aribau, Lopez Soler et autres; mais les événements vinrent disséminer le petit groupe avant qu'il eût pris racine, et Lopez Soler, qui s'était particulièrement distingué par ses tentatives pour propager en Espagne l'esthétique allemande, dut s'arrêter dans son enseignement.

Laissons à un Catalan, M. Léopoldo Feu, le soin de qualifier à sa manière les tendances des rédacteurs de *l'Europeo*. « Aribau, dit-il, et surtout Lopez Soler se distinguent avant tout par une physionomie spiritualiste ; leur connaissance des bonnes théories esthétiques, particulièrement de celles de Schiller, leur affection pour le moyen âge et les usages de la chevalerie, l'importance qu'ils accordent à l'éducation de l'homme, leur enthousiasme pour l'art musical et l'opéra italien, leur aspiration au romantisme dans le bon sens du mot, leur respect profond pour les coutumes nationales en tant qu'entièrement liées avec la religion, le climat, les lois et les autres éléments sociaux, tout cela indique une renaissance prochaine et salutaire, très-notable dans une société gênée depuis si longtemps comme la nôtre par des préoccupations religieuses et politiques. »

V

LA RÉVOLUTION DE JUILLET (1830-1833).

La révolution de 1830, la naissance de l'infante Isabelle modifient de nouveau l'état de l'opinion publique. Une bienfaisante amnistie amène le retour des proscrits; les idées modernes font une nouvelle apparition, la pensée ne se laisse plus comprimer, elle éclate partout. Les exilés s'empressent de raconter à leurs compatriotes tout ce qu'ils ont vu au dehors pendant leur longue absence; l'œuvre de 1808 et de 1820 est reprise par dessous main, malgré les obstacles que suscitent encore les ministres dominants, toujours acharnés à rétablir l'ancien régime, quoique déjà forcés de se mettre en garde contre les dispositions du clergé en faveur de don Carlos. Lorsque Ferdinand VII vient à mourir, tout annonce que la nation n'est plus en état de supporter le régime d'ignorance sous lequel on l'a laissée croupir; suivant l'expression du roi lui-même, le vin est déjà fermenté et le bouchon va sauter; et, en effet, l'année même de sa mort (1833), ouvre une nouvelle époque qui fait d'abord concevoir les plus brillantes espérances; une interminable guerre civile ne lui permettra de produire que quelques fruits très-rares.

C'est avec une profonde satisfaction qu'après 1830 le peuple espagnol vit se manifester, en France, la réaction contre l'école classique. Jamais les règles de

la tragédie, malgré le talent d'artistes éminents, n'avaient été par lui vraiment acceptées; on les subissait : voilà tout. D'ailleurs, dans ce pays où la forme emporte toujours le fond, les mauvais classiques n'avaient pas tardé à abonder; ils s'étaient rendus vraiment insupportables en implantant un genre de compositions qui excluait trop systématiquement la passion, là où elle doit être l'accompagnement obligé de toute œuvre littéraire. Loin d'accepter toutes les formes, toutes celles qui conviennent séparément à chaque pays, à chaque religion, à chaque climat, ils prêchaient une seule forme toujours semblable, toujours identique, applicable à toutes les sociétés, quelles que fussent leurs circonstances spéciales.

Lorsque l'on vit, à Madrid, que ces mêmes Français, coupables importateurs de la tragédie classique, en arrivaient à repousser ce genre vieilli et accueillaient avec ivresse un genre de compositions qui laissait place à tous les élans de l'enthousiasme, à toutes les ardeurs de la passion, ce fut un applaudissement presque unanime.

Non pas que, comprenant bien dès l'origine la portée de cette révolution littéraire, on se bornât alors comme aujourd'hui à voir en elle l'expression de cette loi naturelle que, notre société étant tout autre que celle de l'antiquité, tout autre aussi doit être notre littérature. Le mouvement ne fut pas dès l'abord compris ainsi : beaucoup n'y virent qu'un retour aux antiques romances, aux drames des seizième et dix-septième siècles. Au lieu d'admirer les odes, idylles, églogues, faites dans le goût des anciens auteurs grecs, ou les tragédies exécutées suivant les règles d'Aristote, d'Horace et de Boileau,

c'est Calderon, c'est Lope de Vega qui devenaient seuls dignes de l'enthousiasme et du respect universels.

Les discussions que souleva l'apparition de l'école romantique, immédiatement après 1830, déterminèrent dans l'esprit des écrivains l'adoption de méthodes nouvelles, d'efforts distincts de ceux qu'ils avaient tentés jusque-là. Victor Hugo, lord Byron, Lamartine, Walter Scott sont lus partout; ils sont analysés, étudiés. Les compositions diverses s'imprègnent d'un nouveau parfum : elles sont souvent religieuses, au fond, antimatérialistes et en même temps patriotiques. Dans le détail, plus de réalisme que d'idéal; la mythologie est l'ennemi principal : tous les traits sont dirigés contre elle. Le style est généralement affecté; on recherche la périphrase au détriment de la clarté et de la précision; un maladroit besoin d'imitation pousse les écrivains à une certaine mélancolie tout à fait en désaccord avec l'éclatant soleil et les belles nuits du midi.

Tel est le caractère du romantisme en Espagne : nous avons dû le signaler, car il se retrouve désormais chez tous les écrivains vraiment dignes de ce nom.

Ce n'est pas qu'une résistance sérieuse ne lui soit opposée par tous ceux qui, imbus des règles d'Aristote et de Boileau, n'admettent rien en dehors de ce qu'ils avaient eux-mêmes appris et pratiqué. Parmi les meilleurs esprits que comptait alors l'Espagne, beaucoup ne voulurent voir dans la nouvelle révolution qu'un faux appétit de licence et d'émancipation. Lista, Hermosilla, Martinez de la Rosa, opposèrent une digue au courant qui se déclarait contre eux;

devenus maîtres des positions académiques, ils prétendront même arrêter dans son développement le triomphe du romantisme; mais leur impuissance est démontrée par ce seul fait que toute leur action se borne désormais à de nombreux articles de discussion pure, tandis que leurs adversaires, produisant de nouvelles œuvres, les distancent de tout l'espace qui sépare le vrai créateur du simple critique.

C'est dans la poésie lyrique que commencèrent à apparaître, après 1830, les premiers symptômes d'une vitalité nouvelle chez les écrivains espagnols. Sous la vive impression produite par les tendances moins absolutistes des dernières années de Ferdinand, à l'ombre des espérances que faisait naître l'alliance déjà pressentie de Christine et du parti constitutionnel, dans l'auréole d'enthousiasme qui entourait le berceau de la jeune princesse Isabelle, tous les poëtes sentaient, l'un après l'autre, déborder leur cœur plein d'allégresse et de joie.

Ventura de la Vega, Brèton de los Herreros dirigent le chœur de ces ardents enthousiastes auxquels s'associe Quintana lui-même; leurs vers, avidement recherchés par une population ivre d'espérance, étaient lus et répétés dans tous les salons et tous les cafés; on s'arrachait les journaux et les recueils qui les contenaient. Chaque incident donnait lieu à de nouvelles créations poétiques. La proclamation de l'amnistie, la naissance d'Isabelle, la mort de la duchesse de Frias, dont l'époux s'était fait le Mécène de cette brillante cohorte, devenaient le prétexte de véritables joutes littéraires.

Le théâtre résistait davantage à l'innovation; cependant on avait connaissance des pièces de Victor

Hugo et d'Alexandre Dumas, représentées alors avec tant de succès à Paris. De jeunes auteurs venaient chaque jour importuner les acteurs les plus réputés pour les engager à abandonner de vieilles tragédies dont le public ne voulait plus. Acteurs et compagnies défendaient avec acharnement leur répertoire ; mais les poëtes dramatiques se montraient généralement favorables à la nouvelle mode de France. Ceux qui, comme Gil y Zarate avec sa pièce de *Blanche de Bourbon*, voulurent à ce moment rester fidèles à l'école classique, s'exposèrent aux sifflets des habitués du Café del Principe ; au lieu de traductions de tragédies françaises, les spectateurs demandaient des arrangements des vieux drames de Calderon et de Moreto ; avant de créer un nouveau genre, il semble qu'on voulait se retremper dans les souvenirs de l'âge d'or de la littérature espagnole.

Enfin, stimulé par le succès que venait d'obtenir un poëte de Cadix, avec une nouvelle pièce intitulée *Coquetterie et Présomption*, Breton de los Herreros se décida à abandonner le genre de versification légué par Moratin ; il fit représenter, en 1831, la *Marcela*, et la faveur extraordinaire dont cette comédie fut l'objet rompit les dernières barrières qui s'opposaient encore à l'invasion du romantisme sur la scène.

D'aussi grandes modifications dans la manière de juger les œuvres littéraires n'avaient pu s'obtenir sans de longues discussions critiques ; il s'était créé, en effet, pour étudier les questions littéraires, de nombreux journaux qui, rédigés par tout ce que la république des lettres comptait de plus remarquable, donnaient une très-grande place aux articles de

critique et de goût. C'est l'époque du *Correo Mercantil*, de *la Abeja*, de *el Artista*, recueils dont il est très-difficile aujourd'hui de se procurer des exemplaires.

La censure existait toujours, quoique moins sévère et plus disposée à laisser flotter les rênes au gré des coursiers qu'elle refrénait auparavant avec tant de violence. Elle permettait à Mesonero Romanos de publier, sous le pseudonyme de El Curioso Parlante, et sous le titre de *Escenas Matritenses*, un tableau vif et piquant des mœurs de Madrid, écrit dans un style clair et élégant qui rappelle la touche d'Addison et de Jouy. Un autre écrivain, don Serafin Calderon, cultivait le même genre avec moins de succès, mais avec une égale érudition, et s'attachait à peindre et à représenter au naturel des scènes de la vie andalouse. Mais le plus distingué de tous les auteurs de l'époque, celui que la nature avait doué du genre le plus original, et qui était capable d'exercer le plus d'influence sur ses compatriotes, ne put trouver grâce devant elle : c'était don José Mariano de Larra, âgé de 21 ans en 1830 et déjà célèbre dans le monde littéraire. Il commença vers 1832 à publier, sous le titre de *Lettres du pauvre Parleur*[1], une série de satires en prose, si vives, si animées, si puissantes par le style et par l'idée, que la clémence des gouvernants se sentit défaillir en présence d'attaques aussi rudes. Ce n'était pas que la mesure manquât à l'écrivain, ni qu'il lui arrivât jamais, par des propos trop virulents ou des critiques trop amères, de dépasser le ton

1. *Cartas del pobrecito Hablador*, por el bachiller don Juan Perez de Munguia.

d'une polémique raisonnable ; mais il frappait si juste, il attaquait si directement les abus, les misères, les sottises de la société espagnole, il savait si bien capter tous les suffrages, si bien flageller par le ridicule tous ceux qui masquaient leur ambition sous des dehors trompeurs, que le gouvernement se crut perdu s'il ne lui imposait silence. A force de mettre des entraves dans sa publication, on le força à la suspendre, et le public madrilène se vit privé de l'enseignement le plus fécond et le plus sérieux qu'il eût encore possédé depuis l'inimitable Quévédo.

Le succès des beaux romans de Walter Scott décidait, en outre, quelques écrivains à consacrer leurs efforts à la nouvelle historique. Escosura publiait le premier son *Comte de Candespina,* tandis que Larra préparait en silence l'intéressante et trop courte notice intitulée : *Le Page de don Enrique el Doliente*, d'où il devait tirer le drame de *Macias*. Malheureusement, ce genre qui, vu le côté pittoresque des mœurs espagnoles, serait susceptible de fournir de si beaux arguments, ne pouvait donner de fruits sérieux à cause du peu de profondeur avec lequel les siècles antérieurs avaient été jusque là fouillés et analysés par les historiens et les chroniqueurs nationaux.

LIVRE DEUXIÈME

LE ROMANTISME A L'ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE GUERRE CIVILE DE SEPT ANS ET PENDANT LA RÉGENCE D'ESPARTERO

1833-1843

I

MODIFICATIONS DE L'ÉTAT SOCIAL DURANT CETTE PÉRIODE DE DIX ANS (1833-1843).

Ce que les Cortès n'avaient pas su faire en 1812, ce qu'elles n'avaient pas accompli davantage en 1820, c'est-à-dire rattacher le peuple espagnol à la cause de la révolution par une mesure radicale, fut réalisé avec le plus grand succès pendant les dix années qui suivirent la mort de Ferdinand VII.

En fermant les monastères et les couvents, en décrétant la vente de tous les biens de mainmorte possédés par le clergé, Mendizabal et ses amis sapèrent alors, jusque dans leurs fondations les plus profondes, les bases de l'ancien régime; ils parvinrent à inté-

resser le fond même de la nation au progrès des idées modernes; ils déterminèrent enfin une vraie transformation de la société espagnole.

Aussi, lorsqu'on examine l'état de la Péninsule, après la longue guerre civile qui la désola pendant toute la régence de Christine, de 1833 à 1840, et après les trois années du gouvernement d'Espartero (1840-1843), lorsqu'on cherche à se rendre compte de l'état des esprits au moment de la déclaration de majorité de la jeune reine Isabelle, en 1843, est-on frappé du changement extraordinaire qui s'est effectué dans toutes les classes de la population.

Ce n'est plus comme en 1814 la surface seule qui a été troublée; on ne voit pas seulement quelques individualités vivant à la moderne dans chaque ville à côté d'une multitude indifférente, misérable, insouciante ou résignée. L'historien distingue partout, au contraire, d'autres manières de voir et de penser; de nouvelles carrières se sont fait jour; de nouveaux types ont apparu. C'est une activité jusque-là inconnue qui commence à agiter tout le corps social. Hier, chacun ne songeait qu'à rester dans la place qui lui avait été assignée par la naissance, comme si tout enrichissement par un effort régulier lui paraissait impossible. Aujourd'hui, cette inertie, cette résignation ont disparu dans la capitale et dans presque toutes les cités: pour les retrouver, il faudrait s'enfoncer dans quelque campagne où n'aurait pas été affiché l'édit de vente concernant les biens du clergé. Partout ailleurs de nouvelles espérances ont surgi; l'opinion s'est modifiée sur l'idée qu'on devait se faire du travail. C'est par leur paresse et par tous les vices qu'elle entraîne, que les moines ont excité l'animad-

version publique ; les défauts de cette classe oisive, gloutonne, sensuelle, hypocrite, sont devenus un objet d'horreur. De toutes parts on veut réagir contre l'esprit de contemplation, reconnu comme la principale cause de la décadence. On veut commercer, spéculer, produire. On pense à se consoler de la privation des Amériques par l'exploitation du sol natal.

En même temps que les mœurs, le costume a subi aussi une grande métamorphose. Adieu les perruques, les cannes des Indes, le haut-de-chausse, les souliers à boucles. Tous les vestiges des vieilles modes disparaissent pour faire place au plus simple et plus monotone habillement de notre société française.

On vit encore mal ; la gêne, la pauvreté, l'ignorance se sentent de toutes parts ; mais du moins on vit plus, il y a accroissement de vitalité.

Jamais des changements comme ceux que nous venons d'indiquer ne s'opèrent dans les mœurs d'une nation sans que la trace ne s'en retrouve dans sa littérature. Et, en effet, tous les écrivains de cette époque ont conscience de l'évolution qui s'opère ; ils l'étudient, ils l'analysent sous toutes ses faces.

Chacun, bien entendu, voit les choses à sa manière : celui-ci pleure le passé et redoute l'avenir ; celui-là critique la tradition et est enthousiaste du progrès. Mais ils s'accordent tous sur ce point qu'un nouveau monde a surgi, que le moment actuel est une époque de transition.

Considérée au point de vue purement littéraire, la période de 1833 à 1843 n'est que le développement spontané, naturel, particulier à l'Espagne, du mouvement romantique inauguré en 1830.

Pour la bien caractériser, des traits généraux ne

sauraient suffire, car le propre des époques de transition est bien moins de présenter une seule et même physionomie originale, que de faire voir en pleine production un grand nombre d'esprits distincts, cherchant tous leur voie.

Grouper tous les écrivains autour d'un seul nom dont on voudrait faire la représentation exclusive de l'époque, ce serait mentir à la vérité. Aucun, en effet, ne peut se flatter d'avoir résumé en lui les tendances, les aspirations, les idées de la nation espagnole dans l'espace de temps qui nous occupe.

A notre point de vue, les deux hommes en qui la période pourrait le mieux être incarnée seraient le pamphlétaire Larra et le poëte Espronceda. Tous deux, en effet, se présentent animés de cette passion profonde qui poussait l'Espagne à se dégager violemment des liens où l'absolutisme et le cléricalisme l'ont tenue enchaînée depuis si longtemps; tous deux ont entrevu l'abîme de corruption, d'indifférence, de lâcheté morale, où les principes du doctrinarisme constitutionnel peuvent plonger un peuple aussi démocratique que la nation espagnole. Mais tous deux sont morts trop jeunes; la fougue de leurs sentiments n'a pas eu le temps de se régler par la maturité du jugement; ils sont restés sceptiques sans avoir trouvé la vraie direction dans laquelle leurs compatriotes devaient se lancer. Rien de dogmatique, de vraiment philosophique dans leurs écrits; tout y est à l'état de négation. Simples opposants, ils ne font qu'une œuvre de démolition, en un siècle où, la critique étant achevée, ce qu'il y avait surtout à faire, c'était de concilier les sentiments intimes de natures très-impressionnables avec toutes les découvertes de la

science, avec toutes les exigences de la raison.

Trouvons-nous dans la période qui nous occupe quelque esprit qui se soit pénétré de cette nécessité des temps, et qui ait eu assez de génie pour donner à ses compatriotes la direction qu'ils réclament avec impatience? Non, il n'y en a aucun. Les écrivains que nous allons citer, sceptiques, éclectiques, catholiques, classiques, romantiques, ne sont tous à divers degrés que des reflets de la société au milieu de laquelle ils vivent; ils en expriment assez bien les tendances et les aspirations: mais nul n'a assez de force pour constituer à l'opinion publique un ensemble général d'idées capable de la satisfaire et de la fixer; ils la laissent flotter dans un vague embarras, dans une demi-science nuageuse, et ils seront ainsi responsables devant l'avenir de ses continuelles oscillations.

S'ils ne se distinguent point par la rigueur des conclusions et l'enchaînement des idées générales, ces écrivains montrent au moins une tendance à l'universalité qui les porte à cultiver plusieurs genres. Sauf quelques exceptions, ils ne recherchent pas une excessive spécialité, comme il arrive aux époques de décadence. Ils risqueraient plutôt de tomber dans l'extrême opposé. Aussi n'arriverait-on qu'à une mauvaise classification si l'on cherchait à les diviser suivant la nature de leurs travaux. Il nous a paru que nous les ferions mieux connaître en les séparant d'après la place qu'ils occupaient dans la société, d'après le rôle qu'ils jouèrent dans le monde.

Ils sont tous si naïfs dans le sentiment exagéré de leur personnalité, que leur position sociale a une extrême influence sur la direction de leur esprit et le caractère de leurs œuvres.

Nous allons donc nous occuper successivement des lettrés grands seigneurs, des lettrés qui ont été appelés à jouer un rôle politique, et enfin de ceux qui ont vécu de l'unique profession des lettres.

II

LETTRÉS GRANDS SEIGNEURS. — LE DUC DE RIVAS. — LE COMTE DE TORENO. — LE DUC DE FRIAS.

Il ne faudrait pas juger de l'aristocratie espagnole au milieu du dix-neuvième siècle par les quelques hommes que nous allons citer : loin d'être les représentants de leur caste, ils en sont l'exception, l'honorable exception, il est vrai. En général, les grands d'Espagne, les titrés de Castille, ont affecté jusqu'à ce jour une répugnance instinctive pour les travaux de la pensée, pour les œuvres de l'esprit. Beaucoup d'entre eux, en 1833, furent sympathiques à la cause de don Carlos, et par conséquent restèrent complétement en dehors du mouvement de leur époque. Ils en étaient encore, les malheureux ! à l'écrasement de la raison et à la toute-puissance spirituelle du pape. Mais c'est à cause même de ce contraste que l'influence des grands seigneurs qui s'adonnèrent au culte des lettres mérite davantage d'être appréciée. On peut calculer avec quel enthousiasme devaient être accueillis ceux des grands qui voulaient bien contribuer, avec leurs richesses et leur talent, à un réveil de l'esprit national. Nul doute que ce senti-

ment n'ait beaucoup contribué à rehausser l'éclat qui entoure aujourd'hui les noms du duc de Rivas et du comte de Toreno. Quand on songe au mauvais emploi que font tant de gens des avantages qu'ils doivent exclusivement à la naissance, ne faut-il pas savoir un gré infini à ceux qui savent consacrer ces avantages au perfectionnement de leurs facultés et à l'avancement de l'esprit humain?

Nous avons eu plus d'une fois déjà, dans l'examen de la période littéraire qui comprend le règne de Ferdinand VII, l'occasion de citer le nom de don Angel de Saavedra, devenu en 1834 duc de Rivas par la mort de son frère aîné (1791-1865). Soldat de la guerre de l'indépendance, il assiste dans sa première jeunesse aux combats de Tudela, d'Uclès et d'Ocaña; de 1814 à 1820 il fait représenter à Madrid et à Séville diverses tragédies qui attirent sur lui l'attention dans ces deux grandes cités; il est ensuite activement mêlé comme patriote et comme tribun à toutes les agitations de la période constitutionnelle qui suit 1820, et se voit obligé d'émigrer après le rétablissement du pouvoir absolu, en 1823. Pendant ces dix longues années d'émigration, de 1823 à 1833, le majorat de sa famille se trouvait aux mains de son frère aîné: c'est alors que, chargé d'une famille déjà nombreuse et réduit à l'étranger à une existence peu brillante, il eut parfois à souffrir les atteintes du dénuement; c'est alors aussi qu'il acquit les grandes qualités qui devaient plus tard le distinguer, et qu'il composa les belles œuvres littéraires auxquelles sa grande renommée est due. Jusqu'à son exil, don Angel de Saavedra n'était qu'un homme d'une jeunesse ardente, doué de la plus vive imagination, fort

au courant de toutes les règles de la composition classique, faisant des tragédies et des comédies dans tous les principes de l'art connu. Après 1830, au contact des grands écrivains français, à la lecture de Shakespeare, lord Byron, Walter Scott, son esprit s'échauffe. Il comprend que l'imitation de formes vieillies ne parvient point à constituer un poëte créateur; il se détache de celles où son esprit était enfermé, il se décide à ne plus imiter les classiques du dix-septième siècle.

De là l'idée de raconter dans un poëme épique (*El Moro esposito*, le Maure abandonné) la grande lutte des deux civilisations chrétienne et arabe au dixième siècle; de là une fécondité, une abondance incomparable pour peindre dans des vers toujours amples, harmonieux, élégants, les rives du Guadalquivir, l'éclat du soleil dans les régions méridionales, la beauté des femmes andalouses, le parfum irrésistible des orangers et des jasmins; de là aussi la pensée de renouveler le théâtre espagnol de Lope, de Calderon, de Tirso et de Moreto en créant, à l'instar de Victor Hugo, des pièces dramatiques dans lesquelles le poëte cesse de s'astreindre à une versification monotone et aux règles des unités; de là enfin la conception et l'exécution du beau drame intitulé *Don Alvaro* ou la Force du Destin, devenu le sujet d'un opéra de Verdi.

Par l'œuvre du *Moro esposito*, le duc de Rivas s'est placé à un très-haut rang parmi les poëtes: non qu'il atteigne jamais le sublime et qu'il remue les fibres les plus profondes du cœur humain; sa nature ne le portait ni au grandiose, ni au pathétique. Égoïste, très-ardent à toutes les satisfactions qui viennent des sens, amoureux de la couleur, de l'éclat, de la pompe,

il cherche surtout à faire miroiter dans ses vers tout ce qui brille, tout ce qui rayonne. Son poëme est un riche écrin, plein de diamants et de joyaux de toute sorte; on n'y voit que pierreries, armes éclatantes, eaux cristallines, ciel bleu, étoiles scintillantes, cavaliers à la noble figure, belles dames au regard tendre et passionné. C'est bien là l'Espagne tant vantée, celle des Maures et des Arabes; là fleurissent toutes ces plantes odoriférantes, aux parfums enivrants; là existent ces bosquets fleuris où l'âme se consume dans un feu inextinguible de désir et d'amour; là vivent ces coursiers pleins de feu, capables des plus grands exploits; là a dû naître l'esprit chevaleresque avec ses dévouements les plus héroïques, ses générosités les plus folles.

Don Alvaro renferme une idée essentiellement dramatique; c'est l'Œdipe moderne poursuivi par la fatalité, et venant se réfugier sous les asiles ouverts par la religion catholique. Le destin s'acharne après lui jusqu'au fond du cloître; et le voilà obligé de diriger à nouveau un fer homicide contre le dernier descendant des victimes dont il pleurait l'immolation. Donnez à ce personnage beaucoup de cœur, une grande générosité, un très-vif sentiment de l'honneur et, en même temps, la conscience profonde du mauvais sort qui pèse sur lui, vous avez un cadre admirable dans lequel un poëte peut facilement développer toute l'étendue de son génie. C'est celui qu'imagina le duc de Rivas. Aussi, on ne s'étonnera pas que la première représentation de *Don Alvaro* (fin 1835) soit restée comme une date des plus importantes dans l'histoire littéraire de l'Espagne. Le romantisme assurait son triomphe en faisant produire

un chef-d'œuvre à un auteur qui n'avait jusqu'à ce jour donné naissance qu'à des œuvres d'une valeur très-secondaire, lorsqu'il s'astreignait aux règles de l'école classique.

Il est bien fâcheux que la politique se soit emparée d'un esprit qui n'était point préparé à en affronter les luttes. Élevé au ministère, pour prix de ses succès dramatiques, le duc de Rivas se montra tout à fait inférieur à la haute mission qui lui fut confiée. Croyant que le mérite consiste simplement à se transformer de révolutionnaire en conservateur, le jour où l'homme politique passe de l'opposition au ministère, il affecta trop dans ses hauts emplois de dédaigner ce qu'il avait adoré, et il perdit en un instant une popularité qu'il aurait pu utiliser pour le bien de son pays.

Ce dut être un coup bien sensible pour son amour-propre que celui qui lui fut porté par les événements de la Granja en 1836. Dès ce jour le poëte ne trouve plus les accents qui signalent les œuvres de l'émigration. Cependant sa collection de romances historiques, publiée en 1841, son drame non représenté et peu susceptible de l'être, *El desengaño en el sueño*, *La désillusion dans le rêve*, prouvent qu'il ne jugeait pas encore tout à fait éteinte en lui la faculté poétique. Il avait raison, en effet : la première de ces créations convenait parfaitement à son tempérament, elle renferme de très-grandes beautés. Quant à la seconde, c'est bien l'adieu à la vie du poëte découragé, dont l'âge commence à briser une à une toutes les facultés.

Des panégyristes trop empressés ont imaginé pour le duc de Rivas cette expression hyperbolique : *Tambien pintor, procer y soldado*, à la fois poëte, peintre,

grand et soldat. Aussi bien aurait-on pu dire : homme d'État, historien et orateur. Mais ce sont là des exagérations par trop andalouses. Le duc de Rivas n'a excellé qu'à un titre, celui de poëte ; comme peintre, ses tableaux ne sont que des récréations personnelles ; comme soldat, il suit les mouvements de ses frères d'armes ; comme historien, son écrit sur Masaniello ne se distingue par aucune qualité supérieure ; comme orateur, ses discours ne laissent qu'une impression très-fugitive ; comme homme d'État, il ne joue qu'un rôle de dupe à toutes les époques où il entre en scène [1].

Le comte de Toreno nous présente un tout autre

1. On aura, croyons-nous, du plaisir à lire cette pièce de vers baptisée par le duc de Rivas du titre de cantilène :

Febo se retiraba,
Casi espiraba el dia
Y la noche llegaba.
Su fresca lozania
Marchitaba à la rosa,
Mustio quedaba el prado,
Y el ave sonorosa
Dormida y silenciosa
En el olmo acopado ;
Cuando mi ninfa hermosa
Salió á la fresca vega.
Y de sus ojos bellos
A la lumbre radiante
Y al esplendor brillante
De sus lindos cabellos
De nuevo se desplega
La rosa ya adormida,
Cobrando olor y vida ;
Torna el florido prado
Que ya estaba enlutado
A matizar sus flores
Y a esparcir mil olores ;
Y las ya unidas aves
Dulces trinos suaves
Cantando dulcemente ;
Y vuelve de repente

caractère que le duc de Rivas : c'est un homme aux manières très-distinguées, enclin au sybaritisme, aimant la vie des salons, recherchant le luxe, l'élégance, la société des dames, mais, en même temps, c'est un penseur, un historien, un homme d'État. S'il n'aime pas le peuple, il le comprend. Son œuvre est là pour en témoigner. Son histoire du soulèvement, de la guerre, et de la révolution en Espagne de 1808 à 1814, est en effet un monument élevé à la gloire du peuple espagnol. Le comte de Toreno, après avoir, dans son adolescence, cédé au mouvement irrésistible qui poussa à la lutte tous ses compatriotes, eut l'esprit de ne pas brûler dans ses années de maturité l'idole nationale qu'il avait adorée à l'âge où règne l'enthousiasme. Il a fait plus, il a peint alors le réveil admirable d'un peuple qui veut conquérir son indépendance et assurer sa liberté. Plus tard, après 1830, Toreno se laissa convaincre par les hommes qui à Paris essayaient de fonder la

A comenzarse el dia :
Que al ver á mi señora
Juzgarán que venia
Nuevamente la Aurora.

Phœbus abandonnait la terre; le jour était près d'expirer et la nuit s'approchait. Sa fraîcheur pénétrante fanait la rose; le pré s'assombrissait, et l'oiseau gazouilleur s'endormait silencieux sous l'orme touffu.

Soudain ma belle nymphe se montre à la verte campagne. Et à la lumière qui rayonne de ses beaux yeux, et à la splendeur de sa brillante chevelure, la rose, tout à l'heure endormie, se réveille; elle recouvre l'odeur et la vie. La pelouse émaillée que le deuil envahissait rend aux fleurs leur coloris et leurs mille parfums. Les oiseaux se rapprochent en chantant et font retentir le bocage de leurs tendres accents.

Pour eux tous, le jour recommence.

C'est qu'en voyant ma bien-aimée, ils ont cru que l'Aurore était de retour.

monarchie constitutionnelle, et il consentit à couvrir de son autorité, à aider de ses talents la coterie dite modérée; il tenta d'introduire en Espagne ce même régime, quoiqu'il convînt si peu à sa nation, que lui-même connaissait si bien. Et cependant, si l'on se souvient de ses préventions contre le clergé, de la décision avec laquelle il désigna Mendizabal pour son successeur au ministère des finances, nul doute qu'il n'ait prévu à l'avance les bienfaits que la vente des biens de mainmorte devait assurer à l'Espagne. Pour nous, son attitude fut telle, dans toutes les circonstances où l'avenir du pays se trouva réellement en jeu, qu'avec toutes ses manières aristocratiques il nous semble mériter plutôt d'être considéré comme un révolutionnaire dissimulé que comme un modéré frénétique.

A côté de ces deux personnages, nous citerons encore, parmi les grands seigneurs voués au culte des lettres, le duc de Frias. Mécène infatigable, il continua, pendant toute la période qui nous occupe, à réunir autour de lui les jeunes poëtes qui avaient déjà tressé en 1830 une couronne poétique à l'honneur de sa femme; à ce titre, il mérite qu'on évoque sa mémoire. Quant à ses œuvres poétiques, odes, épîtres, romances, il n'y a pas grand intérêt à les faire sortir de l'oubli où elles sont déjà plongées.

Des grands seigneurs passons aux lettrés qui se sont élevés par leurs talents aux premières dignités de l'État.

III

LETTRÉS AYANT JOUÉ UN ROLE POLITIQUE : XAVIER DE BURGOS. — MARTINEZ DE LA ROSA. — ALCALA GALIANO.

Le premier qui s'offre à nous, c'est don Xavier de Burgos, le journaliste créateur en 1820 des *Miscellanea*, auteur en 1826 de la représentation à Ferdinand VII qui suscita l'applaudissement unanime de toute la nation. Xavier de Burgos (1778-1848), travailleur infatigable, esprit délié, administrateur plein d'initiative, qui aurait à une autre époque rendu les plus éminents services à son pays, n'a dépassé dans ses œuvres littéraires qu'un très-bas niveau. Traducteur d'Horace, très-amoureux des formes classiques, il vit avec désespoir naître le mouvement romantique et chercha à lui opposer une digue; mais quelques comédies composées par lui dans le goût de Moratin, privées de vie, d'effets scéniques, n'étaient pas de nature à changer le cours de l'opinion. Comme poëte lyrique, Burgos n'a guère plus d'inspiration que nos chantres du premier Empire, Fontanes et Delille; enfin son *Histoire de la minorité d'Isabelle II*, si elle prouve un travail soutenu et persévérant, démontre en même temps tout ce que la passion de parti poussée à la dernière limite peut faire d'un esprit cultivé, fin, délicat. Ces annales contemporaines, écrites par un auteur qui y avait joué un rôle important, bourrées de faits insipides, ne sont qu'un long

et indigeste plaidoyer en faveur des modérés. L'irritation d'une ambition froissée y remplace en toute occasion l'esprit philosophique; ce ne sont vraiment que des articles de journaux réunis bout à bout sous forme de récit historique.

A côté de Burgos vient naturellement se placer don Francisco Martinez de la Rosa (1789-1862), son collègue et rival de 1834, l'auteur de l'*Estatuto Real*. Ici encore nous avons devant nous une nature élégante, corrompue par la recherche exclusive de la forme, très-peu préoccupée du fond, s'agitant dans les règles du classicisme, et redoutant pour elle-même l'anarchie intellectuelle parce qu'elle se sent impuissante à se créer un but et une direction propres. Tel il s'est montré en politique, tel nous le revoyons en littérature; ses œuvres sont nombreuses, soigneusement étudiées, finement écrites, mais sans élan, sans chaleur, sans portée. Rien chez elles qui soit de nature à retremper les esprits, à réchauffer les cœurs.

Une tragédie dont le titre seul suffit à montrer le peu de nouveauté, *Œdipe;* une comédie très-ingénieuse et dirigée contre l'abus des plaisirs du monde: *La fille à la maison et la mère au bal;* un drame assez bien charpenté, la *Conjuration de Venise,* telles sont les œuvres dramatiques de cet écrivain qui méritent d'être lues.

Son irrésolution, son absence réelle de principes, ses condescendances pour le doctrinarisme français qu'il songeait à introduire en Espagne sans se préoccuper de savoir s'il convenait aux traditions, aux habitudes, au tempérament de la nation espagnole, se font bien tristement sentir dans ses autres ouvrages en prose. Que vous ouvriez son roman *Isabelle de So-*

lis, son traité de morale *le Livre des Enfants*, son essai historique sur la vie de *Fernand Perez del Pulgar*, vous avez peine à comprendre comment l'auteur d'écrits où la pensée a si peu d'étendue et de profondeur a pu jouer dans son pays le rôle d'un grand chef de parti ; vous vous demandez comment il a été invoqué en maintes occasions comme un homme d'État profond, destiné à imprimer une direction politique. A combien de déceptions ne s'exposent pas les peuples qui se contentent de juger les orateurs par la forme qu'ils donnent à leurs discours ! Se laisser séduire par le charme de la diction est doux et agréable, mais dangereux : juger et raisonner par soi-même est plus laborieux et plus sûr.

Martinez de la Rosa dut une grande partie de ses succès à l'impression qu'il produisait à la tribune sur son auditoire ; une noble démarche, une physionomie douce jointe à un teint très-brun et très-chaud, une figure extrêmement longue réclamant l'attention par son originalité, un regard à la fois pénétrant et inoffensif, un accent très-sympathique, un débit plein de majesté et de grandeur pour émettre des pensées vagues et souvent creuses, c'en était assez pour qu'il exerçât un grand prestige sur toutes les assemblées auxquelles il se mêlait. Il dut beaucoup à cette grâce voluptueuse, à cette distinction élégante dont la nature l'avait doué.

Au contraire, un de ses anciens adversaires, devenu plus tard son émule dans le même parti, don Antonio Alcala Galiano dut, à force d'art, triompher d'une certaine répulsion que sa laideur inspirait à première vue. C'est à titre d'orateur disert, fécond, clair, élégant, que Galiano (1789-1865) s'est fait un

nom célèbre de l'autre côté des Pyrénées, et qu'il est parvenu à posséder un portefeuille à côté de son intime ami, le duc de Rivas. Quiconque n'a pas eu occasion de connaître ce personnage à la taille petite, à la figure disgracieuse, mais aux yeux pleins d'intelligence et de vie, ne peut se faire une idée de la puissance de l'éloquence. Rien ne pouvait faire deviner sa supériorité dans sa démarche, son attitude, ses manières ; mais à peine ouvrait-il la bouche qu'on était sous le charme. Doué d'une mémoire prodigieuse, il évoquait sans peine une abondante série de faits, tous puisés dans son sujet; il se passionnait pour sa thèse du moment et versait sa passion sur l'auditeur, qui, ravi, enchaîné, ne songeait plus à contredire que pour faire durer le débat, tant on prenait plaisir au torrent d'idées diverses et de mots choisis et pompeux qui sortait de cette vraie bouche d'or. On ne peut se figurer, dit Edgar Quinet après l'avoir entendu, ce qu'est la langue espagnole chez un tel homme. Elle me semble réunir à la fois la mélodie de l'italien, l'âpreté de l'arabe, la vigueur du saxon, la grâce du provençal, tout cela joint à une majesté qui n'est qu'à elle[1].

Galiano n'avait pas de fortune, et l'émigration eut pour lui des douleurs que ne connurent point la plupart de ses amis ; quand il revint en Espagne, en 1833, il était déjà à bout de souffrir, et ne songea plus qu'à faire une évolution qui lui permît d'avoir sa part dans le triomphe des idées libérales. De là, sa malheureuse attitude pendant la régence de Chris-

1. Voir Edgar Quinet, *Vacances en Espagne*, p. 59. Paris, Chamerot. 1846.

tine, et les reproches de tout genre qui lui furent adressés par des patriotes qui avaient cru pouvoir compter sur la fermeté de ses convictions. En dehors de ses discours, Galiano n'a laissé que quelques morceaux de critique littéraire, un résumé de l'histoire d'Espagne depuis Charles IV jusqu'à la majorité de la reine Isabelle, et une traduction d'une histoire d'Espagne, écrite en anglais par Dunham. C'est un faible bagage; il s'augmenterait fort si l'on pouvait réunir en un faisceau la masse des articles publiés par lui, soit de 1810 à 1813, soit pendant la période de 1820 à 1823, soit en Angleterre pendant son émigration, soit enfin de 1834 à 1840 dans le *Mensagero de las Cortes*, l'*Observador*, la *Revista*, le *Correo Nacional* et *el Piloto;* soit enfin plus tard dans l'*Heraldo*, la *Revista de Madrid*, la *Revista Europea;* mais en général trop faits pour l'actualité, dans un but exclusif de parti, ces articles en dehors de la polémique du temps ont perdu la saveur spéciale qui faisait une grande partie de leur mérite.

IV

ORATEURS PARLEMENTAIRES : MANUEL CORTINA. — SALUSTIANO DE OLOZAGA. — JOAQUIM LOPEZ.

Les événements de septembre 1840, en donnant le triomphe au parti progressiste, amenèrent au premier plan sur la scène politique une nouvelle génération; au lieu de Martinez et de Galiano, ce furent

trois avocats qui s'emparèrent de la tribune parlementaire et dominèrent par elle, Cortina, Olozaga et Lopez. Aucun d'eux n'a l'élégance de diction, la forme littéraire de leurs deux prédécesseurs; mais ils ont tous les trois plus de connaissances positives; ils ont surtout des aspirations plus nationales. Très-versés dans la législation de leur pays, Cortina et Olozaga s'occupent moins du point de vue philosophique; ils ne se perdent jamais dans des formules trop abstraites, trop générales, nullement propres à leur nation; ils se rapprochent de la réalité des choses, ils la prennent corps à corps et résolvent une à une chaque question. Cortina (né en 1802) n'a point été un de ces personnages à auréole brillante, fatiguant les oreilles populaires du bruit de leurs talents et cherchant en toute circonstance à recueillir des applaudissements en excitant les passions; tel il se montre en qualité de ministre au poste le plus difficile après les journées de septembre, tel il apparaît dans tous ses discours. S'agit-il de payer de sa personne, d'étudier à fond les questions difficiles, de convaincre une assemblée sur un point délicat, on le trouve là; il est clair, il est précis, il est plein d'inventions; il cherche à faire la lumière, à atteindre son but par la conviction; il ne songe ni à émouvoir, ni à étonner, ni à frapper les imaginations.

Don Salustiano de Olozaga (né en 1805) a une tout autre nature; il est plus passionné, plus partial; il néglige tous les accessoires pour ne voir que le triomphe immédiat de la cause qu'il a embrassée. Aucune adresse ne lui coûte pour arriver au succès. Faut-il émouvoir, effrayer, persuader, entraîner, séduire? il prend à volonté l'une ou l'autre de ces voies; il sait

s'emparer des masses; mais comme il n'a pas de direction sûre et constante à leur donner, que celle qu'il veut leur imprimer lui-même à un moment précis, il voit s'évanouir son influence aussi rapidement qu'il l'a conquise. Ennemi dangereux, auxiliaire utile, il n'a rien de ce qu'il faut pour être lui-même un inspirateur direct; aussi passera-t-il son existence à aspirer à un rôle auquel il n'est point propre. C'est l'homme qui brûle les couvents et veut que l'Espagne reste toujours catholique; c'est le révolutionnaire ardent qui redoute la démocratie et cherche à maintenir la monarchie pour gouverner sous son nom; il faut s'incliner devant son talent et son adresse, admirer ses effets oratoires, sa présence d'esprit dans des circonstances extrêmement difficiles, son feu, sa vivacité. Mais ne lui demandez pas une suite rigoureuse dans les idées et les principes, une déduction logique dans les raisonnements, un lien philosophique dans les diverses pensées générales qu'il émettra; ces qualités ne sont pas les siennes. Comme orateur, il a tous les défauts nés de l'excès du romantisme : la recherche ardente de l'effet, le besoin de la pose théâtrale, l'absence de rigueur dans le raisonnement. Cependant il y a chez lui certaine mesure, certaine force réglée. On sent qu'il est maître de son art et ne se laisse point dominer par lui.

Don Joaquim Maria Lopez (1802-1855) ne fut point comme Olozaga un politique ambitieux : c'est un caractère fantasque, passionné, qui se distingue surtout par l'abandon de toute mesure, la négation de toute règle. Il est tout sentiment, tout imagination, avec l'abondance de Galiano et sa grande ampleur de

formes. Lopez s'abandonnant ainsi devait être la victime des événements; et, en effet, voulant servir le progrès, il devint l'auxiliaire de ceux qui en étaient les plus ardents ennemis. Quinet a dit de lui : « M. Lopez au pouvoir, c'est l'esprit de chevalerie dans le gouvernement constitutionnel. »

Si l'on parcourt les discours de cet orateur, ce sont toujours des sentiments généreux, des espérances, des illusions, des rêveries, à la place de raisons sérieuses, de jugements précis, de points de vue justes et vrais. Il est évident que, bon pour le rôle de tribun, Lopez était tout à fait impropre au métier d'homme d'État; comme orateur, il avait une fougue, un éclat et une puissance auxquels il était difficile de résister. « Sa voix vibrante est un choc continuel; il a les accents d'un cœur qui se déchire et qui s'ouvre; il a aussi un certain ton rauque et africain qui n'est qu'à lui et va chercher l'âme jusqu'au fond des entrailles. La chaleur, la vie, le soleil de Murcie scintillent dans cette parole; elle vous perce d'une épée; dès le premier mot s'exhalent dans l'accent de Lopez toutes les passions amassées et contenues des hommes qu'il représente. La lave ne cesse plus de couler autour de l'auditoire. Comme il s'est précipité le corps en avant, le front prêt à se heurter, la main droite tendue pour saisir au corps le parti opposé! Il m'a rappelé le taureau de combat quand on ouvre la barrière[1]. »

Tant qu'on était sous cette domination, il fallait céder; mais quelle triste impression lorsqu'on voulait à la lecture se rendre compte des idées qu'on avait

1. Quinet, *Vacances en Espagne.*

entendu développer. On a recueilli tous les discours prononcés par Lopez; il eût mieux valu les laisser dans l'oubli. Au lieu du souvenir de la grande impression qu'il produisait sur ses compatriotes, nous n'avons plus que le triste résidu d'un cerveau nourri d'idées vagues, plein de bonnes intentions et perdu par la métaphysique. Encore ne faut-il jamais oublier que sans le secours et l'appui constant de Fermin Caballero, qui resta à ses côtés pendant tout le cours de sa carrière politique, Lopez n'eût point joué le rôle considérable que les événements lui firent remplir en 1843.

V

LITTÉRATEURS DE PROFESSION : GIL Y ZARATE.—HARTZEMBUSCH. — BRETON DE LOS HERREROS. — GARCIA GUTIERREZ.—LARRA. — ESPRONCEDA.

Arrivons maintenant aux littérateurs de profession, et occupons-nous de ceux qui se dévouèrent plus spécialement à la composition d'œuvres dramatiques. Quatre écrivains doivent fixer notre attention ; ce sont Gil y Zarate, Hartzembusch, Breton de los Herreros et Garcia Gutierrez.

Gil y Zarate (1796-1861), d'abord très-décidé partisan des tragédies classiques, se décida après 1833 à abandonner ce genre; il essaya un drame dans le style et à la manière des romantiques, et, bien inspiré, il trouva une conception originale, qui est restée au

théâtre espagnol. L'œuvre à laquelle nous faisons allusion est intitulée *Charles II l'Ensorcelé* (*Carlos II el Hechizado*). C'est un tableau fidèle de la cour de Madrid à la fin du dix-septième siècle, sous le dernier prince de la maison d'Autriche. L'auteur s'est appliqué à nous peindre le monarque tel qu'il fut réellement : un être chétif, qui se traînait misérablement au tombeau, qui laissa la monarchie se démembrer peu à peu, qui ne sut prendre aucun parti pour sa succession au milieu des passions intéressées, et qui gémissait lui-même sous le poids des terreurs superstitieuses que sa dynastie avait pris plaisir à répandre dans le peuple.

Cependant il est dans ce drame un autre portrait plus saisissant encore que celui du monarque : c'est celui de l'inquisiteur Froilan Diaz, type analogue à celui de Claude Frollo dans *Notre-Dame de Paris*. Toute l'infernale astuce du clergé, toute l'hypocrisie des chefs du pouvoir spirituel brisant les âmes par la terreur afin de les dominer, tous les instincts de luxure et de passion brutale amassés chez ces prêtres qui sont forcés de prêcher la chasteté alors qu'ils se consument de violents désirs, et en même temps tout l'orgueil d'exercer le pouvoir souverain, de voir fléchir devant soi les genoux et s'humilier les consciences, se trouvent réunis là pour l'éternel enseignement des Espagnols. A eux de voir s'ils veulent de nouveau retomber à la merci de ces hideux caractères, en restant accouplés, eux qui peuvent constituer une nation forte, intelligente, courageuse, au corps malade d'une religion qui s'en va. Gil y Zarate a écrit d'autres pièces historiques, *Don Alvaro de Luna, un Monarque et son favori, Gonzalo de Cordoba, Guzman le Bon.*

Mais en aucune il n'a retrouvé l'accent énergique, la passion brûlante et l'originalité saisissante qui firent le succès de son *Charles II* et qui remuèrent les masses de la nation jusqu'aux couches les plus profondes. Malgré sa fécondité, malgré sa persévérance au travail, Gil y Zarate ne trouvait pas dans le théâtre des ressources suffisantes : pour les augmenter, il accepta, en 1835, une position secondaire au ministère de l'intérieur. Puis, entraîné peu à peu dans la coterie des modérés, il devint *cesante* en 1840 et traversa encore une période d'épreuves pendant toute la régence d'Espartero. Après 1843, il devait être appelé par les modérés à des fonctions plus élevées; nous le retrouverons sous Isabelle, contribuant à la réforme de la loi sur l'enseignement, et composant un Manuel de littérature qui est aujourd'hui entre les mains de toute la jeunesse espagnole.

Le nom de Hartzembusch (né en 1806) va toujours joint à celui de sa meilleure production, les *Amants de Teruel*. C'est une excellente pièce, pleine de sentiment, de passion, de vie et qui valut à son auteur du premier coup une juste célébrité. Écrivain laborieux, nature réservée, taciturne, Hartzembusch travailla toujours en silence au fond de son cabinet, sans se mêler beaucoup à la vie sociale: il ne vit dans le romantisme que le retour aux anciennes pièces de cape et d'épée, et cultiva ce genre avec amour ; il dut s'arrêter devant la fatigue du public. Les nécessités de l'existence l'obligèrent ensuite à se consacrer à des pièces de magie qui lui valurent plus d'argent que ses productions les plus littéraires. On vit avec peine se pervertir ainsi un talent justement estimé, et Hartzembusch obtint une place de bibliothécaire dans le prin-

cipal établissement de Madrid. Dès lors le dramaturge se transforma en critique et en érudit : il a publié des éditions de *Tirso de Molina* et de *Ruiz de Alarcon* qui sont très-recherchées, à cause des savantes notes qui les accompagnent. Nul n'a mieux approfondi et popularisé tous les incidents de l'histoire littéraire de l'Espagne à sa belle époque de l'âge d'or.

Breton de los Herreros (né en 1800) est un esprit bien autrement vif et original. Presque exclusivement voué à la comédie, il a pour souci principal de représenter sur la scène les vices et les travers de son époque, il fuit la tragédie ; il fuit aussi le mélodrame. Il a fait plus de soixante pièces ; quelques-unes sont, il est vrai, simplement traduites ou plutôt *arrangées du français*, suivant l'expression consacrée ; mais celles-ci même, comme les autres, sont encore parfaitement appropriées aux besoins, aux mœurs présentes de la société espagnole. Plusieurs ont obtenu une vogue extraordinaire, entre autres *El tercero en la discordia*, *El pelo de la dehesa*, *Una de Tantas*, *Un quarto de hora*. Celle avec laquelle il ouvrit le feu en 1831, *la Marcela*, est une comédie semée de propos vifs et animés, et de plaisanteries de bon goût devenues avec le temps des espèces d'axiomes qui se répètent à chaque instant dans la conversation. Breton est resté le vrai poëte comique de l'époque ; il s'applique à faire rire le public sur ses propres défauts ; il le raille de son goût pour une musique qu'il ne comprend pas, il stigmatise l'agiotage, il se moque des modes extravagantes, des importations étrangères, de l'absence de naturel. Sans affecter une portée très-philosophique, une analyse profonde du cœur humain, il saisit avec vivacité tous les travers, tous les

ridicules et sait les mettre en scène. La satire est plus fine que mordante, plus gracieuse et animée que pénétrante. Si ses pièces manquent d'intérêt et d'enchaînement, les dialogues en sont toujours pleins de verve et de charme.

Dans sa manière de comprendre la femme, il est plus Français qu'Espagnol; ses femmes sont toujours coquettes, réfléchies, calculatrices, prêtes à feindre l'amour; elles ne sont point sensibles, passionnées, aveugles.

Comme à Hartzembusch, une place de bibliothécaire fut donnée à Breton pour lui faciliter la tâche difficile de vivre avec les seuls produits des représentations scéniques; elle lui fut enlevée après 1840 à cause d'une satire trop forte dont s'offensèrent maladroitement les gardes nationaux de Madrid. Trop contente de s'assurer un pareil auxiliaire, la réaction, en 1843, s'empressa d'améliorer sa situation, et lui confia la direction de la *Gazette officielle*. Le public espagnol n'était pas en mesure de procurer par lui-même à son *Scribe* la situation de fortune que la France a pu donner au sien.

Garcia Gutierrez (né en 1813), le quatrième des auteurs dramatiques que nous avons cités, fut de tous celui qui inclina le plus au romantisme; il est l'auteur d'un magnifique drame chevaleresque, *el Trovador*, qui a servi d'argument à l'opéra de Verdi. Ce fut un événement que la première représentation de ce drame, le 1er mars 1836; le matin, le nom de l'auteur était parfaitement inconnu à Madrid; le soir il n'était question dans toute la ville que de ce jeune écrivain, pauvre, courageux, venu de Cadix dans la capitale pour y chercher fortune après avoir affronté

toutes les misères, plus tard engagé volontaire contre les carlistes et continuant dans les camps à développer en lui la vocation littéraire vers laquelle il se sentait attiré. L'auteur justifia, non dans toutes, mais dans quelques-unes de ses productions postérieures la haute renommée que lui avait value *el Trovador*, par exemple dans le *Rey monje*, dans l'*Encubierto de Valencia* et dans *Simon Boccanegra*. Mais si son mérite était réel, ses prétentions étaient plus grandes encore; moins célèbre après toutes ces œuvres qu'au lendemain de son premier succès, Gutierrez crut à une injustice à son égard de la part du public madrilène, se dégoûta de sa patrie et se décida à s'expatrier. A partir de 1843 il songea à devenir citoyen américain; la Havane d'abord, Merida de Yucatan ensuite lui offrirent l'hospitalité. Au lieu de faire jouir ses compatriotes des productions de son talent et de son imagination, c'est au nouveau continent qu'il livrera tous les élans de son âme. Voilà ce qui arrive aux peuples qui ne savent pas entourer le mérite de considération suffisante. C'est un grave sujet de reproche pour l'Espagne qu'après avoir fécondé des talents comme Gutierrez, comme Zorilla, elle n'ait pas su les conserver.

Le même sentiment d'orgueil non satisfait et de mécontentement envers la société espagnole qui devait pousser Gutierrez à chercher fortune en Amérique, fut une des causes du suicide de don Mariano José de Larra, plus connu sous le pseudonyme de Figaro.

Larra était né à Madrid, le 24 mars 1809, c'est-à-dire qu'il fut conçu au milieu même de l'effervescence produite, dans toute la Péninsule, par le soulèvement

du 2 mai 1808 : dès sa première jeunesse il se distingue par son extrême facilité à apprendre, son assiduité au travail, le sérieux de ses distractions, la violence de ses passions. Arrivé très-jeune à la célébrité, il est, dès 1833, salué par la jeunesse littéraire, comme un nouveau Quévédo ; il attire déjà sur lui les foudres de la censure, par les *Lettres d'un pauvre parleur*.

La carrière de cet écrivain devait être bien courte ; elle s'étend seulement jusqu'au 13 février 1837, jour néfaste où d'un coup de pistolet Larra mit fin à ses jours. Il se laissa, dit-on, aller au désespoir, parce qu'une dame, avec qui il entretenait une liaison, voulait rompre avec lui. Nous croyons que l'irritation passionnelle qui, suivant quelques-uns, fut la cause du suicide de Larra, n'en fut réellement que le prétexte, que l'occasion ; ceux de ses écrits qui précédèrent de quelques mois le jour fatal montrent comment se forma peu à peu dans son intelligence ce sombre chaos d'illusions perdues, de découragement, de désespoir, qui devait aboutir à une mort volontaire.

En dehors de ses pamphlets, de ses articles satiriques qui constituent son vrai titre de gloire aux yeux de la postérité, Larra a composé une nouvelle historique très-intéressante, *le Page d'Henri le Dolent*, et un drame original, *Macias* : il a traduit du français plusieurs pièces qui furent représentées avec succès, et a écrit un grand nombre d'articles de critique littéraire sur les ouvrages qui occupaient alors l'attention publique, tels que l'*Antony*, d'Alexandre Dumas, la *Conjuration de Venise*, de Martinez de la Rosa, le *Trovador*, de Garcia Gutierrez, et les *Amants*

de Teruel, d'Hartzembusch. Partout se montrent les qualités les plus éminentes : jugement très-sain, style correct, diction précise, expression juste, ironie fine et mordante qui emporte toujours le morceau.

Larra ne se laisse point prendre aux équivoques et aux ambiguïtés du doctrinarisme constitutionnel; quoique très-jeune, par sentiment, plus que par raison, il comprit tout ce qu'avait de dangereux pour son pays un système qui ne s'appuyait sur aucun principe solide; il voyait bien que ce système factice conduirait seulement à développer une classe intermédiaire de politiques et de fonctionnaires qui ne chercheraient que leur bien propre dans l'administration de la chose publique. Aussi n'a-t-il jamais assez de raillerie pour le travestissement constitutionnel dont ses compatriotes cherchaient à se parer; c'est sur la foule elle-même qu'il voudrait agir; il craint ses appétits rongeurs, il voit la plante du brigandage qui produit le factieux; il aperçoit à l'avance les moines se changeant en douaniers et en contrebandiers.

Voici l'impression générale que lui cause l'époque au milieu de laquelle il est appelé à vivre :

« Que voyons-nous en France ? Un peuple quasi-libre, qui n'a pu faire qu'une quasi-révolution. Sur le trône un quasi-roi quasi-assassiné, qui représente une quasi-légitimité; une chambre quasi-nationale, qui souffre de nouveau une quasi-censure, quasi-abolie par la quasi-révolution; une grande nation quasi-mécontente, et une autre commotion politique quasi-prochaine.

« En Italie, un souverain pontife dont quasi-personne ne se soucie; en Hollande, un roi quasi-enragé; à Constantinople, un empire quasi-agonisant; en

Angleterre, un orgueil national quasi-intolérable; en Espagne, une vieille nation qui, un jour, se teint les cheveux blancs, un autre non; un pays que l'on dit n'être pas mûr, et qui pourtant est un fruit passé, puisqu'il est tombé de la branche; dans les provinces une quasi-Vendée, avec un chef quasi-imbécile; par malheur, beaucoup d'hommes quasi-ineptes : une intervention résultant d'un quasi-traité, quasi-oublié avec des nations quasi-alliées; en un mot, un grand quasi dans tout l'univers. »

Rien de plus juste que cette image de la société moderne, telle qu'elle a été entre les mains des doctrinaires, créateurs de ce qu'ils ont appelé le système conservateur et ennemis-nés de toute affirmation, de tout dogmatisme. Avant 1870, nous pouvions encore ne la prendre que pour une boutade, en nous figurant qu'il y avait exagération dans ce que l'on prévoyait des désordres sociaux que devait produire le dédain de tout principe.

Aujourd'hui que nous avons vu où la France est descendue par l'absence de toute idée générale, par l'adoration du veau d'or, la recherche exclusive des intérêts matériels, la trop grande considération accordée à la richesse et l'oubli des plus stricts devoirs du patriotisme, la plaisanterie de l'écrivain satirique nous apparaît comme une photographie fidèle de l'état malsain dans lequel nous nous débattons.

Quiconque s'habitue à ne voir dans les personnes et dans les choses que le côté plaisant, qu'une occasion de médisance et d'ironie, s'expose à perdre lui-même toute illusion. Il méconnaîtra bientôt dans la vie certain idéal, certain parfum qui en fait seul le charme et la grâce; il oubliera tout ce qu'il y a ici-

bas d'élevé dans les grands sentiments du cœur, de pur et de tendre dans les douces chaînes de la famille, de ressort puissant dans les nations, même dans celles qui se laissent aller aux chutes les plus profondes, de souverainement juste, enfin, dans les lois naturelles auxquelles nous sommes tous soumis. Larra, doué plus que personne de la faculté de voir la société par ses côtés les plus odieux, tomba dans le précipice; marié à une femme qu'il avait épousée par amour, père de jeunes enfants qu'il chérissait, il s'abandonna aux élans d'une passion adultère; il se découragea en présence des malheurs qui accablaient sa patrie, il ne crut pas à la possibilité d'asseoir solidement le triomphe de la souveraineté nationale chez un peuple dont il méprisait l'ignorance.

Triste défaillance d'un cœur que le malheur n'avait pas assez fortifié ! Comme si, nous, républicains français, nous perdions toute espérance à cause des désastres de 1870 et des incendies de Paris. Nous y devons au contraire puiser les enseignements les plus féconds, nous y devons surtout apprendre que l'organisation est nécessaire dans toute société ! Les masses populaires, quand elles ne savent point se soumettre à des lois inflexibles, ne sont plus que d'informes troupeaux qui cèdent sans résistance soit aux agressions de l'étranger, soit aux plus mauvais instincts.

Il est curieux de voir peu à peu se dessiner chez notre écrivain satirique les symptômes de son profond dégoût, de son mépris de la société.

« Quel est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme ? Ne pas savoir que le plus important ici-bas, c'est d'intriguer; c'est d'avoir bonne

parenté; c'est de briller au delà de ses moyens; c'est de mentir en dehors de ce que l'on sait; c'est de calomnier celui qui ne peut répondre; c'est d'abuser de la bonne foi; c'est d'écrire contre celui qui commande et non en sa faveur; c'est d'avoir une opinion bien arrêtée alors même qu'intérieurement on les méprise toutes, pourvu toutefois qu'on ait soin que cette opinion soit bien celle qui doit triompher et qu'on sache la proclamer en temps et lieu opportuns; c'est de connaître les hommes et de s'en servir comme instruments, tout en les traitant comme amis; c'est de cultiver l'amitié des belles comme un terrain productif; c'est de se marier à temps et non par honneur, gratitude ou autres illusions; c'est enfin de ne s'enamourer jamais que du bout des lèvres. »

La peinture est triste, mais plus tristes encore sont les conseils eux-mêmes. Ne les entendons-nous pas tous les jours répéter à nos oreilles? ne fait-on pas consister l'extrême sagesse de nos hommes prétendus comme il faut, précisément à les mettre en pratique? Et cependant, groupés ainsi côte à côte, ils forment le type le plus odieux que l'homme ait jamais rêvé. On ne saurait accuser Larra de n'avoir pas vu; il n'a plutôt, comme notre Balzac, que trop bien observé.

Dès la fin de 1836, l'amère ironie de Figaro est devenue pour lui un poison mortel. Écrivant journellement pour le public, il le mettait au courant de toutes ses impressions successives. Le jour des Morts, ému sans doute par l'aspect de la population, le bruit des cloches, les souvenirs que cette fête évoquait, il écrivit, sous le titre de *Figaro au cimetière*, des pages qui respirent une noire tristesse, une extrême lassitude.

C'est le récit d'une promenade à travers Madrid ; de quelque côté qu'il dirige ses pas, il ne voit partout que des tombes. Sur le palais est écrit: Ci-gît la royauté; au musée d'artillerie, c'est la valeur castillane qui repose en paix; ici l'Inquisition exhale son dernier soupir; ailleurs la liberté de la pensée est enchaînée, l'ombre seule du commerce erre dans les rues autrefois animées où s'agitaient les négociants. Sur la Bourse une seule épitaphe: ci-gît le crédit espagnol. Partout l'immense capitale se remue en râlant dans son linceul.

Regarde-t-il au fond de lui-même, il n'entrevoit qu'un autre cimetière. Son cœur n'est plus qu'une tombe. Que dit-il ? Oh ! effroyable inscription : Ci-gît l'espérance.

Le jour de Noël, Figaro donne encore à ses lecteurs une nouvelle idée du dégoût qui le ronge; cette fois il se compare à son propre domestique, espèce de Sancho peu dégrossi; et lui-même, Don Quichotte découragé, évoque pour un lendemain lugubre le spectre de Werther.

Un mois et demi après, le mal n'avait fait qu'empirer. Arrive la rupture avec la dame qu'il aimait. C'est le poids qui emporte le plateau de la balance. Larra ne résiste point; et lui, père de famille, lui époux aimé, lui écrivain honoré, lui qui devait sentir battre dans sa poitrine le cœur de l'Espagne, et dont tous attendaient l'inspiration, il fuit le champ de bataille, il s'avoue vaincu.

En le perdant, le peuple espagnol ressentit une commotion qui lui fit perdre pour un moment sa confiance en lui-même; il refusa d'aller plus loin pour cette fois; il ne voulut plus dépasser Mendi-

zabal. C'était déjà assez pour lui de garder ce que cet homme d'Etat lui avait assuré.

Tout Madrid assista aux funérailles de Larra. L'Espagne perdait en lui l'espérance d'elle-même. Mais son trépas fatal servit à susciter un nouveau poëte. On vit, au milieu de la consternation publique, un jeune homme sortir de la foule, s'avancer sur la tombe et lire des strophes très-senties et très-émues, qui excitèrent un indicible enthousiasme[1]. Zorrilla, le nouveau poëte à la longue chevelure, au regard

1. Ese vago clamor que rasga el viento
Es la voz funeral de una campana :
Vano remedo del postrer lamento
De un cadáver sombrio y macilento
Que en sucio polvo dormirá manana.
Acabó su mission sobre la tierra,
Y dejó su existencia carcomída,
Como una virgen al placer perdida
Cuelga el profano velo en el altar ;
Miró en el tiempo el porvenir vacio
Vacio ya de suéños y de gloria,
Y se entregó a ese sueño sin memoria,
Que nos lleva á otro mundo á despertar.

Era una flor que marchitó el estio,
Era une fuente que agotó el verano ;
Ya no se siente su murmullo vano,
Ya esta quemado el tallo de la flor.
Todavia su aroma se percibe,
Y ese verde color de la llanura,
Ese manto de yerba y frescura
Hijos son del arroyo criador.
Que el poeta en su mision
Sobre la tierra que habita
Es una planta maldita
Con frutos de bendicion.

Duerme en paz en la tumba solitaria
Donde no llegue á tu cegado oido
Mas que la triste y funeral plégaría
Que otro poeta cantará por ti.
Esta será una ofrenda de caríño

mélancolique, à la voix vibrante, fut accueilli comme un écrivain plus puissant que le mort. Hélas! ce n'était qu'un chantre du vieux Romancero, un trouvère redisant les vieilles ballades. Dès ses premiers succès, il se laissa aller à souffrir les éloges de tous ceux qui avaient renié les idées modernes pour essayer de galvaniser à nouveau, dans une malheureuse réaction, les types de l'Espagne chevaleresque et religieuse. Il y gagna d'être à la mode pendant une époque d'affaissement et d'abdication, mais il perdit l'estime de soi-même. Lui qui, sur la tombe de Larra, avait aspiré à le remplacer, ne se sentant plus capable de l'imiter dans ses mordants dédains contre un monde corrompu, ne savait plus, quelques années après, qu'insulter, en se jugeant lui-même, une mémoire qui aurait dû lui être chère et sacrée.

Ces deux vers écrits par Zorrilla vers 1844 :

Broté como una planta maldécida.
Al borde de la tomba de un malvado.

(*Je poussai, comme une plante maudite, aux bords de la tombe d'un mécréant*), font un triste contraste

Mas grata, si, que la oracion de un hombre,
Pura como la lagrima de un niño,
Memoria del poeta que perdí!

Si existe un remoto cielo,
De los poetas mansion,
Y solo le queda al suelo
Ese retrato de hielo
Fetidez y corrupcion,
; Digno presente por cierto
Se deja á la amarga vida!
; Abandonar un desierto
Y dar le á la despedida
La fea prenda de un muerto!
Poeta, si en el no ser

avec les strophes que tout Madrid avait entendues le jour des funérailles de Figaro.

Si elle ne peut se prévaloir de Zorrilla, la révolu-

Hay un recuerdo de ayer,
Una vida como aquí
Détras de ese firmamento....
Consagra me un pensamiento
Como el que tengo de ti.

Cette vague clameur qui agite l'air, c'est la voix funèbre d'une cloche, vain souvenir des dernières lamentations pour un cadavre sombre et hideux qui dormira demain réduit en une sale poussière. Il a fini sa mission sur la terre; il a quitté une existence déjà flétrie, comme la vierge perdue pour le plaisir suspend à l'autel son voile profane; l'avenir lui apparaissait vide, tout vide déjà d'illusions et de gloire, et il s'est livré à ce grand sommeil sans souvenir qui nous conduit au réveil de l'autre monde.

C'était une fleur qui s'est fanée sous les rayons du soleil; c'était une source que les chaleurs de l'été ont tarie. Déjà le murmure des eaux ne s'entend plus; déjà la tige est brûlée. Cependant l'arome se sent encore; et la verte couleur de la prairie, et ce beau manteau d'herbe et de fraîcheur, sont dus au ruisseau créateur. Le poëte, dans sa mission sur cette terre qu'il habite, est une plante maudite dont les fruits sont bénis.

Dors en paix dans ta tombe solitaire, où il n'arrivera plus à ton oreille à jamais fermée que la triste et funèbre prière qu'un autre poëte chantera pour toi. Ce sera pour toi une douce offrande, pure comme la larme d'un enfant, plus agréable à ta cendre que ne le serait la parole d'un homme. Souvenir éternel du poëte que j'ai perdu!

Ah! s'il existe un ciel éloigné, qui soit la demeure des poëtes; et s'il ne reste sur cette terre qu'une triste dépouille, glacée, fétide, corrompue; qu'il est beau le présent que nous laissons à cette vie amère! Quitter un désert, et laisser à son départ un mort en gage! Poëte, si dans le néant il y a un souvenir d'hier, si au delà de ce firmament il y a une vie comme celle-ci, garde-moi une pensée, comme celle que je conserve de toi.

tion en Espagne revendique un poëte dont les compositions moins nombreuses sont en revanche empreintes d'un cachet bien autrement viril et puissant. C'est de don José Espronceda que nous voulons parler. Ici nous n'avons pas seulement une vague mélodie, des scènes d'église, des courses de taureaux, des défis et des duels comme chez Zorrilla. Espronceda est, dans toute la force du terme, le poëte moderne. Il est de l'école des Byron, des Alfred de Musset, des Leopardi : il a toutes nos idées, tous nos sentiments. Aucune de nos ambitions, aucun de nos doutes, nulle de nos aspirations ne lui sont inconnus. Ce sont bien là nos douleurs, nos colères, nos sympathies, nos haines. Aussi faut-il l'aimer ou l'exécrer. Point de demi-mesure avec lui ; il a rompu avec l'antique fiancée de l'Espagne, avec cette vieille religion catholique qui abuse depuis des siècles d'un peuple jeune et brave,

> Una sordida, horrible calavera.
> La blanca dama del gallardo Audaz,

sordide, horrible sorcière qui veut se faire la blanche dame de l'audacieux et brillant jeune homme.

C'est lui qui compose cette légende connue en Espagne sous le nom de l'Étudiant Lizardo, légende qui rend si bien compte des profondeurs sans fin de décadence et de ruine où l'Église catholique a précipité la malheureuse Espagne.

Lizardo, nouveau don Juan, est entraîné sur les pas d'une jeune femme voilée ; il la suit ; on entend dans le vide un soupir brisé d'amour. C'est le fond de l'enfer. Le jeune cavalier, sans s'émouvoir, arrache le voile de la femme qui l'a entraîné. Ce voile

de fiancée ne cache qu'un squelette. C'est la mort qu'a trouvée l'Espagne en s'acharnant à suivre les pas de l'Église catholique.

Espronceda, lui aussi, comme Larra, est né au bruit du toscin qui réveilla l'Espagne au commencement du dix-neuvième siècle. Son père était colonel au service des Cortès pendant la guerre de l'Indépendance; lui-même vit le jour en 1810 dans une petite ville de l'Estramadure, au milieu des camps et au son du clairon. Jamais il n'oublia cette origine: toute sa vie est une épopée pour la délivrance des peuples.

De 1820 à 1823 il assiste à toutes les scènes de cette période révolutionnaire qui finit si tristement avec l'expédition du duc d'Angoulême: après la réaction de 1823, il est éloigné de Madrid avec les autres membres de la société la Numantine, et enfermé à l'âge de 14 ans dans un couvent de Guadalajara. Là il jette les premiers fondements de son poëme *Pelayo*, destiné à peindre les luttes de l'Espagne chrétienne contre l'invasion arabe. Sa peine finie, il revient à Madrid. Mais les tracasseries de la police le forcent à émigrer. Il s'en va à Gibraltar d'abord, puis à Lisbonne. A son entrée dans cette ville, il ne lui restait, son transport payé, que deux francs environ: plutôt que d'aborder une si grande capitale avec si peu d'argent, il aima mieux jeter sa menue monnaie dans les eaux du Tage.

C'était peu de prévoyance, sans doute; mais il se sentait si jeune, si beau, si fort, que le monde entier lui appartenait. Pouvait-il, avec tant de force, de jeunesse, de hardiesse, périr faute d'une mince obole?

Le gouvernement de Ferdinand VII ne voulait pas d'émigrés à ses portes : il obtint qu'Espronceda serait éloigné du Portugal, et celui-ci dut aller chercher fortune à Londres d'abord, puis à Paris. En 1830, il déploie toute la fougue de ses convictions, tout l'élan de son cœur; il se bat, dans les journées de Juillet, sur les barricades à Paris; il accompagne Chapalangarra dans son expédition aux Pyrénées, il s'enrôle enfin parmi ceux qui veulent aider la Pologne à secouer le joug moscovite.

Lorsque Ferdinand VII accorde l'amnistie, Espronceda est un des premiers à revoir l'Espagne; grâce à ses relations avec le ministre Cea Bermudez, on le fait entrer dans la garde royale; mais des vers prononcés dans un banquet le font bientôt éloigner de ce corps.

Après 1833, le jeune poëte devient journaliste; ses écrits font supprimer le journal *El Siglo*, où sa collaboration avait été acceptée. En 1835, en 1836, personne ne contribue plus que lui à maintenir le peuple en un état de vive exaltation jusqu'aux journées de la Granja. Chez lui, comme chez Larra, cet événement produit un temps d'arrêt; cependant il ne cherche pas à contrarier les tendances générales de conciliation, d'ordre et de paix auxquelles prélude la Constitution de 1837. Mais il s'anime de nouveau quand il voit porter la main sur les franchises municipales; il s'associe de tout cœur au mouvement de 1840, et travaille de tous ses efforts à faire proclamer la république.

C'était encore trop tôt; il obtient du jury l'absolution du journal *El Huracan;* mais personne ne se groupe autour de lui. Les progressistes l'éloignent et

l'envoient à La Haye en qualité de secrétaire de légation. Le climat froid de cette contrée humide ne convenait point à son tempérament déjà usé et affaibli. Il lui fallait les chaudes contrées du Midi. Les habitants d'Alicante le rappellent, le nomment comme leur député au Congrès ; il se hâte de répondre à leur appel et de reparaître à Madrid. Son retour était salué avec joie par toute la jeunesse, lorsqu'une maladie aiguë vint l'emporter à l'âge de trente-deux ans, le 23 mai 1842, et priva l'Espagne de son fils le plus brillant.

Ce court résumé donne une faible idée de l'agitation extrême au milieu de laquelle Espronceda consuma sa vie ; à cette mobilité constante, à ce changement continuel de milieux, de relations sociales, ajoutez une âme impétueuse, accessible à toutes les passions, cédant à tous les caprices, une nature séduisante à laquelle les femmes les plus vertueuses avaient peine à résister, le langage le plus exalté, le doute le plus absolu en religion, la foi la plus complète en politique, la recherche des sensations les plus violentes, de toutes celles où l'homme se dépense avec le moins de ménagement, au jeu, à la table, dans les périls de la guerre, dans les misères des expéditions hasardeuses, dans les inquiétudes des conspirations, vous n'aurez encore qu'une faible esquisse du désordre au milieu duquel se passa l'existence du poëte, et qui explique sa fin prématurée.

Dans le chant second de son admirable poëme (*Le diable, c'est le monde*), Espronceda a évoqué le souvenir d'une dame à laquelle il donne le nom de Thérèse. Rien de beau comme les inimitables strophes qu'il lui consacre : elles se terminent par ce vers si

terrible à la fois et si puissant dans sa concision :

Que haya un cadaver mas, que importa al mundo

(*Qu'importe au monde qu'il y ait un cadavre de plus!*) Mais sous le torrent d'images, de pensées poétiques, de beaux vers qu'il a recueillis comme à plaisir dans ce chant, on sent combien la tendresse, la générosité, la constance de la femme passionnée qui meurt à la fois et de son amour et du regret d'avoir manqué à ses devoirs de famille, brillent au-dessus de l'affection exubérante, passagère et exclusivement sensuelle de ce poëte, aux tendances de don Juan, qui cependant a horreur de son rôle de séducteur, et qui voudrait bien trouver dans l'amour autre chose que la joie des sens !

En quoi consiste l'œuvre d'Espronceda? Elle n'est pas volumineuse et se borne à un certain nombre de poésies lyriques, à quelques articles de journaux et à des fragments de deux poëmes dont nous avons déjà donné les titres, *Pelayo* et le *Diablo mundo*. Le premier de ces deux poëmes est une œuvre commencée dans l'adolescence et restée inachevée ; le second est un pastiche du don Juan, de lord Byron, avec le même sentiment poétique, le même doute, la même chaleur de cœur, la même élévation de pensées.

Voici quel en est le héros principal. C'est un être au corps d'homme, à la raison d'enfant. Tout à l'heure vieillard décrépit, il est ranimé, rajeuni, puis lancé dans la vie avec tous les instincts, toutes les passions, tous les désirs de la nature humaine, mais sans la moindre notion des convenances sociales et des lois morales. Adam, c'est ainsi qu'il se nomme, est poursuivi pour sa nudité ; il est mis en prison, il est aimé

par une compagne de captivité qui l'initie à tous les désordres et à tous les crimes, sans qu'il ait la moindre conscience du bien et du mal ; il est poussé au vol quand il quitte sa prison pour rentrer dans la société, mais il trouve sur son chemin une beauté plus élevée devant laquelle il se sent tout ému. Ce cadre une fois préparé prêtait, comme on le voit, l'occasion au poëte de s'abandonner sans règle à tous les écarts de son imagination : il en use avec excès, et pendant sept chants nous entraîne de divagation en divagation aux situations les plus dramatiques, aux descriptions les plus pittoresques, aux aspirations les plus diverses. La mort, malheureusement, a laissé inachevée cette œuvre intraduisible, inénarrable, triste et sublime produit d'un esprit désordonné.

Quant aux œuvres lyriques d'Espronceda, tant que l'espagnol sera parlé, on récitera les odes du *Pirate*, du *Cosaque*, du *Mendiant*, du *Bourreau*. Cette splendide langue n'a été maniée par aucun poëte avec plus d'énergie, d'ampleur, de richesse et de grâce.

Nous ne pouvons résister au désir de faire connaître la manière de ce poëte par la traduction de son ode du *Pirate*. C'est la plus puissante peinture que l'on puisse rêver de la souveraineté individuelle, mise à la place de tous les liens sociaux :

« Armé de dix canons à chaque bord, le vent en poupe, toutes voiles déployées, un brigantin, fin voilier, ne fend pas les flots, il les rase dans son vol. C'est un navire pirate : on le nomme pour ses exploits le *Redouté;* il est connu dans toutes les mers, de l'un à l'autre pôle.

« La lune brille au firmament ; le vent souffle à l'horizon, il soulève en les balançant les flots d'argent et d'azur. Et le capitaine pirate, chantant joyeusement à la poupe, regarde

à sa droite, l'Asie; à sa gauche, l'Europe; vis-à-vis, c'est Stamboul. Vogue, mon voilier, vogue sans crainte. Pour toi, point d'ennemi, point d'orages, point de calme. Qui peut t'arrêter dans ta course? Qui peut dompter ta valeur?

« Nous avons fait plus de vingt prises. L'Anglais n'a pu l'empêcher. Voici à mes pieds les étendards de cent nations.

« Mon vaisseau, c'est mon trésor; mon Dieu, c'est la liberté; mon droit, c'est la force et le vent; ma seule patrie, c'est la mer.

« Là-bas, que des rois aveugles se livrent des combats meurtriers pour quelques pouces de terre. Moi, j'ai à moi, je possède tout ce que contient la mer, la mer orageuse que nul n'a jamais enchaînée.

« Point de plage, quelle qu'elle soit; point de bannière éclatante qui ne reconnaisse ma loi, qui ose affronter ma valeur.

« Mon vaisseau, c'est mon trésor; mon Dieu, c'est la liberté; mon droit, la force et le vent; ma seule patrie, c'est la mer.

« Ils m'ont condamné à mort, je m'en ris. Que le sort me soit encore propice, et qui sait si mon propre juge ne sera pas pendu par moi à une vergue, peut-être sur son propre navire?

« Je me demande, qu'est-ce que la vie? Ah! je la jouai déjà et la perdis le jour où, comme un brave, je brisai les chaînes de l'esclave.

« Mon vaisseau, c'est mon trésor; mon Dieu, c'est la liberté. Mon droit, c'est la force et les vents; ma seule patrie, c'est la mer.

« Il faut voir, quand on crie : Holà! un navire, comme ils virent, comme ils s'apprêtent à fuir. Ils jettent toutes voiles dehors.

« C'est que je suis le roi de la mer : il faut craindre mon courroux.

« Dans les prises, je partage le butin. Toutes les parts sont bien égales.

« Pour moi, je ne veux qu'une richesse, la beauté sans rivale.

« Mon vaisseau, c'est mon trésor; mon Dieu, c'est la li-

berté. Mon droit, c'est la force et le vent; ma seule patrie, c'est la mer.

« J'aime à entendre, c'est ma plus douce musique, les aquilons, le bruit et le tremblement des câbles qui s'agitent, les vagues mugissantes de la mer orageuse, le rugissement de mes canons.

« Et au son violent du tonnerre, aux sifflements des vents déchaînés, je m'endors, calme et paisible, bercé par les flots.

« Mon vaisseau, c'est mon trésor; mon Dieu, c'est ma liberté. Mon droit, c'est la force et le vent. Ma seule patrie, c'est la mer. »

C'est une sublime ode à refrain, comme celles de notre Béranger; notons, en l'admirant, que le genre d'énergie qu'elle exalte dans l'homme est contraire à l'esprit des sociétés modernes : celles-ci ne peuvent se maintenir que par le dévouement et le sacrifice à la patrie.

1. Con diez cañones por banda,
Viento en popa á toda vela,
No corta el mar, sino vuela
Un velero bergantin;
Bajel pirata, que llaman
Por su bravura el Temido,
En todo mar conocido,
Del uno al otro confin.

La luna en el mar riéla
En la lona gime el viento,
Y alza en blando movimiento
Olas de plata y azul :
Y ve el capitan pirata,
Cantando alegre en la popa
Asia á un lado, al otro Europa
Y allà á su frente Stambol.

Navega, velero mio,
Sin temor,
Que ní enemigo navio,
Ni tormenta, ni bonanza
Tu rumbo á torcer alcanza
Ni á sujetar tu valor.

Au contraire de ses odes, les articles et les discours d'Espronceda n'ont aucun attrait : poëte par excel-

Veinte presas
Hemos hecho
A despecho
Del Ingles.
Y han rendido
Sus pendones
Cién naciones
A mís piés.

Que es barco mi tesoro
Es mi Diós la libertad,
Mi ley, la fuerza y el viento,
Mi única patria, la mar.

Allá muevan feroz guerra
Ciegos reyes
Por un pálmo mas de tierra ;
Que yo aquí tengo por mio,
Cuanto abarca el mar bravio
A quien nadie impuso leyes...

Y no hay playa
Sea cualquiera
Ni bandera
De esplendor,
Que no sienta
Mí derecho,
Y dé pecho
A mi valor.

Que es barco mi tesoro
Es mi Diós la libertad,
Mi ley, la fuerza y el viento,
Mi única patria, la mar.

Sentenciado estoy á muerte!
Yo me rio :
No me abandone la suerte.
Y al mísmo que me condena

lence, il semble n'avoir jamais pu se bien exprimer qu'en vers.

Colgaré de alguna entena
Quizá en su propio navío.

Y sí caigo
Que es la vida ?
Por perdida
Yo la dí
Cuando el yugo
Del esclavo
Como un bravo
Sacudí.

Que es barco mi tesoro
Es mi Diós la libertad,
Mi ley, la fuerza y el viento,
Mi única patria, la mar.

A la voz de : barca viene !
Es de ver
Como vira y se previéne
A todo trapo a escapar :
Que yo soy el rey del mar
Y mi furia es de temer.

En las presas
Yo divido
Lo cojido
Por iguál :
Solo quiero
Por riqueza
La belleza
Sin rival.

Que es barco mi tesoro
Es mi Diós la libertad,
Mi ley, la fuerza y el viento,
Mi única patria la mar.

Son mi musica mejor
Aquilones,

Par les grands écrivains que nous avons nommés, le mouvement littéraire de 1833 à 1843 se trouve très-suffisamment caractérisé ; il nous serait facile de citer encore une assez longue série de talents d'un ordre secondaire qui se manifestèrent à cette époque ; mais comme ils reparaissent sous les années postérieures, il est plus à propos de les rapporter au règne d'Isabelle II. C'est à ce titre qu'il faut réserver pour cette période l'auteur dramatique Rubi, le jurisconsulte Pacheco, le poëte Ventura de la Vega, les publicistes Donoso Cortès, Fermin Caballero et tant d'autres; leur nombre, sinon le mérite de leurs œuvres, suffit déjà à prouver que le mouvement commencé après 1830 produisit d'excellents résultats, qu'il excita l'activité des cerveaux, et répandit dans une nouvelle couche le goût des belles-lettres réservé autrefois à une classe très-peu nombreuse de la société.

Autant d'éléments nouveaux, autant de bienfaits

El estrepito y temblor
De los cables sacudidos,
Del negro mar los bramidos
Y el rugir de mís cañones.

Y del trueno
Al son violento,
Y del viento
Al rebramar
Yo me duermo
Sosegado,
Arrullado
Por el mar.

Que es barco mi tesoro
Es mi Diós la libertad,
Mi ley, la fuerza y el viento
Mi única patria, la mar.

dus au triomphe de la révolution. Cependant ne nous enthousiasmons pas trop ; il y eut quelque chose de très-factice dans le mouvement littéraire de cette époque ; on ne le sent que trop dans la pensée qui va suivre, et qui est émise par un témoin oculaire, Mesonero Romanos :

« L'émancipation de la pensée libre de toute censure, l'accroissement de vitalité et d'énergie qui se manifeste dans les époques de troubles politiques, de discussion et de lutte, la vigueur et l'enthousiasme d'une jeunesse ardente, passionnée, qui venait figurer dans un monde agité par de nouvelles idées ; l'éclat dont elles brillaient, les promesses que le culte des lettres faisait concevoir d'un magnifique avenir, toutes ces causes réunies produisirent dans notre jeunesse une excitation fébrile pour la gloire politique, littéraire, artistique, pour toute espèce de gloire, ou plutôt pour toute réputation et pour toute popularité.

« Mais ce spectacle noble et désintéressé dura peu ; en même temps que chez les écrivains et les poëtes se développaient l'orgueil de la gloire, l'ambition et le désir d'atteindre de grandes jouissances dans les hautes positions, l'habitude que prit le gouvernement de leur dispenser une protection excessive étouffa l'avenir littéraire à force d'honneurs et d'emplois, peupla les ambassades et les ministères de poëtes et de romanciers ; et ce qui est pis encore, c'est qu'avec cette brillante perspective on vit apparaître dans le monde littéraire toute une phalange de faux esprits, prêts à ne conquérir ni lauriers, ni palmes, mais de grandes charges, de belles décorations, avec des couplets mal fabriqués, des discours échevelés, et des requêtes misérables sous forme de nouvelles. »

LIVRE TROISIÈME

DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE PENDANT LE RÈGNE D'ISABELLE II (1843-1868) ET DEPUIS LA RÉVOLUTION DE SEPTEMBRE JUSQU'EN 1875.

CHAPITRE PREMIER

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE

Le règne d'Isabelle II se signale surtout par une grande tentative de réaction néo-catholique. — Secousse de 1854-1856. — Développement soudain des affaires industrielles. — Découragement du pays après 1865. — Révolution de 1868. — L'opinion des Espagnols sur le protestantisme est beaucoup modifiée. — De la nécessité d'un Voltaire espagnol. — Trois catégories d'écrivains : Les néo-catholiques, les doctrinaires, les démocrates républicains.

Après le mouvement littéraire que nous venons d'étudier, l'Espagne ne compte plus parmi les pays qui s'enfoncent de jour en jour dans les voies de l'ignorance et du fanatisme. Elle a été transformée par l'esprit de la révolution.

Si à partir de 1843, et pendant le règne d'Isabelle II, sa vie n'est pas encore celle des grandes sociétés de France, d'Angleterre, d'Allemagne, avec cette agitation qui les fait incessamment progresser, du moins

ce n'est plus ce sommeil de plomb sous lequel elle s'endormait jadis.

L'Espagne est arrêtée dans son essor par la gêne, la pauvreté, l'ignorance; sans doute; mais aussi elle est éveillée, elle entrevoit de nouveaux horizons.

Dès le commencement du règne, quand la reine était encore trop jeune pour avoir une volonté par elle-même, les hommes d'État qui l'entouraient, sortis presque tous de la république des lettres, organisèrent dans un sens libéral le régime et le plan d'études de l'Université. Ce grand service fut rendu à son pays en 1845, par M. Pidal, aidé de l'auteur dramatique Gil y Zarate.

Jaloux de se faire accepter par une population qui avait si justement à se plaindre de lui, le parti modéré cherchait encore à cette époque à mériter le pouvoir par des réformes utiles; il ne resta pas longtemps dans cette féconde direction. Bientôt la division se mit dans ses rangs; un malheureux esprit de réaction cléricale, appelé néo-catholicisme, quoiqu'il n'eût absolument de nouveau qu'une exagération des dogmes les plus contraires à la raison, s'empara du palais, domina les classes supérieures, et tendit à arrêter ce bel élan qui entraînait le pays à de meilleures destinées.

De 1846 à 1854, nous assistons à ce curieux spectacle. Tandis que le pays profite peu à peu de l'impulsion donnée par la vente des biens de mainmorte, de la liberté de la presse, de la propagation des idées de la révolution française, de l'introduction des capitaux étrangers, des grandes inventions industrielles qui viennent du dehors, des découvertes des sciences, dans le sein de ce même parti libéral qui avait contri-

bué à fonder le trône constitutionnel d'Espagne, on voit se former un élément impur. Les mêmes coteries cléricales, dont le pays avait cru se délivrer à toujours en repoussant don Carlos, reparaissent au palais de Madrid : des confesseurs comme le père Claret, des illuminées comme la sœur Patrocinio, viennent rappeler les plus mauvais temps de Charles II. Tout ce monde est encore peu puissant ; il ne domine pas, mais il pénètre partout, et cherche à ranimer dans les classes inférieures un fanatisme mal éteint.

Par une heureuse secousse, due au mécontentement d'une certaine partie de l'armée espagnole, la nation parvient, en 1854, à se délivrer du mal qui la menaçait au cœur. On peut croire un instant que, sous la direction d'Espartero et d'O'Donnell, elle va être guérie du néo-catholicisme ; mais elle ne sait pas grouper en un faisceau les éléments au moyen desquels elle aurait pu reprendre possession d'elle-même. Les hommes de l'union libérale, les progressistes et les démocrates ne s'entendent pas pour constituer un gouvernement. O'Donnell profite de leur désarroi pour faire un pacte avec une partie des anciens modérés, et il rétablit, en 1856, la reine dans l'intégrité de son ancien pouvoir, sous la condition tacite d'être chargé lui-même de la direction des affaires.

Le palais, en effet, avait d'abord senti la nécessité de transiger avec un personnage de cette taille ; puis dès que le premier moment de peur fut passé, il revint à ses anciens errements ; on le vit bientôt rendre l'autorité à l'ancien parti modéré, avec l'arrière-pensée de retourner, si faire se pouvait, aux chefs les plus marquants de la réaction néo-catholique. Pendant douze années, de 1856 à 1868, c'est ce système de bas-

cule qui caractérise toute la politique espagnole et influe sur la marche de la société ; O'Donnell et l'union libérale, quand ils occupent le pouvoir, montrent de meilleures dispositions pour les idées modernes, donnent un peu plus de latitude, sont moins hostiles à la liberté. En revanche, les modérés, dès qu'ils se saisissent de l'autorité, favorisent au contraire de plus en plus la réaction néo-catholique, salarient les écrivains qui abandonnent la voie du progrès et du développement intellectuel, pour glorifier les avantages de la vieille foi et de l'ignorance, permettent à l'intrigue de s'installer en souveraine dans les édifices royaux et livrent le pays tout entier à la merci d'un clergé aussi despote que superstitieux.

Cet état de choses se combine, d'une part, avec la dissipation et les mauvaises mœurs dont le palais offrait le scandaleux spectacle ; et, d'autre part, avec le développement inusité que prennent, jusqu'en 1865, les affaires industrielles. La plus grande partie du pays après 1856 se consacre avec ardeur à la création de sociétés nouvelles, pour la construction des chemins de fer, l'exploitation des mines, l'établissement d'usines à gaz, de fabriques de tout genre. On n'entendait parler que de millions. Il semblait que d'un coup l'Espagne allait devenir aussi riche, aussi opulente que l'Angleterre et la France : mais tout était factice. Il fallut bientôt revenir du beau rêve par lequel on s'était laissé bercer ; la plupart des sociétés reposaient sur des bases fragiles. Elles s'affaissent à la première crise ; le canon de Sadowa, en éloignant de la Péninsule tous les capitaux européens, brise les espérances trop vite conçues, et ramène les Espagnols à la réalité de leur misère. Désillusionnés dans leur es-

pérance d'arriver à la fortune par le travail et le crédit, ils reviennent alors à leurs anciens goûts d'aventures, ils se lancent dans la lecture des romans de Fernandez y Gonzalez.

C'est le prélude d'une nouvelle révolution ; elle éclate en 1868, et vient par malheur avant que le parti républicain eût eu le temps de s'établir et de s'organiser pour recueillir l'héritage de la monarchie constitutionnelle.

Dès que la faction ultra-montaine se vit, par la chute de la reine Isabelle, éloignée de la direction de la société espagnole, elle ne songea plus qu'à recouvrer sa puissance au moyen de la guerre civile. De là cette terrible lutte intestine, qui dure encore aujourd'hui, et qui a vraiment commencé le jour où le père Claret et la sœur Patrocinio ont été, comme ils le méritaient, chassés de la Péninsule.

Le prince Amédée, qui occupa un instant lé trône, n'était nullement favorable à la réaction néo-catholique; il eut le bon esprit de la tenir toujours à distance du palais : ce n'est pas pour avoir favorisé les passions cléricales qu'il s'est trouvé dans la nécessité de se retirer ; entre les partisans du vieux dogme et les défenseurs des idées modernes qui concluaient à la république, il était condamné à l'isolement au milieu d'un peuple pour lequel il n'était qu'un étranger.

La tentative faite pour constituer une république espagnole n'a pas réussi cette fois-ci : ce n'est qu'un premier essai. Un nouvel effort sera plus heureux et sera certainement récompensé par le succès. Pourquoi ce qui réussit dans toutes les colonies de l'Amérique du Sud ne s'établirait-il pas aussi dans

la métropole ? il s'agit d'une même race, agitée des mêmes passions, dominée par les mêmes sentiments.

Il n'y a pas à craindre, sous le régime républicain, plus d'agitation qu'il n'y en a eu sous la monarchie représentative : à la lutte des partis, celle-ci ne fait qu'ajouter les intrigues de palais. Quant à la prédominance malheureuse de l'élément militaire, elle est aussi à craindre avec un système politique qu'avec l'autre.

Depuis l'avénement du jeune Alphonse XII, le parti néo-catholique, si abattu par la révolution de 1868, aperçoit devant lui un nouvel avenir; il voudrait reprendre possession du palais et avec lui rétablir sa domination; mais il trouve jusqu'ici quelque résistance dans les dispositions de l'Union libérale. Quelle sera vis-à-vis l'Église la conduite du jeune prince, quand il va commencer à penser et agir par lui-même? Toutes ses flatteries à la cour de Rome, toutes les concessions faites au clergé, ne sont pas des augures bien favorables. Que les écrivains espagnols se gardent de glisser dans le piége où les a fait tomber la protection du palais pendant tout le règne d'Isabelle II.

Chercher l'avenir dans le Syllabus, l'infaillibilité papale et le culte du Sacré-Cœur ! Est-ce là un but qu'une nation puisse se proposer?

Dans la revue que nous allons faire des diverses notabilités qui se sont signalées en Espagne depuis 1843, nous aurons à constater un effort constant de réaction néo-catholique, qui ne pouvait rien produire de sérieux, parce qu'il était contraire à la marche progressive de la civilisation. C'est que dans les sphères officielles, il n'y avait pour les littérateurs, de protec-

tion, de réputation, de dignités, que quand ils consentaient à orner leur cou de ce triste collier de misère et d'ignorance ! La reine et son entourage n'honoraient que les Fernan Caballero et les Trueba, parce qu'ils préconisaient et chantaient ouvertement la vieille foi, celle qui abdique entièrement entre les mains des prêtres. Campoamor, tout modéré qu'il fût, avait des tendances panthéistes ! Horreur !

Ce qui a rendu plus dangereuse qu'à aucune autre époque, et qu'en tout autre pays, cette disposition du palais, c'est que la littérature était peu à peu devenue une vraie profession. On avait pris l'habitude dans la période précédente, comme l'a si bien montré Mesonero Romanos, de la considérer comme le premier échelon pour toutes les fonctions politiques et administratives : elle se combinait très-curieusement avec le mal social par excellence, l'empléomanie. Quelques individualités seules cultivaient les lettres par simple goût d'amateur : le plus grand nombre des lettrés en avait fait une carrière, et ils se faisaient les uns aux autres une très-rude concurrence.

De leur côté, en voyant croître le pouvoir de la presse et du livre, en observant que de nouvelles couches sociales commençaient à s'intéresser aux diverses publications, et en se voyant hors d'état de maintenir une censure inflexible, les défenseurs du principe d'autorité espéraient se maintenir par l'imposition d'un même programme à tous les ambitieux.

Le résultat le plus funeste de l'influence exercée par le palais sur la littérature pendant le règne d'Isabelle II, c'est qu'il l'a détournée du vrai problème qu'elle doit poursuivre et que nous avons signalé : la

transformation de l'expression à donner au sentiment religieux, pour le concilier avec les découvertes des sciences et les exigences de la raison moderne.

Il y avait d'autant plus de danger à ne pas préparer cette transformation, que le fanatisme et la superstition ont, comme nous l'avons déjà dit, des racines très-profondes en Espagne.

La masse de la population n'a pas compris toute la portée du mouvement commencé au dix-huitième siècle; elle continue dans la plupart des provinces à concilier une profonde haine du clergé avec un très-grand respect pour la religion catholique. Les mesures prises contre le clergé sont généralement populaires: il n'en est pas de même de ce qui est contraire à la foi catholique. On se souvient toujours trop que le sentiment national a été uni, pendant des siècles, à l'idée de la prédominance absolue du catholicisme dans le monde.

Beaucoup d'Espagnols, quand ils parlent avec un étranger libre-penseur, affectent avec lui un scepticisme et une indifférence absolus: qu'ils passent devant une madone révérée, ou voient défiler le saint viatique, ils se mettront à genoux, feront le signe de la croix et sauront mauvais gré à celui qui leur reprochera leur inconséquence.

La crainte de l'enfer, si longtemps prêchée, domine peut-être encore le fond des esprits. L'Espagnol a cru positivement aux flammes éternelles : le souvenir de cette terreur pèse sur son imagination.

Il y a dans les populations une véritable horreur pour la controverse religieuse : on supporte volontiers les étrangers ; on leur laisse mener le genre de vie qui leur convient : peu importe qu'ils n'aillent point

à la messe, qu'ils ne pratiquent pas de religion. Mais qu'ils ne s'avisent pas de tourner en ridicule un dogme, une pratique quelconque, ils deviennent de suite odieux : ils sont traités en ennemis.

On a tellement répété aux masses que la plus grande hérésie consistait dans l'examen du problème religieux, qu'encore aujourd'hui elles n'osent jeter le moindre regard sur la révélation ; il leur est plus facile de l'entendre nier que contester.

Sur la scène espagnole, on peut exposer maintenant les types des moines les plus criminels, des directeurs de conscience les plus hypocrites. Mais si le beau drame de Calderon, *le Chemin de la croix*, vient à être représenté, un frisson circule dans la salle. La fibre nationale par excellence est mise en mouvement.

On sent que l'Espagne, en dehors de l'idée catholique, n'a pas trouvé pour elle-même de raison d'être ; elle n'a en dehors de ce trait spécial rien qui la distingue des autres nationalités.

Il faut avoir vécu dans ce pays pour apprécier combien le catholicisme est mêlé à toute la vie du peuple ; sans parler de tous les actes importants, baptême, mariage, enterrement, qui se célèbrent exclusivement à l'église, l'Espagnol, dans toutes les circonstances graves, fait intervenir un saint ou une sainte. Comme le païen antique, qui s'adressait à Bacchus, à Vénus ou à Mercure, le paysan de la Castille, de la Manche, de Murcie ou de Valence, invoque encore le saint spécial sous l'invocation duquel est élevé le clocher de son village ; il se met en communication directe avec lui pour ses désirs, ses craintes, ses espérances, ses angoisses. En cas de maladie, il baise des reliques qu'on lui a appris à révérer, et se confie plus dans le

prières du saint auprès du Très-Haut, que dans les conseils de la science.

Les fêtes champêtres (*romerias*), qui jouent un si grand rôle dans sa vie, ont lieu au jour consacré au saint du village ; les pieuses légendes sont plus répandues que les événements mêmes de l'histoire nationale. On tient pour vraie la béatification de certains personnages, telle qu'elle est proclamée par l'Église. Ceux-ci s'en vont au ciel, protégent efficacement quiconque les adore et punissent quiconque les néglige.

Cette foi est généralement si simple, si naïve, qu'alors même qu'elle inspire un certain dédain, elle frappe par sa franchise.

Il ne faut pas oublier que l'absence de prévoyance, la disette de capital ont mis depuis des siècles la plupart des Espagnols dans un état de dépendance absolue ; ils n'ont pas la persévérance, l'énergie de caractère suffisante pour se mettre en lutte avec la nature, pour la ployer à leurs besoins, pour la vaincre et s'en faire un instrument de progrès et d'amélioration. Ils aiment mieux compter sur une Providence bienfaisante, qui, pour prix de leur foi, les sauvera de tous les dangers. Tant que cette Providence est venue sous la forme des galions d'Amérique, tout allait bien. Aujourd'hui, la décadence et l'appauvrissement, parallèles à l'enrichissement et à la grandeur des autres peuples, sont un terrible argument contre la foi antique.

L'Espagne va se pénétrant de son infériorité ; elle en recherche les causes ; qu'elle arrive à se persuader que tous ses maux viennent de sa superstition. Nul doute qu'elle ne brise l'idole, mais il faut qu'elle en acquière la conviction par elle-même.

Le point le plus délicat de la religion du catholique espagnol, c'est son adoration pour la Vierge Marie; c'est là ce qui est entré le plus profondément dans le cœur de la population. Aussi, l'attaque violente qui a été prononcée dans les Cortès, après la révolution de 1868, contre la virginité de Marie par le député *Suñer y Capdevila*, est-il un fait de la plus haute gravité. Jamais à aucune autre époque, semblable attaque n'eût pu être tolérée en Espagne. C'est la preuve qu'on y peut désormais tout dire. L'arche sainte a été ouverte.

On ne peut se faire une idée en France de la douleur avec laquelle certains Espagnols assistent à la chute de leur croyance : c'est leur cœur même qui se fend. Ils ne peuvent résister, mais ils souffrent. Il leur semble que c'est la vie même qu'on leur enlève.

Aussi là, plus que partout ailleurs, la littérature a-t-elle une grande mission à remplir; il lui appartiendrait, non pas, comme l'ont compris les écrivains officiels sous Isabelle II, de chercher à ressusciter un cadavre, mais de suppléer par la propagation des lumières à tous les vieux enseignements de la tradition.

Quel malheur que, depuis 1845, il ne se soit pas formé en Espagne un grand écrivain, capable d'agir sur les esprits, bien pénétré des mœurs et des habitudes sociales, s'élevant lui-même au-dessus de toutes les superstitions et de tous les préjugés, sachant les condamner par le rire ; aiguisant la raison, sans jamais froisser le cœur ; épurant à la fois et l'enthousiasme de don Quichotte, qui aspire à trop de perfection, et le matérialisme de Sancho Pança, dont les appétits sont par trop grossiers, et l'ambition de Gil Blas, dont la conscience est par trop élastique ! C'est une

espèce de Voltaire que j'appelle ; sans lui demander les mêmes qualités, je voudrais qu'il en eût d'aussi belles : il lui faudrait encore plus de chaleur de cœur, pour se mettre en contact avec ses compatriotes; les commencements seraient difficiles, mais s'il touchait la corde, quel succès! Il rendrait un peuple entier à l'humanité : tant qu'elle reste dans l'état actuel, qui est une ignorance volontaire, on peut dire que la grande masse du peuple espagnol n'existe pas.

La révolution de septembre 1868 a eu sur l'Espagne une destinée toute particulière, et dont les conséquences se feront sentir avec le temps. On peut dire que jusqu'alors le protestantisme n'était pas connu ni compris dans la Péninsule : on le dédaignait, on le haïssait, sans connaître ni ses tendances ni sa manière d'être.

A aucune des périodes révolutionnaires où il aurait pu se propager (1808-1814, 1820-1823, 1834-1836, 1840-1843, 1854 à 1856), il n'a pu être jugé : trop occupés des questions politiques, les esprits ne songèrent pas alors à revoir leur catéchisme religieux : ils considéraient comme une véritable infamie l'acte de modifier en quoi que ce fût la foi léguée par la tradition.

Mais, après 1868, la Constitution est venue changer les rapports de la nation avec le catholicisme ; elle a sagement établi la liberté des cultes, la concurrence des religions.

Que s'est-il passé ? Il s'est ouvert à Madrid des temples protestants, et il n'est pas sans intérêt de recueillir la première impression que leur ouverture a produite sur les Madrilènes. Nous pouvons en parler, car nous étions nous-même spectateur, et c'est d'un

spectacle auquel nous avons assisté que nous pouvons rendre compte à nos lecteurs.

La population madrilène a écouté avec empressement la doctrine protestante telle qu'elle lui fut alors prêchée. Cette doctrine avait pour elle tous les attraits de la nouveauté.

Les femmes surtout allaient l'entendre avec curiosité : elles étaient plus assidues que les hommes. Comme elles étaient habituées à des sermons ridicules, pleins de mensonges historiques, où dominaient surtout la crainte de l'enfer et l'adoration des saints et saintes, elles étaient très-étonnées de n'entendre que des règles de morale pure et un appel à leur bon sens. Elles s'attendaient à des opinions qui choqueraient tous leurs points de vue : elles trouvaient quelque chose d'un peu froid, il est vrai, mais si différent de l'idée qu'on leur avait donnée du protestantisme, qu'elles restaient tout étonnées.

Elles n'ont pas été enthousiasmées, séduites; mais leur esprit a été très-prévenu en faveur des idées morales qui leur ont été soumises.

Elles ont vivement reproché à leur clergé d'avoir injustement excité leur haine contre des hérétiques qu'elles trouvent très-raisonnables et très-sensés.

Voilà l'impression qu'elles manifestaient le plus généralement à la sortie des temples.

Si donc, au lieu de renouveler de vieilles querelles théologiques sur des points où la controverse ne peut que s'égarer, les ministres protestants savent s'entendre pour limiter leur enseignement à la partie morale du christianisme, ils peuvent conquérir de l'autorité de l'autre côté des Pyrénées. Quelque chose de simple, de sérieux, d'élevé comme la doctrine de

Channing, mis brutalement en opposition avec des raffinements de superstition et des pratiques exagérées, peut produire par l'antithèse un effet très-saisissant.

On ne peut disconvenir que la simplicité du culte protestant ne convient guère aux populations méridionales éprises de la magnificence des églises romaines; le temple paraîtra toujours mesquin en face des belles cathédrales élevées par la foi du moyen âge.

Et pourtant c'est tout à fait au Midi, parmi les caractères les plus impressionnables, sous le beau ciel de l'Andalousie que le protestantisme a fait le plus de prosélytes. Comment expliquer ce phénomène, qui en réalité n'a pas une trop grande importance à cause du petit nombre des convertis? Nous l'attribuons, pour notre part, à la présence de riches familles protestantes établies à Jerez, à Cadix, à Malaga. Elles exercent autour d'elles un rayonnement d'autant plus étendu, qu'elles disposent de plus de capitaux à côté d'Andalous toujours imprévoyants et pauvres comme Job. Quoi d'extraordinaire qu'elles se soient inféodé quelques consciences, rattaché quelques partisans, là où elles apportaient le bien-être matériel, en même temps qu'elles donnaient de bons exemples moraux?

La réaction néo-catholique est le trait le plus saillant de la période littéraire que nous examinons ; on en trouve les traces partout : dans le roman avec Fernan Caballero, Trueba; dans la poésie avec Selgas, Arnao; au théâtre avec Rubi, à la tribune avec Donoso Cortès; elle voudrait dominer dans la presse, s'emparer de toutes les chaires.

Les écrivains, fils des doctrinaires de 1830, osent à peine lutter ouvertement contre elle; ils seraient

plutôt disposés à pactiser; leurs œuvres se ressentent d'une incertitude, d'un malaise qui leur enlèvent toute vigueur, tout caractère. Alarcon dans le roman, Ayala au théâtre, représentent bien cet élément social tiraillé par le passé, attiré par l'avenir, qui voudrait conclure et s'arrête devant la crainte du désordre, et devant les avantages personnels qui peuvent résulter du concours prêté aux classes dirigeantes de la société. Aussi ces écrivains n'aiment à produire rien qui soit populaire : ils ne travaillent que pour une classe très-réduite; leurs œuvres sortent à peine d'un cercle très-étroit; ils satisfont généralement les besoins intellectuels de leurs compatriotes, en s'appliquant seulement à adapter à leur milieu social les œuvres de doctrinaires français, incapables comme eux d'arriver à aucune conclusion.

Si la force, la vigueur, l'élan et l'énergie se retrouvent quelque part, c'est seulement dans les écrivains qu'anime le souffle populaire : chez ceux-là le sentiment est bon, l'inspiration est énergique, mais la direction manque tout à fait à leur esprit : ils oscillent entre des forces différentes, l'individualisme et l'association, le fédéralisme et l'unité nationale, croyant absolument devoir prendre parti pour l'une ou pour l'autre. Quelques-uns ont la prétention d'arracher les masses à la domination du clergé, sans toucher le problème religieux, sans modifier les dogmes, sans rien changer à ce qui a fait la gloire et la puissance de leur pays. D'autres voudraient faire croire qu'on peut absolument se passer de religion, dans un pays où le sentiment religieux est très-puissant, car il prend sa source dans le tempérament de la race, dans l'aspect de la nature et dans les condi-

tions mêmes du climat. Que résulte-t-il de ces contradictions? Que malgré le talent d'un grand orateur, don Emilio Castelar, malgré les efforts de journalistes ardents et infatigables, les démocrates républicains ont peine à prendre possession d'une souveraineté qui leur appartient légitimement. C'est à eux à trouver dans leur sein l'ensemble général de doctrines et d'idées qui convient à leur nationalité; tant qu'ils ne l'auront pas trouvé, ils ne pourront aspirer à la direction réelle de la société.

Puissent-ils dans la période qui va s'ouvrir prendre la première place dans toutes les branches de la littérature, et s'emparer du roman, de la tribune, des chaires, de la presse! c'est là d'abord où il faut triompher si l'on veut, plus tard, être maître du gouvernement et décider des institutions de son pays.

CHAPITRE II

LA POÉSIE

I. Don José Zorrilla. — II. Don Ramon Campoamor. — III. Ventura de la Vega. — IV. Les académiciens poëtes. Nouvelle génération : José de Selgas, Manuel de Palacio.

I

ZORRILLA (DON JOSÉ).

Nous avons eu soin de signaler les débuts de don José Zorrilla dans la carrière littéraire, lors des funérailles de Larra en 1837. C'était en effet un poëte qui se révélait ce jour-là à la nation espagnole; il avait à peine vingt ans; du premier coup il atteignait à la célébrité. Il était d'une excellente famille, avait reçu une bonne éducation littéraire à Madrid, artistique à Tolède, au milieu des ruines de cette extraordinaire cité. Son père avait occupé dans l'administration une position élevée. Tout souriait à ce nourrisson des Muses. Quel fruit allait-il donner? Quelles espérances réaliserait-il?

Hélas! nous l'avons déjà dit. Triomphant trop tôt, avant même d'avoir déjà produit, il n'eut pas assez

de force d'esprit, assez de maturité de jugement pour résister aux changements d'opinion qu'amenèrent les révolutions successives dont Madrid fut le théâtre, de 1837 à 1843 ; il se laissa pénétrer dès l'origine jusqu'à la moelle par le sentiment de découragement qui avait poussé Larra au suicide, et lorsqu'avec la déclaration de la majorité de la reine Isabelle, la réaction reprit définitivement le dessus, il crut que sa mission de poëte consistait tout simplement à reprendre le ton du vieux romancero espagnol en habillant à la moderne les vieilles ballades et les légendes de la grande lutte des chrétiens contre les Maures.

Quant aux aspirations libérales de son époque, à ses tendances républicaines et démocratiques, à ses efforts pour secouer le joug d'un catholicisme suranné, il eut la prétention de les passer sous silence, de les fouler impitoyablement aux pieds. A quoi bon de nouvelles perspectives, de nouveaux points de vue ! Rien n'a changé dans le monde ; nous en sommes toujours à la grande guerre de l'Islam. N'est-il pas plus pittoresque, plus intéressant de réparer les ruines, et de reconstruire les vieux palais tels qu'ils servaient aux rois Goths et aux premiers monarques de Léon et de Castille, que de songer à une foi nouvelle, que d'éveiller les sentiments et les impressions poétiques qui doivent jaillir des nouveaux progrès des sciences et de la civilisation ?

Salué, reconnu, admis comme le grand poëte du règne d'Isabelle II, Zorrilla est bien l'incarnation la plus complète de tout ce qu'il y a eu de triste, d'impuissant, de transitoire dans la direction qui, sous ce long système (1843-1868), a été donnée aux esprits.

Un néo-catholicisme faux, sans inspiration, sans foi sincère; une admiration incessante des vieilles traditions fermant la porte à toute méditation forte et sérieuse; le cri du cœur exclusivement suscité par les souvenirs d'époques à jamais passées et qui méritaient seulement d'être oubliées, voilà pour le fond; dans la forme, au contraire, toutes les licences qu'on se refusait volontairement dans le domaine du cœur et de la raison; dédain de toutes les règles de la versification et de toute la poétique; le romantisme enfin se jugeant tout permis, à condition d'accumuler ses couleurs, de faire miroiter des facettes, de créer de l'effet.

C'est lorsqu'on se met à examiner d'un seul coup d'œil l'œuvre entière de Zorrilla, lorsqu'on cherche à bien se rendre compte de ses écrits, de la tendance de ses vers, qu'on s'aperçoit combien les sentiments qu'il a remués cadrent peu avec ceux qui nous agitent; on voit qu'il s'est tenu systématiquement en dehors du monde vivant; il est toujours dans le passé et dans un passé à jamais évanoui.

Ses compositions les plus estimées sont des stances à l'instar de celles des romanceros; ce sont des récits en vers racontant des duels, des tournois, quelque épisode des interminables guerres entre chevaliers chrétiens et galants sarrasins; ils sont réunis sous ce titre qui en indique bien la nature et le caractère : *Cantos del trovador*.

Se propose-t-il de doter son pays d'un poëme épique! Le sujet qu'il choisit, c'est *Grenade*, c'est le combat de la Croix et de la Demi-Lune.

Aspire-t-il à la gloire d'auteur dramatique, veut-il partager les honneurs des Lope de Vega et des Cal-

deron? Ses arguments sont les mêmes qui auraient plu aux écrivains de l'âge d'or; pour lui rien n'a changé, rien ne s'est modifié. Voici les titres de ses principales pièces : *El Zapatero y el Rey* (le Cordonnier et le Roi), *le Poignard du Goth*, *Sancho Garcia*, *la Meilleure raison, c'est l'épée*, *le Cheval du roi Sancho*, *l'Alcalde Ronquillo*.

Au-dessus de tout se dresse le *Don Juan Tenorio;* ce type de séducteur espagnol, libertin effronté, sans cœur ni conscience, ayant peur de l'enfer au dernier jour de la vie, et prétendant à force d'audace et d'arrogance rendre supportables chez lui tous les vices, même les plus répugnants.

On peut dire que le côté vraiment moral n'existe point pour Zorrilla : il n'y a que la corruption ; le sort, la fatalité jouent dans ses écrits un rôle démesuré. Quand on ne donne pas à la justice la part qui lui appartient, quel autre ressort dramatique invoquer qu'un vain hasard ou un aveugle fatalisme!

On peut représenter à l'avance le caractère du principal héros qui apparaît dans toutes les compositions de Zorrilla; il est brave, il est beau, arrogant dans son port et ses manières, plein de sérieux, sympathique à l'excès, amoureux, jaloux de son honneur; mais ne lui demandez jamais d'être prudent, juste, réservé, conséquent, probe dans la grande et haute acception du mot.

Chose curieuse : à côté d'une grande prétention à la réalité dans le costume et dans l'expression des sentiments, il n'y a aucune préoccupation de la vérité; pour arriver à des tableaux d'un effet saisissant on passe par-dessus toutes les invraisemblances.

Zorrilla a beaucoup écrit; ses œuvres complètes se

composent déjà de plus de quinze volumes ; eh bien ! malgré cette énorme production, on pourrait presque affirmer qu'il n'a pas encore écrit une seule œuvre bien complète avec ses caractères bien dessinés, son dénoûment bien ordonné ; quand il s'assied à sa table de travail, on raconte qu'il a l'habitude de se mettre face à face d'une muraille tout à fait nue, et là il oblige l'inspiration à venir. Dès qu'elle arrive, il cède, et, sans exercer le moins du monde son jugement et sa raison, il livre au papier toutes les conceptions de son esprit. C'est son imagination qui commande ; elle flotte et il la laisse flotter tout à son aise ; aussi n'y a-t-il pas lieu de lui reprocher beaucoup de fautes de transpositions, de locutions hasardées qui abondent dans ses œuvres. Parfois des idées d'autrui, des vers d'un autre poëte de ses amis, même des strophes composées par lui à d'autres époques, viennent s'imposer à sa mémoire ; ne croyez pas qu'il les repousse, il les accueille au contraire, les intercale dans sa composition, et se déclare satisfait uniquement parce qu'il a achevé à l'heure et au jour fixés la tâche qu'il s'était primitivement imposée.

Pour se reposer, il lui faut des genres de récréation où la contention de l'esprit soit absolument nulle ; on raconte de lui qu'il a toujours aimé les récréations les plus habituelles à l'enfance ; il fait des exercices gymnastiques, joue avec des singes, donne la corde à des caisses de musique, ou tire au pistolet pendant de longues heures.

Donner à des lecteurs français une idée de la manière de ce poëte est bien difficile, car si l'on va au fond des choses, il s'adresse encore bien plus à l'oreille qu'à l'esprit et au cœur ; il semble que son effort

principal consiste à imposer par l'abondance des images, la magie des grands mots, l'évocation de tous les souvenirs historiques de nature à agir sur l'imagination.

Nous avons cependant cherché à traduire quelques strophes de son poëme *la Croix et la Demi-Lune;* c'est la description de l'Andalousie. Nos lecteurs le verront là sous son aspect le plus séduisant, et parviendront peut-être à comprendre comment avec si peu de valeur il a pu atteindre une si éclatante renommée :

« Je vais vous parler de l'enceinte magique, de cette terre par eux habitée; vous saurez tout ce qu'elle contient dans son labyrinthe de jardins et de palais; vous apprendrez combien, à force de larmes et de sang répandu, elle est devenue fertile, comme elle féconde aujourd'hui les plantes les plus rebelles, et comme elle poétise les faits les plus grossiers.

« Là vous verrez s'élever, comme à Babylone, de larges terrasses sur des voûtes d'albâtre et d'or, et se dresser au-dessus de ces voûtes des cèdres et des sycomores; le svelte palmier à côté du pin noueux, le tilleul parfumé tout auprès du doux platane; les fines racines du large aloès au milieu des rosiers, et le brillant citronnier entre les nopals.

« Là vous verrez vivre un peuple primitif, moitié pasteur, moitié guerrier : vous verrez le rude laboureur actif se transformer avec honneur en chevalier. Vous assisterez aux luttes du véloce numide avec le lourd cavalier d'acier; vous les verrez tous deux, après le combat, signer ensemble des trêves étranges pour rompre des lances et courir sus aux taureaux.

« Là vous verrez de beaux palais royaux, construits pour la guerre et le plaisir; sur leurs murailles, en riches caractères, peints au cobalt, incrustés dans la nacre, sont gravés le nom de leur dieu et de leurs femmes, qu'ils unissent ensemble par un même lien à la fois sacré et chevaleresque. Il n'y a rien sur cette terre qui leur a appartenu qui ne vienne témoigner en leur faveur.

« Là, tous les oiseaux font leur nid à la même époque : là toutes les fleurs s'ouvrent en un même jour : à côté de l'alouette rapide l'aigle pesant, auprès du myrte l'œillet aux cent couleurs. Tous les parfums embaumés que les navires nous apportent de l'Orient s'y respirent à profusion : le sol produit des fruits délicieux, et au fond des forêts sont enfermées des mines précieuses.

« Là, enfin, sous ce ciel transparent dont les Africains firent leur Éden, vous trouverez tout vivant cet être idéal, la femme aux contours plus qu'humains, aux yeux de feu, au cœur ardent, au pied mignon, aux mains nacrées, qui ne se retrouve plus que dans les anciennes contrées arabes, redevenues espagnoles. »

Il n'est pas étonnant, après les promesses qu'il avait fait concevoir et la direction par trop archaïque qu'il donna à ses œuvres, que Zorrilla n'ait pas tardé à se dégoûter comme Larra du séjour de Madrid ; soit qu'il n'y trouvât pas un théâtre suffisant pour son ardente ambition, pour ses aspirations à la gloire ; soit peut-être qu'il fût mécontent lui-même de s'être trop facilement détaché des sentiments actuels de ses compatriotes dont il épousait la gloire passée et non le malheur présent, il abandonna, un peu avant 1848, le séjour de l'Espagne, et alla d'abord s'établir à Paris. C'est là qu'il composa son poëme épique pour lequel furent entonnées toutes les trompettes de la Renommée dans la péninsule hispanique où certes il n'en manque point.

Plus tard il se dégoûta même de l'Europe, et nous le voyons s'établir dans le nouveau continent, au Mexique. Peu mêlé aux événements de ce pays, il eut cependant la faiblesse de méconnaître le sentiment national de ceux qui lui avaient donné l'hospitalité en acceptant les fonctions de lecteur de l'empereur

Maximilien. Par le peu qu'il a produit dans les derniers temps, il ne semble pas que le séjour de l'Amérique ait été bien favorable à son inspiration poétique.

De toutes les compositions de Zorrilla, c'est certainement son drame religieux fantastique de *don Juan Tenorio* qui a acquis la plus grande popularité ; c'est qu'il a ce mélange de libertinage scandaleux et de mysticisme farouche qui a toujours si déplorablement caractérisé le catholicisme espagnol. Zorrilla, plus encore que dans la peinture du châtiment et du repentir, s'est complu dans la description de la vie aventureuse, bruyante, tapageuse, agressive du grand séducteur ; et l'on comprend que ces descriptions, s'adressant à l'un des côtés les moins nobles de la nature humaine, aient le don d'enflammer les masses et d'éveiller leurs passions. A elles seules elles constituent les quatre actes de la première partie du drame qui en compte deux.

Avant de commettre les deux derniers forfaits dont il doit être puni, Juan Tenorio raconte dans une taverne, devant son rival Louis de Mejia, l'existence qu'il a menée pendant un an ; tous deux ont dressé le compte de leurs infâmes succès, et il s'agit de décider lequel des deux a gagné le pari, c'est-à-dire a fait dans la société le plus de ravages en tuant plus d'honnêtes gens, en séduisant plus de femmes vertueuses.

Don Juan parle le premier et s'exprime ainsi :

« Décidé à m'ouvrir un plus grand horizon pour mes aventures, je me suis mis en route pour l'Italie, car c'est là que le plaisir a bâti ses palais. C'est l'antique, la classique terre de la guerre et de l'amour ; l'empereur y séjournait ; il luttait à la fois et contre elle et contre la France. Où puis-je

être mieux? me disais-je. Là où est le soldat, là est aussi le jeu; c'est là qu'on trouve rixes et amourettes. Me voilà donc en Italie, demandant à cor et à cri des amours et des duels. A Rome, pour obéir aux conditions du pari, je fixai sur ma porte ce défi moitié hostile, moitié bienveillant : Ici demeure don Juan Tenorio; avis à quiconque a quelque chose à réclamer de lui. Je renonce à vous faire le récit de tout ce qui se passa alors : je m'en rapporte au souvenir que j'ai laissé; vous pourrez juger de ma gloire par le seul bruit qui s'est fait autour de mon nom. Les Romaines sont capricieuses : la licence est dans les mœurs; j'étais beau et entreprenant. Qui donc pourra faire le compte de mes exploits amoureux?

« A la fin j'ai quitté Rome, comme bien vous pouvez le comprendre, sous un déguisement misérable, et sur le dos d'une vilaine rosse; il s'agissait pour moi d'éviter la corde

« Je m'en fus à l'armée d'Espagne; mais là je me trouvais au milieu de mes compatriotes, tous soldats, tous combattant sur une terre étrangère. Après cinq ou six duels, je les ai abandonnés.

« Naples m'appelait, Naples, le riche jardin d'amour, le plus vaste marché dédié au plaisir : c'est là où je plantai mon second défi : Ici demeure Juan Tenorio : pas d'homme qui puisse lutter contre lui; pas de femme qu'il ne puisse atteindre, depuis l'altière princesse jusqu'à la pêcheuse qui vogue dans sa misérable barque; il n'est pas d'entreprise où il ne s'aventure, pourvu qu'on puisse l'affronter avec l'or ou le courage. Que les spadassins le cherchent; que les joueurs l'entourent; se trouvera-t-il quelqu'un qui cherche à le dépasser, qui veuille lui être supérieur au jeu, sur le terrain ou en questions d'amour? Voilà ce que j'ai écrit, et pendant plus de six mois que je restai à Naples, il n'y a pas eu une seule aventure de quelque hardiesse, pas un scandale, pas une tromperie dans lesquels je n'aie été mêlé. Partout où j'ai été, j'ai rompu avec la raison, j'ai souillé la vertu, j'ai raillé la justice, j'ai séduit les femmes. Je suis descendu aux chaumières, je suis monté dans les palais, j'ai escaladé les cloîtres; partout j'ai laissé des traces douloureuses de mon passage. Rien ne me fut sacré; point de jour, de lieu qui ait été respecté par mon audace : qu'allais-je perdre mon temps à

distinguer ce qui était laïque, ce qui était clerc? J'ai provoqué qui j'ai voulu, je me suis battu à ma fantaisie, et jamais je ne crus que je pusse être tué par ceux-là mêmes que je tuais. »

Louis de Mejia raconte ensuite son odyssée; en arrogance, en orgueil, en mépris de toute loi morale, elle est identique à celle de son rival. L'un et l'autre en viennent à compter les hommes qu'ils ont tués, les femmes qu'ils ont séduites. Mejia ne présente que vingt-trois morts, et cinquante-six conquêtes. Tenorio sur ses listes a pu aligner trente-deux cadavres d'hommes et soixante-douze victimes de ses séductions; il est vainqueur; mais comme on met en doute ses étonnants succès, il s'engage dans une même nuit à prendre à son rival la femme qui lui est promise, et à enlever du couvent sa propre fiancée, dont à cause de ses scandales un père honorable refuse de lui accorder la main.

Sous le coup de cette promesse, Zorrilla nous fait assister, dans le second et le troisième acte, à plusieurs aventures dont Juan Tenorio sort toujours vainqueur, avec d'autant plus de facilité qu'il ne recule devant aucun moyen, et qu'il trouve partout autour de lui des âmes vénales pour exécuter ses plus ardentes fantaisies. Il arrive à son but, trompe, par un odieux stratagème, la fiancée de Mejia, fascine le tendre cœur de doña Inès, de la jeune novice qui lui avait été fiancée, et quand par ces actes horribles il a causé le plus sanglant outrage et à son rival et au commandeur, père de doña Inès, il est obligé de les tuer pour se délivrer de leurs poursuites.

Dans la deuxième partie, composée de trois actes, nous arrivons au châtiment : la justice divine ne

peut laisser plus longtemps impuni un tel amas de fautes et de crimes. Don Juan va visiter le panthéon de la famille Tenorio, où des statues ont été élevées à ses trois dernières victimes, à doña Inès, à don Louis Mejia et au Commandeur : il n'en est pas encore au repentir : la raillerie des bretteurs et des séducteurs est encore sur ses lèvres.

« Mon bon père, dit-il, a employé dans ce panthéon toute ma fortune; il a bien fait. Demain, je l'aurais jouée sur une carte. Vous ne sauriez vous plaindre de moi, vous que j'ai tués; si je vous ai enlevé une bonne vie, je vous ai donné une bonne sépulture. Ah! en vérité l'idée de ce panthéon est magnifique. »

Mais peu à peu des pensées nouvelles s'emparent de son esprit: il s'approche de la statue de doña Inès; il lui avoue que c'est pour elle qu'il est venu, qu'il n'a plus pensé qu'à elle depuis qu'il l'a quittée; que l'idée du retour l'a incessamment tourmenté. Alors lui apparaît l'ombre de sa bien-aimée; elle lui annonce qu'elle a offert à Dieu son âme innocente et immaculée en échange de la sienne, et que Dieu a décidé qu'elle se sauverait ou se perdrait avec lui. Un moment de repentir dans cette nuit même qui doit être la dernière pour lui, et leurs deux âmes seront unies pour l'éternité.

Don Juan reste quelque temps sous l'influence bienfaisante de la voix chérie qu'il regrette; mais l'orgueil reprend le dessus sur l'affaissement momentané auquel il allait céder, quand il voit se dresser devant lui l'ombre du Commandeur : comme pour la défier, il l'excite à venir chez lui; celle-ci accepte, et

promet d'assister au festin que don Juan donne à ses amis pour fêter son retour.

Le festin a lieu : la statue n'y fait qu'une apparition, visible pour don Juan seul, car les autres convives restent plongés dans un profond assoupissement; elle se contente d'annoncer solennellement qu'il y a une vie éternelle. Don Juan n'a plus qu'un jour pour abjurer ses erreurs; qu'il aille rendre la visite qui vient de lui être faite.

Don Juan a donné sa promesse; il veut y être fidèle, et, après avoir tué deux de ses amis intimes qui avaient traité de supercherie l'apparition de la statue, il se dirige vers le panthéon. Ce n'est déjà plus le même homme.

« Oh! je me sens le cœur entraîné par un fatal vertige : mon âme perdue suit son cours à travers les solitudes de la vie comme la feuille sèche emportée par le vent. Je doute, — je crains, — j'hésite; dans ma tête je sens un volcan qui brûle; je me remue sans volonté, ma grandeur est humiliée par un je ne sais quoi de grand qui m'épouvante à mon tour. Jamais mon orgueil n'a conçu qu'il y eût autre chose que le courage. Que l'âme s'anéantit avec le corps au jour de la mort, voilà ce que j'ai cru; mais aujourd'hui mon cœur hésite. »

L'auteur en appelle au surnaturel pour vaincre tous ces doutes. Le Commandeur avait offert un repas en échange de celui qu'il avait accepté; mais cette fois les convives sont des ossements, les plats sont des cendres. Des feux entourent de toutes parts le malheureux don Juan déjà moribond.

Il consent bien à être brûlé; ce n'est pas la flamme, c'est le courroux divin qui lui inspire de la crainte, de la terreur.

« Il y a donc une autre vie, un autre monde que celui-ci. Ah! cela est donc vrai. Et moi qui ne l'ai jamais cru. Fatale vérité qui me glace le sang dans le cœur, vérité que ma perdition seule vient à me révéler. »

Malgré tout, il ne se repent pas encore; il a beau entendre l'office des morts, assister à son propre enterrement, sentir qu'il n'est plus de ce monde, puisque pour les vivants il a été tué par l'un de ses convives à la porte de son palais le soir même de son retour; il voit défiler devant lui ses crimes et ne peut croire à son pardon. Ce n'est que quand, saisi par la main froide du Commandeur, il se sent entraîné vers l'enfer, qu'alors il se laisse vaincre.

« Ah! s'il est vrai qu'un moment de repentir assure à une âme le salut pour l'éternité, oh! Dieu saint, je crois en toi; si ma méchanceté est inouïe, ta piété est infinie, Seigneur, aie pitié de moi. »

Tout change aussitôt. Doña Inès apparaît; elle renvoie les autres ombres à leur sépulture, prend l'autre main de don Juan, et l'entraîne au ciel.

L'amour a sauvé don Juan aux portes mêmes du tombeau.

Le Dieu de don Juan Tenorio est le Dieu de la clémence.

Telle est cette œuvre célèbre, inspirée à la fois par le mysticisme de Caldéron et l'esprit aventureux de Tirso de Molina, justement populaire parce qu'elle caractérise bien la tournure d'esprit de toute une nationalité, mais où l'auteur n'a réellement à revendiquer, comme invention propre, qu'une versification facile et un dialogue assez animé.

II

CAMPOAMOR (DON RAMON).

Celui qui, après Zorrilla, a eu l'honneur d'exciter l'admiration, nous ne dirons pas du peuple, mais de la bonne société espagnole, est don Ramon de Campoamor.

Né la même année que Zorrilla, en 1817, il a tardé plus longtemps à se capter les suffrages ; on y a gagné que ses œuvres, au lieu d'être exclusivement descriptives, ont un cachet plus élevé de méditation, de pensée et de portée morale.

Ce n'est pas un arrangeur de vieilles légendes, c'est un artiste exercé qui vise à de hautes compositions, et aspire à placer son nom à côté des Milton et des Dante. Quoique plusieurs fois il ait siégé aux Cortès en qualité de député, il a su ne pas se laisser complétement absorber par la politique, et a résisté à cet envahissement sous lequel ont succombé la plupart des intelligences de son pays, qui poursuivaient avec lui la carrière littéraire.

Nous n'allons parler que de ses compositions poétiques; il a aussi aspiré à la gloire du philosophe, mais sans jamais avoir pu relier ensemble dans son esprit le monde d'idées vagues et incohérentes que lui inspirait une métaphysique très-éclectique.

Il y a aussi de lui deux recueils de vers, un intitulé

Poésies, l'autre *Doloras* (Tristesses, — Complaintes [1]), un poëme épique, *Colomb*, et un autre à plus grandes prétentions : *Le Drame universel*, en huit journées, dont nous tracerons le plan à nos lecteurs, pour qu'ils puissent en apprécier l'ambitieuse portée.

C'est dans le recueil de *las Doloras* que se trouvent la plupart des pièces de ce poëte qui sont le plus souvent citées.

La bonne société espagnole a toujours montré pour lui une extrême bienveillance ; pendant tout le règne de la reine Isabelle, elle se réunissait dans une salle de théâtre particulière, construite par souscriptions, et appelée Colisée Piquer, du nom du sculpteur qui avait pris l'initiative de sa fondation ; les souscripteurs y donnaient des soirées dramatiques, et il n'était pas rare que la reine y assistât, entourée de tous les membres de sa famille. Campoamor faisait souvent les frais de la fête ; il venait y lire ses acrostiches, ses triolets, ses bouquets à Chloris. Il plaisait toujours, car la pensée y était quelquefois, et le rhythme musical, qui semble le don naturel des poëtes espagnols, n'y manquâit jamais. Il chantait ses vers comme une fauvette ; souvent et avec succès on l'accompagnait avec un piano.

Le Drame universel a paru en 1869 ; c'est une œuvre qui a dû coûter de longues heures de travail, mais qui est vraiment tout à fait en dehors des idées et des aspirations de notre époque. Elle est divisée en huit journées, toute en vers, comme le *Paradis perdu*, *la Divine comédie*. On aurait pu en comprendre

1. Suivant l'auteur lui-même, voici la définition de la Dolora. « Composition poétique où se trouvent réunis la légèreté et le sentiment, la concision et l'importance philosophique. »

l'invention au seizième et même au dix-septième siècle; aujourd'hui, après le mouvement philosophique du dix-huitième siècle, il ne s'adresse plus qu'à un nombre très-restreint de lecteurs; le poëte doit toujours aspirer à se mettre en rapport avec les sentiments intimes des hommes de son temps; il s'en écarte en cherchant à reconstruire des genres surannés qui n'excitent plus ni l'intérêt, ni la sympathie.

La première partie du drame se passe dans le jardin d'un couvent. Une jeune femme, Soledad, y erre en rêvant; Honorius, qui l'aime, s'abandonne lui aussi à ses rêveries. Tout à coup, apparaît à leurs yeux Jésus le Mage, celui-là même, qui, suivant l'évangile de saint Marc, suivit Jésus-Christ lorsqu'il fut emprisonné et abandonné par ses disciples. Ce personnage, choisi pour être l'instrument de la volonté divine, raconte comment après la mort de Jésus-Christ les anges ont fabriqué un pont gigantesque pour faire descendre sur la terre le repentir et le pardon.

Honorius confesse, au bord d'une source dite de l'Oubli, que pour devenir maître exclusif de Soledad, et jouir sans rival de cet amour, il a fait enfermer autrefois son frère Palacianus.

L'amour domine toujours en lui le sentiment de sa propre faute, et il ne songe pas à se repentir; mais, préoccupé seulement de garder la possession de l'être qu'il adore, il demande, au cas où la mort viendrait à le séparer de son amante, à être transformé en marbre et à rester là, gardien immobile d'une dépouille chère. Jésus le Mage lui accorde sa demande, mais lui annonce qu'il se prépare ainsi les plus cruelles tortures.

Nous sommes alors transportés au cimetière, où repose Soledad, et là Palacianus, sorti de prison, vient pleurer sur la tombe de celle pour qui il a été enfermé. Honorius est contraint de souffrir tous les tourments de la jalousie. Jésus le Mage a enfin pitié de lui et consent à le délivrer de sa prison de marbre.

Dans la seconde journée, Honorius obtient de monter d'un degré dans l'échelle des êtres; de marbre qu'il était, il est transformé en un cyprès, celui qui donne l'ombre à la tombe de Soledad; il espère atteindre le bonheur dans cette seconde transformation; mais tandis qu'il donne cette nouvelle preuve de sa constance et de sa fidélité, Soledad, témoin dans le ciel d'un attachement aussi ferme, songe à le racheter; elle demande à descendre sur la terre, et pour prix de cette pensée elle est chassée du séjour des bienheureux. Elle invoque Jésus le Mage, et aussitôt une tempête affreuse éclate. Soledad, enveloppée dans un éclair, tombe du ciel sur la terre, au-dessus de son propre tombeau; elle disperse ses propres cendres, et se voit maudite par Honorius. Un second éclair tombe sur le cyprès, Honorius sort de l'arbre et fuit loin de ce lieu maudit où il a si longtemps vécu.

Nous voici à la troisième journée; Honorius est devenu un être animé, c'est un aigle; il vole dans les airs, il chante ses hymnes à l'amour impossible et, fidèle à ses premières tendresses, vient encore répandre des fleurs sur le lieu où fut la tombe de Soledad. Le monde lui apparaît du haut des airs sous des aspects différents; tantôt il distingue la place immense que joue le mensonge dans la vie humaine, tantôt il aperçoit les actions inconnues destinées à rester éternellement cachées, tantôt il pénètre jusqu'au fond

des pensées les plus intimes. Ce cadre, une fois adopté, donne occasion au poëte de retracer, sous forme d'épisode, quelques événements d'un intérêt dramatique; ce qui a pour résultat de donner un peu plus de vie au poëme et de rattacher à la terre cette œuvre toute d'imagination. La journée se termine dans une cathédrale; attirée par l'image de Soledad placée sur un autel, Honorius, sous sa forme d'aigle, pénètre dans l'intérieur du temple et y allume un incendie en avivant le feu sacré; l'autel s'enflamme, il est réduit en cendres. On s'empare du coupable, on le maltraite; la justice populaire veut le brûler sur un bûcher. L'âme d'Honorius s'enfuit quand on brûle ainsi sa dépouille; mais Soledad, voulant le délivrer, se précipite elle-même dans le bûcher et souffre les tourments auxquels il était condamné.

Durant la quatrième journée, Honorius n'est plus un marbre, un cyprès ou un aigle; c'est un jeune religieux qui est confirmé par l'évêque Palacianus; il porte son ancien nom; l'évêque a voulu le nommer ainsi en l'honneur du frère qu'il a perdu. L'âme personnelle du jeune religieux s'est évanouie pour faire place à celle qui venait s'incarner en lui. Nous sommes au confessionnal; une femme vient s'agenouiller aux pieds du jeune religieux et il frémit en la regardant, car il croit reconnaître Soledad; c'était elle, en effet; elle avait incarné son esprit dans le corps de cette femme. L'apparition se répète plusieurs fois. Honorius la reconnaît, puis la perd. Soledad disparaît la première; la femme s'échappe ensuite. Honorius est plongé dans la plus profonde des douleurs. Abandonné à sa solitude, il écrit des vers où éclatent malgré lui des sentiments tout panthéistes. L'évê-

que de Salamine a connaissance de ces tendances impies; il est scandalisé et se décide à livrer le jeune religieux au Saint-Office. Le chagrin tue Honorius, et l'évêque en apprenant ce douloureux événement meurt aussi de remords. Tous deux se revoient dans le monde des âmes et se reprochent mutuellement leurs fautes. Alors apparaît Jésus le Mage; il condamne Palacianus à se dévouer à la conversion des coupables; quant à Honorius, il ira dans l'astre où les paresseux expient leurs fautes; là il y verra sa mère Paz, qui a été condamnée pour la négligence qu'elle a mise à l'élever dans la foi religieuse; elle le conduira dans diverses planètes pour qu'il apprenne les conséquences qu'entraînent les péchés capitaux. Tandis que Soledad prie pour eux, les deux frères partent pour remplir la pénitence qui leur a été imposée: Honorius est entraîné dans la région des astres.

Pendant les cinquième, sixième et septième journées, il parcourt avec sa mère tous les espaces où gémissent les êtres qui se sont abandonnés aux sept grands péchés capitaux : il traverse les régions où sont les victimes de la paresse, de l'avarice, de la gourmandise, de l'impureté, de l'envie, de la colère et de l'orgueil. Comme dans les cercles de Dante, il y trouve les principaux personnages connus dans l'histoire d'Espagne pour avoir cédé à l'entrainement de leurs passions, et il nous raconte en quelques vers les faits qui ont immortalisé le nom de chacun d'eux. Cette longue pérégrination terminée, il a le bonheur d'assister à la naissance d'un astre, et le poëte profite de cette circonstance pour retracer dans tous ses détails la première idylle d'un monde embryonnaire.

La huitième journée nous transporte en Palestine,

dans les jardins de Joseph d'Arimathie, un peu avant la résurrection du Christ. Pilate est là, qui, déjà inquiet du jugement qu'il a prononcé contre le Christ, vient penser sur son tombeau. Il s'endort, et dans un rêve il entrevoit toutes les divinités, tous les génies des religions antiques qui viennent s'incliner devant Jésus le Mage pour qu'il les baptise : Jésus le Mage écoute leurs prières, baptise tous ces esprits; leurs dogmes sont immédiatement purifiés, fondus dans le dogme nouveau, et ils viennent eux-mêmes s'agenouiller devant le tombeau de Jésus-Christ. Pilate se réveille saisi d'horreur, et reprend la route de Jérusalem en songeant à l'immensité de la faute qu'il a commise. Jésus sort alors de son sépulcre, et, en compagnie de Jésus le Mage et des autres apôtres, descend aux enfers pour les visiter. Il passe par le Limbe, et subit comme un nouveau supplice en se voyant hors d'état de racheter les enfants qui sont morts sans être baptisés. Quand il assiste au supplice des autres damnés, il s'attache à nouveau à la croix sur laquelle il a été crucifié, comme si la douleur morale qu'il ressentait était pour lui plus intolérable que la douleur physique. Dans sa peine, il s'adresse à la bonté de son Père tout-puissant, et lui expose que la vie de l'homme est en elle-même une expiation bien suffisante de ses fautes et de ses péchés. Enfin le moment de la résurrection arrive; la trompette du jugement dernier se fait entendre. Jésus, Jésus le Mage, Honorius, tous les personnages du drame se dirigent vers la vallée de Josaphat. Les mortels sont tous invités à se présenter devant le Juge suprême; aucun d'eux ne veut obéir; ils refusent tous de venir volontairement et s'enfuient pleins

d'une profonde terreur. Quand Honorius entre dans la vallée, il voit Soledad arrivant comme un pur esprit, et dépouillée du corps qu'elle a anéanti elle-même le jour où elle se transforma en éclair. Honorius est désolé de la voir ainsi réduite à l'état de pur esprit; il s'exalte, et s'enfuit jusqu'à ce qu'il tombe accablé de fatigue dans le jardin de Gethsemani : c'est la terre qui renferme la dépouille mortelle de sa bien-aimée; aussi la baise-t-il plein d'ardeur, la préfère-t-il au ciel. L'enfer s'ouvre alors pour le recevoir. Jésus le Mage le supplie de regarder le ciel pour voir la douleur de sa mère. Celle-ci verse des larmes. Soledad les recueille, court vers Honorius et les répand sur son front; aussitôt le repentir pénètre dans son âme au contact des larmes de sa mère. Il pleure lui-même, et devant son attendrissement se ferment les portes de l'enfer. Honorius a diminué par ses larmes le poids de ses péchés; il monte au ciel en compagnie de sa mère.

Telle est cette conception très-vaste qui a occupé beaucoup trop longtemps un homme évidemment supérieur! Pourquoi s'enfoncer avec tant d'ardeur dans le surnaturel? Combien peu ont pu le suivre dans ce monde de chimères et de superstitions!

Malgré le vêtement évidemment chrétien que le poëte a donné à sa pensée, il ne nous paraît pas douteux qu'au fond Campoamor, comme Gœthe, place la divinité dans l'ensemble même de la nature. Nous pourrions en citer bien des preuves que lui-même s'acharnerait peut-être à réfuter; qu'il nous suffise de citer la fin de sa complainte intitulée *le Rosier du Paraclet;* on y verra, ce qu'on a pu déjà juger dans l'analyse que nous avons donnée du drame, combien

sa pensée est occupée de la diversité d'organisation des êtres qui peuplent le monde, et comme la vie ne lui apparaît que comme un accident passager du fond invariable des choses.

Quand on étudie la facture de ce poëme, il semble avoir été composé, comme la musique d'un opéra, sur un libretto fait à l'avance; tous les chapitres se détachent les uns des autres; chacun d'eux ressemble au développement poétique de l'argument placé à la tête.

En somme, il y a de tout dans Campoamor, comme dans l'époque même à laquelle il appartient : du réalisme et du scepticisme, du spiritualisme chrétien et du panthéisme, de la foi et du doute, de la peine et de la joie, de l'exaltation et de l'abaissement.

Un critique, M. Damian Fernandez Royon, juge ainsi notre auteur dans sa préface de la 8e édition des *Doloras* [1].

« Campoamor est un poëte très-varié, mais disposé par caractère à la langueur et à la douceur; il décrit avec exactitude et concision, il raconte avec naturel, dialogue avec beaucoup de caractère; il pèche parfois quant au sujet, alors qu'il n'incline pas au paradoxe; il est sobre dans l'invention et la composition, et ses tableaux sont toujours bien achevés et bien gradués; le style est souvent plus nerveux que coulant, plus sévère, plus coupé que doux et rhythmé; ses périodes, souvent trop brèves, manquent de richesse d'abondance et de nombre; si ses vers ne réunissent pas toutes les qualités, du moins ils brillent toujours par un certain éclat et par leur portée sententieuse. »

Il n'y a rien à ajouter à ce portrait, très-exact, qui

1. *Doloras*, par Don Ramon de Campoamor. Madrid, 1864. San-Martin y Jubera.

donne une parfaite idée des mérites et des défauts de ce poëte.

III

VENTURA DE LA VEGA.

Ventura de la Véga est un des hommes qui ont joué le rôle le plus important dans l'histoire littéraire de l'Espagne au dix-neuvième siècle. Né à Buénos-Ayres, en 1807, il vint à Madrid, en 1818, pour y suivre son éducation, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1865, il n'a que rarement et pendant de courtes périodes abandonné la cité hospitalière où il était venu s'établir.

Dès ses plus jeunes ans, les hasards de l'existence le mirent en relation au collége de San Mateo avec tous ces hommes qui, sous la direction de Lista, devaient contribuer au beau mouvement littéraire de 1830. Très-bien apparenté lui-même, car son père avait été envoyé à Buénos-Ayres pour occuper un poste important dans la haute administration de cette vice-royauté, il se trouva de bonne heure en état de joindre aux protections les plus efficaces des ministres et des fonctionnaires les plus élevés un commerce intime avec tous ceux chez qui brillait l'auréole du talent, Larra, Espronceda, Patricio de la Escosura.

Il fut l'un des membres les plus assidus de l'académie du Myrte, fondée vers 1823 par les disciples de Lista; il fit aussi partie de cette société *la Numantine*, qui, composée d'adolescents presque sans

barbe, eut l'honneur d'être poursuivie par les ministres de Ferdinand VII comme une association dangereuse de hardis conspirateurs; mais tandis qu'Escosura et Espronceda étaient obligés de s'expatrier, lui trouvait, grâce à la protection du ministre Zea Bermudez, un asile très-confortable dans un des principaux couvents de Madrid.

Il hésita quelque temps sur la marche qu'il suivrait : devait-il partager les aspirations libérales d'Espronceda et de Larra, ou bien, cédant aux insinuations de la haute aristocratie qu'il aimait à fréquenter, se laisserait-il aller sur la pente de la vie mondaine, et écouterait-il les suggestions de l'esprit rétrograde? Son parti fut bientôt pris; la popularité n'allait pas à ses goûts. Il préférait les éloges d'un public choisi, mais restreint, aux acclamations de la foule, aux enthousiasmes des masses.

Déjà, dès 1828, il avait célébré dans une ode le voyage de pacification entrepris par Ferdinand VII en Catalogne, et mérité par cette composition les éloges du public officiel : il aura dès lors toujours soin de rester en parfait accord avec les puissants du jour. Sous la régente Christine, comme sous la reine Isabelle, vis-à-vis la dynastie d'Orléans, comme avec la famille Bonaparte et les Montijo, il sera toute sa vie empressé à célébrer les têtes couronnées et les princesses assises sur les marches des trônes d'Espagne et de France. Aussi les honneurs ne lui feront-ils pas défaut; au titre d'académicien, il a joint la direction supérieure pendant de longues années du Conservatoire de musique et de déclamation fondé du temps de Christine, et il était à sa mort commandeur de Charles III, chambellan de la reine,

fonctionnaire supérieur au ministère d'État, et professeur spécial de littérature de la reine Isabelle et de sa sœur la duchesse de Montpensier.

La direction que Ventura de la Vega a donnée à sa vie tout entière permet de déterminer à l'avance le caractère de ses œuvres; ses vers sont toujours bien soignés, bien construits; ils ont de la correction, de la grâce, de l'élégance : ne leur demandez ni vie, ni chaleur, ni souffle, ni inspiration.

Ventura de la Vega brillait surtout par tous les talents de société qui aiguisent l'esprit, mais en lui enlevant de la profondeur : il soignait son style avec le même soin que met à sa toilette le dandy le plus raffiné. Mais l'idée, le fond lui importaient peu; ce à quoi il tenait par-dessus tout, c'était à recueillir les suffrages de quelques personnes choisies plus disposées à être flattées et amusées qu'à être enseignées ou attendries.

Ses œuvres consistent en un certain nombre d'odes écrites à propos de tous les grands événements de son époque; des sonnets, des satires qui ornent presque tous les recueils de son temps; enfin un théâtre complet.

Ventura de la Vega était un homme beaucoup trop habile pour ne chercher dans la poésie qu'un moyen de flatter les puissants; il la comprit surtout comme un instrument propre à conquérir la fortune sans beaucoup de peine et de travail.

Il a employé toutes les facultés dont la nature l'avait doué à arranger pour le public espagnol les pièces nouvelles qui venaient à apparaître sur la scène française; il acquit dans ce genre spécial d'acclimatation de nos pièces les plus répandues une ap-

titude toute particulière : il savait admirablement modifier les situations, les caractères, les sentiments français pour les approprier au goût de ses compatriotes, et accomplissait si bien cette œuvre de transformation, qu'alors même qu'il n'inventait rien, il semblait n'avoir rien emprunté à l'auteur qui l'avait inspiré.

L'exploitation de ce procédé lui valut beaucoup d'argent : elle suscita bien contre lui le mécontentement des critiques, qui lui reprochaient de ne rien faire d'original, de ne rien tirer de son propre fonds. Mais elle était en somme beaucoup trop lucrative pour qu'il l'abandonnât, et jusqu'à son dernier moment, il a volontairement étouffé sa gloire poétique sous les faciles lauriers de son métier de traducteur ou arrangeur de pièces françaises.

Ce n'est pas que la puissance de création lui manquât absolument; il en a fait preuve en diverses occasions, par exemple, dans la comédie de mœurs qui lui appartient en propre, *l'Homme du monde*. Cette pièce, beaucoup trop vantée, est cependant tout à fait digne de Moratin et témoigne de ce qu'aurait pu faire ce brillant esprit, s'il ne s'était trop aisément laissé entraîner par ses tendances à la paresse et ses besoins de faciles succès. On peut aussi lui attribuer exclusivement le livret d'un opéra-comique écrit pour le maestro Basili, *le Diable prédicateur*. Quant au reste de son théâtre, ce n'est en général que traductions ou arrangement.

Ventura de la Vega savait très-bien diriger la mise en scène de ses pièces; comme M. Sardou, il en suivait avec recueillement toutes les répétitions, s'occupait de tous les détails du costume, de l'ameuble-

ment, et indiquait lui-même aux acteurs leur jeu, leur geste, leur physionomie; il ne se soumettait à aucune de leurs fantaisies.

IV

LES ACADÉMICIENS POÈTES. — LA NOUVELLE GÉNÉRATION. — JOSÉ DE SELGAS. — MANUEL DEL PALACIO.

La facilité de la prosodie espagnole, l'inspiration dont sont douées la plupart des natures méridionales, l'universalité du sentiment, font que beaucoup de personnes s'adonnent, en Espagne, au culte de la poésie. Nous pourrions donc, après les trois poëtes que nous avons cherché à faire connaître, en citer bien d'autres. Plusieurs des auteurs que nous allons indiquer comme appartenant à d'autres genres ont aussi écrit des vers. Trueba a publié le volume de *los Cantares*, la Gertrude Avellaneda a composé des odes en outre de ses tragédies. Mais nous ne voulons pas surcharger la mémoire de nos lecteurs en leur imposant le fardeau de beaucoup de noms propres.

L'Académie espagnole qui, comme la nôtre, est loin d'admettre dans son sein les plus brillantes étoiles, compte des notabilités poétiques qu'on nous saurait pourtant mauvais gré de ne pas citer ici. C'est par exemple le marquis de la Pezuela, le traducteur laborieux du Tasse et du Dante; c'est le marquis de Molins, l'un de ceux qui ont le plus contribué au rétablissement du prince Alphonse; c'est don Eugenio

de Ochoa, le critique infatigable qui, à Paris et à Madrid, a passé sa vie à vulgariser les trésors de la littérature espagnole; c'est le diplomate Leopoldo de Cueto, auteur d'un drame, *Doña Mariã Coronel*, et d'une intéressante biographie du comte de Toreno; c'est don Manuel Cañete, le critique passionné pour les vieilles formes classiques, centre d'une coterie qui aurait voulu avoir du talent à elle seule; c'est don Pedro de Madrazo, celui qui a découvert les souterrains des palais arabes de Medina Azzahra. Chacun de ces écrivains a enrichi de ses compositions les recueils où l'on aime en Espagne à entasser les œuvres poétiques; mais, pour aucun d'eux, la poésie n'a été l'essence même de la vie; c'est en général un accident dans leur carrière administrative; ils ont été des versificateurs habiles, il serait injuste de les gratifier du grand et beau nom de poëtes.

Ce dernier titre mériterait plutôt d'être décerné à certains hommes qui n'ont fait dans le monde qu'une courte apparition, et que la mort a enlevés prématurément; tels sont Enrique Gil, et le juge Pellegrin, dit Aben Amar. On a de ce dernier un portrait de mendiant vraiment saisissant, un véritable chef-d'œuvre :

« Tout couvert de haillons, le front plein de rides, toute la figure brûlée par le soleil, halée par le vent, la démarche tremblante, les pieds nus, les jambes sillonnées de plaies, le cœur agité de désirs misérables.

« Avec un faible bâton pour tout appui, et un chien à ses côtés comme unique ami, le mendiant chemine au milieu des orages de la vie, et mendie en pleurant quelques miettes de pain.

« Es-tu mendiant? Eh bien! souffre, voilà ton destin. Jusqu'à l'air que tu respires sent de l'aversion pour toi;

vient-il à secouer tes haillons, il s'enfuit aussitôt bien loin de toi[1]. »

Citons aussi Romero Larrañaga, toujours triste, mélancolique et larmoyant dans toutes ses œuvres, légendes, drames, romans.

Quelques jours avant la révolution de 1854, sous le ministère de M. Sartorius, comte de San Luis, la société espagnole crut tout à coup avoir mis la main sur un véritable poëte. Il s'était formé dans la ville de Murcie une société de jeunes hommes très-amis de la poésie; pendant plusieurs années ils s'étaient voués en silence à la composition et à la récitation de petites pièces de vers, dans ces aimables *tertulias* qui donnent tant de charme à la vie sociale de l'autre côté des Pyrénées. Deux ou trois de ces jeunes gens quittèrent leur ville natale et vinrent s'établir à Madrid : ils appartenaient aux classes élevées; reçus dans des salons très-littéraires, ils y apportèrent quelques pièces d'un jeune employé, don José Selgas, dont les œuvres réunies pouvaient déjà former un volume. Un historien distingué, poëte lui-même et

1. Ceñido de harapos, rugosa la frente,
Del sol y del viento la cara tostada;
Con tremula planta, desnuda, llagada,
Y el pecho agitado de misero afan.

Informe una caña, por unico apoyo;
Un perro á su lado por unico amigo;
El mar de la vida surcando el mendigo,
Mendiga lloroso mendrugos de pan.

Eres mendigo? padece.
Tu destino es ese aquí;
Hasta el aire te aborrece
Y si tus harapos mece,
Huye al istante de ti.

auteur dramatique, M. Fernandez Guerra y Orbe, s'empressa aussitôt de convoquer chez lui tout ce que la critique de la Corte avait de plus éminent; les vers furent lus, accueillis avec enthousiasme, et le nom de Selgas, bientôt répété, vola de bouche en bouche.

L'auteur semblait pieux, plein de respect pour les traditions; il chantait l'amour conjugal, les fleurs, les zéphyrs; il s'était emparé de tout l'arsenal de Garcilaso et de Melendez, et paraissait vouloir l'accommoder au goût du jour. C'était bien ce qui convenait aux courtisans d'Isabelle II pour qui l'éclat de la cour de Charles IV, sous le règne du brillant Godoy, était l'idéal du gouvernement.

On s'occupa de faire un succès à don José Selgas; et le ministre, donnant l'exemple, écrivit à l'heureux auteur la lettre suivante, qui est de nature à faire rêver bien des jeunes imaginations :

« Monsieur, lui disait-il, j'ai lu avec plaisir les compositions poétiques qui font partie de la précieuse collection à laquelle vous avez donné le nom de Printemps; elles m'ont charmé par la délicatesse et le bon goût qui y règnent, et parce qu'on découvre en elles des qualités qui, cultivées avec soin et produites sur un théâtre plus grand que celui d'une capitale de province, pourraient vous donner de la gloire et faire briller la Muse espagnole de notre temps d'un nouvel éclat.

« Désireux donc de contribuer à la réalisation de cette idée; ami des jeunes gens chez qui la modestie est jointe au talent; sachant de plus que, mieux doué du côté de l'esprit et de la vertu que du côté de la fortune, vous désirez étendre à Madrid le cercle de vos connaissances, et vous procurer d'honorables moyens d'existence, je viens vous offrir mon amitié, et vous engage à venir le plus tôt qu'il vous sera

possible dans cette cité. J'aurai soin que vous y trouviez une occupation compatible avec vos études et votre vocation. »

Au lendemain de cette lettre, l'impression du premier volume des œuvres du poëte était décidée. L'aristarque le plus en vogue, le plus autorisé, celui qui affectait d'ordinaire la plus grande sévérité, don Manuel Cañete, écrivit une introduction pour présenter l'ouvrage au public : tout était disposé pour annoncer au pays l'apparition d'une nouvelle étoile, en même temps que le génie du premier ministre qui avait su la découvrir.

Selgas a-t-il justifié par ses travaux postérieurs une si heureuse entrée dans la carrière littéraire? On peut sans hésiter répondre que non : il semble que toute sa verve poétique ait été épuisée par ce premier recueil qui fit sa fortune; il parut sous ce titre : *Le printemps et l'été;* ce n'est qu'un bouquet de pièces détachées, où, sous forme d'idylles et d'apologues, le poëte cherche à évoquer en nous toutes ces délicieuses sensations, toutes ces émotions exquises qui se détachent du parfum des fleurs, du gazouillement des oiseaux, du frémissement amoureux des zéphyrs et de la douce mélodie des ruisseaux cristallins qui courent dans la verte prairie. La poésie espagnole est si riche en cette sorte de compositions, que le plus grand talent de l'écrivain est aujourd'hui d'éviter la redite. Il y avait de la fraîcheur, des sentiments gracieux dans les pièces de Selgas, mais ce n'était qu'une promesse; on comprend que le ministre ait songé à encourager l'auteur; mais il dépassait le but et commettait une injustice à l'égard de bien d'autres écrivains à Ma-

drid en lui créant, du premier coup, un succès qui n'était pas encore suffisamment mérité.

Selgas, sorti de son pays natal, introduit dans les salons de la capitale, se trouva tout à coup privé de l'influence de ses protecteurs par la révolution de 1854; il ne fut bientôt plus le maître de faire vibrer exclusivement la corde qui avait fait sa réputation; il dut chercher la voie qui plaisait au public, se soumettre au goût du jour. Il se mit à écrire des romans; mais dans ce genre, il n'a point atteint la réputation de Fernan Caballero, de Fernandez y Gonzalez ou d'Escrich; il ne connaissait pas assez le monde pour le bien peindre : son inspiration est courte, il répugne à tout ce qui exige une trop longue haleine. Sa *Pomme d'or*, en 6 volumes, n'est qu'une œuvre banale de librairie qui n'a pas eu de succès et ne le méritait pas. Ses autres romans, *Dettes de cœur*, *Un Visage et une Ame*, l'*Ange de la Garde*, ne se distinguent par aucune qualité exceptionnelle.

En revanche, Selgas est parvenu à prendre position dans un genre secondaire que nous aurons plus tard à caractériser, et qu'il nous faut baptiser sous le titre de littérature légère, frivolités. Il s'habitua à composer de petits articles en prose, moitié sérieux moitié plaisants, où le public espagnol trouvait pâture immédiate à toutes les pensées, à tous les sentiments qui l'agitaient momentanément. Il est question de tout et de rien dans ces articles : l'auteur a droit de n'avoir ni jugement arrêté, ni doctrine philosophique, ni générosité de pensée, ni point de vue élevé. On ne lui demande que de plaire et de divertir.

Selgas a eu des succès dans cette direction : ses *Hojas sueltas* ont trouvé tant de lecteurs qu'il a été

entraîné à les recommencer jusqu'à lasser le public sous les titres de *Otras hojas sueltas*, nouvelles pages.

C'était bien un succès; mais était-ce là ce que Sartorius avait rêvé pour son protégé? Celui qui devait éclipser la gloire d'Espronceda en était réduit à une renommée de chroniqueur, presque de reporter.

Un des compatriotes de Selgas, un de ceux qui contribuèrent le plus à le faire adopter par la société espagnole, don Antonio Arnao, resta bien plus que lui fidèle au culte des vers. Arnao est un écrivain mélancolique, sombre; il a écrit surtout des hymnes, des échos, des complaintes : il aspire au titre de poëte religieux, et le souffle par trop catholique de la ville de Murcie a pesé sur toute son existence; il n'appartient pas assez au monde moderne, et ne vit pas de ses plaisirs et de ses peines.

Ce n'est pas le reproche que l'on puisse faire à un autre poëte de vie plus accidentée, peu esclave des préjugés sociaux, aspirant du moins à la dignité de l'homme libre, s'il ne sait pas bien se préserver de tous ses écarts. C'est de Manuel Palacio que nous voulons parler. Celui-là au moins partage tous nos doutes, et n'a pas les prétentions de nous imposer ses enthousiasmes d'une autre époque, c'est un poëte satirique à la façon de Quévédo; sa société est très-recherchée, son amitié désirée, il a encore plus d'influence par la parole que par la plume. S'il ne s'élève pas à des hauteurs sublimes, du moins il ne cesse jamais d'être en harmonie avec nos pensées intimes, nos réflexions journalières : il est préoccupé de toutes nos hésitations; il est sceptique, il est philosophe, comme nous le sommes tous, et cela ne l'empêche d'aimer ni la nature, ni les fleurs, ni les oiseaux, ni

l'amour. Ce n'est plus cette poésie fade et énervante de Melendez, c'est quelque chose de vif, d'animé, de spirituel, qui charme et plaît, faute d'émouvoir et d'entraîner.

Nous traduisons, pour donner une idée de sa manière, la charmante épître intitulée : *Ce que je cherche à la feria*[1].

Pour faire briller toutes les misères qui nous sont réservées dans le cours des temps, notre père Adam a voulu qu'il y eût dans ce monde des *ferias*. Et à ces *ferias* la foule accourt; pour moi, fidèle à mes coutumes, je m'en vais où va la foule (*a*).

1. Para lucir las miserias
Que guarda el mundo en su afan
Quiso nuestro padre Adan.
Que hubiera en el mundo ferias
Y a esas ferias anualmente
La gente acude en tropel,
Y yo a mi costumbre fiel
Me voy donde va la gente.

Mas! ay! en vano me ofusco.
Registrando aqui y allá,
Todo en las ferias está
Excepto lo que yo busco
« Dudais? me podeís creer
« Ignorais que es lo que pido
Pues aplicad el oido
Porque lo vais á saber.

Yo busco una y otra tarde
Tan pronto a pié como en coche
Mancebo que no trasnoche,
Avaro que no se guarde.
Busco suegra sin malicia,
Valiente sin vanidad
Mendigo con humildad

(*a*) La feria d'Atocha à Madrid remplaçait à certains jours de l'année l'exposition d'objets usés et de friperie, qui est à Paris permanente dans les boutiques du Temple.

« Mais, hélas! c'est en vain que je me tire les yeux, que je registre par-ci par là ; il y a de tout dans les *ferias,* sauf ce que j'y cherche. En doutez-vous? Vous pouvez me

Y usurero sin codicía.
Busco amor sin interés,
Ambicion sin egoismo,
Belleza sin coquetismo,
Y drama sin entremes.
Busco gloria que me aliente,
Esperanzas que me halaguen,
Acreedores que me paguen
Y dicha que me contente.

Mas! ay! que la cosa es seria!
Cuanto yo busco y anhelo
Podrá existir en el suelo
Pero no sale á la fería.

Yo suelo hallar en Atocha
Lo que el avaro codicía
Lo que el pobre desperdicía
Y lo que el rico derrocha.
Anteojos parà no ver
Libros para no estudiar
Llaves para no cerrar
Platos para no comer.
Hallo ropas que teñir
Pinturas que restaurar,
Cofres que descerrajar
Y puñales que fundír.
Hallo mangos sin sarten,
Cucharas sin tenedor
Escopetas sin fiador,
Y gabanes sin saten.
Hallo lienzos desteñidos,
Y uniformes empolvados
Y retratos muy guardados
De oríginales perdidos,
Hallo historías que saber,
Secretos que adivinar.
Enigmas que descifrar,
Desengaños que aprender.
Y hallo al fin en ese encuentro
Desde el onice al pedrusco,

croire. Si vous ignorez ce que je demande, eh bien! tendez l'oreille, vous allez le savoir.

« Je cherche soir et matin, à pied et en voiture, un jeune homme qui ne découche point, un avare qui ne soit point défiant. Je cherche une belle-mère sans malice, un brave sans vanité, un mendiant humble, un usurier sans cupidité. Je cherche l'amour désintéressé, l'ambition dénuée d'égoïsme, la beauté sans coquetterie, le drame toujours en action. Je cherche une gloire qui m'enthousiasme, des espérances qui me flattent, des créanciers qui me paient et un bonheur qui me satisfasse.

« Mais, hélas! il faut que la chose soit bien sérieuse. Tout ce que je cherche et désire peut bien exister sur cette terre: on ne le trouve pas à la feria.

« Il m'arrive de rencontrer à Atocha ce que l'avare recherche, ce que la paresse néglige, ce que le riche gaspille, lunettes avec lesquelles on ne voit pas, livres où l'on n'étudie point, clefs qui ne ferment point, plats où l'on ne mange pas. Il y a des vêtements à teindre, des tableaux à réparer,

Todo aquello que no busco,
Y que, sin embargo, encuentro.

Níñas que el suelo de Iberia
Ornais con vuestros encantos,
Si amais los recuerdos santos
Nunca bajeís á la feria.
Ancianos cuyas pasiones
Aun fermentan en el tedio,
La feria es el gran remedio
Para matar illusions.
Allí en confuso tropel
Bullen las viejas historias
Allí duermen vuestras glorias,
Ayer oro, hoy oropel,
Allí de antiguos amores
La historia os diran á gritos,
Flores y lazos marchitos
Que fueron lazos de flores.
Y de ese sepulcro dentro
Si os da por escudriñarlo
Quizá hallareis sin buscarlo
Lo que yo busco y no encuentro.

des coffres à ouvrir, des poignards à fondre. J'y trouve des manches sans gril, des cuillers sans fourchette, des fusils sans chien, des cabans sans doublure; j'y trouve des étoffes déteintes, des uniformes poussiéreux, et des portraits bien conservés d'originaux perdus. J'y trouve des histoires à raconter, des secrets à deviner, des énigmes à déchiffrer et des désillusions à apprendre. Je trouve enfin, dans ce bazar, de l'onyx au caillou, tout ce que je ne cherche pas; voilà ce qui s'offre à mes yeux.

« Jeunes filles qui ornez de vos charmes le sol de l'Ibérie, si vous aimez les souvenirs sacrés, oh! ne descendez jamais à la feria.

« Vieillards dont les passions fermentent encore dans l'ennui, la feria est le grand remède pour tuer vos illusions.

« Là vous voyez se dresser, s'agiter, se mêler confusément toutes les vieilles histoires; là dorment toutes les gloires. Hier, c'était de l'or, ce n'est plus aujourd'hui que du clinquant. Là, vous entendrez le récit de vieilles amours; il vous sera raconté par des fleurs et des nœuds fanés qui autrefois étaient des nœuds de fleurs. Essayez de creuser sous ce tombeau, peut-être alors trouverez-vous, sans le chercher, ce que je cherche, moi, et ne puis rencontrer. »

CHAPITRE III

LE THÉATRE

I. Les théâtres en 1844. — II. Les acteurs dramatiques. — III. Tomas Rodriguez Rubi. — IV. Gertrudis Gomez de Avellaneda. — V. Tamayo y Baus et Aureliano Fernandez Guerra y Orbe. — VI. Adelardo Lopez de Ayala. — VII. Eguilaz, Olona, Serra, Diaz, Principe, etc. — VIII. Les librettistes de la Zarzuela. — Camprodon.

I

LES THÉATRES EN 1844.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour donner une idée exacte de ce qu'étaient les théâtres à Madrid au lendemain de la régence d'Espartero, que de reproduire ce que disait en 1844 dans la *Revue des Deux-Mondes* M. Xavier Durrieu, un de ces rares Français qui ont longtemps habité l'Espagne et ont pu en parler en parfaite connaissance de cause :

« Les théâtres de Madrid ne sont point régis comme ceux de France et d'Angleterre; les jours de première représentation, on ne voit pas, comme chez nous, aux abords de la *Cruz* ou *del Principe,* cette foule étrange, où se mêlent confusément toutes les conditions, tous les âges, essuyant la pluie ou la bise,

se préparant au plaisir par un vrai supplice. Dès le matin, les portes sont ouvertes à qui désire acheter son billet d'avance; toutes les places, petites et grandes, sont numérotées soigneusement et disposées en stalles; chacun peut tranquillement retourner à ses affaires; on est bien sûr, si tard que l'on rentre, de retrouver son fauteuil ou sa banquette complétement inoccupée.

« Si l'on excepte le *Circo*, où nos ballets se dansent, et où l'on chante nos opéras, les théâtres de Madrid sont étroits, obscurs, incommodes[1]; tous les soirs, les salles sont combles, mais, comme les meilleures places se cotent à un prix extrêmement modique, il est hors d'exemple qu'une entreprise dramatique ait jamais prospéré[2]. Sous l'ancienne monarchie, Madrid possédait un théâtre immense; c'est là que, sous Philippe III, sous Philippe IV, se donnaient ces magnifiques représentations dont l'Espagne garde le souvenir comme d'une victoire sur les Maures ou d'une expédition dans les Flandres; dès les premiers jours de l'invasion, ce théâtre fut réduit en cendres,

1. Le théâtre de la Cruz a été démoli; il en a été construit d'autres, la Zarzuela, les *Variedades*, *Novedades*, *Lope de Vega* : ces derniers ont plutôt été bâtis sur le modèle du Circo que sur celui de la Cruz.

2. Le théâtre del Principe peut donner par représentation un produit brut de dix mille réaux ; les représentations ne peuvent être bien nombreuses, car la population totale de Madrid n'est que d'environ 300,000 âmes et les chemins de fer n'y amènent pas encore ce grand nombre de voyageurs qui fait la fortune des théâtres de Londres et de Paris. Au bout de trente représentations, une pièce même très-applaudie a épuisé tout son public, et comme les auteurs ont droit à 20 p. 100 de la recette pour les trois premières représentations, à 10 p. 100 pour les autres, il en résulte qu'on ne peut évaluer même à 10,000 fr. le bénéfice qu'un auteur retire du plus éclatant succès.

et de toutes les calamités de la guerre, c'est peut-être celle que le peuple de Madrid a le plus vivement ressentie. Après 1823, vers la fin du règne de Ferdinand VII, on se mit en devoir de construire une salle nouvelle; au moment où nous sommes, chacun encore, à Madrid, se rappelle avoir vu, travaillant aux boiseries des loges et des stalles, le jeune fils d'un ébéniste allemand qui, plus tard, devait être un des poëtes les plus puissants et les mieux inspirés de l'Espagne moderne, don Juan Eugenio Hartzembusch, génie profond et capricieux dont l'Europe entière connaît déjà l'œuvre principale, *Los Amantes de Teruel.*

« A la mort de Ferdinand VII, les Cortès indépendantes jugèrent tout à fait indigne de leur majesté souveraine d'aller siéger au palais, comme à l'époque où les rois absolus se donnaient la fantaisie de les convoquer. Elles s'emparèrent tout simplement du théâtre, en attendant que l'on achevât le majestueux édifice où elles doivent un jour tenir leurs séances[1]. Et voilà pourquoi les tragédies imposantes, les comédies de genre, les drames à grands caractères se jouent encore aujourd'hui sur des planches étroites et assez mal jointes, dont nos moindres troupes de vaudeville auraient peine à se contenter.

« Les jours de première représentation, la salle de *la Cruz* est remplie jusqu'au cintre; absorbée tout entière dans l'attente, la foule garde le silence, mais elle est bien décidée à ne point accorder une minute de grâce à l'administration du théâtre, si par aven-

1. Il s'agit du palais qui existe aujourd'hui au confluent des deux rues de San Geronimo et du Prado, sur la place où a été élevée la statue de don Miguel de Cervantes.

ture elle se trouve en retard. Le moment venu, un grand cri s'élève, chacun s'assied, tous les regards se dirigent sur la toile, après quoi, pendant cinq ou six secondes, le silence s'établit de nouveau, mais cette fois si profond, que par les rues voisines on pourrait entendre monter dans la haute ville les brises du Manzanarès. Cependant la toile demeure immobile, et le vieux poëte comique, don Léandro Moratin, dont la tête joyeuse figure tout à côté des Calderon et des Tirso de Molina, regarde en ricanant les spectateurs désappointés. Un second cri jaillit de toutes les poitrines, un cri de colère qui va au fond des coulisses chercher le directeur éperdu et l'amène tremblant en présence du public. Gens du bel air, ou *manolos*, jeunes et vieux, tout le monde s'indigne; les femmes elles-mêmes sont debout, au balcon et dans les loges, l'œil en feu et la tête nue; plus d'une jolie bouche profère ces charmantes petites imprécations castillanes par lesquelles une Madrilène, si haut placée qu'elle soit par la fortune ou la naissance, témoigne au moindre propos de son dépit et de son mécontentement. Quand le malheureux directeur est parvenu à se faire écouter, il demande en balbutiant quelques instants de répit au nom d'un artiste en vogue, et vous êtes tout surpris de voir tomber aussitôt une si terrible fureur. C'est en pareille circonstance que l'on mesure en Espagne le crédit que peut avoir un artiste : on accorde fort souvent une demi-heure à une cantatrice ou à une danseuse; on est moins généreux envers une simple tragédienne, à moins qu'elle n'ait pour nom Mathilde Diez ou Théodora Lamadrid. Quelquefois on compose par d'autres moyens avec l'impatience populaire : on promet un

riche costume, une décoration magnifique, dont le souvenir ne doit pas de sitôt s'effacer; mais ce sont là des moyens désespérés. Le public espagnol s'attend alors à de telles merveilles, qu'il est à peu près impossible de répondre à l'éblouissant idéal que se fait à l'instant son imagination méridionale; on peut s'attendre à le trouver dédaigneux et mécontent, dans le cas même où l'on étalerait sur le costume promis tous les joyaux de l'ancien trésor royal de Castille, et où la décoration annoncée égalerait en magnificence la Méditerranée aperçue du haut de la Porte-de-Mer, à Barcelone, et l'immense panorama qui, du roc crénelé de Gibraltar, s'étend à travers la mer bleue jusqu'aux chaînes grises de l'Atlas. »

II

LES ACTEURS DRAMATIQUES.

A l'époque dont nous parle Xavier Durrieu, il y avait encore à Madrid quelque chose de mieux que le goût même des Espagnols pour les représentations dramatiques; il restait dans la population et dans les écrivains quelques traces de l'entraînement qui avait suivi la première représentation du drame du duc de Rivas: *Alvaro ou la force de la destinée.* Le public madrilène aimait encore à dépenser son enthousiasme en faveur des écrivains qui lui faisaient éprouver de vives jouissances intellectuelles: il avait acclamé, comme nous l'avons déjà vu, Breton de los Herreros,

Hartzembusch, Gutierrez, Gil y Zarate, et les succès obtenus par eux entretenaient une noble émulation parmi une foule de jeunes auteurs avides de marcher sur leurs traces et d'obtenir les mêmes triomphes.

Les diverses compagnies d'acteurs comptaient en outre dans leur sein des artistes doués d'éminentes qualités, qui devaient faire le bonheur de la société espagnole pendant les vingt-cinq années du règne d'Isabelle. Durrieu nous parle du mérite éclatant de la Mathilde Diez et de la Théodora Lamadrid, toutes deux également puissantes mais avec des facultés diverses. La Mathilde, plus susceptible de pénétrer toutes les nuances de la Célimène, pourrait peut-être être comparée à notre mademoiselle Mars; la Théodora, un peu trop uniforme dans son débit, larmoyante, et mettant de la monotonie dans sa manière de répandre des larmes, avait en maintes occasions le même jeu que nous avons eu si souvent à applaudir chez mademoiselle Georges ou chez madame Dorval.

A côté de ces deux actrices hors ligne, il nous faut citer plusieurs acteurs non moins célèbres, non moins dignes de l'être: Julian Roméa, Arjona, Valero, Ferdinand Ossorio, Mario, les frères Catalina, etc.

Julian Roméa a été longtemps le roi de la scène espagnole; c'était le comédien par excellence; l'artiste connaissait tous les détails de son art, et était capable aussi bien d'interpréter les scènes du vieux répertoire que les drames et les comédies modernes; il était aussi bon acteur comique que grand tragédien. Par son élégance, sa science, ses bonnes manières, il a fait pendant de longues années les délices de Madrid. Arjona, qui travaillait très-souvent à côté de lui, ne l'éclipsait

jamais, ni n'était lui-même éclipsé, tant étaient différents les genres des deux comédiens; celui-ci rappelait tout à fait notre Bouffé, tandis que Roméa ne pouvait être comparé qu'à nos meilleurs acteurs de la Comédie-Française. Dans certains théâtres de province on leur préférait don José Valero, plus ardent, plus passionné et dont le jeu nous a souvent rappelé Frédérick-Lemaître, mais jamais cette préférence ne fut acceptée par le public madrilène, dont le goût après tout était certainement plus éclairé et plus délicat.

Roméa fut longtemps à la tête d'une compagnie d'acteurs qui exploita le théâtre du Prince, pendant toute la période de sa direction. Le petit salon de ce théâtre fut le rendez-vous de toutes les personnes qui à cette époque éminemment industrielle eurent le bon goût de rester fidèles aux lettres et aux arts. Nous eûmes pour notre part le bonheur d'y voir plus d'une fois beaucoup de personnes dont nous sommes souvent obligé de citer le nom dans cette œuvre. C'est là où il fallait voir causer Roméa; il se livrait, s'abandonnait volontiers au milieu de ce cercle choisi qui ne reconnaissait d'autre catégorie que celle du talent. Rien n'était alors plus charmant que de l'entendre raconter une anecdote avec les locutions, les gestes, le ton et l'accent aragonais.

Ferdinand Ossorio, enlevé de bonne heure à l'art dramatique, s'était fait dans la société madrilène une célébrité à part; il peignait avec talent sur les tables de marbre du café suisse de charmantes têtes, que les garçons devaient conserver avec soin s'ils ne voulaient exciter la colère de leurs clients.

Dans le même café, Emilio Mario, le sourire sur les

lèvres, venait étudier attentivement les manières des *pollos* (jeunes gens de 15 à 20 ans) pour les photographier ensuite sur la scène.

III

LES AUTEURS COMIQUES : RUBI (DON TOMAS RODRIGUEZ) ET BRETON DE LOS HERREROS.

Maintenant que nous avons rapidement fait connaître les théâtres et les comédiens, nous pouvons passer à notre sujet principal, aux auteurs. Le premier dont nous devons parler est don Tomas Rodriguez Rubi. C'est un Andalou, natif de Malaga; né en 1817, il a tardé assez longtemps à acquérir la célébrité, mais était arrivé à occuper les fonctions de ministre de l'instruction publique quand éclata la révolution de septembre 1868.

Il a suivi les traces de Breton de los Herreros, et pendant tout le règne d'Isabelle II a été certainement après lui l'auteur comique le plus acclamé et le plus en vogue.

Ses œuvres affectent beaucoup trop de s'adresser exclusivement à la classe aristocratique; elles ne sont point assez faites pour la généralité de la société. Rubi avait semblé aspirer dans ses deux premières pièces: *Del mal el menos*, et *Toros y cañas*, à vouloir être un peintre de mœurs populaires; on aurait même dit un peu plus tard qu'il voulait introduire un genre nouveau par une appropriation à la scène moderne de certaines pièces du vieux répertoire, comme dans

Quien mas pone pierde mas et dans *le Capitaine Ribera;* mais il abandonna vite ces errements; il ne songea pas longtemps à être un nouveau Ramon de la Cruz; ce qu'il désirait surtout, c'était *arriver;* et avec le triomphe du doctrinarisme après 1843, il crut voir une condition absolue de succès à faire ce qu'on appelait de la haute comédie en s'occupant surtout des hautes classes.

De là cette série de pièces, inaugurée par les *Dos validos* ou *Castillos en el aire*, dans lesquelles la diplomatie, la cour, les hautes manières, la vie courtisanesque, les intrigues des grandes dames, la prétention des ministres, les inquiétudes des solliciteurs, les souplesses des majordomes, et les condescendances des caméristes jouaient un rôle essentiel; tout cela était spécialement destiné à la population de Madrid qui vivait alors très-occupée des intrigues de la cour et des compromis de la politique. Mais quand on voit dans la société autre chose que cette agitation si étroite, si vaine et si superficielle, on trouve tout ce répertoire bien pauvre et bien misérable, et on est peu disposé à exalter outre mesure le mérite de l'auteur. Breton de los Herreros était bien plus général, universel, accessible à tout ce qui émotionnait et entraînait ses contemporains.

Parmi les comédies de mœurs de Rubi, celle qui fut longtemps la plus estimée est celle qui porte le titre de *Detras de la Cruz el diablo*. De ses comédies d'intrigues on citait et on représentait le plus souvent la *Bandera négra* et la *Rueda de la Fortuna;* cependant les critiques s'accordent assez à donner la préférence à ses deux dernières œuvres; *El arte de hacer fortuna* et *El Gran Filon*.

On aurait de la peine à tirer de toutes ces pièces, qui sont pourtant assez nombreuses, quelques caractères bien analysés, bien définis. Dès qu'il eut atteint de la célébrité, Rubi se préoccupa beaucoup trop de faire des rôles appropriés aux comédiens qui devaient les représenter ; aussi aperçoit-on une certaine uniformité dans le choix des types accessoires destinés à produire un même effet, toujours attendu, toujours applaudi.

Du reste, il faut reconnaître qu'il avait fort à faire pour disputer la scène madrilène à son rival Breton de los Herreros et à tous les autres traducteurs et arrangeurs de pièces françaises.

Breton de los Herreros, né avec le siècle, n'est mort qu'âgé de plus de 70 ans, et on peut dire que jusqu'au dernier moment il n'a cessé de travailler : il était parvenu à très-bien faire accueillir du public certains arrangements de pièces françaises habillés avec un style spécial et semés de mots vifs et piquants ; ce procédé lui ouvrit un trésor inépuisable dans lequel il puisa sans scrupules à pleines mains.

Il arrive très-souvent que les auteurs français mettent en scène dans leurs pièces des types complétement inconnus en Espagne à cause de la diversité des milieux. N'importe, on passait néanmoins par-dessus ces bizarreries, on assistait aux représentations, on applaudissait.

Breton de los Herreros, d'ailleurs, comme Ventura de la Vega, ne voulut jamais avouer que ce système d'arrangement convenait mieux à un commençant qu'à un homme arrivé au plus haut degré de réputation.

Rubi, dans tous ses rapports sociaux, n'a jamais eu

le piquant et l'éclat de Breton de los Herreros : il était maigre, d'une physionomie peu distinguée; il laissait douter de son esprit et ne se faisait remarquer que par une certaine agitation, une espèce de désinvolture d'écureuil. Il alignait les vers avec facilité, avait beaucoup d'entregent, et surtout une disposition à se laisser facilement croire capable de tout.

Breton avait tout un autre aspect: il était gros, petit, replet, il affectait dans ses allures beaucoup de modestie, mais à la moindre objection des éclairs jaillissaient de ses petits yeux étincelants. Il avait dans le dialogue beaucoup de vivacité, une ironie fine et acérée. Aussi ne citait-on pas les bons mots de Rubi: ceux de Breton sont au contraire restés célèbres. Voici, par exemple, une épigramme qui, tombant sur un médecin malhabile, aurait pu tuer sa réputation, mais qui, s'adressant à un homme d'un véritable talent, n'a jamais servi qu'à en rendre l'auteur redoutable pour son prochain. Elle est vraiment mordante.

Breton vivait sur le même palier qu'un médecin appelé Mata (trad. Tue); or il arriva maintes fois que les amis de Breton, se trompant de porte, au lieu de frapper chez l'auteur dramatique, vinrent déranger son voisin. Celui-ci, qui attendait peut-être des clients désirés, et avait ainsi à subir de très nombreuses déceptions, crut nécessaire de prendre un parti; il mit au-dessus de sa porte cette inscription:

En esta mi habitacion
No vive ningun Breton.

Dans cet appartement qui est le mien ne vit aucun Breton.

L'auteur dramatique fut contrarié du ton de cette

inscription, et s'en vengea d'une manière assez sanglante, par le quatrain que voici :

Hay en esta vecindad
Cierto medico poeta
Que al pié de cada receta
Pone : Mata ; y es verdad.

Il y a dans le voisinage certain médecin poëte qui, au bas de chaque recette, écrit : Tue ; et ce qu'il écrit est vrai.

IV

GERTRUDIS GOMEZ DE AVELLANEDA.

L'un des premiers succès dramatiques qui aient suivi la déclaration de majorité de la reine Isabelle, ce fut la représentation d'*Alonzo Munio*, tragédie en quatre actes, écrite par mademoiselle Gertrudis Gomez de Avellaneda.

Le public accueillit avec le plus grand empressement ce premier essai, au théâtre, d'une jeune femme, qui déjà s'était fait connaître par la publication d'un beau recueil de poésies lyriques et de deux romans, *Sab* et les *Deux femmes*, où l'influence de l'*Indiana* de madame George Sand s'était vivement fait sentir.

Le sujet d'*Alonzo Munio* était emprunté à l'histoire nationale ; il était de nature à plaire à ces imaginations qu'exaltent toujours les souvenirs du passé. Il n'y avait pas, il est vrai, assez de consistance dans

l'intrigue, de fermeté dans les caractères, d'intérêt dans l'action, pour que la pièce pût rester au théâtre. En revanche, on pouvait y admirer une passion vraie, des pensées généreuses, l'éclat des couleurs, l'impétuosité du rhythme, la vigueur du style; qualités éminentes pour un poëme épique, insuffisantes pour la scène.

Il faut, pour expliquer le succès auquel voulurent contribuer les dramaturges eux-mêmes, tenir compte et du sexe de l'auteur et de la direction que certaines coteries désiraient voir prendre au théâtre à l'ouverture d'un nouveau règne.

Mademoiselle Avellaneda était la première femme qui osât se risquer, comme auteur dramatique, à tenter les épreuves de la scène ; la spontanéité généreuse du caractère espagnol, inaccessible à une basse envie, n'aurait pas voulu décourager une tentative qui honorait la nation entière.

Elle avait fait un grand effort ; c'était l'art difficile, dont elle avait voulu atteindre le sommet; sa poétique était sévère. Ne fallait-il pas l'encourager, alors que le théâtre était livré, soit à des pièces politiques, soit à de déplorables exagérations d'un romantisme échevelé, soit aux traductions et arrangements des drames français, même les plus médiocres ?

Comment ne pas applaudir cette femme généreuse, qui visait aux plus hautes conceptions de l'art dramatique, alors que des écrivains comme Breton de los Herreros, comme Rubi, se préoccupaient exclusivement de traduire sur la scène les querelles, les inimitiés passagères des partis militants qui se disputaient le pouvoir ?

Comment ne pas la féliciter, lorsqu'elle résistait à

des tendances sous lesquelles on voyait succomber des hommes comme Zorrilla? Le romantisme commençait à déplaire, car on le voyait aboutir à la confection de drames conçus d'après le type de *la Tour de Nesle* (*la Copa de Marfil*) et uniquement remarquables par le nombre des crimes qui y étaient amoncelés.

Comment ne pas lui savoir gré de réagir contre l'importation, chaque jour plus grande, des idées et des mœurs françaises, et de remonter aux sources nationales les plus pures, les plus aimées?

Voilà comme il faut comprendre le succès de cette œuvre, incapable d'ailleurs de déterminer une réaction dans le sens de la tragédie classique, sagement honnie depuis 1830. Que si, en montrant tant d'enthousiasme pour *Alonzo Munio*, il entra dans l'esprit des partisans de l'école classique de rouvrir la porte aux anciennes tragédies, ils ne devaient pas tarder à se persuader de leur erreur; un seul écrivain, M. Tamayo y Baus, songea à suivre la Avellaneda dans la voie qu'elle avait ouverte; ce n'était pas de ce côté que le théâtre devait se développer pendant le règne d'Isabelle II.

Quant à la femme elle-même, le succès décida malheureusement de son avenir; au lieu de chercher sa voie dans le sentiment qui l'avait animée à l'époque de ses deux premiers romans, elle en écrivit deux autres, *Espatolino* et *Guatimozin*, où on la voit déjà complétement détournée du premier courant qu'elle avait suivi; elle a fait ensuite deux autres tragédies: *El Principe de Viana* et *Saul*, qui n'ont jamais attiré l'attention que de quelques furieux partisans d'un genre démodé. Encore un brillant esprit qui n'a pas voulu être de son siècle!

La Avellaneda est revendiquée par l'Amérique ; en effet, elle est née, en 1816, dans l'île de Cuba : ses premières poésies après 1840 parurent à Madrid sous le titre de *l'Étrangére.* Elle a été mariée deux fois, et eut le malheur de perdre son second mari quelques mois seulement après la célébration du mariage ; cet événement fut pour tout son être moral l'occasion d'un choc des plus violents. Elle ne se sentit pas la force de rester dans la société, et se confina dans un couvent. Elle y resta quelques années, puis reparut dans le monde littéraire et publia plusieurs autres œuvres : *Recaredo*, *la Verdad vence les apariencias ; Errores del corazon ; las glorias de España ; el Donativo del Diablo ; la Hija de las flores ; la Aventura ; Hortensia ; la Somnanbula.*

V

TAMAYO Y BAUS ET GUERRA Y ORBE.

M. Tamayo y Baus est un écrivain encore jeune, qui s'est manifesté dans les vingt dernières années ; il a été accueilli, presque dès son apparition, par le groupe des hommes qui occupaient les positions acdémiques, et s'est appliqué à répondre aux faveurs dont il fut entouré en ne cultivant que ce qu'on appelle le genre noble.

Comme la Avellaneda, et à l'instar de ce qu'ont fait en France et Ponsard et M. Latour de Saint-Ybars, il

a essayé, lui aussi, de faire revivre la tragédie. Le sujet choisi par lui est le même qui a été traité par La Harpe, Alfieri, et M. de Latour de Saint-Ybars, pour ne citer que les meilleurs ; c'est l'événement qui mit fin à Rome à la puissance des décemvirs, la mort donnée par le centurion Virginius à sa fille Virginie, lâchement séduite par Appius Claudius.

Ce sujet est très-propre à produire les émotions dramatiques recherchées au théâtre, mais autant il convenait à une nature puissante et énergique, comme celle d'Alfieri, autant il devait être rejeté par un écrivain, au fond très-indifférent en matière politique, peu partisan des progrès de la démocratie, et avant tout désireux de plaire aux classes aristocratiques, qui dirigeaient alors la société espagnole. C'était un argument à traiter bien plus à la façon de Shakspeare ou de Calderon, qu'à celle de Corneille et de Voltaire; et nous croyons que M. Tamayo aurait produit une œuvre bien autrement méritoire, s'il s'était laissé plus influencer par les points de vue du romantisme moderne que par le désir de rendre le souffle à une forme vieillie.

Il est trop préoccupé de certaines traditions; il recherche avant tout la noblesse, la sobriété, la concentration; nous aurions mieux aimé qu'il fît revivre devant ses compatriotes les fortes aspirations des plébéiens de Rome, leur profond respect pour les formes du droit, leur haine acharnée de la tyrannie. Mais excitez donc ce souffle puissant, remuez donc les passions républicaines, quand vous vivez sous le régime constitutionnel d'une reine superstitieuse, quand vous attendez d'elle des faveurs, et quand vous aspirez à faire partie d'une académie, dont la porte n'est ou-

verte qu'aux défenseurs d'un trône vermoulu et d'une foi expirante !

Aussi, malgré les éloges excessifs accordés à cette œuvre par un certain nombre de critiques, beaucoup trop portés au panégyrique en faveur d'un Espagnol, ne saurions-nous élever, comme eux, la pièce de M. Tamayo au-dessus de toutes les tragédies qui ont été écrites sur le même sujet !

C'est une faute capitale que d'avoir marié Virginie avec le tribun Icilius, qui n'était que son fiancé ; dans les mœurs romaines, Virginius seul avait droit de vie et de mort sur sa fille, tant que le mariage n'avait pas eu lieu ; l'auteur détruisait gratuitement toute la grandeur et toute la portée de l'acte de Virginius, en atténuant son droit paternel, alors qu'Appius Claudius venait précisément de fouler aux pieds, par un abus de ses pouvoirs de magistrat, ce même droit qu'il lui appartenait de protéger et de défendre.

Quoi qu'il en soit, il y a incontestablement beaucoup de mérite dans l'œuvre de M. Tamayo, et nous ne voudrions pas être taxé d'injustice envers un écrivain sage, consciencieux, doué des qualités les plus honnêtes et les plus respectables, mais à qui le souffle manque pour marcher contre le courant des idées modernes.

Nous préférons de beaucoup à cette tentative l'inspiration qui l'a poussé à écrire, en collaboration avec M. Aureliano Fernandez Guerra y Orbe, un drame historique, *la Rica Hembra* (*la Magnate*). Autant le genre des tragédies nous semble démodé, autant nous croyons à l'avenir des drames historiques ; ceux-ci nous semblent devoir être de plus en plus faciles à composer, à mesure que l'histoire fait de plus grands

progrès et pénètre mieux dans la peinture des sociétés antérieures.

Les auteurs dramatiques, en étudiant à fond et les événements du passé et les milieux dans lesquels ils se sont accomplis, sont sûrs de rencontrer à la fois les effets dramatiques les plus saisissants, et des peintures aussi agréables qu'utiles pour la foule.

Il est possible avec un seul drame de peindre toute une époque, et il y a là pour les plus puissants esprits une voie à suivre que la plus saine critique ne saurait qu'encourager.

La Rica Hembra a été écrite avec cette préoccupation; les deux collaborateurs ont cherché cette fois à se rapprocher de l'ancien théâtre de Lope et de Calderon, tout en se préoccupant beaucoup, suivant nos exigences modernes, et de la réalité des faits et de la vérité historique. C'était une excellente tendance, et M. Tamayo a montré une vraie indépendance d'esprit le jour où, quittant ses allures classiques, il a consenti, en 1854, à faire représenter sur la scène, avec son nom, cette œuvre plutôt romantique que classique. Son collaborateur, M. Guerra y Orbe, s'était déjà fait connaître par deux autres drames en prose: *La fille de Cervantès* et *Alonso Cano:* il apportait de son côté des connaissances historiques assez profondes et d'autres qualités qui se sont très-bien combinées avec celles de M. Tamayo.

Dans la *Rica Hembra*, les auteurs se sont proposé de retracer le caractère d'une femme de haut rang, toute pleine du préjugé de sa race, sachant sacrifier, pour garder la dignité de sa famille, les sentiments les plus délicats et les plus profonds de son cœur, en même temps fidèle à tous ses devoirs, et imposant à tous au-

tour d'elle, par ses vertus et son mérite, le respect et l'affection. Ce type est bien choisi ; il y a encore en Espagne de ces belles natures féminines, mêlant à des préjugés invétérés une force de caractère et une certaine majesté dans l'accomplissement des lois de l'honneur et la pratique des vertus, que l'on ne trouve peut-être dans aucune autre nation. Dans ce siècle d'indulgence excessive et de molles complaisances, il est bon de faire apparaître quelquefois de ces types d'un autre âge ; cela ramène à des retours sur soi-même, qui n'ont rien que de bienfaisant ; l'invraisemblance actuelle du portrait est une condamnation de certaines tendances morales qui ne sont pas à la louange de notre temps.

Nous sommes aux temps de Pierre le Cruel.

Doña Juana de Mendoza, la *Rica Hembra,* vit dans son château-fort, entourée de ses vassaux ; ses voisins, jaloux de ses richesses, envahissent de tous côtés ses terres : elle se défend et met à la tête de ses soldats un jeune page qu'elle aime, et qu'elle voudrait élever jusqu'à elle, en lui donnant des occasions de grandir et de s'illustrer. Mais le roi, désireux de faire passer aux mains d'un de ses partisans les grands biens qu'elle possède, lui ordonne d'épouser l'amiral de Castille, fils illégitime d'un de ses frères naturels. Ignorant les qualités de l'envoyé qui lui portait cet ordre, elle se laisse aller devant lui à insulter l'époux qui lui est offert, en lui reprochant une naissance illégitime, le caractère du père, qui tenait à l'Église, et celui de la mère qui était une juive. L'ambassadeur, qui n'était autre que l'amiral lui-même, ne peut supporter ces injures, et soufflète celle qui les avait prononcées, en se faisant connaître

pour ce qu'il était réellement. Juana de Mendoza fait immédiatement saisir le coupable par ses gardes : elle voudrait le livrer à la mort.

« Mais si je t'abats à mes pieds, dit-elle, si je répands ton sang, laverais-je avec ce sang la tache que tu as imprimée sur mon front? Je me soumets à être ton épouse; ainsi personne ne pourra dire qu'un autre que mon mari a osé mettre la main sur ma figure. »

Survient le page vainqueur ; son amour se trahit, quand il apprend le mariage qui vient de s'effectuer, et s'il ne parvient à détourner de ses devoirs la Rica Hembra, il excite du moins la jalousie de l'amiral. Alors commence une lutte dramatique entre la femme qui aime et cherche cependant à rester fidèle à son époux ; le mari jaloux, qui veut d'abord anéantir un rival qu'il craint, tant qu'il n'est pas persuadé des hautes qualités de son épouse, et qui devient à la fin généreux quand il a pu s'en convaincre ; et enfin le jeune page, amoureux, plein de force, de passion et de vie, qui a pu un jour se croire aimé, et se voit, par une circonstance fatale, éloigné à jamais de celle à qui il s'était donné. C'est une belle situation, et les auteurs ont su en tirer profit.

Il y a dans ce drame une peinture assez vivante de l'état d'anarchie dans lequel on vivait au moyen âge, et qu'a dû inspirer la longue durée des périodes de désordre dont l'Espagne a été le théâtre pendant le dix-neuvième siècle.

« N'y aura-t-il donc personne pour la défendre, pour faire respecter son patrimoine? Verrons-nous au milieu des tumultes l'insulte, la persécution, la violence armée s'acharner après elle ! Toutes nos fêtes vont-elles se borner à

des batailles, nos amours à des haines, nos repos à des veilles, nos plaisirs à des malédictions? Aux armes, aux armes! Où sont-ils? Ils sont peu. Ils sont beaucoup. Par ici. Non, par là. Ils viennent. Oui, non. Ils attaquent. Non. Oui. Partout à l'horizon les champs sont tout rouges. Une litière sèche pour tout lit. Au lieu d'eau, des cloaques immondes. Toujours l'ennemi en face de soi. Le grand frappe le petit; tu fuis, je me précipite; mille meurent. Un seul se sauve. Des tambours la nuit; la trompette avant l'aube. Et voilà que la lutte atroce continue, le sang fume à nouveau; cent autres perdent la vie. Si c'est là un amusement, que Dieu descende donc ici-bas et qu'il en juge. »

Malheureuse Espagne, qui après cinq siècles, voit encore de nos jours, dans plusieurs de ses provinces, se reproduire par le fait des carlistes de semblables tableaux!

VI

ADELARDO LOPEZ DE AYALA.

Depuis la révolution de septembre 1868, M. Ayala joue un grand rôle dans la politique espagnole. Attaché à un parti très-remuant, celui de l'ancienne Union libérale, il a été considéré comme l'un des auteurs les plus actifs du mouvement qui a renversé le trône de la reine Isabelle.

Il ne nous appartient pas de le juger ici. Au point de vue politique, c'est une tâche que nous nous réservons pour notre histoire contemporaine, alors que nous aurons à indiquer la part qui revient à chaque parti dans cette insurrection nationale. Il nous suffira ici d'indiquer que, soit qu'il fût affilié à la faction du duc de Montpensier, soit qu'il partageât l'irritation

causée chez les unionistes par l'envoi aux Canaries des généraux Serrano et Dulce, Ayala crut en 1868 le moment venu de soulever son pays contre la reine Isabelle, et s'associa, pour atteindre ce but, aux progressistes et aux républicains.

Les amis du général Prim, les républicains de Jerez et de Cadix l'aidèrent alors avec un entrain et un courage qui amenèrent le succès ; abandonnés à leurs seules forces, les unionistes ne seraient arrivés à rien.

Ayala, après la révolution de 1868, fut nommé ministre d'outre-mer, et occupa ce poste jusqu'à l'avénement au pouvoir du prince Amédée.

Ce n'était ni pour la dynastie piémontaise ni pour la république qu'il avait agi ; toutes ses sympathies étaient acquises au prince de Montpensier, et à son défaut il entendait se réserver pour le fils de la reine Isabelle ; aussi refusa-t-il de servir le prince italien que les Cortès avaient appelé au trône, et se tint-il à l'écart tout le temps que le pouvoir resta aux mains des républicains. Mais on le vit reparaître sur la scène dès qu'un mouvement militaire rendit le pouvoir à ses anciens amis. Il a repris sous le gouvernement d'Alphonse XII et sous la présidence de M. Canovas del Castillo le même ministère d'outre-mer qui lui avait été confié après la révolution de 1868.

Les formes extérieures contribuent beaucoup en Espagne au succès des hommes politiques. Sous ce rapport, Ayala a été très-bien doué par la nature. Escrich, dans un de ses derniers romans, nous le représente comme un homme encore jeune, de haute taille, figure belle et martiale, moustaches fortes et fournies, longue barbiche, chevelure abondante, front

très-dégagé, où brillent, dit-il, la sérénité du talent et la majesté du penseur.

Le portrait est peut-être un peu flatté; il explique en tout cas l'influence rapide qu'a prise Ayala dans les affaires de son pays, et fait comprendre comment, par le seul fait de la révolution de 1868, cet écrivain, qui avait paru jusque-là se consacrer exclusivement à la carrière d'auteur dramatique, est devenu tout à coup un des plus importants hommes d'État de la Péninsule.

Ayala s'était distingué au milieu des littérateurs de son époque par le soin spécial avec lequel il avait cherché le genre de pièces le plus appliqué à la société moderne; c'est là certainement le propre des écrivains de génie, et à cet égard nous le plaçons bien au-dessus de Tamayo, de la Avellaneda et de Rubi qui travaillaient de préférence sur des canevas déjà connus.

La plupart des pièces d'Ayala ont eu du succès; on applaudit avec ardeur : *El Hombre de Tejado*, *el Tejado de Vidrio* et *el Tanto por Ciento*. Cette dernière pièce surtout a été reçue avec acclamation par le public madrilène; c'est elle qui a fait la réputation de son auteur, et nous ne saurions mieux faire pour juger du mérite de l'homme que de nous arrêter un instant sur elle pour la juger.

Le Tanto por Ciento est une comédie en trois actes et en vers, qui, représentée au Théâtre-Français et au Gymnase, n'aurait probablement pas excité un grand enthousiasme; elle n'attaquerait pas chez nous avec assez de force et de vigueur la passion de l'agiotage qui a poussé de si profondes racines dans notre société. En Espagne, elle fut jouée en 1861, précisément à une époque où le pays tout entier souffrait de la fièvre de

spéculation et d'agiotage qui fut un des caractères du règne d'Isabelle II; toujours sous l'impression des mœurs de la France, la société espagnole, sans capitaux, sans instruction spéciale, sans ardeur laborieuse, avait voulu, elle aussi, imiter notre goût pour les entreprises commerciales et industrielles; au lieu d'étudier d'abord les conditions du travail moderne, et de jeter des bases solides, elle n'y avait trouvé qu'un prétexte de satisfaire la passion du jeu. Ayala eut l'esprit de saisir ce travers social; et c'est là ce qu'il a peint dans sa comédie.

Il a voulu montrer le désir de s'enrichir venant dans toutes les âmes se substituer aux sentiments d'honneur, de délicatesse, de loyauté, et comme il touchait à une maladie morale régnante, le public, non encore tout à fait dégradé et avili, lui a su bon gré de lui signaler dans quelle pente dangereuse il tendait à s'engager.

La pièce de M. Ayala n'est pourtant pas complète, et c'est à ce point de vue qu'elle aurait justement déplu en France. Autant l'agiotage est malsain pour un peuple, autant est bienfaisant l'esprit d'entreprise, le goût des spéculations raisonnables et intelligentes: il fallait distinguer, et chez une nation comme l'Espagne qui a un si grand besoin de réveiller son activité industrielle, il fallait, en même temps que l'on combattait l'agiotage, présenter sous de belles couleurs l'initiative hardie et intelligente de l'entrepreneur laborieux. Mais cela aurait déplu à la population madrilène qui ne donne pas son admiration à ce genre de succès; et Ayala, en bon doctrinaire, s'est bien gardé d'une donnée philosophique qui aurait compromis l'issue de sa pièce.

VII

EGUILAZ, OLONA, SERRA, DIAZ, PRINCIPE, ASQUERINO, ETC.

Si le règne d'Isabelle II ne nous présente aucun talent de premier ordre capable de rivaliser avec les grands écrivains du siècle d'or, en revanche dans plusieurs genres et particulièrement au théâtre, il peut mettre en ligne un grand nombre d'individualités de second ordre. Comme de 1830 à 1843 la littérature avait été la source et l'origine des plus brillantes carrières politiques, il en était résulté dans toute la jeunesse espagnole une excitation extraordinaire à manier la plume, et à s'en servir comme d'un instrument pour atteindre les plus hautes positions. Lorsque le gouvernement d'Isabelle parvint définitivement à s'asseoir après 1843, il arriva ce qu'on pouvait prévoir, un retour de la politique vers les lettres, et comme celles-ci étaient en somme peu productives, le théâtre et le journalisme, qui constituaient les deux seules issues où l'on pouvait se procurer des moyens d'existence, furent littéralement encombrés.

C'est ainsi que s'explique le très-grand nombre d'auteurs dramatiques que nous aurions à citer, s'il y avait un intérêt à énumérer des productions rarement originales, très-souvent imitées du français, aujourd'hui tombées dans l'oubli.

Il y a cependant des écrivains que nous ne saurions passer sous silence.

Ainsi Eguilaz, né à San-Lucar de Barrameda vers 1833, un des auteurs les plus féconds qui occupèrent le scène à partir de 1853, mort récemment à la fleur de l'âge. Une de ses pièces, la *Cruz del Matrimonio*, a eu un très-grand succès et se représente encore très-souvent aujourd'hui : c'est une peinture énergique des maux qui pèsent sur chaque ménage ; l'auteur cherche à démontrer l'obligation où sont les familles de savoir supporter avec patience leurs douleurs, sans chercher à rompre précipitamment le lien sacré qui les tient réunies. Il y a de la tendresse, de la sensibilité dans cette œuvre bien supérieure à toutes les autres productions du même écrivain : *Alarcon*, *Une farce de Quévédo.—Le chevalier du miracle.—Une aventure de Tirso. — La Clef d'or. — Le Patriarche du Turia.* La famille d'Eguilaz était basque d'origine ; son nom est formé de deux mots : Egui et latz, qui dans la langue basque signifient *vérité* et *âpre*, *amer*. Par un caprice assez concevable du reste, Eguilaz a voulu donner à sa première pièce le titre même qui correspond en castillan à son nom propre ; il l'a intitulée : *Verdades amargas. Vérités amères.*

A côté d'Eguilaz, nommons aussi Olona, écrivain timide et paresseux qui n'a pas donné tout ce qu'on attendait de lui ; ses deux pièces : *Se acabaràn los enredos* et *el Primo y el relicario*, ont prouvé qu'il était plus que capable de bien faire les comédies d'intrigues ; il n'a pas assez persévéré dans la voie qu'il s'était ouverte.

Narcisso Serra était plus laborieux, mais la santé lui fit défaut. Il a laissé quelques comédies charmantes, et une série de portraits qu'il composait au café Suisse au milieu de ses amis. Sa vie trop courte ne fut qu'un

long supplice : il passa plusieurs années étendu sur un lit de douleur, et s'éteignit en laissant autour de lui les plus profonds regrets.

« Narcisse, en prononçant ton nom, a écrit quelque part Escrich, le cœur se serre, les yeux se mouillent de larmes. Toutes les joies de la vie t'ont été refusées. Pour toi les fleurs n'ont pas eu de parfums, le ciel d'horizon, la brise de fraîcheur, ni le crépuscule de doux contrastes. Ah ! tu n'as pas existé pour les plaisirs, tu n'as vécu que pour la douleur. Pendant bien des années ton âme puissante, ton inspiration flexible, ont soutenu une lutte tenace contre la matière. »

Don José-Maria Diaz a écrit plusieurs drames : *Elvira de Albornoz*, *Philippe II*, *Juan de Escobedo*, et *Une Reine ne conspire pas*. Ils ont moins fait pour sa réputation que deux tragédies, *Junius Brutus* et *Jephté*, dont lui surent un gré infini les critiques de l'école classique.

On a reproché avec raison à don Miguel-Augustin Principe d'avoir plutôt décliné que grandi dans les diverses productions qu'il a données successivement à la scène ; c'était pourtant un écrivain laborieux, mais comme Serra, il n'avait pas de santé.

Eusebio Asquerino a eu le mérite de vouloir parler à ses compatriotes sur un ton plus mâle, plus sévère que celui qu'ils entendaient d'habitude. Il a soutenu sur le théâtre les mêmes théories politiques qu'il défendait dans la presse ; aussi ne s'est-il pas capté la bienveillance des bureaucrates fonctionnaires et militaires, qui occupent à Madrid les loges des théâtres ; en revanche le peuple a toujours écouté avec satisfaction les tirades des *Espagnols avant tout*, de *Philippe le Beau*, d'*Un véritable homme de bien*, et des *Deux Tribuns*.

VIII

LES LIBRETTISTES DE LA ZARZUELA. — CAMPRODON.

Pouvons-nous quitter l'étude du théâtre pendant le règne d'Isabelle II sans dire quelques mots de l'importance qu'a prise sous ce règne l'opéra-comique. Il était encore complétement inconnu à Madrid à la fin du siècle dernier, et au commencement de celui-ci; mais, peu à peu, il commença à pénétrer dans les habitudes des populations; le goût du piano, qui se répandait dans toutes les classes, la construction du grand opéra, le succès extraordinaire de quelques grandes chanteuses, l'importance que prirent dans la vie sociale les rendez-vous de la haute société dans le théâtre de l'Orient, l'établissement du Conservatoire par les soins de la régente Christine, tout cela contribua à attirer l'attention publique sur le grand rôle dévolu à la musique dans les plaisirs sociaux.

Il se trouva bientôt un banquier entrepreneur pour construire à Madrid une salle dans laquelle on représenterait spécialement des *Zarzuelas,* nom donné en Espagne à l'opéra-comique; on en avait joué quelques-unes au Circo et elles y avaient été très-assidument suivies. Ce n'était pas sans quelque frayeur que le capitaliste dont nous parlons entreprenait une semblable spéculation, quoiqu'il sût bien à l'avance qu'il devait avoir pour lui la passion irrésistible de la population madrilène pour tous les genres de spectacles. La salle construite avec confort

et richesse dans la rue de Jovellanos, d'où lui est venu quelquefois le nom de salle Jovellanos, quoiqu'il soit plus fréquent de la désigner sous celui de Zarzuela, eut le bonheur de plaire à toute la haute société; celle-ci prit l'habitude de s'y donner rendez-vous à certains jours de la semaine, comme elle faisait déjà pour l'Orient (grand opéra) et pour le Principe. Dès ce moment l'opéra-comique fut complétement acclimaté à Madrid et en Espagne; il n'a depuis lors jamais cessé de croître, et aujourd'hui il contribue pour une part très-importante aux divertissements de la société espagnole.

Rien ne manque plus au personnel nombreux qu'exige la bonne exécution des pièces qui dépendent de ce genre; il a maintenant ses acteurs, ses musiciens et ses libretisttes.

Parmi les acteurs qui ont brillé déjà dans l'opéra-comique, Salas et Arderius ne sauraient être passés sous silence; l'un et l'autre se sont élevés de la simple position d'acteur à celle de directeur de troupe.

En fait de musiciens, quatre compositeurs se sont produits : Barbieri, Arrieta, Gaztambide et Oudrid. L'Espagne leur doit de n'avoir pas toujours été obligée d'importer sur la scène les œuvres musicales étrangères, et d'avoir pu se constituer déjà un petit répertoire national, dans lequel on a accumulé toutes les nombreuses mélodies, au caractère si excentrique, qu'on n'oublie jamais quand une fois on les a entendues, et qui ont une saveur toute spéciale à l'Espagne. Quand on songe à la grande quantité de jotas, oles, cachuchas, d'airs andalous, de habaneras qui se jouent et se chantent aujourd'hui dans la Péninsule, on ne comprend pas que l'utilité d'un

théâtre destiné à les grouper et à les mettre en relief ne se soit fait sentir que de notre temps.

Quant aux librettistes, comment pouvaient-ils faire longtemps défaut? On sait toute la sonorité de la langue espagnole; on n'ignore pas combien sa prosodie se prête aussi avec facilité à toutes les exigences musicales; il y avait en abondance des hommes doués d'un talent littéraire. Aujourd'hui les directeurs de la Zarzuela n'auraient déjà plus que l'embarras du choix entre les écrivains dramatiques; à l'origine ils surent se préoccuper de lancer dans cette direction un homme qui eût déjà fait ses preuves de savoir dans l'art de composer des pièces à intrigues et dans la versification. Leur choix se porta sur un Catalan, D. Francisco Camprodon, auteur de deux drames, *Flor de un Dia* et *Espinas de una Flor*, qui eurent en 1851 et 1852 un assez légitime succès. Ils le chargèrent d'approprier à la scène espagnole tous ces opéras-comiques français qui ont fait la joie et le bonheur de plusieurs générations, *le Domino noir*, *le Chalet*, *les Diamants de la couronne*, *le Pré-aux-Clercs*...

Camprodon est parvenu, en s'aidant de l'un ou l'autre des musiciens que nous avons cités, à les approprier à la scène espagnole; il a fait dans ce genre ce que Ventura de la Vega faisait avec nos drames, ce que Breton de los Herreros entreprenait avec nos comédies, ce que des auteurs moins célèbres exécutèrent aussi couramment avec tous nos mélodrames de l'Ambigu et de la Gaîté, et les pièces de magie de la Porte-Saint-Martin.

Qui s'étonnera, en présence de ce travail d'arrangement et d'appropriation derrière lequel reste toujours très-persistante la marque du premier au-

teur, et qui s'étend au plus grand nombre des pièces qui depuis vingt-cinq ans se représentent tous les jours, de l'influence extrême de notre civilisation sur les mœurs de l'Espagne ? Qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, les Espagnols sont forcés de nous copier. Nous restons toujours au fond le modèle qui est placé tous les jours sous leurs yeux.

CHAPITRE IV

L'ÉLOQUENCE

I. Olozaga et Gonzalez Bravo devant les Cortès de 1844. Antonio de los Rios y Rosas. — II. Donoso Cortès, marquis de Valdegamas. — III. Les orateurs de la démocratie. Emilio Castelar.

I

OLOZAGA ET GONZALEZ BRAVO DEVANT LES CORTÈS DE 1844. — ANTONIO DE RIOS ROSAS.

La première année du règne d'Isabelle II s'est ouverte par un tournoi parlementaire, dans lequel le premier rôle était occupé par deux orateurs dont l'un est déjà connu de nos lecteurs.

Ces deux orateurs étaient Salustiano de Olozaga et don Luis Gonzalez Bravo.

Olozaga se trouvait dans la situation la plus difficile que l'on puisse imaginer pour un homme politique.

Chef du parti progressiste, il avait patronné dans les rangs de ses amis, sous la régence d'Espartero, une scission malheureuse, et avait contribué à la chute du régent pour faire déclarer la majorité d'une jeune princesse, âgée de quatorze ans.

A l'ouverture du règne, Olozaga était président du conseil des ministres ; il remplissait ces fonctions dans un ministère de coalition organisé par une insurrection victorieuse à laquelle avaient pris part tous les généraux modérés, Narvaez, Concha, etc... Qui allait s'emparer de l'esprit de la jeune reine? Au nom de quel parti allait-elle gouverner? Au profit de qui l'insurrection avait-elle agi?

Toutes ces questions se posaient à Madrid dans le palais, et toutes les influences cléricales, éloignées du pays depuis l'abdication de Christine, protégées par une Chambre que présidait M. le marquis de Pidal, s'agitaient ouvertement pour secouer le joug des progressistes. Il s'agissait pour elles de reconstituer le faux système de modération constitutionnelle qui, sous la régence de Christine, n'avait jamais été qu'une reconstruction de l'ancien pouvoir despotique des monarques espagnols au bénéfice d'une coterie très-réduite d'intrigants, de fonctionnaires et de courtisans.

Olozaga, malheureusement, par sa conduite trop personnelle, n'inspirait pas une extrême confiance aux vrais libéraux, mais il était perspicace, intentionnel ; il voyait clair, et n'entendait pas céder sans résistance au flot d'ambitions qui se précipitaient à la curée.

D'accord avec ses collègues, il résolut d'obtenir de la nouvelle reine un acte déclarant les Cortès dissoutes, et songea à faire à la nation un appel direct, qui aurait modifié de fond en comble la situation politique. Rendu à lui-même, soutenu par les dépositaires du pouvoir, le parti auquel il appartenait se serait rallié devant les urnes, aurait retrouvé dans la

nation la majorité électorale, et, reconstituant un parlement progressiste, aurait imposé à la nouvelle reine une marche conforme aux progrès de la civilisation et au développement du pays dans le sens libéral.

Les modérés ne pouvaient sans résistance accepter une telle combinaison; mais comment la détruire sans un nouvel appel à la force? Olozaga, par son talent, son influence, exerçait sur la reine un certain prestige : il prévint ses adversaires avant qu'ils eussent pu mettre en jeu leurs intrigues de tout genre; et tout à coup par les dames du palais, confidentes de la jeune princesse, les chefs du parti modéré apprirent qu'Olozaga avait entre les mains un décret royal qui dissolvait les Cortès modérées, véritables auteurs de la révolution de 1843.

Un cri d'alarme retentit aussitôt dans le palais; les courtisans, les majordomes, les aspirants au ministère, les grands d'État qui entouraient naguère la régente Christine, tout ce monde ivre alors d'espérances et d'ambition se réunit en tumulte. On accuse parmi eux Olozaga d'avoir usé de violence envers la jeune princesse pour lui faire signer une décision contraire aux intérêts du parti modéré; tout ce qui pouvait agir sur cette intelligence à peine éclose est mis en œuvre afin de la persuader qu'elle a cédé à une force matérielle. Elle consent à se prêter à une semblable manœuvre, quoiqu'au sortir de la séance où elle avait signé, elle eût donné d'elle-même à Olozaga un sac de bonbons pour sa femme et ses enfants; elle écoute sa principale camériste qui a reçu le mot d'ordre des chefs modérés, et elle promet de jouer la plus étrange comédie qui ait jamais été représentée dans une cour.

D'abord elle signe un décret qui exonérait Olozaga de sa fonction ministérielle; puis elle déclare par acte authentique devant une réunion composée de l'élément courtisanesque et modéré, en présence d'un nouveau chef de cabinet, don Louis Gonzalès Bravo, qu'elle a été obligée par la violence à signer le décret de dissolution. Voici les termes mêmes de sa déclaration : « Le 28 novembre 1843, Olozaga se présenta « devant moi et me proposa de signer un décret de « dissolution des Cortès. Je répondis que je ne pou« vais y consentir, lui donnant entre autres raisons « celle-ci que ces mêmes Cortès avaient déclaré ma « majorité. Olozaga insista. Je résistai de nouveau. « Je me levai, en me dirigeant vers la porte située à « gauche de la table de travail. Olozaga se mit au « devant de moi, et mit le verrou à cette même porte. « Il me saisit par la robe, et m'obligea à m'asseoir. « Puis il me prit la main et me força à signer. En« suite il s'en alla, et moi je me retirai dans mes ap« partements. »

La conséquence immédiate de cette déclaration fut la démission des autres collègues d'Olozaga, appartenant à l'opinion progressiste, l'absorption complète du pouvoir au profit de l'élément modéré, la scission pour tout un règne de la dynastie bourbonienne avec tous les hommes qui, de près ou de loin, appartenaient aux idées de progrès et de démocratie.

Cependant, même pour l'honneur de la monarchie, il fallait que l'accusation hautement portée par la jeune princesse contre ses ministres fût soutenue devant l'opinion publique, devant l'Europe étonnée et devant la postérité. Olozaga n'était pas un adversaire méprisable : il saurait se défendre, soutenir sa

cause, peut-être prouver qu'il était la victime de la plus honteuse calomnie, du mensonge le plus ignominieux.

Qui lutterait avec lui d'éloquence, de finesse, d'habileté?

L'homme que l'on choisit n'était pas sans moyens : c'était un journaliste ardent, ambitieux, plein de fougue, de passion, capable de tout pour réussir. En 1839 il avait publié contre la régente Christine des pamphlets violents; en 1840 il avait été l'un des plus ardents tribuns déchaînés contre elle; en 1843 il avait été un des plus efficaces champions du soulèvement contre Espartero. On n'avait de lui aucun scrupule à craindre : pour arriver, pour satisfaire son ambition, pour conquérir un poste élevé, pour occuper la première place à l'ouverture d'un nouveau règne, que n'était-il pas capable de faire, de dire, d'entreprendre même contre ses anciens amis?

Et en effet, jamais cause plus mauvaise ne fut défendue par un homme plus adroit, plus avisé, plus entreprenant. Tout fut mis en œuvre pour donner une apparence de vérité à la comédie imaginée; le premier coup une fois porté, il fallait que toutes les consciences des défenseurs du principe monarchique s'inclinassent devant la nécessité de sauver l'honneur du trône, de ne pas laisser reconnaître la jeune reine coupable, dès la première année de son règne, et de calomnie et de mensonge.

Le tribunal où la cause fut portée ne pouvait être plus partial. C'étaient ces mêmes Cortès qu'Olozaga avait voulu dissoudre : l'accusation était sûre à l'avance de ses juges, le prévenu était condamné avant même d'avoir pu justifier de ses moyens de défense.

Malgré tout cependant, il faut relire la discussion mémorable qui s'engagea alors entre les deux athlètes ; il y a là un haut enseignement pour les hommes d'État, les politiques, les littérateurs de toute espèce. C'est une œuvre aussi achevée que les Catilinaires ou le discours contre Verrès.

Nous avons déjà peint Olozaga : dans cette circonstance l'homme privé n'était pas moins attaqué que l'homme public ; tout ce qui pouvait l'aiguillonner, le stimuler à l'action était ce jour-là remué en lui ; il s'agissait de son avenir, de sa position de chef de parti, de sa réputation ; il était en outre la nation pouvant justement accuser la monarchie et ses adeptes du crime le plus odieux, le plus méprisable.

Il n'a pas manqué à sa mission, et quand après tant d'années on relit sa défense, il est impossible de ne pas rendre justice aux étonnantes facultés dont la nature l'avait doué, et à la manière admirable dont il savait tirer parti de toutes les ressources de l'art oratoire.

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici l'accent d'indignation avec lequel devant ses adversaires, qui étaient forcés de se donner des airs de fureur concentrée, il sut revendiquer les droits de la justice et de l'honneur. Comment dans la patrie de Calderon un tel cri du cœur pouvait-il ne pas faire tressaillir toutes les âmes?

Voici ses paroles :

« Et ceci, Messieurs, est un sacrilége politique. Je pardonne les intentions de mes adversaires, je veux les supposer bonnes, quels qu'aient été leurs modes de penser. En d'autres circonstances, je baisse la tête avec respect, Messieurs,

devant le pouvoir, même devant l'usage quel qu'il soit qu'on veut faire et des personnes, et des institutions : je me donne en holocauste à ce pouvoir, je lui livre ma tête, je la donnerais même avec joie s'il s'agissait d'affirmer un pouvoir constitutionnel qui peut seul sauver le pays, je livre même ma réputation, en tant qu'il s'agit d'être intelligent, de ministre habile, d'homme public; mais ma vie, c'est mon honneur, ma vie c'est ce sentiment de ma conscience qui m'a toujours fait vivre tranquille et content avec moi-même : ma vie, Messieurs, c'est ce que je dois à un père honorable. (Ici la voix d'Olozaga commence à s'embarrasser : il parle avec des sanglots entrecoupés.) Ma vie c'est celle que j'ai passée avec la femme de mon cœur, avec ma fille...., avec mes amis...., avec mes compagnons qui toujours m'ont cru homme de bien, incapable de manquer à mes devoirs, et Messieurs, cela je ne puis le sacrifier ni à la reine, ni à Dieu, ni à l'univers entier!!! Homme de bien, innocent, il faut que tel j'apparaisse devant le monde entier, fût-ce même sur l'escalier de l'échafaud. »

La voix s'était relevée, l'orateur avait conquis son auditoire : malgré la solennité du débat, bien que l'Assemblée fût remplie d'adversaires, d'espions, d'agents de toute espèce, de militaires dévoués à la monarchie, des applaudissements nombreux éclatèrent; l'accent de la vérité, de la justice avait saisi les cœurs.

La cause était entendue : la reine avait menti.

Peut-on imaginer un plus beau succès oratoire? Et pour le bien juger, il faudrait mettre à côté la figure de Gonzalès Bravo, implacable, ardent, énergique, ne se perdant point dans un déluge de phrases, mais élevant au-dessus de tout l'autorité royale, fermant la bouche à toutes les suggestions de la conscience et montrant seulement la nécessité de défendre avant tout cette même majesté qu'il foulait aux pieds et compromettait en la rendant criminelle.

Avant le résumé du jugement et sa défense faite, Olozaga put s'échapper de Madrid ; il s'expatria, et pendant de longues années dut résider loin de l'Espagne. On feignit de le poursuivre, mais peut-être ne voulait-on pas l'atteindre. La calomnie pouvait conduire à l'assassinat, et ce dernier crime devant la réprobation générale n'aurait peut-être pas pu être impunément commis.

En l'absence d'Olozaga, pendant toute la longue domination des modérés, Gonzalès Bravo trouva en face de lui dans le sein de son propre parti un autre adversaire non moins terrible; ce fut Antonio de los Rios y Rosas.

Andalou de naissance et d'origine, indépendant par sa fortune, doué d'un caractère ferme, jugeant toutes les choses par lui-même sans suivre servilement les passions de l'une ou de l'autre coterie, cet homme éminent a laissé autour de lui un juste nom de probité, d'indépendance et de fermeté. Il a toujours été pur; il ne s'est dépensé dans aucune entreprise douteuse; inaccessible aux séductions de tout genre, il n'a jamais brigué de fonctions, de décorations et sut garder toute sa dignité avec une faible aisance. Il était d'une extraordinaire fécondité ; ses discours occupaient plus d'une séance de la Chambre; et il tenait pendant de longues heures les assemblées sous le charme de sa parole toujours nette, claire, élégante et variée. Grave dans ses allures, sévère dans ses démarches, il fut toujours au milieu des partis acharnés l'homme des principes, du progrès immédiat et possible, de la transaction féconde et utile. Le souvenir qu'il a laissé est de ceux qui font le plus sympathiser avec la nature humaine, et con-

solent le mieux des misères de l'époque au milieu de laquelle il vivait.

Un des meilleurs critiques de l'Espagne, don José Castro y Serrano, dans son œuvre *Madrid au daguerréotype*, voulant nous peindre son genre de talent, nous l'a retracé ainsi :

« Il porte écrits sur son front ces deux mots : pas de merci ; il sait bien exécuter la besogne qu'il semble s'être donnée à lui-même dès le début de sa carrière de ne faire quartier à personne. Pas de palliatif, pas de dissimulation ni de réserve. Ce que son cœur lui dit être bon est ce qu'il y a de mieux pour lui : cela seul est acceptable, est possible. Il faut que la réalisation ait lieu, ou qu'il meure dans la lutte. A l'honnête il donne la récompense, au coupable le châtiment : et si dans un cas il paie avec usure, dans l'autre il châtie avec sévérité. Il va chercher l'ennemi dans ses retranchements et il l'attaque avec acharnement, le frappe sans pitié ; est-il à terre, il le relève ; se redresse-t-il, il le confond ; le provoque-t-il, il le bat ; s'humilie-t-il, il le méprise.

« Parfois deux cents députés ont prétendu étouffer la voix de ce tribun aussi éloquent qu'inspiré qui savait si bien tenir son rang et sauver sa dignité ; il fallait alors le voir recourant à tout le pouvoir de ses facultés, et lâchant la bride à toutes ses colères ; la taille un peu courbée, ses bras étendus, le regard un peu vague mais effrayant, la face verdie par le sang qui affluait à sa peau ordinairement livide ; une voix de tonnerre, des phrases courtes, mais énergiques, expressives, menaçantes tombaient sur son auditoire, lui imposaient silence, écrasaient cette multitude insubordonnée. »

Rios Rosas représente en Espagne cette partie de l'élément modéré qui, mécontente des tendances à l'absolutisme qui se révélaient dans le palais et dans les hautes classes de la société, voulut en s'alliant à une

fraction des progressistes reconstruire un nouveau parti sous le titre de l'Union libérale. Castelar, dans son livre intitulé *la Formule du progrès*, raconte ainsi l'impression profonde que causa Rios Rosas dans tous les esprits, le jour où, faisant la peinture de toutes les factions qui se disputent la domination en Espagne, il démontra la nécessité de former une nouvelle affiliation avec les membres épars de tous les vieux partis.

« Il y avait après la révolution de 1854 grande séance aux Cortès constituantes. Un député soutenait que les vieux partis continuaient à vivre : ils étaient, selon lui, bien vivants, bien robustes. Je vis alors se lever don Antonio Rios Rosas. La douteuse clarté du soir qui pénétrait par les voûtes jetait une lueur mélancolique sur les objets et agrandissait les ombres. L'orateur secoua la tête, comme un lion sa crinière; ses mains se crispèrent; il lança un soupir qui semblait l'annonce d'une tempête lointaine; il s'inclina à l'instar d'un magnétiseur, comme s'il voulait soumettre à sa parole le congrès; il ouvrit ses lèvres qui vibraient déjà comme une chaudière pleine de vapeur prête à éclater si elle ne trouve une issue, puis il déborda en un torrent d'éloquence. C'était comme un déluge où se noyaient tous les vieux partis... Tous, nous les voyions passer devant nos yeux comme ces condamnés de l'enfer du Dante, avec une pesante chape de plomb sur les épaules, le front mordu par le doute, la désillusion serrant leur cœur avec des tenailles. La parole de Rios Rosas semblait un éclair du ciel qui les réduisait en poussière. »

II

DONOSO CORTÈS, MARQUIS DE VALDEGAMAS.

Les trois orateurs dont nous avons esquissé les traits, Olozaga, Gonzalez Bravo, Rios Rosas furent avant tout des hommes d'État activement mêlés aux luttes des partis politiques. Quant à Donoso Cortès, il doit être considéré sous un point de vue tout différent.

Né en 1809, mort en 1853, il est surtout célèbre par les leçons qu'il professait à l'Athénée, dans la même chaire que Galiano avait occupée longtemps; doué d'un grand talent de parole, avec un style très-imagé, beaucoup d'ampleur, une certaine pompe majestueuse, il a accompli sa très-courte carrière au milieu de la société espagnole, en laissant autour de son nom une auréole de talent et de mérite élevé que ses œuvres sont aujourd'hui bien loin de justifier.

Arrivé à l'âge d'homme juste au moment où la mort de Ferdinand VII lançait l'Espagne dans les horreurs de la guerre civile, il se laissa aller d'abord à un mouvement d'enthousiasme en faveur de la régente Christine; ses premières aspirations furent toutes libérales, puis peu à peu, par une transition presque insensible, on le vit glisser sur la pente de la réaction catholique; il s'éprit d'une violente passion pour les écrivains français qui ont cherché à immoler la science et la raison sur l'autel de l'Église et de la foi, les Bonald et les de Maistre; et il employa toutes les

ressources d'une imagination ardente, d'un cœur enthousiaste, d'un esprit finement aiguisé à combattre ce qu'il appelait le génie des révolutions.

Nul plus que lui n'a contribué à faire sortir le gouvernement de la reine Isabelle de ses premières dispositions anti-ultramontaines pour lui faire adopter les tendances néo-catholiques qui dominent la dernière période de son règne : il semble que la proclamation de la république en France, après les journées de 1848, ait comme exaspéré cette nature ardente, violemment éprise d'ordre, de discipline intellectuelle, de régularité, qui aspirait à niveler tous les esprits sur un seul et même type.

Ses efforts ne tendaient pas à trouver une conciliation entre le sentiment religieux et les nouveaux points de vue qu'ont ouverts devant nous les découvertes de la science ; parlant à un auditoire qui n'a jamais pénétré bien avant dans les lois de la nature, et qui aime mieux être ému que convaincu, il a osé se poser en plein dix-neuvième siècle en ennemi systématique de la raison humaine. C'est pour lui un instrument par trop imparfait; on ne saurait avoir en elle la moindre confiance ; la raison et l'erreur, se plaisait-il à dire, s'aiment d'un amour invincible.

Aussi peut-il être considéré comme l'un des plus ardents initiateurs de ce mouvement catholique qui a abouti au Syllabus et à l'infaillibilité papale.

On a peine à comprendre comment, sous l'empire de ces idées, Donoso Cortès a pu rester attaché pendant toute sa vie à la reine-mère auprès de laquelle il exerçait les fonctions de secrétaire intime ; sa vraie place eût été au milieu des carlistes. Christine devait son trône à l'appui qu'elle avait trouvé chez les

hommes dévoués à la liberté et au progrès ; continuer à la servir en reniant toutes les aspirations de la révolution, en attaquant le libéralisme dans toutes ses manifestations, en se déclarant hostile à la souveraineté populaire, c'était mettre à chaque moment ses actes en contradiction avec sa doctrine.

Nul pays au monde n'a plus à faire que l'Espagne pour se délivrer de ce joug néfaste sous lequel elle a été courbée pendant tant de siècles : façonnée par l'inquisition à ne pas penser, et à jouer avec les mots en s'interdisant les idées, elle a particulièrement à redouter les esprits vagues et nébuleux, qui en lui rappelant sa gloire passée cherchent à l'embrigader de nouveau dans l'armée de l'Église, sous la bannière de sainte Thérèse et de Loyola.

Aussi, aidée comme elle l'était par un grand talent oratoire, l'influence de Donoso Cortès sur toute la jeunesse de son pays a-t-elle été désastreuse : il a fait école et il a même pesé longtemps sur l'esprit de Castelar, de celui qui, quelques années plus tard, devait représenter toutes les aspirations de la démocratie espagnole. Son livre intitulé : *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*[1] est d'une lecture impossible pour tous ceux qui sont au courant du progrès des sciences ; il est plein d'affirmations sur le paradis, le péché originel, la grâce, la rédemption, le pouvoir angélique qui répugnent à tout esprit sincère. Tout homme éclairé a pris son parti sur ces matières ; nous savons trop par les découvertes de ceux qui se sont consacrés à l'anthropologie, à l'embryo-

1. Ensayo sobre el catolicismo, el liberalismo y el socialismo, considerados en sus principios fundamentales. Barcelona, 1851.

génie, à la paléontologie, comment l'humanité s'est élevée peu à peu de l'état animal et sauvage à l'état rationnel et civilisé pour ajouter foi à une cosmogonie et une genèse désormais jugées. Tout l'éclat du style, toute la pompe d'ornements dont Donoso Cortès cherche à habiller ces dogmes n'en font que mieux ressortir l'effrayante vétusté.

Que dire d'un orateur qui a pour premier principe l'impuissance de la raison humaine pour saisir la vérité?

Il peut émouvoir, séduire, entraîner par la magie du style, la pompe des images, l'élévation des sentiments, l'ampleur du langage; mais quelle conviction peut-il jamais faire naître dans les esprits?

Lorsque dans le silence du cabinet vous dépouillez ces discours de tous les ornements dont ils sont parés, vous ne voyez au fond qu'une seule image, celle d'Ignace de Loyola fondant l'ordre des Jésuites et voulant que tous les hommes lui obéissent, *perinde ac cadaver*.

III

LES ORATEURS DE LA DÉMOCRATIE.

L'Espagne devait-elle éternellement rester sous l'empire du constitutionnalisme doctrinaire, et les meilleurs esprits n'arriveraient-ils jamais à conclure en faveur de la démocratie et de la République?

Cette question qui pèse sur toute l'histoire d'Espagne pendant la première moitié du dix-neuvième siècle

est enfin résolue aujourd'hui, grâce au dévouement de quelques hommes distingués, grâce aux prédications d'un orateur de premier ordre, don Emilio Castelar, grâce surtout aux événements qui ont suivi la révolution de 1868, et ont enfin amené un jour le triomphe des républicains démocrates.

La République qui fut alors fondée a succombé aujourd'hui sous l'effort de quelques militaires ambitieux; mais comme sa destruction n'a pas été sanctionnée par la volonté nationale, le coup de main qui a élevé au trône le jeune prince Alphonse ne peut être considéré comme légitimé par le peuple espagnol. C'est la force qui règne en maîtresse absolue de l'autre côté des Pyrénées, et ce que nous avons à constater, c'est qu'aujourd'hui il existe un parti républicain qui compte des hommes d'État, des orateurs, des philosophes, des économistes, des fonctionnaires, et qui doit prononcer son mot dans toutes les agitations futures de la péninsule espagnole.

Il importe de se faire une idée juste et exacte des hommes qui ont le plus contribué à amener ce nouvel ordre de choses et qui ont fait enfin sortir leur pays des voies désastreuses où l'entraînait un doctrinarisme impuissant.

On s'est beaucoup habitué en France à concentrer tout ce mouvement autour d'un seul et même personnage, dont le talent a séduit les imaginations, et dont l'extraordinaire carrière a forcé l'attention publique. Mais quel que soit le mérite de Castelar que nous essayerons tout à l'heure de faire connaître à nos lecteurs, un devoir de justice nous oblige à signaler ici certains hommes qui l'ont précédé ou aidé dans l'œuvre qu'il a entreprise.

Avant que Castelar n'apparût sur la scène politique, c'est-à-dire avant le 26 septembre 1854, un homme de la plus haute intelligence, Don Nicolas Maria Rivero, s'était hautement séparé du parti progressiste et avait commencé à jeter les bases d'un vrai parti d'action. Toujours sur la brèche par la parole, par la plume, Rivero a eu cet insigne honneur d'ébranler le premier la foi que les masses populaires avaient en Espagne dans les hommes du parti progressiste, vieux *santons* qui cherchaient toujours à s'appuyer sur le trône, quoique dédaigneusement repoussés par la reine et son entourage. Lorsque le jour du triomphe est arrivé en 1868, Rivero s'est plus occupé d'introduire les institutions dont l'application lui semblait pouvoir être immédiate que de captiver la foule et de lui plaire : de là une injuste prévention contre lui, qui a peut-être trop fait oublier ses services : lui-même, après une vie très-agitée, s'est ensuite par trop exclusivement préoccupé de conserver des fonctions auxquelles il se sentait propre ; il a en outre manifesté trop de dédains pour des collaborateurs dont il connaissait l'incapacité et l'impuissance. Mais quand nous nous occuperons de la presse, il nous faudra citer le grand rôle qu'a joué son journal *la Discussion*, et nous rendrons alors hommage à tous les éminents services qu'il a rendus à la démocratie ; comme orateur dans le parlement, il a continué la tradition des Argüelles, des Lopez et des Rios Rosas au bénéfice du principe démocratique ; et il restera toujours à son avoir que sans la croisade entreprise par lui, jamais Castelar et ses amis n'auraient pu se faire suivre des masses espagnoles.

A côté de Rivero il est juste de citer Ruiz Zorrilla,

ce ministre qui, lors de l'abdication d'Amédée de Savoie, a été l'ouvrier le plus actif de la révolution et dont l'exil témoigne aujourd'hui de la crainte qu'il inspire aux dominateurs actuels de l'Espagne ; Estanislao Figueras, avocat et jurisconsulte, sachant intervenir à propos dans tous les débats soit pour asséner le coup de grâce à un adversaire vaincu, soit pour empêcher entre ses amis des discordes dangereuses ; Don Nicolas Salmeron, professeur de l'Université, partisan déclaré de l'abolition de la peine de mort, qui abandonna la dictature pour rester conforme aux idées professées par lui toute sa vie ; enfin le plus remarquable de tous, Pi y Margall, homme de volonté, de pensée et d'action, plus logicien peut-être que profond politique, mais ayant cet immense avantage de ne pas se contenter de mots au milieu de rhéteurs, et de savoir suivre une ligne déterminée sans se laisser tromper par une réaction menteuse, ou devancer par des impatients aveugles.

Tous ces hommes ont survécu aux derniers événements : ils sont vivants et exercent sur la société espagnole une légitime influence due à leurs travaux, à leurs convictions ; ils ont déjà une fois passé par le pouvoir, et s'ils revenaient aux affaires, nul doute qu'ils n'y feraient preuve désormais de plus de perspicacité et de fermeté. C'est sur eux que l'opinion publique doit fixer les yeux, car c'est à eux qu'appartient l'avenir. Ils ont surgi des révolutions qui ont suivi le mouvement de 1868 ; et celui-ci ne saurait être jugé infécond si l'on songe combien il importait à l'Espagne, au lieu de ces coteries impuissantes, infécondes, qui l'ont ensanglantée depuis 1810, de voir se créer un grand parti démocratique et républicain capable

enfin d'élever une bannière sous laquelle tous les hommes de liberté et de progrès puissent se ranger, sans être obligés d'épouser les préventions et les préjugés de quelques individualités égoïstes et hargneuses.

Faut-il considérer Emilio Castelar comme le chef, le *leader* de toute cette phalange que nous venons d'indiquer? Se range-t-elle sous son drapeau, et attend-elle de lui le mot d'ordre? Il n'est pas douteux que Castelar aspire à cette haute position; il a autour de lui des flatteurs qui la lui accordent, mais l'opinion aurait tort d'attendre de lui des initiatives qu'il ne saurait prendre. Les hommes doivent être acceptés tels qu'ils sont en réalité, et non tels qu'ils devraient être; il y a un danger immense pour une nation à se tromper sur la valeur de ceux qu'elle met à sa tête; on risque de perdre tous les bénéfices d'une grande individualité en lui demandant autre chose que ce qui convient à sa nature, à son tempérament, à ses qualités, à la direction de son esprit et de ses travaux.

Qu'est-ce donc que Castelar?

Est-ce l'homme d'État qui est recommandable en lui? ou bien plutôt, n'est-ce pas l'orateur, le poète?

Il suffit de poser la question pour la résoudre. On l'a vu à l'œuvre au moment le plus critique; il a résumé entre ses mains toutes les ressources de la nation espagnole; et qu'a-t-il fait alors? Il a livré les plus hautes positions à ses ennemis les plus acharnés, il a laissé se développer une insurrection que fomentaient ceux mêmes sur lesquels il aurait dû s'appuyer; il n'a su ni rétablir la discipline dans l'armée, ni

porter au carlisme le coup mortel qu'on attendait de lui.

Sous ce point de vue donc, l'histoire ne pourra témoigner en sa faveur ; elle dira seulement à son excuse, qu'il a été mal soutenu, mal aidé par la Chambre républicaine sortie des entrailles du pays, et que peut-être les moyens d'action lui ont manqué pour l'œuvre qu'il avait à créer. Quoi qu'il en soit, il ne pourra se laver d'avoir remis aux mains du général Pavia un commandement qui devait être plus tard dirigé contre le système qu'il défendait, contre la République.

Mais faisons ici abstraction de l'homme d'État. Ne voyons plus que l'orateur, le poète. Alors en ce qui concerne la forme, le style, l'élégance, la grâce, la majesté, l'ampleur, il n'y a que des éloges à lui donner.

Quant au fond, Castelar n'oublie jamais qu'il parle à des hommes du Midi ; aussi, quoiqu'il invoque souvent les conclusions de la science et les exigences de la raison humaine, jamais il ne néglige l'idéal, l'infini, le sentiment. Ses principes démocratiques n'ont rien d'anti-religieux, de matérialiste. Il fait la guerre à l'ultramontanisme en affectant un respect même trop grand pour toutes les vieilles traditions espagnoles, les cathédrales, le son des cloches, les autels consacrés à la Vierge : il s'est proposé d'associer la foi antique avec les aspirations de la démocratie nouvelle, car il sait qu'il parle à une nation où le sentiment religieux ne baisse point pavillon devant les découvertes de la science. Voici comme il parle du culte catholique, et cette citation n'est pas une anomalie au milieu de ses écrits :

« Voyez donc ce qui arrive dans notre culte. La croix élevée dans les bois; l'informe sculpture qui apprend au voyageur le voisinage d'un hameau; la cloche de l'oratoire, qui à la chute du jour répand sa plainte dans les airs; le chant des prêtres, entendu depuis la porte de l'église; l'autel où se dresse la Vierge, la mère immaculée de Dieu, couvert de roses au printemps, éclairé la nuit par la lueur mourante d'une lampe; le tocsin des âmes, qui semble rappeler la voix de l'éternité dans le silence des ténèbres; l'*Ave Maris Stella* entonné par les marins sur la Méditerranée quand l'azur de la mer reflète le ciel bleu, et que le crépuscule teint d'une couleur rosée les bords de l'horizon, que les ombres tombent et que les premières étoiles brillent au ciel tout à l'heure solitaire; toutes ces pratiques religieuses qui, aux yeux d'un protestant, sont de vaines paroles, des cérémonies dépourvues de sens, du paganisme, sont pour nous les représentations les plus vraies de Dieu, sa manifestation la plus pure; sur l'autel, nous voyons briller le feu du ciel, et sous les voûtes de l'église, nous écoutons l'écho de la parole divine; sur la tête des Vierges, nous voyons apparaître la blanche colombe, l'esprit de Dieu dans toute sa pureté; nous nous sentons extasiés, nous entrevoyons le ciel, et la vérité brille en notre esprit, tandis qu'un amour pur, idéal comme un souffle divin, se répand dans nos cœurs débordés. »

Ainsi parle Castelar, ainsi aurait parlé chez nous Lamartine. Certes nous sommes loin de trouver mal qu'un politique espagnol, au lieu de s'exprimer devant son pays dans la langue de Voltaire ou de Proudhon, cherche à donner pâture à un sentiment qui existe dans tous les cœurs derrière l'autre versant des Pyrénées; il y a dans les religions un côté esthétique et sentimental dont nos libres-penseurs ont tort de ne pas vouloir s'inquiéter; et s'ils avaient voulu rompre en visière avec lui, les républicains espagnols ne seraient arrivés à entraîner personne avec eux. Mais est-ce bien là le langage

qu'il fallait parler?... En cimentant le respect aux vieux usages, aux cérémonies catholiques, prenait-on la bonne route pour les modifier en ce qu'elles ont de contraire à la vérité; comment se débarrasser du surnaturel, du mystique après avoir contribué à leur donner tant de prestige et tant de force?

C'est ici qu'apparaît le vrai Castelar; c'est une nature de femme et d'enfant : rien de ce qui est contradictoire ne l'effraye et l'étonne. Il passera avec la plus grande facilité d'une conclusion à une autre, sans se douter que chacune exigera de lui une conduite différente; il veut l'abolition de la conscription parce que le sort du soldat enlevé à sa famille excite sa compassion; mais il veut aussi combattre à feu et à sang les insurgés de Cuba parce qu'il convient à la grandeur de sa patrie qu'elle garde cette île sous sa domination.

Nous ne voulons pas rabattre, en parlant ainsi, le mérite et la valeur de notre orateur; il nous importe seulement de les faire bien comprendre. Nous voudrions, s'il était possible, l'arracher aux luttes politiques, le conquérir définitivement aux lettres et aux arts pour lesquels il est né et auxquels il appartient légitimement : quant à la précision, à la rigueur, à l'esprit de suite de l'homme politique, nous ne les lui demanderons jamais; il ne peut nous les donner.

En quoi consistent les œuvres de Castelar, indépendamment de ses discours parlementaires, de ses nombreux articles dans le journal *la Democracia*, et de ces harangues innombrables qu'il prononce partout où il y a une réunion de ses concitoyens, tous avides de l'entendre?

C'est d'abord la *Formula del progreso*, petit volume composé un peu dans le genre de la *France nouvelle* de Prévost Paradol, mais tout plein de réflexions sur le mouvement historique des partis espagnols, à la place des solutions précises que le titre permettait d'espérer. Ce livre, qui eut en 1858 la valeur d'un manifeste du parti républicain, fut violemment attaqué par le poëte Campoamor au nom des modérés, par le journaliste Carlos Rubio au nom des progressistes. La polémique donna naissance à un second volume intitulé : *Défense de la formule du progrès*. Castelar était sur un très-bon terrain; il proposait la création d'un parti démocratique s'appuyant sur les garanties individuelles et le suffrage universel; aussi n'eut-il pas de peine à triompher de ses adversaires. On doit seulement regretter qu'en exagérant les garanties, le *self government* des économistes, il n'ait, à cette époque de sa vie, par trop méconnu les services que l'État rend à la société; cette faute, du reste, était celle de tous ses compatriotes : ils en portèrent un lourd châtiment, au lendemain de la révolution de 1868.

L'influence qu'a exercée sur lui notre Lamartine se fait vivement sentir dans les romans de sa jeunesse; dans *Ernest*, dans *la Sœur de charité*, on reconnaît toutes les délicatesses sentimentales, toutes les aspirations à l'infini, toutes les mélancolies de *Geneviève*, de *Graziella*, de *Jocelyn* et du *Tailleur de Saint-Point*.

Dans un autre ordre d'idées, dans l'étude de l'histoire, c'est encore la même influence qui domine; quatre volumes ont été publiés qui contiennent toutes les leçons professées à l'Athénée de Madrid : *de la*

Civilisation dans les premiers siècles du christianisme. Sans imiter Lamartine ou Pelletan, Castelar s'est emparé de leur manière; il cherche moins dans les événements de l'histoire la découverte des lois générales qu'une occasion de variations musicales et poétiques à grand orchestre. On ne saurait oublier que ces leçons, professées de 1858 à 1861, furent moins pour lui une occasion de divulguer des études profondément suivies dans le silence du cabinet, qu'un prétexte à allusions politiques contre le parti néo-catholique alors dominant.

Comme travaux plus spécialement littéraires et artistiques, Castelar a publié des Mélanges d'histoire, de politique et d'art, une *Vie de lord Byron* et des *Souvenirs d'Italie.*

Nous laissons de côté une série de portraits contemporains éditée à la Havane; les personnages dont il s'est occupé tiennent une grande place dans nos préoccupations journalières; mais leur liste seule suffirait à prouver que l'opération en elle-même a été avant tout tentée dans un but lucratif et industriel pour l'éditeur : elle n'éclaire pas suffisamment sur les tendances et les idées de l'auteur.

Il vaut mieux s'arrêter un instant sur les *Souvenirs d'Italie.* Castelar est là dans son véritable élément : les souvenirs de la religion maternelle, les beaux monuments, les grandes cathédrales, les statues, les richesses artistiques qu'il rencontre sur ses pas, le ciel bleu, la Méditerranée, Naples, Rome, Florence, Venise, toutes les merveilles de la civilisation l'exaltent et le transportent.

Ah! que ce poëte, que ce grand orateur n'abdique donc pas la mission qui lui est dévolue d'éclairer, de

guider ses concitoyens par sa parole, par ses livres! Il n'est pas né pour commander, pour agir, pour exécuter. Qu'il rêve, qu'il chante, qu'il parle! Telle est sa vraie mission, ne lui en confiez jamais d'autres.

CHAPITRE V

LE ROMAN

I. Fernan Caballero. — II. Vicente Perez Escrich. — III. Manuel Fernandez y Gonzalez. — IV. Antonio de Trueba et Gustavo-Adolfo Becquer. — V. Pedro Antonio de Alarcon. — VI. Julio Nombela. Pilar Sinues del Marco. Fernando Martinez Pedrosa.

I

FERNAN CABALLERO.

L'écrivain connu en Espagne sous le pseudonyme de Fernan Caballero est d'origine allemande; c'est une fille de M. Böhl de Faber, négociant de Hambourg, établi à Cadix pendant de longues années et très-versé dans la littérature espagnole (il a publié plusieurs collections de romances et de poésies). Mademoiselle Cecilia Bohl de Faber a épousé en premières noces le marquis d'Arco Hermoso, et en secondes noces don Antonio de Arron, qui fut envoyé par le gouvernement espagnol comme consul en Australie. Les tendances catholiques, ultramontaines, absolutistes de cet écrivain lui concilièrent dès l'abord toutes les sympathies de la reine Isabelle; la cour de Madrid ne tarda pas à comprendre l'intérêt qu'il y avait

pour elle à se gagner les bonnes grâces d'un romancier qui savait plaire au peuple en faisant revivre devant lui ses plus vieilles traditions, ses préjugés les plus invétérés; Cecilia Bohl travaillait avec ardeur à poétiser la foi ignorante, à rendre la liberté odieuse, et elle avait assez de talent, d'imagination, d'esprit descriptif, de vivacité dans le dialogue pour se faire accepter par un grand nombre de lecteurs. Où pouvait-on rencontrer un auxiliaire plus efficace et plus inattendu?

La reine Isabelle, prévenue par ses ministres, s'empressa donc de témoigner à la femme du monde qui daignait consentir à prendre la plume le cas qu'on faisait en haut lieu de ses productions; bientôt l'offre gracieuse d'un appartement dans l'Alcazar de Séville fut acceptée; la romancière s'engagea aussi à écrire un livre d'éducation pour la jeune infante. Dès lors il y a eu comme un contrat entre la fille de Ferdinand VII et Fernan Caballero; d'une part un mot d'ordre a été donné par la cour à la haute société de considérer ce romancier comme le vrai peintre de mœurs espagnoles, et ce mot d'ordre, scrupuleusement répété par tous les échos du gouvernement officiel qui y avait profit, est parvenu à créer autour de ce personnage une auréole qui ressemble aujourd'hui presque à de la gloire. Comme préface à presque tous les romans qui parurent successivement, on voit des introductions signées par les noms les plus connus de la littérature ou de la politique : le duc de Rivas, Pacheco, Cañete, Hartzembuch, etc. D'autre part, l'écrivain, dans toutes ses œuvres, a pris à tâche de présenter sous des traits moins hideux la dégradante figure de Ferdinand VII, de cacher toutes les

misères, toutes les horreurs de la monarchie constitutionnelle espagnole, d'atténuer tous les excès du despotisme et de l'Inquisition pendant le règne de la maison d'Autriche et de Bourbon, enfin de faire rentrer dans le giron du catholicisme la malheureuse Espagne qui ne peut se sauver qu'en en sortant.

Il ne faut pourtant pas considérer Fernan Caballero comme donnant une idée complète de la société espagnole; elle a elle-même limité son champ d'observation; ce qu'elle s'est surtout appliqué à peindre, ce sont les mœurs des populations andalouses; elle nous retrace leurs caractères, elle parle leur langage, elle en a toute la grâce, l'imagination, le pittoresque, et aussi toutes les superstitions, tous les préjugés. Dans une de ces pièces de vers où elle semble s'être complue à versifier tous les proverbes, dictons, jeux de mots, qui ont cours dans la magnifique contrée que baigne le Guadalquivir, elle signale elle-même le genre d'esprit spécial, le piquant, le sel (*la sal*) que possèdent ses compatriotes de Cadix.

Rome est renommée pour ses bulles,
Gibraltar pour son tabac,
San Lucar a son manzanilla [1];
Mais c'est à Cadix qu'on va chercher le sel.

L'Andalousie est sa contrée de prédilection : elle est bien plus Andalouse qu'Espagnole, et dans toutes les pages de ses écrits on sent battre le cœur d'une Gaditane; pas moyen de douter un seul instant de sa patrie de prédilection. Comme ces Sévillanes dont elle parle, qui portent sur leur mantille un écriteau

1. C'est un vin très-estimé.

qui dit : Vive Séville[1] ! ainsi dans tout son style, sa manière d'écrire, ses expressions, ses tableaux, ses dialogues, on reconnaît ce je ne sais quoi de gracieux, de pimenté, d'extravagant, de naïf, d'ardents désirs, de fanfaronnade, de paresse, d'inertie, de volupté et d'orgueil qui fait un être à part de l'Andalou.

Nous ne croyons pouvoir mieux donner une idée et de la manière du romancier que nous étudions, et du genre d'esprit qui a cours au milieu des populations andalouses, qu'en traduisant le récit suivant extrait par nous du volume intitulé : *Contes populaires andalous.*

Il était une fois un beau gars de campagne, sans sou ni maille, qui tomba au sort à la conscription. Il fit tout son temps, c'est-à-dire ses huit ans. Alors il se réengagea pour huit autres années, et ce délai passé en fit encore autant une seconde fois.

Ce dernier engagement terminé, il était déjà vieux et ne pouvait plus servir même pour infirmier : aussi le renvoya-t-on. On lui donna ses papiers, sa feuille de route, et avec elle une livre de pain et six sous : c'est tout ce qui lui revenait de son avoir au régiment.

Eh bien! se disait en lui-même Jean Soldat en marchant sur les grands chemins, j'ai fait de bonnes affaires ; je me suis joliment distingué. Après vingt-quatre années de service au roi, tout ce que j'en retire, c'est une livre de pain et six sous. Allons, bon courage! Que gagnerais-je à me désespérer! Me faire du mauvais sang.

Et il allait toujours en chantant :

Ma bouche sent la gamelle,
Ma gorge le hausse-col,

1. Tienen las Sevillanas
En la mantilla
Un letrero que dice
Viva Sevilla.

Mes épaules le havre-sac,
Et mes mains le fusil.

Notre père Jésus voyageait alors par le monde : saint Pierre était avec lui et lui tenait lieu de Lazarille[1]. Jean Soldat les rencontre, et saint Pierre accomplissant son office vient lui demander une aumône.

— Que puis-je faire? lui dit Jean Soldat, après avoir servi le roi pendant vingt-quatre ans, j'y ai gagné une livre de pain et six sous.

Mais saint Pierre est entêté, il insiste.

— Soit, dit Jean Soldat, quoiqu'après avoir servi le roi pendant vingt-quatre ans je ne possède en tout qu'une livre de pain et six sous, je partagerai le pain avec vous.

Il prit le couteau, partagea sa miche en trois parts, en donna deux, et en garda une.

Deux lieues plus loin, nouvelle rencontre avec Notre-Seigneur et saint Pierre ; celui-ci demande encore l'aumône.

— Il me semble bien, dit Jean Soldat, que je vous ai déjà donné quelque chose : je connais déjà cette tête ; mais bah ! quoique après vingt-quatre années de service au roi je n'aie gagné qu'une livre de pain et six sous, et que de la livre de pain il ne me reste que ce morceau, je le partagerai avec vous.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Quant à sa part, il se hâta de la manger pour qu'on ne vînt plus la lui demander.

Vers le coucher du soleil, troisième apparition de Notre-Seigneur et de saint Pierre ; ils demandèrent encore l'aumône.

— Ah ! je jurerais vous l'avoir déjà donnée, dit Jean Soldat. Mais enfin ! à la grâce de Dieu. Quoiqu'après avoir servi le roi pendant vingt-quatre ans, je me sois retiré avec une livre de pain et six sous, je vais partager ma monnaie comme j'ai déjà partagé le pain.

Il prit quatre sous, les donna à saint Pierre, et garda pour lui les deux autres.

— Que vais-je faire maintenant avec les centimes qui me restent? se dit à part lui Jean Soldat, il ne me reste plus qu'à

1. Enfant au service d'un pauvre. L'œuvre de Mendoza (*Lazarillo de Tormes*) a fait entrer ce mot dans le langage ordinaire.

trimer au travail, et à suer sang et eau si je veux manger.

— Notre Maître, dit saint Pierre au Seigneur, que Votre Majesté daigne faire quelque chose pour ce malheureux qui a servi vingt-quatre ans le roi, et n'en a retiré qu'une livre de pain et six sous qu'il a partagés avec nous.

— C'est bien; appelle-le et demande-lui ce qu'il veut, répondit Notre-Seigneur. Saint Pierre obéit, et Jean Soldat, après mûre réflexion, décida que ce qu'il voulait, c'était que dans son sac qu'il portait tout vide, il pût mettre tout ce qu'il voudrait : son vœu fut accordé.

Avant d'arriver à un village, Jean Soldat aperçut dans une boutique de belles tranches de pain plus blanches que le jasmin, et des boudins appétissants ne demandant qu'à être dévorés.

— Au sac!!! s'écrie Jean Soldat d'un ton de commandement : aussitôt voilà les tranches qui se mettent à tourner comme des roues de charrettes; voilà les boudins qui rampent comme des couleuvres, les unes et les autres montent en droite ligne dans le sac et vont s'y entasser. En vain l'Asturien maître de la boutique, en vain un autre pètit Asturien son fils essayent-ils de courir après, avec des enjambées si grandes qu'un pied perdait l'autre de vue; rien n'y fait. Comment les rattraper? Les tranches tournaient comme des folles, les boudins leur échappaient entre les doigts comme des anguilles.

Jean Soldat, qui était grand mangeur, qui dévorait comme un cancer tout ce qui l'approchait, et qui ce jour avait encore plus faim que Dieu n'a de patience, put se rassasier tout à son aise; il se bourra, bourra jusqu'à dire : Je n'en puis plus.

La nuit venue, il entra dans le village : en qualité de licencié de l'armée, il avait droit au logement; il s'en va donc à la mairie pour recevoir son billet.

— Je suis un pauvre soldat, monsieur, dit-il à l'alcalde; j'ai servi le roi pendant vingt-quatre ans, et je n'en ai retiré qu'une livre de pain et six sous qui se sont dépensés dans le chemin.

L'alcalde lui dit que s'il y consentait on pourrait le loger dans une maison voisine, qui était abandonnée de tous parce qu'un damné y était mort, et que depuis ce jour

une terreur profonde en éloignait tout le monde; s'il était vaillant et si la terreur ne lui en imposait pas, il n'avait qu'à y aller. Là rien ne lui manquerait, car le damné avait été très-riche.

— Monsieur, répondit-il, Jean Soldat ne doit rien, ne craint rien. Je vais me loger dans cette maison, et cela à la minute.

Jean Soldat dans cette demeure se trouve en effet au centre de l'abondance; la cave était des plus fameuses, l'office bien pourvu, les greniers remplis de fruits.

Son premier acte, dans l'ignorance de ce qui allait arriver, fut de se verser un grand verre de vin; la tête de l'ivrogne résiste à l'invasion de la crainte; il alluma ensuite du feu, et se prépara avec soin une friture au lard.

A peine était-il assis, qu'une voix se fit entendre dans la cheminée. Elle disait : — Je tombe.

— Tombe si tu veux, répondit Jean Soldat, déjà un peu pompette avec les fumées de ce riche vin qu'il s'était versé entre la poitrine et le dos; qui a servi vingt-quatre ans sans gagner plus d'une livre de pain et six sous ne doit rien, ne craint rien.

A peine avait-il parlé, qu'il voyait en face de lui une jambe d'homme; malgré lui, Jean Soldat fit un soubresaut : ses cheveux se hérissèrent comme le poil d'un chat poursuivi; il prit son verre et le choqua contre la table.

— Veux-tu que je t'enterre? lui demanda Jean Soldat. Avec un des doigts du pied, là jambe dit que non.

— Pourris là donc, dit Jean Soldat.

Peu d'instants après la même voix se fit entendre d'en haut :

— Je tombe.

— Tombe si tu veux, reprit Jean Soldat, choquant une seconde fois son verre; celui qui a servi vingt-quatre ans le roi ne craint rien, ne doit rien.

Alors la seconde jambe tomba aux côtés de la première. Disons, pour en finir plus vite, que de la même manière tombèrent les quatre membres; vint ensuite la tête, qui se rattacha à ces membres; et bientôt put se dresser de pied, en une seule pièce, non pas un chrétien, mais un vrai spectre, terrible! C'était le damné lui-même, corps et âme.

— Jean Soldat, dit-il d'un timbre qui glaçait le sang dans les veines, je vois que tu es un brave.

— Sans doute, dit celui-ci, je le suis : il n'y a rien à dire ; dans toute sa vie, Jean Soldat n'a jamais connu ni la fraude ni la peur. Malgré tout, il faut que je vous dise que pendant les vingt-quatre années que j'ai servi le roi, tout ce que je suis parvenu à gagner, c'est une livre de pain et six sous.

— Ne t'inquiète pas pour cela, dit le spectre. Si tu fais ce que je te vais dire, tu sauveras mon âme, et tu seras heureux. Veux-tu le faire?

— Oui, monsieur, oui, monsieur, surtout s'il s'agit de ramasser votre monnaie pour qu'elle ne se perde pas.

— Ah! dit le spectre, ce qui est fâcheux, c'est qu'il me semble que tu es ivre.

— Oh! non monsieur, non ; je suis seulement un peu pompette. Votre Excellence doit bien le savoir : il y a trois classes d'ivresse : la première, c'est écoute et pardonne-moi ; la seconde, c'est celle de la cape traînant dans le ruisseau ; la troisième, c'est la mesure du sol. Je n'en suis qu'a la première, celle d'écoute et pardonne-moi.

— Alors suis-moi, dit le spectre.

Jean Soldat, tant soit peu abruti, se leva. Son corps allait en zig-zag, tantôt à droite, tantôt à gauche : vous eussiez dit un saint mené à la procession; il voulut prendre la lumière. Le spectre étendit un bras aussi inflexible qu'une lame, et l'éteignit. Qu'en était-il besoin? Ses yeux brillaient comme les tisons d'une forge.

Ils arrivèrent à la cave; le spectre dit alors :

— Jean Soldat, prends une bêche et creuse un trou.

— Fais-le toi-même de toute ton âme, si tu en as envie, répondit Jean Soldat. Crois-tu que j'aie servi le roi pendant vingt-quatre ans, sans tirer d'autre profit qu'une livre de pain et six sous pour me soumettre aujourd'hui à un autre maître qui peut-être ne me donnera pas ce que j'ai reçu de l'autre?

Le spectre prit la bêche, creusa, et retira trois cruches; il dit à Jean Soldat : De ces cruches, l'une est pleine de sous, tu les distribueras aux pauvres; il y a de l'argent dans la seconde, tu l'emploieras à faire dire des messes pour mon âme; la dernière est pleine d'or, et cet or est pour toi si tu

t'engages à exécuter les ordres que je viens de te donner.

— Soyez tranquille, répondit Jean Soldat; pendant vingt-quatre ans j'ai exécuté ponctuellement tout ce qui m'a été ordonné, sans avoir d'autre récompense qu'une livre de pain et six sous : votre excellence jugera maintenant si je saurai en faire autant du moment où vous m'offrez un si beau prix.

Jean Soldat accomplit fidèlement tout ce que le spectre lui avait recommandé; il devint, lui aussi, une grande excellence, grâce à tout l'or qu'il y avait dans la cruche.

Qui apprit avec désespoir toutes ces nouvelles? ce fut Lucifer. Elles avaient pour lui l'odeur de la corne roussie. Il lui fallut se passer de l'âme du damné, pour laquelle prièrent et l'Église et les pauvres. Aussi jura-t-il de se venger de Jean Soldat.

Il y avait alors dans l'enfer un diablotin plus malin, plus rusé que tous les autres; il offrit à Lucifer de leur amener Jean Soldat.

Notre grand diable, en le voyant ainsi décidé, en conçut tant de joie, qu'il promit à son diablotin, s'il tenait sa promesse, de lui faire cadeau d'une kyrielle de brinborions et de colifichets pour tenter et pervertir les filles d'Ève, en même temps que d'une pyramide de cartes et de bouteilles pour séduire et perdre les fils d'Adam.

Jean Soldat était assis dans sa cour quand il vit venir à lui le diablotin très-empressé, qui lui dit :

— Bonjour, don Juan.

— Enchanté de te voir, vilain singe! Oh! que tu es laid! Veux-tu fumer?

— Je ne fume, don Juan, qu'avec de la paille.

— Veux-tu boire un coup?

— Je ne bois que de l'eau-forte.

— Que viens-tu donc faire, âme de Caïn?

— T'emmener à Son Excellence!

— Soit. Je ne refuse pas de m'en aller avec toi. Je n'ai pas servi le roi pendant vingt-quatre ans pour battre follement en retraite devant un mauvais petit ennemi de méchante mort comme toi. Jean Soldat ne craint rien, ne doit rien, n'est-ce pas? Regarde; monte sur ce figuier; les figues en sont grosses comme des miches de pain; moi, je vais cher-

cher mes besaces; elles seront bien nécessaires pour la longue route que nous avons à faire.

Le diablotin, qui était gourmand, monta sur le figuier et se mit à dévorer les figues, tandis que Jean Soldat allait chercher son sac, l'attachait, et redescendait dans la cour, en criant au diablotin : Au sac ! !

Il fallait voir l'effrayante colère, les contorsions désespérées du fils de Satan; mais, coûte que coûte, il lui fallut s'engouffrer dans le sac.

Jean Soldat prit ensuite une grande barre de forgeron, et commença à taper à tour de bras sur le diablotin ; il ne s'arrêta qu'après lui avoir rompu les os, les avoir moulus en farine.

Voyez-vous d'ici quelle fut la fureur de Lucifer, quand il vit arriver devant lui son Benjamin, son favori, son œil droit tout démantelé, sans un seul os qui lui restât dans tout le corps.

— Par les cornes de la lune, cria-t-il, je jure que ce maudit animal de Jean Soldat me paiera d'un coup toutes ses fredaines : j'y vais moi-même, de ma propre personne. Jean Soldat, qui s'attendait à cette visite, ne fut pas pris au dépourvu ; il avait attaché son sac, et quand Lucifer se montra, lançant du feu par les yeux, des éclairs par la bouche, Jean Soldat se planta devant lui avec une parfaite sérénité, et lui dit :

— Compère Lucifer, Jean Soldat ne craint rien, ne doit rien. Sache-le bien.

— Ce que tu vas savoir, fanfaron, Tragaldabas, c'est que le temps de dire Satan, je vais t'emporter en enfer, lui dit Lucifer tout furieux.

— Toi, m'emporter? toi, emporter Jean Soldat! Allons donc. Compère le superbe, ce que tu ne sais pas, c'est que celui qui va te renfoncer la morgue en dedans, c'est moi.

— Toi, le plus vil des vers de terre?

— Oui, moi; c'est moi, grand fantôme, qui vais te mettre en un sac, toi, ta queue et tes cornes.

— Assez de jactance, dit enfin Lucifer en étendant son grand bras et montrant ses épouvantables griffes.

— Au sac! s'écria d'une voix de commandement Jean Soldat.

Et malgré tous les efforts de Lucifer, malgré ses négatives, ses luttes, ses transformations, quoiqu'il criât, bramât, écumât, il lui fallut aller au sac.

Jean Soldat prit un maillet, et frappa avec sur le sac avec tant de force, qu'il l'enfonçait à chaque coup, et que Lucifer resta bientôt plus aplati qu'une feuille de papier.

Quand il se sentit les bras fatigués, Jean laissa le prisonnier s'en aller, et lui dit :

— Écoute. En voilà assez pour cette fois : mais si une autre fois tu te hasardes à paraître devant moi, être sans vergogne, comme il est sûr que j'ai servi le roi vingt-quatre ans sans y avoir gagné plus qu'une livre de pain et six sous, je t'arracherai la queue, les cornes et les griffes, et nous verrons alors à qui tu fais peur. Tu es prévenu.

Quand la cour infernale vit arriver son monarque, écrasé, abîmé, plus transparent qu'une toile de tamis, et la queue entre les jambes comme un chien chassé à coups de bâton, les diables éclatèrent tous en cris et jurons forcenés.

— Et à présent que faisons-nous, Sire? demandèrent-ils tous ensemble.

— Faites venir des serruriers pour mettre des verrous à toutes les portes, des maçons pour fermer toutes les fenêtres, toutes les issues de l'enfer; il ne faut pas qu'il entre, qu'il se glisse ou se faufile par ici, le grand insolent de Jean Soldat, répondit Lucifer.

Tout cela fut fait à l'instant.

Lorsque Jean Soldat vit approcher pour lui l'heure de la mort, il prit son sac et se mit en route pour le ciel.

Il trouva à la porte saint Pierre, qui lui dit :

— Holà ! mon ami, soyez le bien venu ; mais où allez-vous?

— Tiens, répondit Jean Soldat sans façon, je viens pour entrer.

— Eh! halte-là, compère; est-ce qu'on entre ainsi au ciel comme le premier venu dans sa maison? Allons, voyons, quels mérites sont les vôtres?

— N'est-ce donc rien, répondit Jean Soldat en se dressant, d'avoir servi le roi pendant vingt-quatre ans sans en retirer d'autre récompense qu'une livre de pain et six sous. Cela vous semble-t-il peu?

— Ça ne suffit pas, dit saint Pierre.

— Comment, ça ne suffit pas, reprit Jean Soldat faisant un pas en avant; nous le verrons bien.

Saint Pierre l'arrêta au passage.

— Au sac! commanda Jean Soldat.

— Jean, homme, chrétien, du respect, de la considération.

— Au sac! Jean Soldat ne craint rien, ne doit rien.

Il fallut que saint Pierre, bon gré, mal gré, allât se loger dans le sac.

— Lâche-moi donc, Jean Soldat, lui dit-il; ne sais-tu pas que les portes du ciel sont restées ouvertes et ne sont pas gardées? Il va pouvoir s'y glisser quelque âme trop fragile.

— Eh bien! c'est précisément ce que je voulais, dit Jean Soldat, qui entra en même temps au Paradis, la poitrine en avant et la tête bien droite; dites donc, monsieur saint Pierre, trouveriez-vous par hasard convenable qu'après avoir servi par en bas le roi pendant vingt-quatre années, sans autre profit qu'une livre de pain et six sous, je ne trouve pas à la fin par en haut mon hôtel d'invalides?

M. Germond de Lavigne a traduit et publié quelques-unes des nouvelles de Fernan Caballero : il a choisi dans la collection celles qui ont pour but de retracer le mieux les scènes intimes de nos mœurs contemporaines.

Pauvre Dolorès! c'est l'histoire d'une jeune fille née pour souffrir. Sa mère meurt de désespoir et de misère à cause de l'absence d'un fils parti comme marin; elle-même est élevée par charité dans une famille pauvre où deux garçons sont bientôt enlevés par la conscription. Un d'eux était son fiancé : lorsqu'il revient au pays pour s'établir définitivement, il croit voir un rival dans le frère de sa promise et l'assassine traîtreusement. Il est poursuivi sans succès; puis en apprenant que son frère allait être condamné à sa place, il se livre. On lui fait grâce de la vie, mais il est envoyé en détention perpétuelle dans les îles Mariannes. La malheureuse jeune fille, née pour souffrir, a le cœur mort dans la poitrine. Pauvre Do-

lorès ! La scène se passe à Rota, sur les confins du golfe de Cadix; on nous représente la vie intime de toutes ces populations, moitié agricoles, moitié maritimes, fixées sur les côtes de la Méditerranée, à l'embouchure du Guadalquivir.

La Nuit de Noël et la fête des Rois : c'est la peinture de ces deux fêtes consacrées au tumulte et au bruit dans un village d'Andalousie. *Lucas Garcia*, c'est un jeune soldat qui refuse de reconnaître sa sœur dans la maîtresse de son général, et lui tend ensuite la main lorsque, désolée et repentante, elle rentre au foyer paternel; *don Judas Tadeo Barbo*, et *Paz et Luz*, ce sont des esquisses de la vie bourgeoise dans une capitale de province, et de la vie de campagne. *Se taire pendant la vie et pardonner après la mort*, est une histoire très-dramatique. Une malheureuse femme découvre, après de longues années passées auprès de son mari, que celui-ci a tué sa propre mère, et que toute l'aisance dont elle a joui est due au crime le plus atroce, le parricide : elle meurt de chagrin, sans jamais ouvrir la bouche, et en pardonnant à son lit de mort. Enfin *Plus d'honneur que d'honneurs :* c'est l'histoire d'un enfant abandonné; devenu homme, il repousse les avances d'un père riche et puissant qui pendant vingt ans l'avait négligé ; cet enfant aime mieux se consacrer tout entier à la famille qui l'avait accueilli et élevé.

Ce choix de M. Germond de Lavigne a été intelligemment fait. Il a permis au public français de juger des tendances et de l'esprit de la romancière espagnole ; mais cette publication à elle seule ne saurait suffire pour donner une idée complète de son talent, surtout des mœurs qu'elle a la légitime prétention de

faire connaître. Le plus souvent l'intrigue n'est pas chez elle le but essentiel : elle n'est que le cadre de ses tableaux ; ce sont ceux-ci qui méritent de frapper l'attention.

Pour juger toute l'œuvre, il faut avoir sous les yeux la série tout entière :

Les autres romans de mœurs, d'abord : *la Pharisienne*, c'est-à-dire la femme austère sans vertu, dévote sans religion, bienfaisante sans charité, prodigue sans générosité, veuve parfaite sans avoir été bonne épouse. Ce type-là existe en Espagne comme en Angleterre, comme en Allemagne et en France. *La famille Alvareda :* un jeune homme doux et d'habitudes tranquilles est outragé par son meilleur ami; il le tue et devient un triste bandit de la Sierra-Morena. *Bonheur et chance :* un soldat devenu aveugle à la guerre rentre au pays, où il épouse sa promise qui lui reste fidèle malgré son malheur ; c'est le bonheur. La chance, c'est un héritage qui tombe d'Amérique à un gros lourdaud de laboureur qu'une grande fortune ne parvient pas à rendre heureux. *L'Étoile d'Andalousie :* c'est un mauvais sujet qui fait le malheur d'une jeune fille par ses persécutions ; il lui tue son fiancé, et plus tard il expie par la perte de son propre fils le crime qu'il a commis. *Le Servile et le libéral*, esquisse des querelles politiques sous le règne de Ferdinand VII. *Bien ou mal, reste avec les tiens :* la fille d'un toréador, protégée d'abord par un banquier de Jérès, est ensuite entraînée peu à peu par ce dernier au dénuement le plus absolu ; elle ne trouve d'appui que dans un ancien ami de son père, qui, malade et mutilé, partage avec elle toutes les maigres ressources dont il dispose.

Fernan Caballero est surtout un peintre de mœurs, préoccupé de l'étude du cœur et d'études psychologiques. Parfois cependant elle a écrit de longs récits qui n'ont d'autre but que d'intéresser et d'émouvoir par un dénouement dramatique; elle leur donne le simple titre de *Relaciones*. De ce nombre sont les nouvelles : *Justa et Rufina*. Une mère pauvre et dénaturée se prive de son enfant et le substitue à celui d'une femme riche, son amie, aux côtés de laquelle elle avait été élevée. Par un retour des choses d'ici-bas, son propre enfant tombe dans la misère, tandis qu'une fortune inattendue lui arrive à elle-même. Elle regrette alors son crime, voudrait le réparer. Impossible : elle est repoussée, méprisée par son propre sang; et, dominée par une haine profonde contre celle qu'elle est obligée de traiter comme sa fille, elle se laisse peu à peu entraîner à l'empoisonner. *La Flor de las ruinas :* une malheureuse est forcée par trois bandits, ses frères, d'attirer les voyageurs dans un château en ruine où ils sont égorgés. Pressée par son propre amant de lui faire connaître sa demeure, elle le conduit aux décombres qu'elle habite et le place ainsi face à face des bandits. Pour ne pas être découverts ils veulent le tuer; elle parvient à le sauver, mais tombe elle-même sous le poignard de ses frères. *La Fille du soleil*, *la Conscience ne transige point*, *les Deux amis*, *l'Ex-voto*, compositions dramatiques où l'auteur paraît se complaire à placer ses personnages dans les situations les plus douloureuses et les plus poignantes.

Quant aux romans d'une certaine importance, à ceux qui dépassent les proportions de la nouvelle, ils ne sont pas trop nombreux. Nous n'en connaissons

que cinq : *Elia*, *la Gaviota*, *Clemencia*, *un Été à Bornos* et *Lagrimas*.

Elia est une jeune fille douce, sage, vertueuse, sacrifiée pour toute sa vie à l'orgueil d'une dame du grand monde. Fernan Caballero prêche dans le roman la résignation à sa victime : on lui donnerait raison, si cette résignation était nécessaire, mais réellement elle ne l'est pas. Sans manquer à aucun devoir, Elia aurait dû lutter pour unir son existence à celle de celui qu'elle aime ; en ne le faisant pas, en entrant au couvent, elle le désespère gratuitement, se rend responsable et de la mort de son fiancé et du malheur de sa propre vie. Faut-il qu'un écrivain qui connaît si bien le cœur humain en arrive, par passion politique et religieuse, à conseiller l'abattement, la faiblesse, la mollesse de caractère !

La Gaviota (la mouette), c'est le grand succès de notre auteur, celui qui commença sa réputation. *La Gaviota* est le surnom qu'on donnait dans son village à une fille de pêcheur, née vive, passionnée, avec de mauvais penchants, mais sentimentale, artiste dans toute la force du terme, au milieu de sa détresse et de sa pauvreté. Elle passe les premières années de l'adolescence auprès d'un jeune chirurgien, poussé par un naufrage dans son lieu natal, et obligé par la maladie d'y séjourner longtemps. Le chirurgien aime la musique, s'y consacre, et développe chez la jeune pêcheuse toutes les dispositions musicales dont la nature l'avait douée. Les deux jeunes gens s'aiment, ils s'épousent. A peine l'union avait-elle été célébrée depuis quelques mois, que des circonstances permettent au couple d'aller chercher fortune dans une grande cité ; un protecteur puis-

sant leur ouvre les portes de la société sévillane. La Gaviota est admirée pour son chant dans les salons; on la couvre d'applaudissements, de fleurs; mais au milieu de ses succès son âme s'exalte : les instincts, les appétits développés dans sa première enfance se réveillent. Au milieu du luxe, de l'élégance de la grande ville, elle s'éprend d'une façon furieuse d'un *torero,* et sacrifie tout à la violence de son caprice. Il lui fallait un amour qui la subjuguât, qui la fît trembler, qui lui arrachât des larmes; amour brutal, tyrannique, échange de sensations fortes et exclusives. Au lieu de liqueurs douces et de vins délicats, elle recherchait l'excitation des ferments alcooliques. Ces mauvaises mœurs éloignent d'elle son mari; ses protecteurs l'abandonnent. Son amant est tué par un taureau. Elle perd la voix et est forcée de revenir à son village natal, où elle achève misérablement sa vie. La caractère de la Gaviota est bien peint, mais le mérite de l'œuvre est bien plus dans le détail des scènes et des dialogues que dans l'invention du livre et dans sa conception générale. Deux citations parviendront peut-être à bien faire comprendre à nos lecteurs où est le vrai mérite de Fernan Caballero.

Dans l'une l'auteur nous parle de l'affection du peuple andalou pour les chants et la musique.

« Ce peuple, dit-il, a une infinité de chants : ce sont des mélodies tantôt tristes, tantôt gaies; l'ole, le fandango, la caña, aussi gracieuse que difficile à chanter ; il en est d'autres aussi ayant leur nom propre, et parmi elles la romance. Le ton de la romance est monotone: nous ne nous hasarderons pas à affirmer que, mise en musique, elle puisse satisfaire les dilettanti et les philharmoniques. Mais ce qui en fait le charme, pour ne pas dire l'enchantement, ce sont les modulations de la voix qui la chante; c'est la manière dont

quelques notes se traînent, ou pour mieux dire se bercent suavement, laissent monter, descendre ou précipiter le son, en le laissant mourir. Aussi la romance, composée de très-peu de notes, est-elle très-difficile à chanter bien et purement. Elle appartient si spécialement au bas peuple, que c'est seulement à certains de ses individus, et parmi eux à très-peu, que nous l'avons entendu chanter avec perfection; il semble que ceux qui réussissent y parviennent par intuition, sans effort. Lorsque, à la chute du jour, dans la campagne, on entend au loin une belle voix chanter la romance avec une mélancolique originalité, elle produit un effet extraordinaire : nous ne saurions mieux comparer cet effet qu'à celui que produisent, en Allemagne, les éclats de cor des postillons, lorsqu'ils vibrent doucement répétés par les échos au milieu de bois magnifiques et de lacs délicieux. Les paroles de la romance portent d'habitude sur des faits empruntés à l'histoire des Maures, ou bien elles font allusion à de pieuses légendes et à de tristes histoires de criminels. »

L'autre citation qui nous paraît digne d'être soumise à l'examen de nos lecteurs, c'est la description du couvent de moines du comté de Niebla, où fut recueilli après son naufrage le futur mari de la Gaviota.

« La grande porte d'entrée voûtée donnait sur une grande cour carrée. De la porte au fond de la cour (patio), s'étendait une rue d'énormes cyprès. Venait alors une vaste grille de fer qui séparait cette grande cour d'une autre longue et étroite, au milieu de laquelle continuait la rue des Cyprès; tout cela formait une entrée majestueuse, une sorte de garde d'honneur au magnifique portail de l'église, qu'on apercevait au fond de la seconde cour, de la plus étroite.

« Quand la porte extérieure et la grille étaient ouvertes toutes grandes, comme les églises des couvents qui ne sont pas embarrassées par le chœur, on apercevait parfaitement depuis les gradins d'une croix de marbre blanc située à distance au dehors de l'édifice, le splendide autel, tout doré du plancher au plafond, qui couvrait la muraille au fond du temple. Lorsque des centaines de lumières rayonnaient sur

ces éclatantes moulures et sur les innombrables têtes d'anges qui en composaient l'ornement ; lorsque les sons de l'orgue, s'harmonisant avec la grandeur du lieu et la solennité du culte catholique, éclataient sous la voûte de l'église, trop étroite pour les contenir, et allaient se perdre sous la voûte éthérée ; lorsque cette grandiose scène venait à se dérouler, sans qu'il y eut d'autres témoins que le désert, la mer et le firmament, il semblait que pour eux seuls se fût dressé cet édifice, que pour eux seuls on célébrât les offices divins.

« Des deux côtés de la grille, en dehors de la rue des Cyprès, il y avait deux grandes portes. Celle de gauche, du côté de la mer, donnant sur une cour intérieure, de dimensions gigantesques. Elle était bordée par un vaste cloître, supporté de chaque côté par vingt colonnes de marbre blanc ; le sol en était formé de dalles de marbre bleu et blanc. Au milieu se dressait une fontaine, alimentée par une noria toujours en mouvement. Elle représentait une œuvre de charité : une femme donnant à boire à un étranger, prosterné à ses pieds, et celui-ci recevant l'eau qui lui est offerte dans une coquille. La partie basse des murailles, jusqu'à une hauteur de dix pieds, était couverte de petites faïences, dont les brillantes couleurs étaient habilement et artistement disposées. En face de l'entrée apparaissait un grand escalier de marbre, construction aérienne, sans autre appui ni soutien que la savante proportion de son énorme masse.

« La partie haute du cloître était soutenue par vingt colonnes plus petites que celles du bas. Tout autour il y avait une balustrade de marbre blanc, percée à jour, et d'un travail exquis. Sur les cloîtres donnaient les portes des cellules, toutes d'acajou, petites et bien ornées. Les cellules se composaient d'une petite antichambre et d'une chambre avec alcôve. Pour tout mobilier, quelques chaises de pin, une table, une armoire dans la pièce principale, et dans l'alcôve un lit consistant en quatre tablettes, sans matelas et sans appuis pour les supporter.

« Derrière cette cour, il y en avait une autre disposée de même pour le noviciat, l'infirmerie, la cuisine et les réfectoires. Ces derniers étaient formés par des tables longues, en marbre, au milieu desquelles se dressait un pupitre pour celui qui lisait durant les repas.

« Dans la partie située à droite de la rue des Cyprès, il y avait une cour absolument égale à celle que nous venons de décrire dans la partie gauche. Là se trouvait l'hôtellerie, où on recevait les étrangers, laïcs ou religieux. Là aussi se trouvaient la bibliothèque, les sacristies, les garde-meubles et d'autres bureaux. Dans la seconde cour, on pouvait aussi entrer par une porte extérieure; il y avait en bas les magasins pour l'huile, en haut les greniers.

« Ces quatre cours, au milieu desquelles se dressait la rue des Cyprès d'abord, puis l'église et son clocher, semblable lui-même à un énorme cyprès de pierre, constituaient tout l'ensemble de ce mystérieux édifice. Le toit était formé d'un million de tuiles; elles étaient toutes fixées et retenues par un grand clou de fer, pour les empêcher d'être arrachées par les ouragans, très-redoutables dans ces parages élevés et voisins de la mer; en calculant seulement un réal par clou, ces seuls matériaux avaient dû coûter un million de réaux.

« Par devant la grande cour, et à gauche et à droite de la porte d'entrée, il y avait de petites habitations d'un seul étage pour y loger les journaliers, alors que les moines cultivaient eux-mêmes leurs terres ; puis à gauche, à côté de la mer, s'étendait un grand jardin, que l'on pouvait apercevoir des fenêtres des cellules, et qui déployait une éclatante verdure avec ses arbres, ses fruits, le murmure de ses eaux courantes, le chant des oiseaux et la marche tranquille du bœuf qui montait l'eau dans la noria. Tout cela formait un petit oasis au milieu d'un désert sec et uniforme, tout près de cette mer qui se complaît dans la ruine et la destruction, et s'arrête cependant devant une simple barrière de sable. »

Les trois autres romans, *Clémence*, *l'Été à Bornos* et *Lagrimas* sont très-inférieurs à *la Gaviota;* ils pèchent surtout par un grand défaut, la monotonie. Soit que la société qu'elle étudie ne lui présente qu'un nombre très-limité de types distincts, et ne fournisse pas cette admirable variété des sociétés anglaise et française qui caractérise les œuvres de Dickens et de Balzac, soit plutôt qu'une invincible prévention

contre tout ce qui est science, raison, améliorations obscurcisse ses points de vue et la porte à exalter toutes les institutions anciennes au détriment des passions et des sentiments modernes, il est certain qu'une déplorable uniformité règne dans toutes les compositions de Fernan Caballero. C'est toujours le même ton ; une incessante prédication à l'humilité et à la résignation, l'inertie considérée comme la loi supérieure de l'état social, l'exaltation injuste de quelques actes de charité qui ne tendent jamais à améliorer au fond le sort du malheureux et doivent toujours le maintenir dans son état d'infériorité, une critique passionnée contre tous ceux qui placent le bon sens, la science, la raison au-dessus de la foi, la défense ardente des superstitions les plus grossières au milieu desquelles vit une grande partie de ses compatriotes; tout cela, joint à une division très-tranchée entre ce qu'on appelle la gent *cursi* et le monde comme il faut, et à un entraînement irrésistible à prendre en un instant les résolutions les plus violentes.

En dehors de ses nouvelles et romans de mœurs, Fernan Caballero n'a que peu écrit : quelques strophes de vers, quelques lettres où il est question d'une visite au champ de bataille de Waterloo, d'une description d'Aix-la-Chapelle, et de quelques scènes maritimes, une étude très-peu approfondie sur la mythologie grecque et romaine, voilà tout ce qu'on peut citer. Ces productions n'ont pas grande valeur ; en les examinant avec soin, on voit que la portée de cet esprit est en somme assez bornée ; elle ne s'élève pas à une grande hauteur : elle n'a pas un grand fonds de connaissances ; de l'imagination, une aptitude très-grande

à saisir le côté pittoresque des choses, un grand charme dans la description, de la pénétration pour saisir les caractères et deviner les sentiments les plus profonds, voilà les qualités dominantes.

Il n'est pas une seule circonstance où Fernan Caballero se prive de lancer des attaques violentes contre les idées de liberté, de progrès. Elle défend avec acharnement tous les préjugés aristocratiques, le dévouement des sujets à leur monarque, la foi aveugle, les bienfaits de l'orthodoxie et de l'Inquisition; elle hait la démocratie, et pourtant, si l'on va au fond des choses, ce qui fait peut-être son principal mérite, c'est le soin, le tact exquis avec lequel elle sait mettre en relief les idées, les passions, même le langage des hommes et surtout des femmes du peuple; on voit qu'elle est tout à fait restée sous l'influence de la théologie ultramontaine; pour faciliter l'exercice de la charité, elle rêve une société très-inégale où le malheureux doit toujours avoir besoin pour vivre de s'appuyer sur la protection du riche. Il y a chez elle une antipathie invincible contre tout ce qui est libre, indépendant, tout ce qui aime la science, hait la superstition et le préjugé, et a confiance dans l'excellence de la raison.

Lorsqu'elle essaie de créer des caractères, elle va toujours chercher les beaux types dans les vieux souvenirs de l'Espagne catholique et monarchique; elle présente sous des aspects odieux tout ce qui se dévoue au triomphe des idées modernes : aussi qu'arrive-t-il? Ses œuvres manquent tout à fait de nouveauté et de philosophie. Il s'en faut de tout qu'elle puisse être assimilée à George Sand; ce n'est pas un Sterne espagnol, comme l'appelle Mérimée;

encore moins un Émile Souvestre, comme elle se juge elle-même ; c'est un Chateaubriand féminin, qui prêche en espagnol la restauration du despotisme et de l'Inquisition, qui flatte toutes les préventions d'une société molle, paresseuse, ennemie de l'action, désireuse de garder son ancienne foi : elle l'encourage hardiment à repousser tout changement, toute innovation : les chemins de fer, les télégraphes lui sont odieux ; elle n'a jamais contre eux assez de raillerie ; toutes ses sympathies sont pour les couvents, pour les mômeries religieuses, pour toutes ces idolâtries de saints et de saintes, qui, au fond, ressemblent tant aux anciennes cérémonies du paganisme. Pour nous résumer, disons qu'elle est en Espagne, pour le roman, ce que Balmès a été pour la théologie, ce que Donoso Cortès a été pour la politique, le représentant et le défenseur du passé !

II

ENRIQUE PEREZ ESCRICH [1].

A côté de Fernan Caballero, bien au-dessus, s'il ne faut tenir compte que de la verve, de la fécondité, de

1. Nous devons à l'obligeance de MM. Bouret et fils, éditeurs à Paris, rue Visconti, qui publient un très-grand nombre de romans et autres livres espagnols, d'avoir pu, sans être forcés de retourner à Madrid, relire une foule d'œuvres qui manquent à notre Bibliothèque nationale. Qu'il nous soit permis de leur exprimer ici notre sincère gratitude.

la puissance d'imagination, bien au-dessous s'il ne faut considérer que le fini de l'exécution, le soin de la forme et la peinture des détails, se placent deux autres romanciers que nous allons essayer de faire connaître à nos lecteurs. L'un d'eux est Vicente Perez Escrich, l'autre Manuel Fernandez y Gonzalez.

Escrich est un Catalan patient : c'est un travailleur acharné; il a su vouloir. L'énergie ne lui a point fait défaut; seulement, dans ses aspirations littéraires, il a toujours eu à lutter contre les nécessités d'une vie difficile.

Dans un de ses derniers romans (*l'Envie*), publié en 1873, M. Escrich, s'écartant un moment de son sujet, nous parle de son début en ces termes :

« Je me rappelle que j'arrivai à Madrid en septembre 1853. Je portais avec moi deux piastres dans la poche de mon gilet; j'avais un frac bleu, de triste souvenir, et un drame, que je voudrais oublier, gisait au fond de ma malle.

« Dieu seul sait ce que j'ai eu à souffrir pendant mes trois années d'apprentissage littéraire, de cette vie de bohème qui donne un si mauvais sang à tous ceux qui rêvent de gloire.

« Pendant cette fatale période, sitôt que je lisais sur les affiches des théâtres l'annonce d'une œuvre nouvelle, je m'écriais en soupirant, quelquefois d'envie :

« Heureux, bien heureux l'auteur de cette pièce.

« Puis le temps a marché; mon tour est venu, j'ai fait représenter ma première pièce; mon nom allait apparaître au coin de toutes les rues de Madrid.

« Ce fut pour moi un grand jour. Je me levai de très-bonne heure; j'allai visiter le coin de rue le plus voisin de ma demeure. L'afficheur, qui ne se souciait guère de mon impatience, se fit attendre plus d'une heure avant de venir.

« Enfin, je le vois arriver, sa petite échelle à l'épaule, les affiches sous le bras et le petit tonneau de colle à la main droite.

« Cet homme, malgré sa blouse toute tachée, son pantalon rapiécé, sa casquette toute sale, représentait en ce moment pour moi tout l'enchantement sous lequel Hélène apparaissait à Pâris, Béatrix au Dante, et la Fornarina à Raphaël.

« Il appliqua son échelle au mur et commença à coller l'affiche.

« Moi je lui tournais le dos, pour jouir plus tard de l'effet d'un seul coup. Mais, fatalité des fatalités ! quand je fixai les yeux là où mon nom devait apparaître en gros caractères, le sang se glaça dans mes veines, je sentis sur tout le corps une sueur froide, je faillis me trouver mal.

« L'affiche disait après ces mots : Théâtre du Principe, etc... Deuxième représentation du drame applaudi, en trois actes et en vers, de don Eusebio Perez Srriha, intitulé : *Héritage de larmes.*

« Mon désespoir devint du délire, je m'élançai avec violence, avec plus de violence que je ne l'ai jamais fait, j'arrachai le morceau d'affiche déjà collé, celui où mon nom se trouvait si déplorablement altéré.

Enrique (Henri), grâce à l'imprimeur, était devenu Eusebio ; quant à Srriha, c'était un autre nom qu'on ne pouvait plus même lire.

« Je cherchai l'adresse et le nom de l'imprimeur, et je me mis à courir comme un fou à la recherche de celui qui avait si terriblement transformé mon nom.

« Arrivé à l'imprimerie, je n'avais plus de souffle. Je demandai le prote ; je lui dis qui j'étais, ce qui me préoccupait, et, avec une rapidité dont je lui gardai au fond du cœur une vive reconnaissance, il s'empressa de faire composer, puis imprimer sur des bandes de papier de la même couleur que les affiches, mon nom et mon prénom tels qu'ils figurent sur mes actes de naissance.

« L'erreur une fois corrigée par les compositeurs, tout mon bonheur consistait dans les bandes de papier qui sortaient de la presse.

« On courut ensuite après l'homme qui collait les affiches, et à midi j'eus la satisfaction de voir enfin l'erreur complétement réparée.

« Depuis lors, jusqu'à ce jour, j'ai écrit trente-trois pièces

de théâtre et trente volumes de nouvelles, c'est-à-dire j'ai réalisé tout ce qui, en 1853, faisait mon bonheur.

« Tout ce que j'ai, je le dois à ma plume. Je n'ai jamais fait une seule affaire au marché de la politique. Je n'ai jamais été employé, et, Dieu aidant, je compte que je ne le serai jamais. Je crois être un homme indépendant : il me semble que j'entrevois assuré l'horizon de mes enfants. Eh bien ! malgré tout, l'esprit de l'homme est ainsi fait, que je me rappelle souvent avec satisfaction cette époque où, bohème littéraire, je me couchais sans autre patrimoine que mes illusions, et où je me levais sans un réal dans la poche.

« Le bonheur donc dépend du caractère. »

Cette citation suffit à faire comprendre l'homme ; quant aux trente volumes de romans dont il nous parle, ils sont tous pleins de situations vraiment dramatiques, d'efforts d'imagination, de vie. Les faits y abondent : mais ne demandez jamais ni un point de vue vraiment philosophique, ni une analyse profonde du cœur humain, ni des nuances délicates dans les caractères. Il n'y a rien de suffisamment fouillé et fini. L'auteur n'a point d'idéal littéraire : parfois il a cherché à marcher sur les traces d'Edgard Poe ou d'Hoffmann ; il a spécialement dans une petite nouvelle, *le Violon du Diable*, assez bien imité le genre et la manière de ce dernier romancier. Il n'est psychologue ni comme Balzac, ni comme Dickens ; il n'est pas non plus exclusivement, comme son rival Fernandez y Gonzalez, un simple amateur d'aventures ; c'est un genre intermédiaire entre Balzac et l'Alexandre Dumas des *Trois Mousquetaires*. Il cherche bien à faire l'office de vrai romancier et à nous donner une peinture de la société, mais il est préoccupé de faire vite, d'occuper un public ardent, et il exagère le dramatique des mœurs modernes pour faire une plus

vive impression sur ses lecteurs. Pour écrire beaucoup il répète souvent les mêmes situations, les mêmes caractères, en modifiant seulement les milieux : il a comme un procédé pour aller rapidement dans ses dialogues et ses récits, et ses œuvres trop nombreuses se ressentent d'un ton beaucoup trop uniforme.

Nous avons indiqué la ligne que suit Fernan Caballero dans tous ses écrits. Elle est pour la foi, pour le catholicisme, pour la monarchie absolue; elle a un parti pris, une tendance bien accusée. Escrich, lui, a la prétention d'être libéral : seulement il est de cette race de pseudo-libéraux qui se sont appelés progressistes, et qui ont fait exclusivement consister le progrès à vouloir substituer le gouvernement d'Espartero à celui de Narvaez; on sait que ces hommes n'ont conclu sur aucun point; qu'ils ont associé toujours volontiers dans leur esprit l'avenir de l'Espagne à celui du catholicisme; qu'ils n'ont pas su, tout en portant des coups profonds à la monarchie, se décider pour le renversement des Bourbons, qu'ils n'ont jamais assez excité le peuple espagnol à sortir de l'ignorance et à se dégager des superstitions.

Il ne faut pas trop en vouloir à Escrich de ce qu'il résume toutes les faiblesses et les contradictions de son époque : ses romans n'auraient probablement pas eu la vogue dont ils jouissent s'il n'avait pas consenti à ces capitulations. Avec elles, il a été tout à fait de son temps; il s'est fait accueillir par toutes les classes.

Le moment n'est pas encore venu où un romancier populaire pourra se faire accepter en proclamant la vraie tolérance, le besoin de la vérité historique, le

dédain des fausses légendes. On ne sait pas encore en Espagne séparer la valeur morale, la vertu, de la foi catholique; tant que cette séparation si bien commencée du reste par Cervantès et Moratin n'aura pas été vulgarisée, le réveil de l'Espagne sera toujours douteux. Sans doute les Espagnols ne sauraient vivre sans faire une très-grande place au sentiment; mais celui-ci ne peut-il être développé, épuré, sans l'intervention d'une foi aveugle poursuivant l'immolation et le sacrifice permanent de la raison?

Pourquoi les romanciers espagnols ne songent-ils pas ensuite à donner aux choses leur juste proportion? Ils croient bien faire en attribuant dans le monde à leur pays un rôle qui ne lui appartient plus? C'est une erreur. Leur devoir serait d'aller en avant, de pousser leurs concitoyens au goût du travail, au développement pacifique du travail intérieur, à la recherche de l'indépendance personnelle par l'énergie dans la lutte pour la vie et par l'épargne et la prévoyance; ils devraient comprendre que l'Espagne, grâce à sa position géographique, peut se faire une vie à part; elle n'est pas forcément mêlée aux grandes questions européennes. Pourquoi ne les laisseraient-ils donc pas de côté? Pourquoi ne répudieraient-ils pas le goût des aventures, maladie inhérente à la race espagnole et fruit illégitime de sa malheureuse histoire? Pourquoi n'épureraient-ils pas le paganisme chrétien dans lequel elle se débat si tristement? Pourquoi ne cesseraient-ils pas d'exagérer le rôle de la foi? Pourquoi ne donneraient-ils pas à la science, à la raison la place qui leur appartient légitimement?

Il serait bien temps qu'ils cessassent de voir en perspective l'idéal d'une seconde monarchie univer-

sellé basée sur le triomphe du catholicisme dans le monde.

Il ne faut pas demander à Escrich une grande correction de style; il avoue lui-même dans plusieurs des préfaces qui précèdent ses œuvres qu'il a l'habitude de mener de front plusieurs romans, sans avoir jamais le temps de revenir sur ce qu'il a fait. Ce qui le matin a passé sous le bec de sa plume est déjà imprimé le lendemain et distribué sans délai aux souscripteurs de ses livraisons; la précipitation est, de son propre aveu, une des conditions de son labeur normal.

Très-souvent aussi on sent la préoccupation du feuilletoniste de laisser le lecteur inquiet sur un dénouement qu'on pourrait lui révéler immédiatement, mais sur lequel on tient par coquetterie à le laisser quelque temps en suspens.

Résumer en quelques mots l'œuvre de ce travailleur infatigable n'est pas chose facile.

Ceux de ses romans qui ont eu le plus de retentissement sont le *Cura de la Aldea*, la *Calumnia* et la *Mujer adultera*.

Le premier succès est certainement très-légitime; l'auteur a voulu représenter le même personnage que Balzac dans son *Curé de campagne :* il a réussi et son livre est très-intéressant; seulement il ne faut pas y chercher des traits fins et des nuances délicates : tous les grands sentiments de dévouement, de sacrifice, de charité chrétienne y sont exagérés. A force d'être bon et généreux, le héros sort de la nature humaine; c'est là une faute que commet souvent Escrich, plus préoccupé de l'*intensité* que de *la vérité*.

Dans *la Calomnie*, la recherche des effets saisissants a conduit notre auteur à imaginer une de ces situations que lui auraient certainement enviées Alexandre Dumas et Eugène Sue. Il nous conduit sous les tropiques : un nègre est amoureux de la femme de son maître; celle-ci, créole passionnée, mariée à un époux trop âgé, est éprise de son côté d'un jeune Espagnol; pour se marier avec lui elle empoisonne son mari. Puis, afin de pouvoir jouir sans partage de toute la fortune de ce dernier, elle décide le nègre à diriger une arme meurtrière contre son propre beau-fils dont elle avait d'ailleurs à redouter les obsessions amoureuses. Le beau-fils a échappé au danger qui le menaçait, mais il s'est juré de se venger et de l'Espagnol, et de sa belle-mère, et du nègre; or, voici le supplice qu'il inflige à ce dernier.

Il l'entraîne en pleine mer bien loin de tout continent, puis il l'abandonne, fortement attaché à un mât, sur un misérable rádeau destiné à flotter au gré des vents et des courants. Sur le radeau est étendu le cadavre de la belle créole que le nègre a aimée si passionnément; le malheureux ne pourra détourner ses regards du corps inanimé de la femme qui l'a poussé à tous les crimes.

Pendant un jour, deux longs jours, de souffrance et d'agonie le nègre reste exposé sans incident à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant, au silence accablant d'une nuit sombre.

« D'épouvantables spectres passent d'un moment à l'autre devant ses yeux : ils semblent rire de sa douleur.

« La fièvre de la faim commence.

« Comme le naufragé à ses derniers instants, le nègre ferme les yeux, pense à Dieu et prie.

« La prière ranime ses forces.

« Pendant ce temps, la mer commence à lancer ces sombres mugissements qui annoncent un changement de temps.

« Le balancement du radeau devient plus rapide, plus fort.

« Des vagues viennent se briser contre les madriers flottants : le cadavre de la créole est tacheté d'écume blanche.

« On entend au loin le bruit du tonnerre.

« Oh! s'écrie le nègre, Dieu à la fin a donc compassion de moi. Il vient à mon aide. L'éternel calme de l'Océan va bientôt finir, la tempête fera chavirer ce misérable radeau, et alors tout sera terminé pour moi dans ce monde.

« Vain espoir : les vagues ne grossissent point, le vent ne mugit pas avec plus de force, le bruit du tonnerre n'augmente point.

« Les heures passent, et la tiède lumière du crépuscule matinal surgit à nouveau du sein de la mer; le vent cesse, les vagues se calment, on eût dit qu'elles s'étaient apaisées par le doux sourire de l'aurore naissante.

« Le soleil vient tout embellir.

« Le nègre dirige vers lui des regards désolés. Oh! l'horrible solitude. Pas une voile, pas une roche! Rien! rien!

« Tout à coup un cri s'échappe de sa poitrine, son visage s'illumine.

« Mais sur la superficie des eaux un objet s'avance; il le voit se diriger vers le radeau avec une rapidité étonnante.

« Un bruit strident, long, résonne à ses oreilles.

« Oh! que la jaune fleur du lentisque est donc belle dans le désert! Quel charme a pour le naufragé la voile qu'il aperçoit au loin!

« Fatigué de l'horrible solitude qui l'entoure depuis deux jours, le nègre ne peut contenir une exclamation de joie quand il voit un oiseau de mer s'approcher de sa misérable embarcation.

« La présence de cet oiseau, c'est la proximité d'une côte, c'est au moins le voisinage d'une île, et cette île peut être habitée. Peut-être dans le creux d'une pierre trouvera-t-il un peu d'eau du ciel pour étancher l'ardente soif qui le dévore.

« L'oiseau de mer approche toujours : il ne quitte pas

dans son vol la superficie des eaux; le bruit qu'il fait entendre est monotone et triste; il s'approche du radeau et étend ses ailes immenses, et vient se percher sur le haut du mât où le nègre est attaché.

« Le nègre a enfin reconnu qu'il a près de lui un oiseau de proie errant au sein des mers; il pousse un cri d'effroi.

« L'oiseau y répond par un battement d'ailes; d'un élan rapide, il se jette sur le cadavre de la belle créole; il étend ses serres sur sa poitrine, et par deux fois il plonge son bec recourbé dans les lèvres de cette infortunée; il arrache un morceau de chair qui laisse à découvert toutes les dents.

« A cette vue, un nouveau cri de rage s'échappe de la poitrine du nègre; l'oiseau des mers en est effrayé; il tourne, retourne autour du radeau, et attend une occasion pour se lancer de nouveau sur sa proie.

« Oh! souffrance cent fois plus horrible que la mort! »

C'est vraiment le triomphe de l'horrible, et nous ne croyons pas que jamais auteur ait trouvé une situation plus épouvantable : il y a là un mélange de tourment physique et moral dont le raffinement semble dépasser la puissance à souffrir qui peut être dans la nature humaine. Il faut avouer que des lecteurs à la recherche de fortes impressions auraient eu bien mauvais goût de ne pas saluer avec enthousiasme un auteur qui était capable de trouver pour eux de telles scènes.

La *Mujer adultera* a donné lieu à de très-grandes discussions sur la moralité des œuvres d'Escrich; en général nous ne croyons pas que celle-ci puisse être jamais mise en doute. Cet écrivain a toujours la préoccupation exclusive de nos auteurs de mélodrames: pour lui comme pour le public, il faut que le bon soit récompensé et le traître puni; son intention finale est bonne. S'il y a un reproche à lui adresser,

c'est de trop se complaire dans la peinture des crimes et des forfaits violents; ceux-ci sont dans la réalité devenus bien plus rares que la lecture de tous ses romans ne le ferait supposer; il y a un dommage pour la civilisation à la peindre plus violente qu'elle ne l'est réellement, et nous dirions volontiers que M. Escrich voit la société à la fois moins vicieuse et plus criminelle qu'il ne devrait faire pour nous donner d'elle une peinture fidèle.

Si l'on nous demandait quel est à notre avis le meilleur roman d'Escrich, nous désignerions *los Angeles de la Tierra;* c'est une peinture de deux jeunes filles qui apaisent par leur tendresse, leur douceur et une exquise sensibilité, des désirs de vengeance d'hommes malheureux, victimes de crimes horribles. Nous le recommanderions d'autant plus que par exception il y a là un caractère de médecin aimant à la fois la science, la famille et la vertu, qui se distingue tout à fait des conceptions ordinaires des romanciers espagnols. Le roman se suit bien; l'intérêt n'y dépend pas d'un autre récit; c'est une seule intrigue; il n'y a qu'un dénouement, et on l'attend avec impatience jusqu'à la fin.

La plupart des romans d'Escrich sont des œuvres de longue haleine, consistant en plusieurs volumes dont la lecture demande beaucoup de temps, et dont la traduction conviendrait peu à notre société. Il a cependant écrit plusieurs nouvelles de petite dimension qui se trouvent réunies dans deux collections, l'une appelée *Scènes de la vie*, et l'autre *les Malheureux* (*los Desgraciados*, tableaux sociaux). Parmi ces nouvelles, il y en a deux ou trois qui se distinguent par une certaine fraîcheur très-distincte de l'atmosphère de crimes

où Escrich reste ordinairement enfermé. Nous avons déjà cité *le Violon du Diable;* nous citerons aussi l'*Ami intime*, petite étude très-gracieuse où l'auteur s'attache à prouver que l'amitié a des limites qu'un homme marié ne doit pas franchir, s'il ne veut risquer la paix du foyer domestique.

III

MANUEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

Il n'est pas rare d'entendre des Espagnols considérer Manuel Fernandez y Gonzalez comme le premier de leurs romanciers actuels; et en vérité si les qualités que réclame avant tout le roman sont l'entrain, la vivacité du dialogue, l'inspiration, la faculté d'intéresser rapidement son lecteur, cet écrivain n'a véritablement pas de rivaux en Espagne.

Seulement pour notre part nous sommes plus difficile : sans méconnaître aucune des facultés dont il est doué, nous trouvons qu'il s'est contenté de jouer un rôle par trop secondaire; actuellement il est pour l'Espagne ce qu'était pour la France il y a une vingtaine d'années Alexandre Dumas père, le grand narrateur des aventures de cape et d'épée, des courses impossibles à travers les grandes routes, des exploits de brigands dans les montagnes. C'est un genre qui plaît aux masses, qui fait passer agréablement le temps au fond d'un château ou sur un lit de douleur; mais quelle utilité en retirent les sociétés lorsque l'auteur

ne se préoccupe guère d'animer ses héros de sentiments élevés, et commet la faute de célébrer l'action pour l'action elle-même?

Le roman a, de nos jours, une tout autre portée que de servir simplement à amuser; il est devenu un des moyens les plus actifs pour mettre en circulation des pensées, des jugements, des opinions utiles aux progrès de la civilisation; et lorsque des auteurs parviennent à gagner la confiance du public par la peinture de crimes odieux, par la recherche de situations excentriques où l'imagination peut être satisfaite, mais qui répugnent le plus souvent et aux lois de la raison et aux sentiments du cœur, on ne peut s'empêcher de craindre qu'une pareille récréation de l'esprit ne soit le reflet d'une époque de décadence, ou ne l'annonce pour une période peu éloignée.

Nous craindrions de faire injure à M. Manuel Fernandez y Gonzalez si nous lui imputions le moins du monde l'état de désordre et d'anarchie dans lequel se complaît l'Espagne depuis plusieurs années; et cependant il nous est impossible de ne pas signaler une corrélation entre le grand succès obtenu par ses nombreux romans et la tendance au brigandage, à la lutte à main armée, à l'usage de la violence qui est aujourd'hui un des éléments de la vie du peuple espagnol.

Pour que les questions politiques arrivent à une solution, même par l'emploi de la force, il n'est pas besoin de laisser s'organiser un état permanent de guerre civile dans lequel la parole n'appartient qu'aux natures hasardeuses et violentes, et dans lequel l'homme laborieux et pacifique est toujours sacrifié. Voilà pourtant comment vit l'Espagne depuis le com-

mencement du siècle; si à partir de 1808 jusqu'aujourd'hui on fait la somme des années de révolution sociale et des années de travail paisible, on trouve qu'avec la guerre de l'indépendance, la période de 1820 à 1823, la guerre civile de sept ans, les luttes de Narvaez et d'Espartero, le mouvement de 1854 et les agitations qui ont suivi la révolution de 1868, il y a eu vingt-neuf années de désordre pour trente-sept années seulement de vie pacifique. Dès lors on arrive à concevoir que l'enrichissement par la voie du pillage et du brigandage a pu devenir en Espagne plus populaire, plus à la mode que la conquête d'une modeste aisance par les voies régulières du travail; les natures trop passionnées, trop violentes ont eu en face d'elles un lien social qui n'était pas assez serré pour les refréner suffisamment; beaucoup d'entre elles ont mieux aimé se lancer dans les chances de la guerre à main armée que dans l'étude des sciences ou les patients efforts de la culture et de l'industrie.

Le goût des aventures a toujours été inhérent à la race espagnole : le désir est très-vif chez elle; son développement est précoce; elle veut profiter de tous les avantages de la civilisation comme si l'existence était trop courte, et comme si la puissance de jouir et la délicatesse des sensations s'épuisaient très-vite; ce qui vient progressivement, patiemment, ne la séduit pas autant que les changements de fortune qui sont rapides et instantanés; il lui faut beaucoup de richesses et il les lui faut sans retard; de là cette malheureuse inclination aux aventures contre laquelle Cervantès a si bien réagi et contre laquelle il serait du devoir d'un écrivain vraiment patriote de toujours lutter.

Or, Manuel Fernandez y Gonzalez a précisément mis son orgueil à présenter sous un jour pittoresque les personnages qui de tout temps ont captivé l'imagination des Espagnols par leur ardeur à mener la vie d'aventure; les séducteurs comme don Juan de Marana, les brigands comme José Maria, les corsaires comme Esteban el Guapo, voilà les types qu'il aime à reproduire; il les caresse, il les choie, il les habille de mille et mille manières différentes; mais au fond c'est toujours le même être, courageux jusqu'à la témérité, opiniâtre jusqu'à l'entêtement, vindicatif jusqu'à la férocité, libertin jusqu'à l'inceste; n'ayant pendant toute sa vie aucun souci des châtiments de la justice humaine, et cependant toujours préoccupé au dernier moment de se sauver par un acte de foi des peines de la vie éternelle.

Prenez ce personnage, faites-le vivre aux diverses périodes de l'histoire d'Espagne, surtout aux périodes les plus agitées; placez-le en l'entourant des figures les plus caractérisées de chaque époque soit dans les forêts des Asturies à côté de Pélage, soit à Séville à l'époque de Pierre le Cruel, soit à Grenade au moment où l'étendard de Castille vient flotter sur les tours de l'Albaycin, soit à Ségovie quand les Comuneros se soulèvent contre la domination de Charles Quint, soit à Sarragosse au milieu des intrigues de Philippe II dirigées contre Antonio Perez et les fueros d'Aragon, soit à Madrid pendant les luttes des maisons d'Autriche et de Bourbon, soit de notre temps pendant l'invasion des Français en 1808 ou les luttes de la guerre civile; vous avez aussitôt une mine presque inépuisable de nouvelles qu'un auteur peut facilement s'imposer la tâche d'écrire, sans courir le risque

d'épuiser son imagination; la variété que le lecteur peut réclamer résulte presque forcément de la diversité des temps et des lieux.

Voilà comment M. Fernandez y Gonzalez est arrivé à produire le nombre très-considérable de volumes dus à sa plume; l'impression que cause sa fécondité diminue beaucoup quand on entre dans le mécanisme de ses compositions. Comme Escrich il fait vite, très-vite; il mène de front plusieurs ouvrages ensemble : mais on peut dire que, plus qu'Escrich encore, il a des procédés pour fabriquer ses romans et pour susciter l'intérêt.

Il a d'abord une mise en scène assez soignée : c'est le tableau d'une situation critique, actuelle, présente, destinée à émotionner le lecteur. Puis, quand il juge avoir produit une impression suffisamment vive par la difficulté des embarras où il a placé ses personnages, alors il change de ton. L'un d'eux vient faire un récit d'événements passés, destinés à faire comprendre les mobiles auxquels ils obéissent tous dans leurs actions. Cette seconde partie contient tout ce qui touche au passé, comme la première renfermait tout ce qui avait trait au présent; l'avenir ou plutôt le dénouement constitue la troisième et dernière partie; là l'auteur, abandonnant le ton du récit, reprend à nouveau la série des tableaux et des dialogues par lesquels il était entré en matière.

Ainsi, uniformité de caractères, identité dans les procédés, variété seulement de temps et de lieux : voilà les traits distinctifs des romans de Fernandez y Gonzalez. Ne lui demandez pas la connaissance approfondie des mœurs, des vêtements, des coutumes,

des lois, des institutions qui a fait de Walter Scott un des plus grands historiens qui aient jamais existé. Fernandez y Gonzalez, quoique auteur d'un nombre considérable de romans historiques, est bien loin de cette science; il n'a pas fouillé les annales de son pays avec une constance suffisante, il n'en a pas étudié tous les monuments, il ne sait pas caractériser par des nuances assez fines et assez profondes les diverses époques. D'ailleurs il n'a pas été précédé par des travaux assez nombreux pour lui rendre facile et commode une simple tâche d'exposition.

Fernandez a aujourd'hui cinquante-quatre ans; il est né à Séville et a passé son enfance et les premières années de sa jeunesse à Grenade; c'est dire qu'il appartient, comme Fernan Caballero, à cette terre d'Andalousie, si fertile en conteurs, ou le génie arabe a laissé des traces si profondes. Dans beaucoup de ses romans, *el Algibe de la Gitana*, *los Monfies de las Alpujarras*, il a retracé la vie des populations moresques, si cruellement décimées par l'Inquisition catholique.

Dès l'âge de dix-neuf ans Fernandez avait déjà composé un drame, *el Bastardo y el Rey*, qui fut représenté à Grenade; il étudiait alors son droit. L'année suivante, il s'enrôlait dans l'armée comme simple soldat, et après un service de sept ans se retirait avec la croix de Saint-Ferdinand et les galons de sergent-major. Les hasards de la vie militaire lui donnèrent occasion de parcourir toute la Péninsule et l'initièrent aux usages et aux coutumes des différentes cités espagnoles. A partir de 1846 il demande à sa plume toutes les ressources nécessaires à son existence, et il est assez heureux pour se créer une existence assez large.

On estime qu'il a composé plus de soixante-dix nouvelles et une quinzaine de drames.

IV

ANTONIO DE TRUEBA ET GUSTAVO ADOLFO BECQUER.

Le nom de Trueba évoque aussitôt à l'esprit l'idée d'un genre bien différent de celui d'Escrich et de Fernandez y Gonzalez; plus d'intrigues compliquées, de substitutions de personnes, de crimes odieux, d'ambitions effrénées : nous entrons en pleine églogue.

Trueba a écrit un très-grand nombre de contes, de très-petite dimension; mais dans tous, soit qu'il retrace comme dans les *Cuentos populares* les mœurs des artisans de Madrid, soit qu'il peigne, comme dans les *Cuentos Campesinos* les mœurs des villageois de la Castille, ou bien que, comme dans les *Cuentos de color de rosa*, il nous parle des montagnards de la Biscaye, c'est toujours la même inspiration; il ne cherche pas à séduire l'imagination, il ne parle jamais à la raison; émouvoir, attendrir, voilà son unique but.

Les souvenirs des premières années de sa jeunesse ont fait sur lui une si vive impression, qu'après vingt années de séjour dans la capitale, malgré une vie de labeur dans la tâche ingrate du journalisme, il les retrouve encore dans sa mémoire aussi frais, aussi jeunes que si le temps ne s'était pas écoulé.

Voici comment il les a résumés lui-même :

« Sur le versant de l'une des montagnes qui bornent une vallée de la Biscaye, s'élèvent quatre maisonnettes, blanches comme quatre colombes ; elles sont enfermées dans un bois de châtaigniers et de noyers : ces quatre maisonnettes ne se voient de loin que quand l'automne a enlevé aux arbres toutes leurs feuilles. C'est là que j'ai passé les quinze premières années de ma vie.

« Dans le fond de la vallée il y a une église dont le clocher domine toute la voûte de verdure et s'élève majestueusement au-dessus des noyers et des frênes, et il semble dire que la voix de Dieu préside à la nature entière : dans cette église on dit deux messes, l'une au lever du soleil, et l'autre deux heures après.

« Jeunes gens, nous nous levions au chant des oiseaux, et nous descendions à la première messe, courant, sautant à travers les sombres chênaies ; les anciens venaient ensuite à la grand'messe ; tandis que nos pères et nos aïeux assistaient à l'office, je m'asseyais au pied de quelques cerisiers qu'il y avait en face de la maison paternelle, parce que de là on découvre tout le vallon qui se termine à la mer ; bientôt cinq ou six filles, rouges comme les cerises suspendues au-dessus de ma tête, ou comme les nœuds éclatants attachés à l'extrémité de leurs longues tresses de cheveux, venaient se grouper autour de moi. Elles me faisaient composer des stances pour chanter le soir à leurs fiancés au son du tambour de basque, sous les noyers, où toute la jeunesse allait danser, et où les anciens aimaient à causer, en se réjouissant de notre joie.

« Je me rappelle qu'un jour une de ces jeunes filles était très-triste, parce que son fiancé allait s'absenter pour longtemps : elle me demanda des stances pour exprimer sa peine ; je les lui composai. Peu de jours après, cette même jeune fille n'avait plus besoin de moi pour chanter ses peines. A mesure que celles-ci grandissaient, on voyait croître en elle son aptitude à les chanter : c'est que la poésie est fille du sentiment. Ses romances, comme celle que je lui avais composée, ne tardèrent pas à devenir populaires dans la vallée.

« Une autre fois, je vis assise, sous les arbres qui ombra-

gent l'église de mon hameau, une jeune étrangère d'une si ravissante beauté, que jamais son image ne s'effacera de ma mémoire. Je ne pus alors comprendre le sentiment qu'elle m'inspira; mais la messe achevée, je suivis de l'œil cette jeune fille jusqu'à la voir disparaître là-bas au loin dans le labyrinthe d'un bois touffu, et je revins à la maison en proie à une tristesse que pendant de longs jours il ne me fut pas possible de surmonter. Durant ces jours, j'allais me fixer sur le sommet d'une colline d'où on découvrait le chemin qu'avait pris l'étrangère inconnue, et je composais des stances pour exprimer quelque chose de ce que je sentais au fond du cœur. Dix ans plus tard, passant par un village de Castille, j'entendis chanter avec la plus profonde émotion une de ces stances à une jeune fille qui étendait du linge sur le bord d'un ruisseau.

« Un soir, lorsque la cime des montagnes était dorée par le soleil des morts, c'est ainsi que dans mon pays on appelle ces derniers rayons que le soleil nous envoie avant de s'enfoncer dans le couchant, je causais dans la maison d'un riche laboureur de mon hameau avec une jeune fille de quinze ans, douce et délicate comme une sensitive. La vierge cousait au bord d'un balcon. Une voix mélancolique, que je reconnus pour celle d'un de mes compagnons qui m'avait révélé son amour à la jeune fille, et l'opposition qu'il rencontrait chez les parents à cause de sa pauvreté, s'éleva tout à coup de la châtaigneraie voisine :

Ojos de color de cielo
Azules como los mios
No perdeis las esperanzas
Que yo no las he perdido.

« *Beaux yeux de la couleur du ciel, yeux bleus comme les miens, ne perdez pas vos espérances, je ne les ai pas perdues.*

« En entendant ces douces paroles, je vis trembler la jeune fille; il me sembla voir apparaître deux larmes à ses yeux bleus. Respectant son émotion, je la quittai aussitôt, et en passant sous son balcon, je l'entendis d'une voix tremblante et émue chanter de son côté :

No pierdo las esperanzas
Ni tú las pierdas, amor,

Que tú solito, solito
Reinas en mi corazon.

« *Je ne perds pas les espérances : ne les perds pas, mon amour ; c'est toi seul, bien seul, qui règnes sur mon cœur.*

« Cette jeune fille, douce personnification du sentiment et de la pureté, est le type que depuis j'ai toujours eu présent à l'esprit pour peindre les vierges aux yeux bleus que j'ai placées au premier plan dans mes incorrects tableaux. »

Tout l'homme est dans ces souvenirs ; les œuvres de Trueba ne sont qu'une longue idylle ; elles en ont la grâce, le parfum, le doux arome ; mais si on a le malheur de vouloir en jouir à trop forte dose, la satiété, la fatigue, l'ennui ne tardent pas à vous prendre : ils arriveront vite, comme conséquence forcée d'une naïveté par trop enfantine, d'une foi par trop ignorante, et d'une résignation par trop surnaturelle.

Trueba est puéril ; il le sait et il consent à l'être.

« Il n'y a pas, dit-il, de langage plus puéril que celui de la tendresse et de l'innocence, que celui des mères et des enfants. Mais où y a-t-il plus de pureté et de sentiment que chez les enfants et chez les mères ! »

En revanche, le monde ne lui apparaît pas comme un désert sans bornes, où il ne pousse pas une fleur ; la vie n'est pas pour lui une nuit perpétuelle, où il ne brille pas une étoile. Il aime Dieu, son cher vallon, l'amitié, l'amour, la famille, le soleil qui lui sourit chaque matin, la lune qui l'éclaire chaque soir, les oiseaux qui le visitent chaque printemps. Tout cela lui fait voir l'existence couleur de rose ; et c'est ce tendre et gai optimisme, si cher aux pauvres, qui lui donne une grâce et une saveur spéciales.

Ajoutez à la gaieté de Béranger, à la naïveté de

Berquin, aux goûts champêtres de Florian le respect profond de la foi catholique, et le goût de ces vieilles traditions patriarcales, qui rapprochent les montagnards basques des highlanders écossais, vous aurez une idée de la nature des œuvres de Trueba, et de la popularité qu'il a dû acquérir chez ses compatriotes qu'il représentait fort bien.

Il y a entre le poëte espagnol et le chansonnier français cette grande différence : c'est que Béranger aspirait à voir le peuple devenir chaque jour plus libre et plus instruit ; tandis que Trueba veut rester le chantre de l'ignorant et du simple d'esprit ; il paraît faire de l'abaissement intellectuel une condition de paix et de félicité : sa préoccupation n'est pas d'élever le niveau des classes illettrées ; ce qu'il entend par littérature populaire, c'est l'emploi de termes et de locutions en usage chez les personnes privées de toute instruction ; il semble mettre son orgueil à être plus directement en rapport avec elles, à faire ressortir leurs moindres impressions, dont la naïveté ne l'effraie jamais.

Il s'est posé cette question : Qu'est-ce que le peuple espagnol ? Et voici comme il y répond. Il suppose qu'en prenant dans l'échelle du savoir espagnol un homme de chaque échelon, en les mêlant tous, et en les réduisant en poussière dans un mortier intellectuel, de cette poussière on pourrait composer une terre argileuse ; avec cette argile, on arriverait ensuite facilement à modeler une figure humaine, et cette figure modelée donnerait un très-bel homme sans doute, mais un homme qui saurait très-médiocrement lire et écrire.

Sur 15 millions d'habitants que compte la Pénin-

sule, il y en a suivant lui quatorze millions pour lesquels la littérature est inutile, si elle n'est d'une simplicité, d'une clarté extrême dans la forme.

En pressant un peu cette théorie de M. Trueba il nous sera facile d'en faire comprendre l'esprit et le danger : elle se borne en réalité à ceci :

Le peuple espagnol est très-passionné ; il sent fortement, et vit presque exclusivement de sentiments et de sensations ; donc, à quoi bon le fatiguer par le travail de la pensée? laissons-le dans les ténèbres de la vieille foi et de l'ignorance !

Ce n'était certes pas là la manière de voir des Cervantès, des Quévédo, des Moratin et des Jovellanos ; mais c'était celle de la cour sous Isabelle II, c'était encore celle des néo-catholiques de Madrid : aussi les œuvres de Trueba ont-elles valu à leur auteur la protection des partisans de la monarchie constitutionnelle ; plusieurs des éditions de ses contes et de ses poésies ont été faites aux frais du trésor royal ou du duc de Montpensier. Il plaisait à la fille de Ferdinand VII de se voir aimée, soutenue, appuyée par un homme qui avait l'oreille des Basques, comme Fernan Caballero avait celle des Andalous.

Peut-être aurions-nous dû compter Trueba parmi les poëtes, plutôt que parmi les romanciers ; il a en effet composé tout un volume de poésies, intitulé : *El Libro de los Cantarès*, dans lequel il se révèle avec toute sa sensibilité. Mais nous avons cru être plus exact en parlant de lui dans ce chapitre. Pour les Espagnols, ce qui constitue Trueba, ce n'est pas tant le livre des Cantarès, que ces charmants contes, intitulés : *La Madrastra*, *El Judas de la Casa*, *Juan Palomo*, *El mas listo que Cardona*, *La muger del Arquitecto*, *La*

Buenaventura, ou ce curieux dialogue des deux commères de Madrid, *Las vecinas*, qui vous fait pénétrer bien avant dans les petitesses, les misères et les niaiseries de la vie madrilène.

Gustavo Adolfo Becquer, né à Séville en 1836, mort à Madrid en 1870, à l'âge de 34 ans, nous offre un tout autre type que Trueba. C'est une nature bien plus élevée, plus artiste, plus créatrice ; il vise plus haut ; il n'est pas enfantin ; c'est un homme de notre siècle. Mais le malheur s'est attaché à lui ; il n'a pas trouvé de bonne heure sa voie, il a dû employer les plus belles années de sa jeunesse à lutter contre les misères de la vie, dans un milieu dénué d'occasions et de ressources.

La misère n'était pas son seul ennemi ; il eut aussi à lutter contre la maladie ; le malheur voulut que son frère, peintre distingué, qui l'accompagnait dans ses nombreuses excursions, et était le vrai compagnon de sa vie, lui fût enlevé tout à coup, par une fièvre inflammatoire. Sensible au plus haut degré, Gustavo Adolfo ne sut pas résister à ce coup terrible ; trois mois après, presque jour pour jour, lui aussi succombait à une maladie de poitrine, et rejoignait son frère dans la tombe.

On sent dans toutes ses œuvres que sa vie tout entière s'est passée entre des jeunes gens dévoués au culte de l'art ; il met au-dessus de tout le côté pittoresque des choses, et, bien que par sa nature très-sérieuse il fût porté à se préoccuper des plus difficiles questions de la politique et de l'organisation sociale, il a toujours été ramené par son entourage vers l'adoration des cathédrales et des vieilles images.

Il n'a pas beaucoup produit : on a de lui une

vingtaine de légendes, que des amis prévoyants ont su recueillir, une série de lettres où il rend compte de ses différents voyages, quelques centaines de vers, et enfin un volume sur les Temples de l'Espagne; c'est là tout son bagage; en revanche, quand il fut surpris par la mort, il avait en préparation quatre drames, six contes, et seize autres légendes. C'est dans ce dernier genre qu'il a surtout excellé; on éprouve le plus grand plaisir à lire ces charmantes compositions, où la réalité se marie à l'idéal, où le sentiment est toujours en éveil, et où, avant de se graver dans votre cœur, un portrait est tracé dans votre imagination avec des traits pénétrants et durables.

L'influence d'Hoffmann se fait très-vivement sentir dans les productions de Becquer : *La Dame aux yeux verts*, *l'Orgue de maître Perez*, *le Miserere*, *le Gnôme*, paraissent empruntés au conteur allemand. Becquer n'est pourtant pas un simple traducteur; c'est un artiste de la décadence de notre école romantique; il va partout cherchant ce qui lui produira une impression, ce qui lui paraît de nature à frapper l'imagination, à exciter la sensibilité; il aime le mystérieux, le sombre, le fantastique. Rien de précis ne lui convient; n'allez pas lui demander la netteté, la précision, la raison du dix-huitième siècle. Tout ce qui est sensé, judicieux, déplaît à ces natures, qui exagèrent l'art en voulant en faire le seul but de la vie.

Que penser d'un écrivain qui vous dit avec conviction : Je sens que le passé est mort et bien mort; néanmoins, je m'y arrête, parce qu'il me plaît.

C'est bien cette tristesse générale de l'Espagne, se

souvenant de son immense grandeur. « Que nous reste-t-il de notre puissance absolue, sinon l'ombre de ce que nous avons eu ? »

Dans ses excursions à travers l'Espagne, Becquer s'occupait avec ardeur à recueillir les traditions de la bouche des cultivateurs, à rechercher des notices fabuleuses sur l'origine d'un lieu ou sur la fondation d'un château, à dessiner au crayon le contour d'une maison moitié arabe ou moitié byzantine, ou à croquer un vêtement pittoresque, une attitude élégante chez des campagnards insouciants. C'était une abeille butinant les fleurs et revenant toujours à la ruche chargée de miel. Becquer donnait beaucoup d'importance à ces explorations, et recommandait aux artistes de les renouveler fréquemment, avant que les chemins de fer, en répandant les mêmes habitudes de civilisation, n'eussent marqué tout le peuple espagnol d'un sceau général d'uniformité. Becquer appartient-il réellement à l'Espagne d'hier ou à celle de demain ? C'est lui qui peut seul répondre à cette question ; voici comment il s'exprime dans la quatrième de ses lettres de voyage :

« J'ai foi dans l'avenir; je me plais à assister mentalement à l'immense et irrésistible invasion des idées modernes. Elles transforment peu à peu la face de l'humanité; elles activent le commerce des intelligences par leurs extraordinaires inventions; elles resserrent les liens des pays, elles fortifient les nationalités, en effaçant les préoccupations et les distances, enfin elles font tomber l'une après l'autre les barrières qui séparent les peuples. Cependant soit à cause de ma nature poétique, soit parce qu'il est inhérent à la nature humaine de sympathiser avec ce qui meurt, et détourner les yeux avec une certaine complaisance vers ce qui n'existe pas, le fait est qu'au fond de mon âme je conserve

comme une espèce de culte, comme une vénération profonde pour tout ce qui tient au passé. Les traditions poétiques, les forteresses détruites, les vieux usages de ma vieille Espagne ont pour moi un charme inexprimable, un vague mystérieux. C'est comme un splendide coucher de soleil : il me semble être à ces heures pleines d'émotion où la rêverie s'empare de notre imagination ; mille fantômes lumineux, revêtus des couleurs les plus variées, nous apparaissent alors avant de s'enfoncer dans les ténèbres, où ils doivent disparaître pour toujours. »

Est-ce là le langage d'un fanatique ardent, qui voudrait faire reculer l'humanité en arrière? Non, c'est celui d'un pauvre artiste, que la science et la raison effraient, et qui craint de marcher en avant, pour ne pas abandonner quelques images qui lui sourient.

Becquer devait être malheureux, il l'a été. Toute sa vie, il semble avoir attendu la voix intérieure qui devait le mener aux grands combats, et il est mort avant de l'avoir entendue.

Une pièce de vers qui se trouve dans son recueil indique assez cet état de l'âme ; elle nous servira et à le faire connaître, et à rappeler qu'il méritait aussi d'être rangé au nombre des poëtes :

Dans l'angle obscur d'un salon, oubliée peut-être de son maître, silencieuse, couverte de poussière, gisait une harpe.

Que de notes dormaient sous ses cordes! Elle était là comme l'oiseau engourdi dans les branches ; elle attendait la main de neige qui la ferait vibrer.

Ah ! pensai-je en moi-même, que de fois le génie dort ainsi au fond de l'âme! Il attend, comme Lazare, une voix qui lui dise : Lève-toi et marche [1].

1. Del salon en el angúlo oscuro
De su dueño tal vez olvidada
Silenciosa y cubierta de polvo
Veía se el arpa ;

V

PEDRO ANTONIO DE ALARCON.

Voici un nouveau romancier qui s'annonce, et qui, certes, n'a pas encore dit son dernier mot ; il est né en 1833 à Guadix, petite ville de la province de Grenade.

Dès l'âge de 14 ans, il se fit recevoir bachelier, puis il commença ses études de droit à Grenade ; son père avait de lourdes charges, une nombreuse famille et ne se trouva pas en mesure d'attendre pour son fils les longues années qu'exigent toujours les professions libérales ; il essaya de le décider à entrer dans les ordres, et préféra l'envoyer au séminaire plutôt qu'à l'Université. Alarcon céda d'abord aux désirs de sa famille, puis, ne se sentant aucun goût pour la carrière ecclésiastique, il voulut courir les chances du journalisme et de la vie littéraire.

A l'âge de 20 ans, il fondait à Cadix, avec un de ses amis, un recueil littéraire, *l'Écho d'Occident*, qui réussit : enflammé par ce premier succès, il osa alors aborder la capitale et se trouva mêlé à une société de

Cuanta nota dormia en sus cuerdas!
Como el pájaro duerme en las ramas
Esperando la mano de nieve
    Que sabe arrancar la.
Ay! pensé ; cuantas veces el genio
Así duerme en el fondo del alma
Y una voz, como Lazaro, espera
Que le diga : Levanta te y anda.

jeunes gens qui débutaient vers 1854, Manuel del Palacio, Soler, Fernandez Jimenez.

Les esprits étaient alors très-agités à Madrid, à la suite d'une révolution qui venait de porter le premier coup au trône d'Isabelle II. Alarcon se lança dans la mêlée, attaqua violemment la dynastie bourbonienne dans un journal satirique de couleur démocratique, *le Latigo* (*le Fouet*), et attira sur lui l'attention autant par la violence et la fougue de ses attaques, que par les malheurs qui l'accueillirent à la suite d'un duel malheureux, et par des poursuites actives du pouvoir.

Il avait gagné à cette première équipée de jeunesse d'attirer l'attention sur son nom ; alors il se mit à travailler et commença à débuter réellement dans la vie littéraire, par un roman assez intéressant, *le Final de Norma ;* puis il se mit à écrire un peu partout une foule de récits vifs, animés, toujours très-courts, à la manière de Trueba, où il prenait surtout plaisir à raconter les épisodes de ses jeunes années.

Il s'essaya au théâtre, dans un drame en trois actes et en vers, *l'Enfant prodigue ;* mais la pièce ne réussit pas. La critique s'était vengée durement de quelques appréciations sévères, lancées par lui dans la presse contre les auteurs dont il voulait devenir le rival.

Dégoûté du théâtre par cet insuccès, il cherchait sa voie d'un autre côté ; c'était le moment où le gouvernement du maréchal O'Donnell essayait par l'expédition du Maroc de réveiller en Espagne les instincts militaires et patriotiques. Alarcon s'engagea comme simple soldat, fit toute la campagne, fut blessé d'un coup de feu dans une des actions les plus meurtrières, et dut à sa brillante conduite de se cap-

ter la bienveillance et l'amitié du général en chef. Des distinctions honorifiques lui furent accordées; on mit à sa disposition les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire de cette guerre, à laquelle il venait de prendre part d'une manière si honorable. C'est ainsi qu'il fit paraître son *Journal d'un témoin de la guerre d'Afrique*, et ce récit, qui réveillait le sentiment national espagnol, eut un très-grand et très-légitime succès.

Quand la guerre fut terminée, Alarcon alla se consoler par une agréable excursion en Italie des souffrances qu'il avait dû endurer sous la tente en Afrique ; toutes ses impressions sont résumées dans un curieux volume intitulé : *De Madrid à Naples.*

De retour dans son pays natal, et jusqu'à la révolution de 1868, Alarcon s'est trouvé en mesure de publier une grande partie de ses travaux littéraires ; de cette époque datent un recueil de vers, *Poésies sérieuses et humoristiques*, un volume d'articles détachés, *Cosas que fueron* (*Choses du passé*) et deux volumes de nouvelles, choisies entre celles qu'il publiait incessamment dans les recueils littéraires[1]. Mais déjà il était entraîné dans la politique active; ses concitoyens l'avaient envoyé en 1865 à la Chambre, où il défendit la politique du général O'Donnell.

Il affecta, pendant tous les événements qui suivirent la révolution de 1868, de se tenir à l'écart ; mais depuis l'avénement d'Alphonse XII on le voit reparaître sur la scène politique; il a accepté les fonctions de

1. Deux de ces récits, la *Bonne Pêche* et le *Cornet à pistons*, ont été publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 mai 1875, article de M. Louis Lande.

conseiller d'État, qui paraissent ne l'empêcher nullement de continuer ses travaux de romancier.

En 1874, il a fait paraître nne histoire villageoise, *el Sombrero de tres picos* (*le Tricorne*), et la *Alpujarra*.

Depuis qu'il a mis le pied dans les fonctions administratives, Alarcon paraît avoir oublié les aspirations, les tendances et les idées de sa jeunesse ; il a renié les pensées généreuses de notre grande révolution. Il tend à devenir, comme Fernan Caballero, un néo-catholique forcené, qui ne sait pas indiquer à sa nation la voie où elle doit se diriger, et se borne pour tout enseignement à lui parler du passé et de la vieille foi. Quelle tristesse de voir ainsi devant les luttes de la vie s'égarer de bons esprits, dont on pouvait tant espérer !

VI

JULIO NOMBELA. — PILAR SINUÈS DEL MARCO. — FERNANDO MARTINEZ PEDROSA.

Nous avons cité avec soin tous les principaux écrivains qui exploitent en Espagne la source féconde de la nouvelle et du roman : au-dessous d'eux, s'agite tout un monde d'auteurs de second ordre, la plupart du temps impuissants et prétentieux, d'autres fois, sachant se maintenir au diapason d'une médiocrité convenable. Leurs œuvres se signalent presque toujours par l'imagination ; seulement, la plupart vivent dans un cercle trop étroit ; ils n'ont pas assez vu, assez voyagé, et se croient en état de suppléer par

l'inspiration à des connaissances que l'expérience seule et la pratique de divers milieux auraient pu leur fournir.

Il y en a parmi eux qui ont déjà beaucoup écrit, et si la renommée devait être proportionnelle au nombre des lignes, certes, il faudrait leur faire une grande part dans l'histoire littéraire de leur pays.

Seulement la qualité n'est pas toujours en rapport avec la quantité, et le jugement de la postérité est inflexible. Ce qui vaut parvient seul à durer.

Au nombre de ces ardents travailleurs, nous serions injuste de ne pas citer don Julio Nombela et madame Pilar Sinuès del Marco. Ces deux écrivains sont loin de répondre à ce que nous voudrions trouver chez un auteur de notre temps; ils accordent à la foi une valeur qui ne saurait lui être donnée, ils ont trop les yeux tournés vers le passé, ils ne regardent pas assez l'avenir. Et cependant, tous deux se maintiennent si bien au degré très-peu élevé d'instruction et de progrès auquel la Péninsule est parvenue, qu'on peut compter par douzaines les volumes sortis de leur plume.

Don Julio Nombela ne manque pas d'un certain talent : il y a de lui trois nouvelles très-simples, dont le sujet est bien choisi.

L'une, c'est la *Femme morte en vie* (*Muger muerta en vida*). Il s'agit d'une jeune fille pleine de mérite, de bonne conduite, intelligente, musicienne, très-douce, mais d'un caractère timide. Elle ne sait pas se décider franchement pour celui qu'elle aime; elle écoute des avis déloyaux, et elle perd ainsi tout son avenir. Que de maux peuvent résulter de l'absence de passions !

L'autre, c'est l'*Histoire de deux amis*. Deux jeunes gens, qui ont été camarades d'enfance, se rencontrent après quelques années de séparation : l'un d'eux raconte qu'il commence à ressentir les premiers tressaillements d'un amour sérieux. Son ami l'écoute avec intérêt, puis, sous prétexte de le servir, s'introduit auprès de la jeune fille qui lui a été signalée; il étudie ses inclinations, cultive celles qui pouvaient l'entraîner à la dissipation, et parvient à la détourner de toute passion où le cœur puisse se prendre, en même temps qu'à lui inspirer des goûts de luxe et d'élégance. Par cette voie, l'ami éloigne peu à peu la jeune fille de son premier amour, et finit par l'épouser, pour s'approprier une riche dot.

La victime de cette mauvaise action éprouve d'abord un découragement profond : elle voit sa vie tout entière brisée; insensiblement elle se remet au travail, et finit par trouver une autre jeune fille pure, sage, modeste dans ses goûts, quoique riche et bien élevée ; on se marie ; c'est un ménage heureux.

La morale du roman réside dans l'issue différente des deux mariages : d'un côté, la paix, la considération, le bonheur ; de l'autre, après quelques jours de voyage et de fausse dissipation, la discorde, le dégoût réciproque, l'enfer.

On subit toujours la conséquence de ses actions.

Dans le troisième, *le Fils naturel*, Nombela s'est efforcé de développer cette thèse : un fils doit toujours pardonner à son père, quelque faute que celui-ci ait commise ; nous devons ajouter qu'il entraîne la conviction.

Il y a de la vivacité, de l'entrain dans ce roman : l'action est dramatique, les personnages vivent, le

traître seul est trop banal, pas assez caractérisé.

Les défauts sautent aux yeux. Nombela trouve des situations, il les indique, et ne sait pas en tirer profit. Au moment où le lecteur se sent sous le coup d'une émotion puissante, il est tout à coup abandonné. C'est comme un festin déjà servi, auquel il ne lui est pas permis de s'asseoir.

Malgré tout, le *Fils naturel* est un très-joli roman : il a déjà eu trois éditions, il en aura davantage.

Sous ce titre : *l'Histoire en action*, Nombela a publié bon nombre de romans historiques ; il s'est proposé de suivre les traces de Fernandez y Gonzalez, et de transporter les lecteurs du dix-neuvième siècle aux diverses époques de l'histoire espagnole. En général, ces romans se laissent lire ; mais ils n'ont pas assez de nuances ; l'auteur ne sort jamais du palais ; il ne connaît que la cour, le reste de la société lui est inconnu. Pour augmenter le nombre de ses nouvelles, Nombela craint de se renfermer dans un épisode donné : aussi arrive-t-il souvent qu'à la fin de ses romans on cherche un dénouement sans le trouver. On est obligé de recourir à un autre volume : cela peut convenir à l'éditeur et à l'acheteur. Où est le charme pour le lecteur ?

Madame Pilar Sinuès del Marco aspire à la gloire de Fernan Caballero : elle ne saurait l'atteindre malgré son assiduité et sa persévérance. Il lui manque de la finesse d'observation, certain côté pittoresque, et surtout ce sel qu'on ne trouve qu'aux environs de Cadix.

Ses ouvrages sont froids : on n'y sent point la passion. On comprend que madame del Marco se soit enflammée pour madame Cottin, pour l'auteur de

Malvina et de *Malek-Adel*, et qu'elle ait voulu en faire l'héroïne d'une de ses nouvelles. C'est bien là le souvenir qu'elle évoque; on se sent en la lisant dans un monde de convention qui rappelle bien plus les Horaces et les Curiaces de David que le Naufrage de la Méduse de notre immortel Géricault.

Beaucoup de ses écrits s'adressent aux jeunes demoiselles; et il ne nous paraît pas probable que celles qui les lisent dans les établissements où elles reçoivent leur éducation s'empressent de les emporter le jour où elles rentrent dans leurs familles.

Nous ne pouvons pas nous arrêter sur ce genre de publication, pas plus que sur les nouvelles écrites dans un but de parti par trop accentué, telles que: *Maria ou la fille du journalier*, *le Palais des crimes*, ou *le Peuple et les oppresseurs*, les *Pauvres de Madrid*, les *Pauvres et les riches*. Ce n'est pas en évoquant devant certaines imaginations le souvenir des crimes, des misères, des servitudes par lesquels l'humanité a passé, qu'on sert le mieux la cause du progrès; c'est en comprenant l'état social au milieu duquel il nous faut vivre avec ses bons et ses mauvais côtés, ses grandeurs et ses imperfections. Il faut voir des deux côtés de la lorgnette; on ne se fait pas une idée juste en ne regardant que par un seul côté. Si dans l'art il faut une pensée générale, un but, il faut aussi des ombres, des teintes, des délicatesses, des nuances: il n'y a plus de littérature lorsque celles-ci sont entièrement négligées.

Nous croyons aussi que la société est en droit d'exiger certaine intention de la part de ceux qui veulent attirer ses regards. Un romancier madrilène, qui a écrit aussi quelques œuvres dramatiques, auteur

d'une série de nouvelles simples, honnêtes, mais froides, privées de passion, d'incidents et d'action, M. Fernando Martinez Pedrosa, dans l'introduction qui précède ses *Contes intimes*, se plaint que la pureté et la grandeur ne rencontrent plus ni échos ni applaudissements; il est, lui, pour la simplicité de l'esprit et du cœur, et il se refuse systématiquement à tout ce qui est compliqué et intentionnel. Ses contes indiquent l'erreur où on peut tomber avec une pareille opinion; ils manquent tout à fait de piquant, de pittoresque. Que vos intentions soient bonnes, mais du moins ayez-en!

CHAPITRE VI

L'HISTOIRE

I. Modesto Lafuente. — II. Amador de los Rios et les principales sources de l'histoire littéraire de l'Espagne. — III. Le marquis de Pidal, le marquis de Miraflores, Evaristo San Miguel. — IV. Ferrer del Rio, Antonio Pirala, Bofarull, la famille Alcantara, Eugenio Tapia.

I

MODESTO LAFUENTE.

La première place, sans contredit, dans cette branche de la littérature espagnole contemporaine, appartient à don Modesto Lafuente, auteur d'une *Histoire générale d'Espagne* en 28 volumes.

C'est une grande œuvre; elle a exigé un travail régulier, acharné, persévérant pendant vingt années, sans que jamais l'auteur ait montré la moindre fatigue, la plus légère hésitation.

Il manquait à l'Espagne au dix-neuvième siècle un récit complet de tous les événements accomplis sur son territoire depuis les invasions carthaginoise et romaine jusqu'à nos jours; les seules sources où pouvaient puiser ceux qui auraient voulu se faire une idée exacte de la nationalité espagnole étaient les

écrits du jésuite Mariana et de Ferreras. Là, ils trouvaient accumulés une grande masse de faits réunis avec une patience très-méritoire, mais sans discernement et sans lien, et avec l'unique préoccupation d'assurer la domination exclusive du pouvoir spirituel : n'était-il pas honteux qu'après la révolution de 1808, au milieu de toutes les idées modernes de liberté, de démocratie, de socialisme dont nous vivons au dix-neuvième siècle, la population espagnole fût encore réduite à aller chercher dans les conceptions informes d'écrivains du seizième siècle la suite de ses annales?

On sut à Madrid que plusieurs écrivains français, entre autres MM. Charles Romey, Rosseuw Saint-Hilaire se préoccupaient d'accomplir la tâche que les Espagnols n'avaient pas su remplir : l'un et l'autre s'étaient mis hardiment à l'œuvre, ils avaient déjà publié plusieurs volumes. A cette nouvelle s'exalta le patriotisme de M. Lafuente; c'était un publiciste éminent, un journaliste déjà très-répandu en Espagne par la vogue d'une feuille à laquelle il avait donné le nom de *Fray Gerundio;* c'était aussi un fonctionnaire distingué, qui avait occupé plusieurs places assez importantes dans l'administration, un homme politique qui paraissait appelé aux plus hautes dignités de l'État. Il se jura à lui-même, coûte que coûte, malgré les difficultés qu'il apercevait devant lui, d'accomplir l'œuvre qui faisait défaut à son pays, et, en bon castillan, il a tenu consciencieusement sa promesse. Il est mort en 1866, après avoir enrichi son pays d'une histoire complète, pleine de faits exacts, de détails intéressants, de recherches intelligentes et d'appréciations sensées, écrite avec assez de précision et de

netteté, et conçue dans un plan encore providentiel, déjà cependant un peu philosophique.

Nous avons en France un historien qui a beaucoup d'analogie avec M. Lafuente, et qui peut lui être comparé pour la tournure d'esprit : c'est notre excellent M. Henri Martin. De tels hommes ne sont pas toujours assez appréciés de leur vivant ; mais que de générations sont appelées à bénir leurs courageux efforts, le mépris qu'ils doivent avoir pendant leur vie des fausses grandeurs du luxe et de la richesse, le noble et élevé patriotisme qui résulte de la connaissance profonde de l'histoire de son pays. Qu'il est doux pour moi de pouvoir en passant rendre cet hommage à l'une de nos gloires les plus pures, à l'un de nos caractères les plus dignes d'estime !

Lafuente n'est pas un homme à système préconçu ; il ne se laisse point facilement entraîner par la passion ; il a beaucoup de bon sens ; sa raison est ferme et éclairée ; il sait même discerner avec un coup d'œil profond les vrais défauts de ses compatriotes ; mais, quoi qu'il fasse, il reste de son pays. Il sait que le catholicisme a fait beaucoup de mal au peuple espagnol ; il n'aime pas la domination de l'Église, et consent à ce qu'on lui enlève ses biens de mainmorte, mais il croit encore l'avenir de son pays lié au triomphe du catholicisme dans le monde ; il a des préjugés contre les religions protestante, israélite, musulmane. Il n'a point conclu sur l'avenir religieux qui nous attend, et maintiendrait au fond l'autorité spirituelle de la cour de Rome, quitte à combattre éternellement contre elle. Il est souvent partial envers les autres peuples dont il ne connaît pas assez les conditions et le génie ; il est aussi par trop infatué du rôle que l'Es-

pagne a joué dans le monde à certaine époque de son histoire : mais ces défauts sont très-pardonnables, et s'ils diminuent, du moins ils ne détruisent pas le mérite de son œuvre.

Une citation que nous ferons du grand discours préliminaire qui précède le premier volume de son *Histoire* permettra de faire comprendre à la fois et sa manière d'écrire, et la tendance générale de ses opinions. Malgré quelques préjugés qui tiennent plus à une exaltation du sentiment qu'à une défaillance de la raison, on verra que c'est un esprit libre, sachant en général juger par lui-même, et capable, lorsqu'il approfondit une question, d'analyser le pour et le contre, et de se rendre un compte exact de tous les motifs sur lesquels doit se baser son verdict.

« Quoique son territoire ait des limites si bien marquées par la nature, jamais aucune nation n'a eu à supporter autant d'invasions que la nation espagnole. L'Orient, le Nord et le Midi, l'Europe et l'Afrique se sont conjurés contre elle. En revanche, quel autre peuple a jamais opposé à la conquête une resistance aussi énergique, aussi persévérante? A force de ténacité et de patience, il use ses envahisseurs et arrive toujours à vivre plus longtemps qu'eux. Le courage, cette première vertu des Espagnols, la tendance à l'isolement, l'instinct conservateur, l'attachement au passé, la confiance en leur Dieu, l'amour de leur religion, la constance dans les désastres, la résignation dans l'infortune, la témérité, l'indiscipline, fille de l'orgueil et de l'estime de soi-même, certaine superbe, quelquefois utile pour assurer l'indépendance collective, souvent nuisible, parce qu'elle entraîne trop à l'indépendance individuelle, mais toujours germe fécond d'actions héroïques et téméraires, qui donne en abondance des guerriers intrépides, mais prive aussi de généraux habiles et entendus, la sobriété et la tempérance, qui conduisent au dédain du travail, toutes ces qualités, tou-

jours les mêmes, font de l'Espagne un pays singulier qui ne peut être jugé par analogie.

« Mais son attachement au passé n'empêche pourtant pas l'Espagne de marcher, quoique lentement, dans la voie de la perfectibilité; accomplissant cette loi, qui est imposée par la Providence, elle recueille de chaque domination, de chaque époque un héritage fructueux, quoique séparément insuffisant, qui se conserve dans son idiome, dans sa religion, dans sa législation et dans ses coutumes.

« Nous verrons le peuple espagnol se faire semi-latin, semi-goth, semi-arabe. Nous le verrons modifier sa primitive indépendance, rude et sauvage, avec la langue, les lois et les libertés communales des Romains, puis avec les traditions et le droit canonique des Goths, puis avec les écoles et la poésie des Arabes. Nous le verrons participer à la lutte des pouvoirs sociaux qui, au moyen âge, se disputent l'organisation des sociétés. Nous verrons chez lui les sympathies d'origine en lutte constante avec les antipathies de localité; les immunités démocratiques avec les droits seigneuriaux, la théocratie et l'influence religieuse avec la féodalité et la monarchie.

« Nous verrons le même peuple secouer le joug étranger et accepter l'esclavage du roi qu'il se donne; nous le verrons conquérir l'unité matérielle et perdre les libertés civiles; promener partout en triomphe l'étendard de la foi, et laisser chez lui le fanatisme s'ériger un trône. Nous le verrons plus tard apprendre à l'école de ses propres malheurs, et faire un très-grand pas dans la perfection sociale; il amalgame, il fond des éléments et des pouvoirs qu'on avait crus incompatibles : l'intervention populaire et la monarchie, l'unité de la foi et la tolérance religieuse, la pureté du christianisme et les libertés politiques et civiles; il se donne enfin une organisation où il y a place pour toutes les prétentions raisonnables, pour tous les droits justes. Nous verrons ainsi se refondre en un symbole politique tous les traits caractéristiques de sa physionomie native et les acquisitions successives, soit héritées de chaque domination, soit obtenues par le progrès de chaque époque; organisation très-avantageuse si l'on ne regarde que le passé, encore bien imparfaite si l'on songe à l'avenir, et à la destinée qui attend les grands

peuples suivant les lois infaillibles de celui qui les dirige et les guide. »

Tel est Lafuente : il pressent les lois du développement progressif des sociétés ; il amasse des matériaux pour les trouver; il n'ose encore les dégager tout à fait de l'action providentielle.

De même pour le catholicisme, il en constate les déplorables effets : il n'oserait pourtant pas conclure à modifier en quoi que ce soit la religion de ses pères.

C'est du reste dans cet aveuglement que vivent tous les écrivains espagnols : si nous le signalons davantage dans celui-ci, c'est que plus que personne, par la nature de ses travaux, il a pu apprécier les ravages du cancer qui a rongé le cœur de sa patrie. En le lisant, on voudrait à chaque instant des affirmations plus nettes, plus démocratiques, moins hésitantes, moins constitutionnelles. C'est trop lui demander; il a été de son temps, de ce temps que Larra désignait sous le nom d'époque du quasi, où l'on constitue des quasi-monarchies, des quasi-républiques, où il y a une quasi-unité religieuse et une quasi-tolérance. Son œuvre, si elle ne conclut pas par elle-même, servira du moins à conclure.

En somme, l'*Histoire générale* de M. Lafuente est un monument littéraire que l'Espagne peut montrer avec beaucoup de fierté.

II

AMADOR DE LOS RIOS ET LES PRINCIPALES SOURCES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ESPAGNE.

Si l'on peut aujourd'hui se faire une idée assez exacte de toutes les phases par lesquelles a passé la littérature espagnole, c'est à un effort unanime de toutes les nations civilisées que l'on doit cet heureux résultat. Il semble qu'elles aient toutes compris qu'il y avait là un vaste sujet à étudier; chacune s'est mise à l'œuvre et a apporté sa pierre à l'édifice.

L'Allemagne commença la première, à cette époque de grand mouvement de régénération littéraire qui date pour elle du commencement de ce siècle. Elle a compté dans son sein plusieurs écrivains distingués qui ont apporté beaucoup d'application à traduire et à commenter les chefs-d'œuvre des auteurs espagnols. Bouterweck, né en 1765, mort en 1828, inaugura le premier cette série; il a publié deux volumes sur la littérature et la poésie de l'Espagne; son travail est moins profond que consciencieux, mais il a le mérite d'avoir donné l'impulsion que suivirent après lui Schlegel et Tieck.

Schlegel à Coppet, chez Germaine de Staël, se prit d'enthousiasme pour Calderon; lui et Bonstetten le traduisirent à la fois en français et en allemand. Ludwig Tieck le présenta ensuite sur la scène.

Gœthe, Herder, Henri Heine surtout, se pénétrèrent du génie des romances espagnoles : ils en firent comprendre le mérite et le caractère.

Plus tard, M. Schack, de Berlin, suivant les traces de Bouterweck, a réuni dans son *Histoire du théâtre espagnol* beaucoup de faits curieux et de renseignements exacts; d'autres Allemands se sont occupés à fouiller les archives de Simancas et de l'Escurial. Grâce à tous ces efforts, l'Allemagne possède aujourd'hui, et une histoire de la littérature laïque, et une autre de la littérature ecclésiastique de l'Espagne.

« Triste tableau que cette dernière, dit M. Rawdon Brown dans son recueil de notes secrètes des ambassadeurs vénitiens. Triste tableau que la littérature forcenée des disciples de Loyola. Il n'est pas vrai que ces lumières, sortant des tombeaux, changent l'histoire. Elles la complètent. »

En Angleterre, on s'est plus préoccupé de l'Espagne politique et moderne : le peuple anglais fut séduit au commencement de ce siècle par le beau mouvement national de 1808. Depuis lors les grandes revues anglaises ont souvent cherché dans l'histoire tout ce qui pouvait faire ressortir une nationalité que, jusque-là, elles avaient été ardentes à déprimer à cause de l'antipathie religieuse.

Lord Holland, ami du poëte Quintana, s'applique à écrire une excellente vie de Lope de Vega. Southey rédige sa chronique du Cid, et derrière les strophes du romancero nous fait sentir les battements d'un peuple entier, condamné pendant sa lutte contre les Arabes à faire et chanter en même temps une épopée de plusieurs siècles.

La part de la France n'a pas jusqu'ici été très-considérable. En quoi consiste-t-elle? Il n'y a rien d'abord à opposer aux travaux de Bouterweck et de Schack, non plus qu'à ceux des Sismondi, des Tick-

nor et des Amador de los Rios, dont nous aurons à parler tout à l'heure. Nos écrivains paraissent tous en général avoir fui avec soin des créations de ce genre. Peut-être exigeaient-elles une persévérance trop soutenue au milieu des agitations d'une vie très-occupée ; peut-être aussi imposaient-elles à un public très-léger et très-mondain une trop grande assiduité. Il faut pourtant citer l'histoire comparée des littératures espagnole et française de M. de Puibusque et le travail de M. Eugène Baret. Mais, en revanche, beaucoup d'hommes de mérite et de talent ont tenu successivement à nous révéler les œuvres les plus marquantes et les personnages les plus éminents de l'histoire litiéraire de l'Espagne : les monographies, les études spéciales abondent. Faut-il rappeler les travaux de MM. Ampère et Magnin, les traductions de MM. Louis Viardot, Germond de Lavigne, Damas-Hinard et Charles Habeneck, les critiques de M. Philarète Chasles éparses dans ses nombreux ouvrages, enfin les louables efforts de MM. Alphonse Royer, Hippolyte Lucas, Félicien de Malefille, pour populariser chez nous le drame espagnol si apprécié de l'autre côté du Rhin.

On voit que si le corps d'armée a fait défaut en France, les tirailleurs du moins sont en grand nombre. Il y en eût eu bien plus encore, si la mode avait daigné chez nous prendre sous sa protection la langue espagnole; mais quelle sympathie aurait poussé les Français à s'occuper des œuvres de Calderon, de Cervantes et de Quévédo, alors qu'ils venaient de se rendre coupables de la guerre de 1808 et de l'expédition de 1823 ? On n'aime pas à s'occuper de ceux à qui on a fait du mal; il y a eu peut-être quelque sen-

timent de remords dans le dédain immérité avec lequel nous avons traité pendant longtemps une littérature digne d'un examen plus attentif.

Voici maintenant le tour de la Suisse et de l'Italie; il nous est arrivé de là une œuvre presque complète, très-méthodique.

M. de Sismondi (1773-1842), dans son *Tableau de la littérature du midi de l'Europe*, a le premier déroulé devant nous la suite ininterrompue de toutes les grandes productions littéraires écrites en langue espagnole; son œuvre devait plus tard être reprise, remaniée, continuée, amplifiée par deux autres écrivains, l'un Américain, l'autre Espagnol, qui sont aujourd'hui les deux véritables sources auxquelles doit puiser quiconque veut par lui-même aborder l'ensemble de la littérature espagnole.

L'un d'eux est M. Ticknor, natif de Boston, l'ami et le compagnon du grand historien Prescott, de l'auteur de l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle, et de Philippe II. Ticknor consacra sa vie à l'étude de la littérature du midi de l'Europe; dès 1818 il entreprenait un voyage en Espagne pour y étudier la langue du pays et se bien pénétrer de la popularité des héros des romances. Il y revenait en 1835 pour mettre la dernière main à son *Histoire de la littérature espagnole :* on peut avoir en lui une parfaite confiance, car il n'a rien publié qu'après une étude infatigable de la langue, après de longues et laborieuses recherches pour la vérification des dates, des citations et des documents. C'est le tribut apporté par l'Amérique à l'édifice que notre siècle voit s'élever ; et comme l'on peut ajouter une foi entière aux éloges de celui de nos critiques qui était peut-être le

plus compétent en ces matières, de M. Philarète Chasles, il est certain que d'un seul coup le nouveau continent a égalé en ces matières le contingent de l'ancien.

« Dans l'*Histoire de la littérature espagnole* de M. Ticknor, dit M. Philarète Chasles, sont contenus l'essence et les résultats des travaux antérieurs sur l'Espagne. M. Ticknor y ajoute beaucoup du sien; ses notes sont nombreuses, ses citations précises, ses dates irréprochables, ses détails infinis. C'est non-seulement une lecture qui intéresse et instruit, mais un répertoire si bien distribué, qu'il est impossible de ne pas y trouver à l'instant même l'écrivain espagnol dont on cherche la vie. La bonne foi y règne, c'est quelque chose. Tous les emprunts, toutes les obligations que l'auteur peut devoir à ses devanciers, il les signale avec soin. Point de divagations, de déclamations, rien même qui sente l'apprêt; le travail partout, la conscience aussi, l'affectation nulle part. Il est possible que par suite de cette scrupuleuse bonne foi, les perspectives ne soient pas toujours suffisamment ménagées, que les horizons et les plans se confondent un peu et que des valeurs intellectuelles diverses nous apparaissent trop sur la même ligne [1]. »

La dernière source, la plus féconde, est sortie des entrailles mêmes de l'Espagne ; un professeur encore vivant de l'Université centrale de Madrid, M. Amador de los Rios, s'est imposé pendant toute sa vie la noble tâche de réunir en un seul travail l'ensemble complet de toutes les connaissances relatives à la littérature espagnole. Sans se laisser effrayer, comme bon hidalgo, par l'immensité même du plan qu'il se pro-

1. Chasles. *Voyages d'un critique à travers la vie.*
Le livre de M. Ticknor vient d'être traduit en français par M. Magnabal. Cette traduction porte ce titre : *Histoire de la littérature espagnole*. Paris, Durand, éditeur.

posait, il a entrepris à lui seul ce que vingt travailleurs de même force auraient dû tenter. Six gros volumes sont déjà publiés et contiennent sur la littérature de l'Espagne, avant ce qu'on appelle le siècle d'or, les renseignements les plus circonstanciés et les plus intéressants, mais comment jamais espérer dans l'espace d'une vie humaine l'achèvement d'une œuvre aussi gigantesque? Pour peu que, gardant les proportions adoptées à mesure que grandit la production littéraire, M. Amador de los Rios veuille rester dans les larges assises qu'il a adoptées, quel est le nombre de volumes dont il nous gratifiera? Ne craint-il pas d'écraser le lecteur sous le fardeau des faits et des circonstances qu'il accumule devant lui ? Trop est toujours trop, et ici la mesure est vraiment comblée. Pourquoi M. Amador de los Rios s'est-il tant acharné sur les époques antérieures au quinzième siècle ? La part qu'il a prise au *Manuel* de D. Antonio Gil de Zarate, lequel s'étend sans le comprendre jusqu'au dix-huitième siècle, ne saurait complétement tenir lieu à notre génération de toutes les lumières qu'il a dû rassembler lui-même sur les seizième et dix-septième siècles.

Nous comptons M. Amador de los Rios parmi les historiens, et non parmi les critiques ; c'est qu'en effet, il est mieux à sa place à côté de M. Lafuente qu'auprès du bataillon de critiques brillants, mais superficiels, que nous aurons tout à l'heure à énumérer ; c'est une figure grave, sévère, imposante, que celle de M. Amador de los Rios. Il travaille et il sait : il écrit avec une fécondité intarissable ; il ne cesse de fouiller, d'analyser ; il ne se laisse nullement distraire par les luttes de la politique, par les

distractions de la société. On ne saurait accuser une nation qui à une même époque a possédé des hommes comme MM. Lafuente et Amador de los Rios, d'être incapable de fournir des écrivains sages, laborieux, patients, consciencieux, réfléchis : l'un et l'autre ont eu toutes ces qualités ; les leur accorder, ce n'est que leur rendre un juste hommage.

III

LE MARQUIS DE PIDAL, LE MARQUIS DE MIRAFLORES, ÉVARISTO SAN MIGUEL.

Don Pedro José Pidal est certainement un des hommes qui ont donné le plus de consistance au parti modéré espagnol : appelé à la présidence du Congrès dès le lendemain de la majorité de la reine Isabelle, il a depuis ce moment jusqu'à sa mort (1865) occupé plusieurs ministères et toujours joué un rôle considérable dans la politique de son pays. Au milieu des exagérations soldatesques de quelques généraux, comme Narvaez, qui se montrent toujours le sabre à la main, et au milieu des clameurs de favoris et d'intrigantes qui songeaient à rétablir l'inquisition et l'absolutisme, le marquis de Pidal peut revendiquer la gloire d'avoir souvent parlé de liberté, et toujours exalté les avantages du régime parlementaire. On lui doit en grande partie l'établissement de la constitution de 1845, à une époque où le pouvoir monarchique rétabli dans la plénitude de son autorité au-

rait pu, par simple décret, s'attribuer le pouvoir législatif tout entier. On lui doit aussi la réforme du plan d'études des Universités espagnoles dans une direction conforme à presque toutes les exigences de la raison moderne. Austère dans ses mœurs, grave dans ses manières, il a joui toute sa vie de la plus haute influence dans les rangs du parti conservateur. C'est un doctrinaire, de l'école de M. Guizot; il a montré dans son livre de l'*Histoire du soulèvement de l'Aragon*, d'abord qu'il savait manier avec dextérité sa langue, puis, qu'il avait appris à concevoir l'histoire à la façon des grands historiens dont chez nous le dix-neuvième siècle peut s'honorer. Il sait discerner les tendances et le caractère d'une nation au milieu des faits particuliers de la vie journalière, et en homme d'État sérieux il ne donne à telle ou telle individualité, à tel ou tel événement que juste l'importance qu'ils ont eue dans le développement général de la société qui l'occupe. Si ce personnage avait voué à la littérature le temps qu'il a accordé à la politique, il aurait doté son pays des travaux les plus appréciables.

Nous devons placer comme estime à un rang non moins élevé, mais certainement comme talent à un degré inférieur, un autre homme d'État dont le nom a été bien souvent prononcé, et pendant la régence de Christine, et pendant le règne d'Isabelle II. C'est le marquis de Miraflorès, un des plus grands seigneurs de Madrid. Il a montré pendant toute sa vie une très-grande affection pour le récit des événements historiques auxquels il avait participé, soit comme simple témoin, soit comme acteur. Nous possédons de lui plusieurs livres que consulteront avec

profit toutes les personnes qui voudront s'occuper de l'histoire de l'Espagne contemporaine.

L'un d'eux, le premier en date, publié en 1834, est intitulé : *Essais historico-critiques* pour écrire l'histoire de la révolution d'Espagne depuis 1820 jusqu'à 1823 ; l'auteur y raconte tous les événements accomplis dans la Péninsule pendant la période qui s'ouvre par la conspiration de Riego et se termine par la prise du Trocadero. Cet écrit est assez intéressant, quoiqu'il ait le tort de se borner presque toujours aux faits officiels et de ne pénétrer que très-rarement dans la vie intime, les sentiments, les mœurs et les opinions des populations. L'auteur l'a fait suivre de deux autres volumes dans lesquels il s'est plu à réunir et à coordonner tous les documents les plus importants de nature à éclairer sur l'époque de 1810 à 1823. C'est un véritable cadeau fait par un grand seigneur à tous ceux qui veulent apprécier ces temps par eux-mêmes ; ramasser des matériaux qui peuvent servir à une fondation future est déjà un mérite, et il y aurait ingratitude à ne pas se montrer reconnaissant envers un homme qui a consenti à rendre un service aussi ingrat avec générosité et désintéressement.

Le marquis de Miraflorès a publié en 1843 deux autres volumes sous ce titre : *Mémoires pour écrire l'histoire contemporaine des sept premières années du règne d'Isabelle II*. Le but de cet ouvrage est bien un peu personnel ; il s'agit au fond de faire ressortir la part prise par l'auteur dans la plupart des événements qui ont marqué la régence de Christine. Néanmoins comme cette part n'est pas sans importance, comme M. de Miraflorès comme ambassadeur, ministre, sénateur, est un des personnages les plus notables de

l'époque, on y trouve certains détails, certains faits intimes qu'on chercherait inutilement ailleurs. Il est fâcheux qu'en se présentant devant le public, il conserve toujours beaucoup trop son caractère exclusivement officiel : l'homme n'apparaît pas assez derrière l'administrateur ou le politique. Que nous sommes loin de notre duc de Saint-Simon ! Figurez-vous un ministre qui raconte simplement les pas et démarches de ceux qui passent devant lui, sans songer jamais à scruter leurs pensées intimes, leurs désirs, leurs aspirations, leurs espérances !

Plus tard, en 1865, le marquis de Miraflorès a cru encore devoir donner au public un nouveau travail : c'est un simple volume, accessible, par ses dimensions et sa forme, aux lecteurs de toute classe : il porte ce titre : *Résumé historique critique de la participation des partis dans les événements politiques de l'Espagne pendant le dix-neuvième siècle.* Il y a là, au point de vue conservateur modéré, un résumé de tous les ouvrages que nous venons d'indiquer, de manière à ce que le lecteur puisse sans peine se faire une idée exacte du mouvement politique de 1810 à 1865. Le point de vue est malheureusement exclusif : c'est un plaidoyer par trop prononcé en faveur des modérés et de la monarchie ; l'auteur craint la démocratie plus qu'il ne la comprend. Il est trop de ceux qui pensent que le progrès vient surtout de l'autorité ; il ne l'attend pas assez du développement libre des individus, et du progrès de l'instruction dans les masses.

Il serait injuste de ne pas citer ici l'œuvre d'un des principaux coryphées du parti progressiste, de D. Evaristo San Miguel. Cet honnête citoyen, qui à un moment donné, en 1856, a pu voir sur ses che-

veux blancs la même auréole de popularité qui entourait en 1830 le front de notre vieux Lafayette, entreprit sur la fin de ses jours de retracer aussi, au point de vue de son parti, tout le mouvement de la révolution espagnole. Il eut l'idée de grouper tous les faits autour d'un homme qui y avait eu une très-grande part, de don Augustin Arguëlles. Le plan du livre est malheureusement très-défectueux : il lui faudrait d'une part tout dire pour bien faire comprendre les événements, et d'autre part il ne saurait le faire sans sortir de son cadre. Puis l'intérêt spécial de son livre se perd au milieu des incidents dans lesquels les partis, la nation elle-même, se trouvent engagés. Le style est clair et élégant : mais on sent beaucoup la main du journaliste; la politique y est comprise au jour le jour, et non dans ses grandes lignes, dans son plan général. La postérité aurait bien plus gagné à ce que San Miguel eût voulu nous communiquer le récit intime de tous les événements auxquels il fut personnellement mêlé : l'œuvre, si elle avait été tout à fait consciencieuse et sincère, aurait sans doute plus duré que celle dont nous venons de parler.

Evaristo San Miguel, qui fut un des combattants du 2 mai 1808, un des compagnons de Riego à la Cabezas de San Juan, qui a été deux fois ministre, deux fois ambassadeur, qui en plusieurs circonstances dut supporter les souffrances de la captivité, les douleurs de l'exil, est à tous les titres un des libéraux dont le souvenir est le plus profondément gravé dans les cœurs espagnols. C'était un lettré et un érudit : en outre de la vie d'Arguëlles dont nous avons déjà parlé, il a écrit une histoire de Philippe II qui indi-

que de très-savantes recherches, et dont la lecture est des plus agréables. Il a édité aussi une *Revue militaire* dans l'excellent but d'éclairer et d'instruire les officiers de l'armée espagnole. Ce n'est pas en Espagne seulement que les hommes d'action sont généralement rebelles à la culture intellectuelle; chez nous, non plus, toutes les tentatives faites pour accroître les connaissances générales de nos officiers ne réussissent pas. Il ne faut pas trop s'étonner si sa *Revue militaire* ne trouva pas dans l'armée l'accueil sur lequel avait compté son créateur.

IV

FERRER DEL RIO. — PIRALA. — BOFARULL. — LA FAMILLE ALCANTARA. — EUG. TAPIA.

Le marquis de Miraflorès et San Miguel appartiennent à cette catégorie d'écrivains qui, dans les grandes familles espagnoles du quinzième et du seizième siècle, les Ayala, les Mendoza, aimaient à retracer les mêmes événements dont ils avaient été les principaux acteurs : ce ne sont pas des écrivains modernes cherchant à tirer parti de leurs écrits. A côté d'eux, nous avons à indiquer toute une catégorie de littérateurs qui ont fait de l'histoire leur principale occupation, et s'y sont dévoués avec quelque succès.

Parmi ces derniers se distingue d'abord D. A. Ferrer del Rio, auteur fécond, clair, doué d'une grande facilité, avec trop de laisser-aller, sans conviction, sans

profondeur. Il a écrit des monographies pleines d'intérêt qui seront toujours lues avec plaisir et consultées avec profit : c'est l'*Examen critique du règne de Pierre de Castille*, c'est le *Règne de Charles III*, c'est le *Soulèvement des communautés de Castille*, c'est la *Galerie de la littérature espagnole*. On sent dans la plupart de ses œuvres qu'il est porté à abuser de la facilité dont il est doué : exceptons cependant son *Règne de Charles III* dont le mérite est incontestable et lui laissera toujours un bon rang parmi les historiens espagnols.

Don Antonio Pirala est loin d'avoir les qualités fines et élégantes de l'historien que nous venons de citer ; il a écrit une *Histoire de la guerre civile* (1833 à 1840) tellement bourrée de faits et de détails accolés les uns à la suite des autres, sans un lien suffisant, qu'il est difficile de la lire avec continuité, quelle que soit d'ailleurs la haute utilité qu'on puisse tirer de sa lecture. M. Pirala aime la liberté : il est plein de bonnes intentions, il appartient à cette fraction du parti progressiste qui a toujours tendu la main à la démocratie : sa grande faute a été dans la conception de son plan primitif. On ne peut tout dire, et l'historien lui-même a un choix judicieux à faire dans ce qu'il doit présenter au public ; en se privant de faire cette élection difficile d'ailleurs, Pirala s'exposait à n'être pas lu à cause de la fatigue qu'il cause à son lecteur. Son œuvre, condensée dans de plus étroites limites, aurait certainement obtenu un succès de popularité qu'elle n'a pu atteindre dans sa dimension actuelle.

Citons aussi le savant archiviste d'Aragon, Bofarull, dont la vie tout entière s'est passée à compulser les documents, et à qui l'érudition est redevable de la

connaissance presque parfaite de l'histoire des comtes de Barcelone.

L'Académie de l'Histoire à Madrid renferme encore aujourd'hui dans son sein un membre d'une famille qui s'est dévouée avec une ardeur exemplaire aux études historiques : c'est la famille Alcantara. Ne pas la nommer dans cette revue serait une véritable injustice, comme si en parlant de peinture on oubliait les Madrazo, les Rivera, les Lopez. Des membres de cette famille, l'un, don Miguel, frappé à la fleur de l'âge, a écrit une *Histoire de Grenade*, pleine de poésie et d'enthousiasme, qui lui a ouvert de très-bonne heure les portes de l'Académie ; un autre, Emilio, s'est occupé de déchiffrer les textes arabes pour dresser avec autorité la généalogie de tous les chefs de dynasties qui ont régné dans la Péninsule ; il a traduit un recueil de traditions arabes connu sous le nom de *Aybar Machmuâ*, et groupé avec un soin tout spécial, dans un *cancionero popular*, une foule de romances disséminées çà et là, que le temps aurait détruites si elles n'avaient été recueillies par des soins prévoyants. Comme son frère, Emilio a été enlevé par un décès prématuré à ses études favorites. Les traditions de la famille sont aujourd'hui représentées à l'Académie d'histoire de Madrid par D. José Godoy Alcantara, auteur d'une étude sur l'ordre des chevaliers d'Alcantara, et d'une continuation très-précieuse de l'histoire des faux chroniqueurs, commencée au dix-septième siècle par deux érudits, et continuée dans le dix-huitième siècle par deux autres. Un écrivain doué d'une grande érudition, d'une profonde sagacité, et d'un jugement pénétrant, pouvait seul entreprendre une œuvre de ce genre, impatiemment attendue par tous ceux

qui se vouent avec sincérité aux études historiques.

Entre le beau travail qu'inaugura M. Guizot au commencement de ce siècle sur l'histoire de la civilisation[1], et les leçons que professa plus tard don Emilio Castelar à l'Université de Madrid sur le même sujet, se place une publication aujourd'hui un peu oubliée et qui ne devrait pas l'être tout à fait. C'est l'*Histoire de la civilisation espagnole* depuis l'invasion arabe jusqu'à nos jours, par don Eugenio Tapia, en quatre volumes. Peu d'œuvres sont écrites avec plus de conscience, de bonne foi et de talent: l'accueil qui lui fut fait par un public trop superficiel dégoûterait à jamais de composer de semblables livres, si l'homme qui s'y dévoue ne devait chercher en lui-même, et dans la conscience qu'il a de la valeur de son œuvre, sa véritable récompense.

CHAPITRE VII

LA PHILOSOPHIE

Tendances spiritualistes de la philosophie espagnole. — L'École Catalane. — Marti et Samponts, Balmès et Piferrer. — L'Université de Madrid; Julian Sanz del Rio. — Importance concédée dans le sein même de l'Université aux livres et théories de l'allemand Krause. — Du mysticisme dans les couvents.

L'histoire nous a appris qu'il ne fallait pas demander à la nation espagnole le développement des branches de connaissances qui exigent une puissante abstraction de l'esprit, une logique très-rigoureuse et une grande force de raisonnement. Doués d'une vive imagination, très-susceptibles de découvrir une loi générale par un de ces rapides coups d'œil qui suffisent à immortaliser les génies, les penseurs espagnols n'ont généralement pas cette patience exemplaire qui fait monter degré par degré tous les échelons de l'induction, ou qui déduit, sans en excepter une seule, toutes les conséquences qui découlent nécessairement d'un principe général. Ils n'ont jamais d'ailleurs cultivé les sciences avec assez d'acharnement, pour pouvoir s'élever avec utilité à celle qui les relie toutes, à la philosophie.

Aussi ne faut-il pas leur demander la création d'é-

coles nouvelles : ils ne sont pas en état de faire sortir tout armé de leur cerveau un système général, pouvant unir dans une synthèse bien établie toutes les connaissances humaines.

Tout ce qu'il y a à rechercher chez eux, dans cet ordre d'idées, c'est l'importance qu'ils consentent à accorder aux systèmes qui ont pris naissance chez les nations étrangères; il y a des conclusions importantes à déduire de la préférence qu'ils donnent à telle école plutôt qu'à telle autre.

A ce point de vue, il nous est impossible de ne pas signaler la tendance générale à un ardent spiritualisme qui se manifeste dans toutes les œuvres des philosophes espagnols. Le sensualisme de Locke et de Condillac, le scepticisme de Hume, le positivisme d'Auguste Comte, ne sont pas sérieusement discutés; pour dire vrai, ils ne sont pas compris.

Il y a dans ce peuple qui a lutté si longtemps contre l'Islam, qui se trouve face à face d'une nature implacable, qui a des passions ardentes, une sentimentalité très-développée, et un besoin violent d'affirmation et d'action, une antipathie profonde contre tout ce qui est exclusivement raisonné, scientifique, contre tout ce qui ne laisse pas une place suffisante à l'inspiration, au sentiment, à l'art. Il est incapable de vivre un seul instant dans le doute, dans la critique, dans la négation : il lui faut un idéal, un infini vers lequel tendent ses aspirations et son enthousiasme. C'est pourquoi il se sent doucement entraîné vers l'idée d'une cause première : il ne lui vient pas à la pensée qu'on puisse faire abstraction du principe de causalité. Pour lui cette cause première est tout. Elle est la source de toutes les agitations de l'âme, l'inspira-

tion de toutes les connaissances, l'initiation de tout mouvement, le centre de toute force.

L'intérêt qu'il porte à la découvérte des lois de la nature n'est que secondaire : au fond il ne leur accorde qu'une importance très-minime. Il ne consent pas à fixer son esprit sur toutes ces belles découvertes qui reculent chaque jour devant nous les limites du domaine où règnent les idées de providence, d'infini, de divinité. C'est dans ce domaine qu'il aime à séjourner, et comme il ne l'atteint que par l'esprit, il est épris d'une passion profonde pour tout ce qui est spiritualiste, d'une aversion systématique pour tout ce qui lui paraît mériter l'épithète de matérialiste.

Nous avons déjà parlé d'un mouvement tenté en 1824 à Barcelone par les fondateurs de l'*Europeo;* le règne d'Isabelle II a vu dans la même ville s'en dessiner un autre, toujours avec les mêmes tendances spiritualistes et religieuses, mais aussi avec une plus complète notion des points de vue philosophiques ayant cours en France, en Écosse, en Allemagne.

C'est sur l'ensemble des sciences morales et politiques, non encore baptisé de son vrai nom de science sociale ou sociologie, que portèrent les méditations des penseurs catalans : on les vit proclamer l'observation comme l'unique manière de découvrir les lois qui président au développement de notre esprit ; ils accueillirent avec faveur la méthode historique comme seule capable de nous faire atteindre à la vérité : « La vérité n'étant due ni à un seul homme, ni « à un seul siècle, mais étant une œuvre incommen- « surable à laquelle le genre humain a travaillé pen- « dant toute son existence » (Marti), ils manifes-

tèrent une grande aversion pour l'ontologie et la métaphysique, qui lancent les esprits sans boussole dans le domaine de l'absolu; ils se déclarèrent hostiles à l'individualisme, à la centralisation excessive, au cosmopolitisme, et revendiquèrent avec ardeur les principes d'association d'intérêts provinciaux et de nationalité. Seulement, tandis qu'ils accueillaient ainsi, les bras ouverts, une bonne partie des idées générales que patronne la raison moderne, un invincible attachement les porta en même temps à vouloir soutenir la croyance catholique dans toute sa pureté, comme s'il n'y avait pas irréductible contradiction entre les affirmations arbitraires du dogme et les faits constatés par les sciences d'observation. Les écrivains catalans ont été même si loin dans cette voie qu'ils ont tenté une conciliation impossible entre la raison et la foi orthodoxe; mais ils se sont épuisés dans cette tâche ingrate, à laquelle nous voyons succomber plusieurs esprits supérieurs qui auraient pu donner de meilleurs fruits, et qui tombent à la fin dans ce gouffre sans fond où s'engloutissent tous ceux qui mettent l'autorité au-dessus de la raison.

Le plus observateur, le plus patient des savants qui forment ce qu'on peut appeler l'école catalane, fut Ramon Marti, auteur de la *Philosophie élémentaire*. Ses écrits le rattachent tout spécialement à l'école des Écossais; il fait de la conscience le fondement de toute spéculation; elle est pour lui un fait simple résistant à toutes les tentatives d'analyse et de décomposition; généralisée, elle devient le sens commun; la philosophie ne peut comprendre l'essence des facultés de l'esprit, et ne doit se préoccuper que des phénomènes.

C'est lui qui éloigna ses compatriotes de tous les systèmes qui ne reposent pas sur l'observation et sur l'analyse, et leur apprit à mettre de côté, comme sciences imaginaires, la métaphysique et l'ontologie.

A côté de lui brille le jurisconsulte Samponts, qui, dans la préface d'une édition de *las Partidas*, rechercha avec profondeur les bases des droits civil et naturel ; c'est à ce dernier principalement que l'on dut la vulgarisation en Catalogne de la méthode historique de M. de Savigny : rien ne pouvait plaire davantage aux habitants de cette province qu'une théorie justifiant la vénération qu'ils ont toujours montrée pour leurs vieilles coutumes.

Il est bien fâcheux que de nouveaux talents ne soient pas venus féconder les germes semés par Marti et par Samponts ; c'est après eux que nous voyons l'école catalane dévier tout à fait et s'égarer dans le spiritualisme exagéré de la religion catholique. Cette déplorable tendance est due surtout au talent de deux hommes qui ont exercé une grande influence sur leurs contemporains : nous voulons parler du prêtre don Jaime Balmès et de l'écrivain don Pablo Piferrer, morts tous deux en 1848, l'un à l'âge de trente-huit ans, et l'autre ayant à peine atteint la trentaine.

Balmès a laissé un très-grand nom parmi les catholiques espagnols : c'est qu'il employa toutes les facultés d'une nature ardente, vigoureuse, passionnée, sévère, à défendre sa foi contre les coups terribles que lui portaient la science et ce qu'il appelait l'hérésie. A la fois philosophe et vulgarisateur, il chercha dans les deux livres intitulés, l'un *Philosophie élémentaire*, et l'autre *Philosophie fondamentale*, à éclairer par des principes certains, d'accord autant que

possible avec les données des sciences, les esprits de ses coréligionnaires; en même temps, dans son livre du *Protestantisme*, il leur fournit des arguments pour lutter contre les progrès que la propagande anglaise essayait de faire sur le territoire de la Péninsule. Prêtre rigide, très-modeste dans ses manières, énergique dans sa pensée, laconique dans l'expression, Balmès rappelle involontairement ces fortes natures qui au moyen âge luttaient avec tant de passion contre les premiers défenseurs de la raison humaine, condamnés alors à élever si timidement la voix.

Piferrer ne fut pas comme Balmès un polémiste ardent : son mérite est plutôt d'avoir songé à mettre en pratique la méthode historique indiquée par Marti et Samponts, en fouillant avec persévérance les monuments de l'art pour en faire jaillir l'histoire même de la Catalogne. C'est à lui qu'on doit la belle publication de *Recuerdos y Bellezas de España*, dont le plan apparut en 1839. C'est qu'il fut moins homme de science que d'imagination et de sentiment : il appartient à l'art par le soin qu'il mit à découvrir les règles, la distribution, le sens mystique de l'architecture byzantine. Le malheur voulut seulement qu'au lieu de comprendre la marche réelle du progrès, il s'attardât dans les vieilles croyances : il aimait trop les vieilles poésies, les vieux édifices, pour songer de préférence à l'organisation du nouvel édifice social, ce qui cependant doit être notre vraie préoccupation.

Les écrits de Balmès et de Piferrer, ceux de leurs amis eurent pour effet d'arrêter à Barcelone l'élan ascendant des partisans de la philosophie écossaise; par eux le mouvement fut enrayé. Barcelone se ré-

duisit bientôt en matière philosophique à la lecture des pamphlets de Balmès contre l'hérésie, à la réfutation des livres de Strauss et de Renan, et à la traduction des ouvrages de M. Auguste Nicolas.

C'est à Madrid qu'il faut plus tard se transporter pour juger sainement de l'état des études philosophiques en Espagne; avec la translation à Madrid de l'ancienne université d'Alcala, et à la suite du plan d'études organisé en 1845, il se forma nécessairement dans la capitale de l'Espagne un noyau d'hommes ayant pour devoir et pour mission de formuler un jugement philosophique. Quelle allait être la tendance de ces hommes?

Elle se revêtit d'un triple caractère.

Il y eut d'abord une importation très-encouragée des œuvres de l'école éclectique de M. Cousin; on s'occupa de l'histoire de la philosophie. Don Patricio de Azcarate publia en quatre forts volumes une *Exposition historique et critique des principaux systèmes philosophiques modernes*. Don Sebastian Quintana écrivit une *Histoire de la philosophie universelle.* Mais les esprits n'étaient point disposés à absorber toute cette avalanche d'opinions diverses dont ils avaient été sevrés pendant des siècles par le triomphe de l'absolutisme et de l'inquisition. Ils ne réclamaient pas une trop grande nomenclature de principes divers; ils n'avaient pas une maturité suffisante pour se diriger par eux-mêmes dans le labyrinthe qui leur était offert. L'éclectisme, soutenu par les doctrinaires constitutionnels, paraissait dominer dans l'école; en vérité, il n'avait pas d'adeptes sérieux et ne plaisait à personne.

Le second caractère que nous devons signaler est

celui d'un spiritualisme décidé. Nul ne voulait mettre la philosophie en opposition avec la religion; c'eût été lui faire refuser droit de cité. Le sentiment de l'infini qui porte à l'amour de Dieu, à la foi dans l'immortalité, fut considéré comme inhérent à la nature humaine, admis comme fait naturel; il se trouvait par là même en dehors de toute discussion. La séparation de l'homme en esprit et matière, que les découvertes de la physiologie et de la biologie contestent aujourd'hui avec tant d'acharnement, fut aussi considérée comme un axiome. On conçoit, ces bases établies, combien il était difficile à ce qu'on appelle l'athéisme et le matérialisme modernes de faire entendre leurs voix. Ce qu'ils mettent en discussion était, dès l'origine, admis comme vérité incontestée; et, pour dire vrai, ces sentiments, cette manière de voir sont si profondément enracinés dans le cœur et la raison des Espagnols, qu'ils ne croyaient faire aucun sacrifice au doute philosophique en acceptant d'emblée ce que la rigueur scientifique veut examiner et analyser.

C'est par le troisième caractère que se rattache le mieux à la civilisation moderne le programme des philosophes universitaires de Madrid : après avoir fait au sentiment la place que nous venons de dire, ils cherchent à assurer sur des fondements si solides les droits de la raison, qu'ils sont traités de rationalistes exagérés par les écrivains catholiques. Ils sont sincèrement adversaires du mysticisme, de la croyance au surnaturel, et ont toutes les légitimes aspirations de la philosophie positive, de créer le système scientifique le plus parfait, capable de relier ensemble toutes les branches de la connaissance humaine.

Étant données les conditions actuelles de la société espagnole, son génie et ses traditions, nous ne saurions méconnaître que les philosophes universitaires, à Madrid, n'auraient pu aller plus avant sans choquer leurs compatriotes ; ils ont su adapter leur programme aux nécessités immédiates de leur civilisation : s'ils ont sacrifié beaucoup de la précision scientifique que le penseur doit garder dans le recueillement du cabinet, du moins ils ont certainement facilité les évolutions d'un peuple à qui on ne pouvait demander de passer en un jour d'une foi aveugle à un rationalisme absolu.

Le plus distingué des hommes qui ont dirigé dans la voie que nous indiquons la philosophie universitaire espagnole est don Julian Sanz del Rio, professeur d'histoire de la philosophie à la Faculté de philosophie et de lettres de l'Université centrale.

Don Julian Sanz del Rio est le fondateur réel du programme dont nous venons d'esquisser les principaux traits : sachant combien il est difficile d'être prophète en son propre pays, il s'est modestement placé sous le patronage d'un philosophe allemand, C. C. F. Krause, dont il feignait de suivre toute la doctrine, alors qu'il s'en servait seulement comme d'un thème convenable pour développer sa propre manière de voir. Sanz del Rio est mort il y a cinq années, mais il a laissé la mémoire la plus regrettée : ses traductions de Krause, ses œuvres personnelles, surtout les discours qu'il a prononcés en maintes circonstances, sont aujourd'hui très-recherchés ; ils sont presque introuvables et ce fait témoigne d'une vraie influence exercée par lui sur tout ce qui l'entourait. Il n'est pas rare, en causant avec un Espagnol

éclairé, de le voir tout à coup introduire dans la conversation le nom de Krause, et donner aux doctrines de cet Allemand une importance qu'on est loin de leur concéder au delà des Pyrénées; c'est la preuve la plus éclatante des conseils donnés par Sanz del Rio pendant son long professorat. Son souvenir vit encore dans le sein de l'Université centrale, et il suffit de citer le nom de M. Nicolas Salmeron, qui joua un si grand rôle dans les événements de 1870, et qui fut un de ses exécuteurs testamentaires, pour qu'on comprenne que l'avenir aura à compter avec ses disciples.

Veut-on se faire une idée exacte de la façon dont Sanz del Rio parlait de morale aux élèves de l'Université, et dont il comprenait les rapports de la religion avec la science.

Voici deux extraits d'un discours prononcé par lui en 1857, à l'inauguration de l'année scolaire devant l'Université madrilène :

« Jeunes gens, fils adoptifs de la science, fuyez comme d'une épidémie contagieuse, de tous ceux qui ne marchent pas dans la voie du devoir. Ils pensent prospérer, être entourés d'une auréole de gloire, vivre dans l'opulence : mais deux choses leur manqueront, qu'ils voudraient acheter au poids de l'or si elles se vendaient, l'estime de soi-même et la confiance dans leur destinée. Soyez donc justes, loyaux, bienveillants; sacrifiez sans crainte, ni plainte, ni prétention, le profit au devoir; ne dégradez pas en vous par l'égoïsme, la présomption ou l'humiliation, la dignité de l'homme; ne faites jamais rien contre le droit et le respect dû aux autres hommes, classes et institutions qui valent aussi devant la justice et le bien commun; cherchez au contraire toutes les occasions de gagner par des faits nobles, par des services utiles la juste estime de vos semblables et celle encore plus proche de vous-même; laissez derrière votre nom la trace

de beaux exemples, de bonnes doctrines, et une mémoire sans tache. Remerciez Dieu de votre liberté et de la règle qu'il vous a donnée en même temps pour aider à votre perfectionnement, à celui de votre patrie et de votre siècle. Dieu nous a signalé à tous une sphère d'activité où nous pouvons l'imiter en faisant le bien. Vous pouvez tous, dans cette sphère, développer par un régime salutaire les forces de votre corps, cultiver avec méthode et système les facultés de votre esprit, aimer la beauté dans les œuvres de la nature et de l'art; l'imiter librement, aimer la bonté dans les nobles exemples qui doivent servir de modèles et de guides. Et puisque la vertu solitaire ne suffit pas à l'homme, qu'elle n'est pas saine, regardez autour de vous et de tous les côtés pour aider, corriger, consoler ceux qui souffrent par l'ignorance, le vice, la maladie ou la misère. Celui qui manque à la morale, ce n'est pas seulement l'impie, celui qui usurpe contre sa patrie le droit ou l'avoir de ses frères, celui qui, avec malignité, discrédite des hommes, des classes ou des institutions pour détourner la confiance publique et l'attirer sur soi, celui qui salit son âme ou son corps par des passions honteuses; c'est aussi l'homme utile qui refuse à la société ses talents et ses services, celui qui s'isole de ses semblables dans le château-fort de ses prétentions, celui qui tue son esprit en anéantissant en lui les sentiments naturels et sociaux, tandis que le devoir ordonne d'accepter loyalement, comme un homme véritable, le combat de la vie, de penser, d'aimer, de travailler, faire le bien, laisser une trace, imiter Dieu, conquérir son amour et ses bontés. »

Et ailleurs sur les rapports de la science et du sentiment :

« Quand, à force d'attention, de recherches, nous pouvons élever la pensée au-dessus du monde sensible, découvrir une loi, atteindre de sa hauteur une série de faits naturels, moraux, historiques, créer avec son pouvoir une nouvelle vie autour de nous, nous nous approchons de Dieu par le chemin de la vérité, comme Dieu se rapproche de nous par ce même chemin. Il nous recrée avec une joie ineffable qui nous élève dans la hiérarchie de l'intelligence et est le fruit immé-

diat de notre persévérance et de notre dévotion scientifique. Ce sentiment exprime dans l'esprit l'accord du cœur et de la raison, la chaleur de la terre qui répond à la lumière du ciel; les hommes ne peuvent ni le détruire ni le troubler, parce qu'il ne vient pas d'eux; ce n'est pas à eux qu'il faut s'en montrer reconnaissant, mais à l'intelligence suprême qui donne l'amour de la même main libérale qui donne la vérité; ceux qui n'aiment pas la science, ou l'aiment surnaturelle, attachée à d'autres intérêts que ceux de la nature rationnelle et de ses lois, ceux-là n'ont jamais senti cette joie divine. Peuvent-ils la sentir, s'ils pensent que la science peut devenir affaire de convention ou de calcul politique, ou s'ils pensent qu'il est donné à un pouvoir humain d'effacer de la terre ce réverbère du ciel. »

Il y aurait, à propos de philosophie, un très-curieux travail à faire sur le développemeut du mysticisme dans les couvents d'Espagne pendant le règne d'Isabelle II. On y verrait comment il est possible de transformer tout ce qu'il y a d'idéal et de spiritualiste dans le domaine purement mystique, en aspirations, où la passion religieuse est tout à fait matérialisée.

J'ai recueilli dans un des couvents qui furent démolis immédiatement après la révolution de 1868, celui de la rue Santo Domingo, à Madrid, un petit cahier imprimé qui servait aux religieuses pendant la période qui précède et suit le vendredi saint.

C'est une horloge de la Passion de Jésus-Christ dont on use de la manière suivante :

Quand l'horloge sonne l'heure, on dit :

Ave Maria purissima, sin pecado concebida.

Salut, Marie, la plus pure des vierges, conçue sans péché.

Puis on récite, en s'aidant du rosaire, tout l'Ave Maria.

Puis on fait la communion spirituelle en disant: *Yo os amo, dulcisimo Jesus de mi vida.*

Quien siempre os hubiese amado, Jesus de mi corazon?

Quien nunca os hubiese ofendido? Yo os deseo recibir en mi interior.

Je vous aime, très-doux Jésus de ma vie.

Qui toujours ne vous eut aimé, ô Jésus de mon cœur?

Qui donc jamais vous aurait offensé? Oh! comme moi, je désire vous recevoir en mon intérieur!

Puis ensuite le récit, heure par heure, des souffrances de Jésus-Christ.

Et, en le répétant, on doit recevoir Jésus-Christ dans la communion, avec ferveur, car l'amour se paye avec de l'amour. *Amor con amor se paga.*

Lorsque Jésus descend de la croix, ce n'est qu'en se confessant bien qu'on peut le délivrer de ses clous.

El que peca lo clava, y el que se confiesa bien lo desclava. (Qui pèche l'encloue, et qui se confesse bien le décloue.)

Quelle est la preuve d'un bon repentir?

C'est d'avoir autant de douleur et de peine d'avoir péché, qu'on a eu de plaisir et de satisfaction en péchant.

En analysant bien ce genre de mysticisme, il est plus facile d'y trouver une exaltation qu'une répression des sens.

CHAPITRE VIII

LE DROIT ET L'ÉCONOMIE POLITIQUE

I. Les jurisconsultes : Pacheco. — Canovas del Castillo. — II. Les disciples de Jovellanos : Fermin Caballero. — Pascual Madoz. — III. L'école anglaise du libre échange : Luis Maria Pastor. — Moret y Prendergast. — Gabriel Rodriguez. — San Roma. — Les frères Bona. — Colmeiro. — IV. Le socialisme : Pi y Margall.

I

LES JURISCONSULTES : PACHECO. — CANÓVAS DEL CASTILLO.

S'il est un côté par lequel pèche la société espagnole, c'est certainement celui de la justice : à quelque point de vue qu'on se place, soit qu'on étudie l'ensemble des lois, soit qu'on examine l'organisation des tribunaux, on trouve à côté d'aspirations élevées une pratique déplorable.

Malheur aux étrangers honnêtes qui ont à démêler de graves débats avec les tribunaux espagnols. Pour peu que leur affaire exige un effort laborieux, une étude de faits un peu compliquée, ils peuvent être sûrs à l'avance qu'il leur sera à jamais impossible d'allumer le flambeau de la vérité; et il ne faut pas tant accuser de ce résultat la négligence des magis-

trats chargés de prononcer les jugements, que la cupidité de tout le personnel qui vit des tribunaux et qui se jette sur le plaideur comme sur une proie à déchirer. Il règne entre tous les hommes de loi de la société espagnole comme une conjuration ourdie à l'avance contre tous ceux que des circonstances douloureuses obligent à plaider ; quiconque cherche la clarté, la vérité, est pour eux un ennemi, car il tend à la conclusion immédiate des affaires, et c'est là ce qu'ils veulent éviter avant tout. La clientèle est insuffisante pour faire vivre tous ceux qui ont attaché leur existence au règlement des questions judiciaires : il n'y a pas moyen pour eux non pas même de s'enrichir, mais de satisfaire aux nécessités de leur famille, s'ils ne pressurent quiconque se trouve forcément engagé. Aussi un *escribano* (notaire-huissier), un *procurador* (avoué), ne sauraient faire aucun cas des *abogados* (avocats) qui tendent à diminuer les sommations, requêtes, allégations, réponses, contre-réponses qu'entraîne tout procès : il faut que le fisc et les hommes de loi aient leur part. Débrouiller est regardé comme une faute, embrouiller est le talent le plus considéré.

Ce mal date de loin : Cervantès, Quevedo le connaissaient déjà, et loin de s'atténuer au dix-neuvième siècle, il a pris de plus grandes proportions, le jour où un développement inusité d'activité commerciale et industrielle accrut tout à coup, après 1856, le nombre des entreprises. Pour bien des Français honorables et loyaux, qui sont allés s'établir en Espagne, il y a eu là une cause de ruine qu'ils ne pouvaient prévoir, et contre laquelle ils étaient hors d'État de se défendre.

Ce n'est pas que les avocats espagnols manquent de talent : ce don de parole, que la nature a départi avec tant de générosité aux populations méridionales, se déploie au barreau aussi bien qu'aux tribunes des Cortès. Mais il y a une telle habitude de remplir les débats judiciaires de discours oiseux avant d'aborder le point à discuter, que jamais ni le public, ni le juge ne peuvent deviner à l'avance le moment précis où l'attention doit se fixer utilement. Nul n'aime à se laisser volontairement noyer dans un flot de paroles inutiles : pour échapper à ce danger, le juge s'habitue à ne rien écouter ; il laisse couler, sans y prendre garde, des discours longs, vides, presque toujours en dehors de la question. Il néglige de même de jeter les yeux sur la procédure qui lui est soumise, parce qu'elle est trop volumineuse et trop formaliste ; et cependant la loi est ainsi faite que c'est là où doit se trouver le vrai moyen d'information.

Et parmi les magistrats espagnols, il y en a certes aussi beaucoup qui ont de vastes connaissances, qui savent fort bien que la lettre tue et que l'esprit vivifie ; mais le mal que nous avons signalé est tellement entré dans les habitudes judiciaires de l'Espagne, le moindre *escribano*, le plus misérable *alguazil* y ont pu durant tant de siècles abuser sans inconvénient de la parcelle d'autorité qui leur était accordée, que la jurisprudence a la plus grande peine à s'asseoir solidement. On s'en sert comme d'un arsenal pour trouver des armes à manier dans tous les procès ; rares, bien rares sont ceux qui songent à elle pour en faire un auxiliaire sérieux et intelligent de la loi.

Deux hommes, pendant la période qui nous occupe, se sont fait en Espagne de l'étude du droit un mar-

chepied qui les a conduits aux plus hautes positions de l'État et leur donne accès dans la galerie que nous construisons : c'est don Joaquin Francisco Pacheco, et don Antonio Canovas del Castillo.

Le premier se trouve mêlé à tous les événements du règne d'Isabelle II; il joue un rôle important comme journaliste, comme homme d'État, dans toutes les modifications ministérielles qui précèdent et suivent les mouvements de 1854 ; il est, avec Rios Rosas, un des principaux fondateurs de l'*Union libérale*. Il a publié des travaux très-intéressants, où se dénote un esprit assez général, qui savait embrasser d'un seul coup d'œil la politique, le droit, l'histoire et la littérature. Il est surtout un des rares personnages du règne d'Isabelle II, qui surent ne pas perdre pied, alors que les organisations les mieux douées se laissaient aller à toutes les exagérations d'une licence effrénée.

Joaquin Francisco Pacheco a laissé beaucoup d'ouvrages de jurisprudence : le commentaire aux lois de *Desvinculacion ;* celui sur les *Recours de nullité ;* celui sur le *Code pénal ;* sur les lois de *Toro.* Les leçons de Droit pénal, qu'il a professées à l'Athénée de Madrid, sont devenues un livre d'enseignement officiel dans la plupart des républiques espagnoles de l'Amérique du Sud. Pacheco a participé aussi à la rédaction d'un recueil estimé : *Le bulletin de jurisprudence.*

Dans sa jeunesse, il écrivit quelques poésies : une tragédie en prose, *Alfred*, qui fut représentée en 1835, et deux autres drames qui n'ont jamais été joués. Ces poésies et ces pièces ont été réimprimées en 1864 à Madrid avec d'autres écrits de Pacheco, sous ce titre général : *Littérature, histoire et politique.*

On pourrait aussi compter Pacheco parmi les his-

toriens. Il a écrit en effet une *Introduction à l'histoire de notre temps*, une histoire de la *Monarchie des Goths* et du Code *el Fuero Juzgo*, et un essai sur l'*histoire des idées libérales en Espagne*. Dans ces écrits, on voit que sa principale préoccupation a toujours été de convertir les esprits au système politique des doctrinaires de 1830; il cherche à se servir des faits plutôt qu'à les étudier ; il n'a évidemment en vue qu'un objectif très-limité, et cela ôte beaucoup d'intérêt à ses travaux historiques.

C'est surtout le jurisconsulte qu'il faut voir en lui : à ce titre il doit être classé en première ligne, quoique, comme il arrive si souvent, sa principale ambition fut d'être apprécié dans le genre où il ne s'élevait qu'à une très-faible hauteur. Il rappelle involontairement l'auteur de l'*Esprit des lois*, se glorifiant surtout d'avoir écrit le *Temple de Gnide*.

Don Antonio Canovas del Castillo, le premier président du conseil d'Alphonse XII, n'a pas la gravité de Pacheco ; il est moins versé dans l'étude du droit : en revanche, il est bien mieux disposé pour les luttes de la politique. Comme Pacheco, il est partisan du doctrinarisme parlementaire et constitutionnel : en réalité, il n'a sur rien de conclusion bien arrêtée, et il n'a garde de se compromettre dans aucune direction qui pourrait l'éloigner de l'opinion publique : moins préoccupé d'éclairer le peuple que de rester en situation de le gouverner, il aspire à cette position commode d'exercer l'autorité au nom des classes dirigeantes, en affectant des allures faussement libérales. C'est un type que nous connaissons bien en France, et qui a particulièrement fleuri au dix-neuvième siècle. Ajoutez à cette direction d'esprit une recherche

constante de la forme, et vous aurez une idée assez juste de l'homme d'État qui a le plus contribué au rétablissement de la monarchie constitutionnelle en Espagne, après le départ d'Amédée de Savoie. Ses écrits (*Études littéraires*, *Discours devant l'Académie d'histoire*) ne font point pressentir un caractère : ce n'est pas une nature inflexible dans ses idées, et tendant irrévocablement à un but fixé d'avance. Il est brillant, fécond et enclin à la tolérance. Il aspire à obtenir l'assentiment universel. Ce sont là des qualités et non communes. Mais dans la crise difficile que l'Espagne traverse aujourd'hui, il est facile de comprendre qu'elle a besoin d'hommes d'État plus énergiques et d'une trempe plus forte.

II

LES DISCIPLES DE JOVELLANOS : FERMIN CABALLERO. — PASCUAL MADOZ.

Ce qui à nos yeux distingue Jovellanos de la plupart des auteurs espagnols qui ont étudié la science sociale et se sont préoccupés des destinées de leur pays, c'est qu'il avait une connaissance aussi complète qu'on pouvait l'avoir de son temps, des conditions géographiques et historiques de l'Espagne. Il ne comprenait pas qu'on pût songer à la faire progresser en faisant table rase de tous les travaux accomplis par les générations précédentes, de l'état du sol, de sa division, et des lois de sa production.

Nous allons voir tout à l'heure qu'il s'est formé à Madrid, pendant le dix-neuvième siècle, une école d'économistes croyant à une vérité économique absolue, et ayant la prétention d'enseigner l'économie politique comme si elle pouvait être basée sur des principes purement abstraits et métaphysiques. Cette école n'a aucune relation avec le penseur du dix-huitième siècle qui a fait de si grands et de si beaux efforts pour tirer son pays de la décadence où il gémissait; elle a dédaigné l'étude attentive des faits, et s'est contentée de prêcher la confiance en soi-même, la libre initiative, le bénéfice de la concurrence, en s'inspirant des idées de l'école anglaise et du groupe d'écrivains français qu'on pourrait appeler à juste titre les fanatiques du libre échange.

Nous sommes loin de prétendre que cette école n'ait pas rendu quelques services, mais nous avons la conviction profonde qu'elle a fait en même temps beaucoup de mal. Si d'une part on doit lui savoir gré d'avoir prêché le goût du travail honnête et régulier dans un pays que l'amour des aventures a conduit à toutes les misères, d'autre part elle a commis la plus grande imprudence en exposant aux luttes de la concurrence universelle un peuple très-arriéré, dont les conditions sociales devaient être appréciées d'une façon toute spéciale. L'Espagne n'a pas plus de manufactures que les États-Unis, et lorsque le grand peuple américain comprenait la nécessité de se défendre contre l'industrie manufacturière anglaise, il était vraiment absurde au peuple espagnol d'ouvrir gratuitement ses frontières aux denrées étrangères, et de ne pas défendre les louables efforts de son industrie catalane; il ne suffit pas à une nation d'être agri-

cole et commerciale; elle a un grand intérêt à devenir industrielle, et c'est une faute que de la soumettre à un régime qui compromet ses développements futurs.

Peu d'hommes ont su, pendant la période qui nous occupe, se tenir en garde en Espagne contre l'entraînement des théories individualistes, dites libres échangistes; nous devons cependant citer deux écrivains qui ont su penser par eux-mêmes, et ont résisté à la fâcheuse maladie d'appliquer inconsidérément des principes abstraits mal compris.

L'un est Fermin Caballero, l'ancien ami et collègue au ministère du grand tribun Joaquim Maria Lopez. Nous lui devons un livre: *Fomento de la poblacion rural*, *Progrès de la population rurale*, qui est certainement le plus beau livre, pour ce qui concerne les questions économiques, que l'Espagne ait produit dans le dix-neuvième siècle. Il contient une étude des productions agricoles de chacune des provinces de la Péninsule, qui donne l'idée la plus exacte possible de la valeur de toutes ces régions si dissemblables: les résultats de la division du sol et du partage des hérédités y sont signalés avec une puissance d'observation que nous ne saurions trop recommander. Le livre, en outre, est écrit dans un style élégant et pratique qui rappelle Buffon pour la majesté, Tacite pour la précision, Bernardin de Saint-Pierre pour la poésie. La jeune école a affecté de ne point parler avec enthousiasme de cette belle création: la postérité lui rendra justice, et quand les hommes de la Péninsule espagnole seront assez intelligents pour ne pas croire à l'existence d'une économie politique purement métaphysique et déductive, ils uniront dans un même

enthousiasme les noms de Jovellanos et de Fermin Caballero.

Nous sommes loin de placer sur le même plan le second personnage que nous avons à citer. Don Pascual Madoz a été en politique un des représentants les plus sincères des sentiments et des préjugés du parti dit progressiste; national et catalan, défenseur du progrès et de l'unité religieuse, il était de ces gens qui aspirent au bien sans savoir jamais se dégager des préjugés au milieu desquels ils furent élevés; il ne voulut pas se faire libre échangiste, mais il était protectionniste dans un sens restrictif, c'est-à-dire partisan d'idées par trop réglementaires qui, en certaines circonstances, auraient pu aboutir à la prohibition.

Cependant, quoiqu'on puisse lui adresser le reproche de n'avoir pas rendu suffisamment hommage à l'esprit de liberté, il se distingue de ses compatriotes par le soin assidu avec lequel il rechercha toute sa vie la vérité des faits. Son livre sur la *Statistique nationale*, son *Dictionnaire géographique*, la protection que comme homme d'État il accorda à la connaissance exacte et complète de la réalité existante, lui font une place à part parmi les hommes de son temps qui se sont voués aux études économiques. Comme écrivain il n'a ni l'élégance, ni la distinction, ni la poésie de Caballero, mais en toutes circonstances il dit ce qu'il veut dire, et il a du moins cet avantage d'être à la fois modeste et consciencieux. Nul n'a plus contribué à favoriser ce fécond et utile mouvement qui a conduit à la construction d'une masse énorme de documents statistiques, à l'aide desquels il est possible aujourd'hui de porter sur l'Espagne un jugement sain et

réfléchi. C'est un fait curieux à observer que celui-ci. L'Espagne, si dévouée au culte de l'imagination, est en même temps un des pays qui dans ces derniers temps ont fait les plus grands efforts pour recueillir les renseignements les plus propres à les révéler à eux-mêmes; comme géographie, comme statistique, elle lutte avec les plus avancés. C'est un des côtés par lesquels se relève cette nation si malheureuse, si digne de ne pas l'être toujours.

III

L'ÉCOLE ANGLAISE DU LIBRE ÉCHANGE : LUIS MARIA PASTOR. — MORET Y PRENDERGAST. — GABRIEL RODRIGUEZ. — SAN ROMA. — LES FRÈRES BONA. — COLMEIRO.

Le rappel de la loi des céréales, les succès politiques de Cobden, en Angleterre, plus tard les traités de commerce de 1860 en France, ont eu pour conséquences d'exalter l'imagination d'une partie de la jeunesse espagnole. Parmi les étudiants qui se consacraient à l'étude du droit ou à celle des mathématiques, il se forma une phalange ardente qui admit comme un dogme les théories absolues des libres échangistes ; elle crut applicables à tous les pays, à toutes les circonstances, les principes prêchés par l'école de Manchester, et se laissant aller à cette fougue de prosélytisme qui a toujours été dans le caractère espagnol, elle les propagea avec la plus

grande ardeur dans le sein de la société espagnole.

Les pamphlets de Bastiat, écrits avec une verve toute méridionale, avaient surtout enflammé ces têtes : il est si commode de pouvoir traiter comme des problèmes de géométrie les questions les plus ardues et les plus épineuses de la science sociale, celles qui exigent la plus grande accumulation de faits, les connaissances les plus étendues, et l'expérience la plus accomplie. A peine sortis du collége, les jeunes gens, en répétant les conclusions des *Harmonies économiques*, croyaient avoir réponse à tout : avec le mot de liberté, on échappait à toutes les objections, on résolvait tous les problèmes.

Ils ne s'inquiétaient pas de savoir s'il importe à une nation d'être à la fois agricole, commerciale et manufacturière : toute protection de l'État, soit pour créer des manufactures, soit pour établir des voies de communication, soit pour venir au secours des classes les plus nombreuses et les plus pauvres, leur semblait odieuse. Dans leur violent libéralisme, ils oubliaient et l'ignorance et la pauvreté de leurs compatriotes, et leur impossibilité de lutter contre des voisins beaucoup plus riches, plus avancés et mieux outillés.

Deux hommes d'âge, dont l'un avait occupé le ministère des finances dans un cabinet modéré, et dont l'autre, descendant d'une famille aristocratique, avait combattu toute sa vie dans les rangs du parti républicain, don Luis Maria Pastor, et Orense, marquis d'Albaïda, se mirent à leur tête, et pendant huit années, de 1860 à 1868, cette petite armée n'a cessé de soulever et agiter l'opinion publique.

Beaucoup des théories qu'elle répandit ont eu un

excellent effet sur la population espagnole pour qui elles avaient une saveur de nouveauté toute particulière. Stimuler au travail tous les hommes qui jusqu'ici ne cherchaient la fortune que dans l'aventure et le jeu était certes une noble et belle mission. Mais aussi pousser les choses à l'extrême, nier le rôle de l'État, ramener toutes les solutions à une seule et même formule, recommander à une nation exténuée et impuissante un régime qui ne convient qu'aux riches et aux forts, c'était entrer dans une voie fausse et dangereuse.

On préparait l'établissement d'une féodalité financière sous le couvert d'une prédication libérale.

Le résultat s'est touché d'une manière sensible, lorsque la révolution de 1868 vint appeler au pouvoir la plupart des jeunes hommes qui pendant huit ans avaient formé à Madrid ce qu'on pourrait appeler la coterie libre-échangiste. La plupart d'entre eux ne manquaient pas de talent : Moret, Echegaray, Gabriel Rodriguez, le premier avocat, les deux autres ingénieurs, eussent été dans tout pays appréciés chacun dans la profession qu'ils exerçaient. Mais nulle part ils n'auraient été appelés du premier coup, comme ils le furent, à occuper les postes les plus élevés de l'administration. Ils voulurent alors appliquer avec rigueur les théories qu'ils avaient professées, et loin de faire avancer leur pays ils ont plus que personne contribué à l'arrêter dans son développement. Il faut leur attribuer en grande partie les exagérations de décentralisation, d'anarchie, d'indiscipline, qui ont abouti au cantonalisme. Ni M. Echegaray, ni M. Figuerola n'ont su donner aux finances de l'Espagne, à ses travaux publics, une direction satisfaisante : ils

n'ont point arrêté le déclin passager vers lequel marchait leur malheureuse patrie. Loin de là, ils en ont précipité la chute par leurs funestes combinaisons : c'est que l'Espagne ne réclame nullement un Cobden ; elle aurait bien plutôt besoin d'un Colbert.

Il serait injuste de ne pas mentionner les noms de quelques autres membres de la phalange économiste. MM. Colmeiro, San Roma, les frères Bona, n'ont pas lutté avec moins d'ardeur, sous l'étendard du libre échange, que MM. Moret, Echegaray et Gabriel Rodriguez ; et s'ils ont occupé des postes moins élevés, ils ont peut-être montré encore plus de constance dans la propagation de ce qu'ils auraient volontiers appelé la vraie foi.

M. Colmeiro a vulgarisé les principes de nos principaux professeurs par la publication de manuels d'économie politique entièrement conçus dans le plan et sur la forme des nôtres. M. San Roma était admirablement doué par la nature pour devenir un orateur des plus brillants : il l'a montré en maintes occasions, mais il a aussi manqué son rôle de tribun par la direction qu'il a prise. Attaquer les douanes dans un pays qui a besoin avant tout de se créer des manufactures et d'exploiter ses mines, faire la guerre à des fabricants qui n'existaient point, c'était se condamner volontairement au rôle de don Quichotte, et se battre contre des moulins à vent. Quant aux frères Bona, l'un et l'autre ont su appliquer les théories qu'ils proclamaient en se lançant dans des entreprises industrielles : c'était le meilleur moyen de propager leurs idées, et celui qui pouvait être le plus utile à leur patrie. Le premier devoir qui s'impose à l'homme de lettres qui veut traiter en Espagne la question sociale,

c'est certainement de donner l'exemple à ses compatriotes d'une grande activité industrielle.

IV

LE SOCIALISME : PI Y MARGALL.

On a vu figurer côte à côte, dans la période agitée qui a suivi la révolution de 1868, les exagérations du libre échange, et celles d'un socialisme extravagant : les unes, en soutenant un individualisme effréné, aboutissaient à la destruction de toute force sociale ; les autres, en exagérant les droits de l'État, menaçaient de tomber dans l'excès du communisme.

Ce qui correspond en Espagne aux classes laborieuses de France et d'Angleterre, ce qu'on appelle la population ouvrière, ne forme pas encore de l'autre côté des Pyrénées un élément assez tranché, pour que les luttes du travail et du capital puissent y avoir le caractère qu'elles ont ailleurs. Il n'y a que Barcelone, où ces questions puissent passionner les esprits ; partout ailleurs, sans même en excepter Madrid, elles ne constituent pas encore les vraies préoccupations des masses : on ne doit jamais oublier que la capitale de l'Espagne n'a aucune des ressources de Paris ou de Londres ; il n'y a pas d'industrie dans son sein ; aucune production d'une vraie importance n'a pu jusqu'ici s'y acclimater. L'élément du petit commerce, de l'employé, du fonctionnaire, y domine tout à

fait celui du chef d'atelier, du travailleur proprement dit.

Dans ces conditions, on peut comprendre que la traduction des ouvrages de nos principaux socialistes n'ait pas entraîné la naissance à Madrid d'écoles bien florissantes ; elles ne répondaient pas à un besoin déjà né.

Nous aurions donc négligé tout à fait cette branche de littérature, si elle n'avait fait ressortir un des hommes les plus distingués de l'Espagne moderne, M. Pi y Margall, et nous ne voudrions pas perdre cette occasion de dire quelques mots de ce personnage.

C'est, pour nous, celui qui a joué le rôle le plus élevé, le plus brillant, le plus intelligent dans l'œuvre de la création de la République espagnole : homme de pensée et d'action, il ne s'est laissé ni circonvenir par ses adversaires, ni entraîner par ses partisans au delà du juste et du raisonnable. Bien autrement politique et intentionnel que M. Castelar, il a souffert comme lui de ne point trouver dans son entourage d'auxiliaires capables. M. Pi y Margall, avant la révolution de 1868, était un penseur très-laborieux, qui joignait à quelques travaux de journalisme des études de cabinet sérieuses et bien dirigées ; il avait beaucoup approfondi Hegel et Proudhon, tout en se dégageant de ce qu'il y a de nébuleux et de contradictoire dans leurs doctrines ; avant d'entrer dans l'action, il se soumit volontairement à un certain apprentissage des affaires, et du premier coup se montra si supérieur à tout ce qui l'entourait, qu'il fallut lui accorder la première place. Espérons, pour l'avenir de l'Espagne, que cet homme de mérite n'a

pas dit son dernier mot ; il sait agir dans un pays de rhéteurs. En progressant lui-même, surtout en faisant progresser ceux qui l'entourent, il deviendra capable d'achever l'œuvre commencée, et de faire arriver son pays au port de la République.

CHAPITRE IX

LA CRITIQUE

La lutte s'apaise entre les classiques et les romantiques. — L'insuccès des Revues nuit au développement de la critique littéraire. — On s'occupe beaucoup dans l'Université de l'histoire de la littérature nationale. — Travaux d'érudition littéraire placés en tête des volumes de la Bibliothèque Rivadeneyra.

Après 1843, la grande querelle entre les classiques et les romantiques était depuis longtemps terminée ; il importait beaucoup de fixer la ligne qu'allaient suivre désormais les études de critique littéraire : inclineraient-elles vers les anciennes règles de la tragédie classique ; donneraient-elles une valeur excessive à certaines tendances romantiques, disposées à faire de l'art pour de l'art; ou bien conseilleraient-elles aux écrivains de respecter avec soin les exigences du bon goût, en tenant compte de toutes les conditions variables de la vie sociale ?

Il y a bien eu depuis 1843, en Espagne, une tendance sérieuse à approfondir les questions de critique littéraire: pourtant il s'est plutôt agi d'histoire et d'érudition que d'affirmation dans un sens ou dans un autre. Des prédications néo-catholiques ont cherché à rendre dans le monde officiel un certain prestige aux traditions classiques; mais comme

la société s'en éloignait chaque jour davantage par son évolution naturelle, ces manifestations sortaient à peine de l'enceinte de l'Académie, et n'exerçaient aucune influence sur la littérature militante. Le romantisme était lui-même trop favorisé par les habitudes du peuple espagnol, par la gloire des grands dramaturges de l'âge d'or, par les licences d'une prosodie très-facile, et enfin par le besoin du pittoresque inné chez tous les écrivains, pour qu'il eut besoin d'être patroné et défendu : il continua à régner partout en maître, sans se laisser troubler par les prétentions scolastiques de quelques grands seigneurs académiciens, pour qui les règles classiques avaient comme un parfum de l'ancienne autorité monarchique.

Dans les Universités, on prit un soin tout spécial d'enseigner aux jeunes étudiants l'histoire de la littérature nationale ; ce seul effort a beaucoup contribué à éclairer les jugements. Ceux qui devaient jouer dans la presse le rôle d'Aristarques, passant en revue dès leur jeunesse tous les chefs-d'œuvre de leur langue pendant plusieurs siècles, se trouvaient plus capables, quelle que fût d'ailleurs leur opinion, de parler des nouvelles œuvres avec précision et justesse ; ils avaient devant eux une plus grande série de modèles, entre lesquels ils pouvaient choisir : leur jugement était forcément moins instinctif et plus judicieux.

Au contraire, tandis que la critique faisait des progrès dans l'Université, elle s'abaissait insensiblement dans les articles de journaux et les revues; nous comprendrons tout à l'heure, quand nous nous occuperons de la presse, la cause réelle de cette incontestable décadence ; pour le moment, il suffira de dire que la

production littéraire était devenue une marchandise très-vulgaire et très-offerte sur la place de Madrid. Quand elle eut servi pendant plusieurs années de point d'appui à une foule d'ambitions qui se dirigeaient vers la politique, il n'y eut plus la même émulation, le même entrain, car les positions se trouvèrent toutes occupées par des littérateurs : ceux-ci se gardèrent bien de faire la courte échelle à quiconque aurait pu les remplacer, et eux-mêmes briguaient plus des positions officielles où ils trouvaient une large existence, qu'ils ne se sentaient entraînés à reprendre la plume ; travailler beaucoup pour gagner peu ne leur paraissait plus un aiguillon suffisant.

Quant au public, il était peu à peu entraîné vers les productions littéraires d'un genre léger, facile, peu profond : cédant aux dispositions d'une nature très-primesautière, très-vive, très-passionnée, il affectait de repousser les revues sérieuses, et leur préférait, soit des journaux d'avis à un sou, dans le genre de la *Correspondancia*, soit des feuilles charivariques, comme le *Padre Cobos, le Cascabel, le Gil Blas*.

Les revues qui, à la manière des beaux recueils anglais, auraient dû prendre en main les rênes de la critique littéraire, n'ont jamais pu s'acclimater à Madrid, pendant le règne d'Isabelle II ; une première tentative essayée par MM. Pidal et Olivan, au lendemain de la révolution de 1843, échoua devant l'indifférence publique; obligé de lutter contre les socialistes qui avaient fondé *la Razon*, le parti modéré essaya plus tard encore de faire vivre *la Revista de la Instruccion :* ce recueil, dont la vie fut toujours rachitique, ne dura pas plus de cinq années.

Il fut remplacé par *la Revista Iberica,* que rédi-

geaient des hommes nouveaux, qui s'étaient formés à l'Université de Madrid, sous la direction et par les conseils de Sanz del Rio. Krausistes en philosophie, démocrates en politique, tous ces écrivains essayèrent de fonder un centre littéraire, sous la direction de Canalejas, professeur de littérature à Valladolid. Il y eut à l'origine un effort assez brillant; mais le découragement ne fut pas long à venir, et l'on observa bientôt un véritable déclin dans la composition de ce recueil, bien que Canalejas ne manquât ni de talent, ni de bonne volonté.

Inutile de citer *le Musée Universel*, et *le Panorama Universel;* ce sont des recueils dans le genre de notre *Magasin Pittoresque*, quoique beaucoup moins bien faits; ils servent à instruire le public, mais ils se maintiennent en dehors des vrais débats littéraires.

En l'absence des revues ayant un caractère doctrinal et pouvant revendiquer une opinion propre, les écrivains espagnols s'habituèrent peu à peu à remettre la plupart de leurs compositions nouvelles à un journal hebdomadaire, spécialement destiné au continent américain, qu'établirent à Madrid les frères Asquerino, sous ce titre: *la America*. C'est là où se trouvent les articles des critiques les plus distingués de l'Espagne moderne, même des modérés, tels que Valera, Cañete, Ochoa, quoique le journal fût dirigé dans le sens progressiste et que le directeur fût même très-voisin du parti démocratique, des Ruiz Zorrilla, des Martos et des Rivero.

Si mal outillée dans la capitale, la critique littéraire l'était un peu mieux en province. A Séville, les amis de Fernan Caballero publièrent quelque temps une revue, sous la direction du professeur de l'Université,

Fernandez Espino; morte après quatre années d'existence, elle a été remplacée par la *Revue Bétique*.

A Barcelone, il y eut aussi une *Revista de Cataluña;* cette publication dut la vie à la bonne volonté d'un éditeur intelligent et à la condescendance de tous les hommes éclairés de la grande cité catalane : par malheur il n'y eut pas de direction ; le recueil n'a jamais eu de but bien déterminé, ni politique, ni philosophique, ni littéraire. Dans la liste de ses collaborateurs, on trouve des noms qui étaient pourtant de nature à assurer le succès ; ainsi le docteur Coll y Vehi, auteur de *Dialogues littéraires* qui prouvent une connaissance très-approfondie de la langue espagnole, et d'*Éléments de littérature, de rhétorique et de politique* qui sont très-justement estimés et recherchés ; ainsi M. Juan Mané y Flaquer, le critique du vieux journal des Catalans, le *Diario de Barcelona*, qui sous un petit format a su acquérir et conserver en Espagne la réputation littéraire qu'avait en France le *Journal des Débats*, pendant la première restauration.

Si la critique portant sur les nouvelles œuvres, celle qu'on pourrait appeler polémique courante, ne nous offre pas de personnages brillants à mettre en relief, il n'en est pas de même de celle qui a trait aux travaux d'érudition. L'Assemblée des Cortès Constituantes de 1856 eut l'excellente idée de vouloir accorder sa protection à une entreprise tentée par un grand imprimeur de Madrid, M. Rivadeneyra : elle favorisa la création d'une bibliothèque choisie d'auteurs espagnols, depuis la formation du langage jusqu'à nos jours. Pour accomplir cette œuvre avec utilité et profit, l'imprimeur dut s'adresser aux hommes qui étaient réputés les plus propres à bien com-

prendre et expliquer les plus grands auteurs que l'Espagne ait produits aux diverses époques de son histoire. Il leur demanda, d'une part, de réviser avec soin toutes les éditions antérieures, de manière à en établir une nouvelle aussi exacte que possible, et d'autre part, de faire précéder chacun des tomes, contenant la collection des œuvres d'un auteur, d'une introduction explicative sur l'époque où il avait vécu. De là, une série de travaux, qui jettent sur la littérature espagnole la lumière la plus éclatante : il suffira d'en énumérer quelques-uns. C'est d'abord le Catalan don Buenaventura Carlos Aribau, qui a écrit la vie de Cervantès, et celle de l'un des deux Moratin, de don Léandre, et qui en outre a publié deux longues introductions, l'une sur la Nouvelle espagnole avant Cervantès, et l'autre sur les principaux hommes célèbres des Cortès espagnoles. Puis, c'est l'éminent auteur des *Amants de Teruel*, Hartzembusch, qui après avoir consacré une partie de sa vie à rechercher dans les bibliothèques publiques les œuvres des grands auteurs dramatiques de l'âge d'or, a édité avec le soin le plus scrupuleux tout le théâtre de Calderon, de Tirso de Molina, de Lope de Vega et d'Alarcon.

A côté de lui, le patient, l'infatigable Agustin Duran a reconstruit le plus complet des romanceros : travail de bénédictin, dont la postérité ne lui sera jamais assez reconnaissante.

Les éditions des œuvres de Quévedo étaient jusqu'ici complétement illisibles ; un écrivain que nous avons déjà cité comme auteur dramatique, don Aureliano Fernandez Guerra y Orbe, s'est dédié à les revoir toutes ; il en a fait un recueil très-bien revu,

très-fidèle, dont le mérite ne peut désormais être apprécié que par les bibliophiles; il a en même temps écrit la biographie la plus curieuse de cet étonnant esprit, si cher à tous les hommes amoureux d'indépendance et de vraie liberté.

Citerons-nous encore une étude sur Jovellanos, par Don Candido Nocedal, un travail sur la poésie au dix-huitième siècle, par l'académicien diplomate, don Léopoldo Augusto de Cueto : l'énumération pourrait être longue, si l'on pense qu'il s'agit de 60 volumes, si compactes que toutes les œuvres de Cervantès tiennent en un seul.

Rapprochez de cette magnifique publication l'œuvre d'Amador de los Rios, et vous avez la preuve éclatante que si l'époque n'a pas donné naissance à l'un de ces brillants esprits critiques qui caractérisent un siècle, du moins elle a possédé bon nombre de ces travailleurs consciencieux qui forgent les armes au moyen desquelles se développe la puissance intellectuelle des nations.

CHAPITRE X

LA PRESSE

I. La presse de Madrid. — Elle tombe entre les mains des financiers pendant le règne d'Isabelle II. — La presse démocratique républicaine échappe seule à la corruption générale. — II. La presse de province. — III. Des tendances et du caractère des principaux journaux. — Journaux catholiques absolutistes. — Journaux de l'Union libérale. — Journaux progressistes. — Journaux républicains.

I

LA PRESSE DE MADRID. — ELLE TOMBE ENTRE LES MAINS DES FINANCIERS PENDANT LE RÈGNE D'ISABELLE II. — LA PRESSE DÉMOCRATIQUE RÉPUBLICAINE ÉCHAPPE SEULE A LA CORRUPTION GÉNÉRALE.

Madrid ne compte pas une population considérable : un recensement officiel a donné, pour un jour de l'année 1867, un chiffre de 298,426 habitants, dont 15,245 voyageurs et 14,799 militaires en service actif ; ce qui réduit la population sédentaire à 272,061 habitants.

Otez de ce nombre les femmes, les enfants et les vieillards, c'est à peine s'il reste cent mille hommes capables de jouer dans la société le rôle de producteurs.

Éliminez maintenant tous les propriétaires, fonctionnaires, banquiers, prêtres, rentiers, que reste-t-il pour représenter les grandes classes de l'industrie et du commerce ?

Et cependant cette capitale, où l'élément producteur est si mal représenté, possède une presse périodique que pourraient lui envier les cités les plus favorisées, si l'on ne devait avoir égard qu'au nombre. Nous avons sous les yeux un état officiel des journaux qui se publiaient à Madrid le 1er juillet 1867, c'est-à-dire la veille même de la révolution qui a renversé le trône de la reine Isabelle.

Eh bien! à cette date, on imprimait à Madrid 134 journaux dont 17 politiques, 10 religieux, 32 littéraires, 7 de nouvelles, 7 satiriques, 17 officiels et administratifs ayant trait à des services publics, comme la loterie, les postes, les télégraphes, etc...., 18 scientifiques s'occupant les uns de sciences naturelles, les autres de droit, ceux-ci de médecine, ceux-là de sciences morales, 1 de sciences exactes, 5 d'éducation et d'instruction, 3 traitant d'art, 2 destinés aux questions militaires, à la typographie, et les 18 restant à diverses branches de l'industrie et du commerce.

C'est là un mouvement qui, au premier abord, paraît très-considérable ; il n'offre déjà plus la même importance si l'on cherche à se rendre compte des périodes dans lesquelles chacun de ces journaux se publiait. On trouve alors qu'il n'y en avait que 21 de quotidiens; 2 paraissaient deux fois par semaine; 94 étaient hebdomadaires; les 27 autres ne voyaient le jour qu'à des époques indéterminées ou plus éloignées qu'une semaine.

Que serait-ce maintenant si l'on examinait le tirage de chaque feuille? on verrait alors que tel organe qui, à un moment donné, semblait jouer dans la vie politique du pays un grand rôle ne se tirait pas à 1,000 exemplaires. Sauf *las Novedades* et la *Correspondencia* qui, à certaines époques, ont exceptionnellement tiré un nombre d'exemplaires correspondant à celui de nos journaux de second ordre, la plupart des autres feuilles madrilènes n'ont jamais eu qu'une publicité très-restreinte. En général, comme il n'y a aucune proportion entre leurs frais de publication et le nombre de leurs abonnés, elles sont condamnées à végéter : il leur faut réduire presque à rien leurs dépenses de rédaction et solliciter des écrivains un dévouement et une générosité qui ne peuvent être en réalité qu'un droit d'escompter plus tard le bénéfice d'une révolution.

Ce sont là de très-mauvaises conditions pour les travaux sérieux et les œuvres d'art consciencieuses. L'homme qui ne peut à tête reposée composer des articles, avec la sécurité de trouver dans son travail une récompense honorable, ne se placera jamais, dans ses élucubrations, au point de vue exclusif du bien social; il deviendra l'auxiliaire d'une coterie politique, ou bien il considérera la presse comme une arène où il faut se faire craindre, et où à force d'impunité et de scandale on peut se faire offrir une fonction publique. Heureux encore quand il ne s'adressera pas aux puissances financières du jour pour faire de sa plume un instrument de chantage!

Pendant les premières années du règne d'Isabelle II, la presse madrilène garda encore les allures de bon ton, de probité, d'intention exclusivement

politique qui caractérisèrent nos feuilles publiques pendant la Restauration et la dynastie de Juillet. C'est l'époque où les modérés fondaient l'*Heraldo* et donnaient accès dans ce journal à tous les hommes de quelque valeur qui militaient dans leurs files; c'est l'époque où la famille Coello jetait les bases de la *Epoca* destinée à devenir plus tard l'organe de l'*Union libérale;* c'est celle où les progressistes se rangeaient autour du *Clamor publico* rédigé par M. Corradi.

Les années qui suivirent le pronunciamento du Campo de Guardas, en 1854, donnèrent le jour à un très-grand nombre de feuilles nouvelles : nées d'un état général de surexcitation, elles se distinguaient par une extrême violence; mais comme tout ce qui est par trop violent, elles durèrent peu. On écrit tant à Madrid, qu'on y est très-habitué à l'exagération du langage : en temps normal, lorsque le gouvernement n'a pas intérêt à faire de la répression, on ne s'exalte pas outre mesure, parce qu'il plaît à une nature extrême de franchir toutes les bornes. Un journal ennemi fait de la violence de paroles en sens opposé, et tout est dit sans que les tribunaux aient besoin d'intervenir.

Les événements du *Biennio* (1854-1856) firent ressortir deux personnalités dont le nom est resté cher aux Espagnols, et qui méritent de ne pas être reléguées dans l'oubli. L'une d'elles est Calvo Asensio, qui fut le fondateur du journal *la Iberia*, destiné à remplacer le *Clamor publico* et à devenir l'organe le plus autorisé du parti progressiste à cette époque de lutte et de combat; l'autre est le jeune et beau Sixto Camara, alors défenseur isolé de l'idée républi-

caine à laquelle il sacrifia d'abord sa fortune dans la publication de la *Soberania Nacional*, puis sa vie même dans les champs d'Olivenza.

Calvo Asensio connaissait assez bien l'histoire de son pays; il s'était profondément pénétré de la ligne suivie par les patriotes qui, en 1812, en 1820 et 1835, avaient essayé d'établir en Espagne une constitution démocratique et libérale; il n'avait pas d'amertume contre la dynastie ni contre la religion catholique, et se contentait d'un succès immédiat, sans aspirer à des modifications qu'il jugeait trop profondes. C'est lui qui, en 1854, entraîna le peuple espagnol dans les voies du parti progressiste par son enthousiasme et sa passion; il exerça pendant toute sa vie une influence que n'a jamais pu obtenir son successeur, M. Sagasta, beaucoup plus politique et plus intentionnel, mais d'une nature bien moins élevée et moins généreuse.

Quant à Sixto Camara, il combattit pour la démocratie comme don Quichotte pour sa Dulcinée : l'égoïsme lui était inconnu. Il était tout dévouement, toute générosité; ces personnalités-là sont bien rares dans les luttes politiques. On aime à s'y arrêter, quand on les rencontre sur sa route, alors même qu'on est persuadé à l'avance qu'elles sont des grains de sable broyés par la meule des révolutions, et qu'elles ne peuvent changer la direction de la grande machine sociale. Pour les républicains espagnols, Sixto Camara sera toujours le pendant de notre héroïque Barbès.

Après la révolution de 1856, quand la lassitude des deux partis modéré et progressiste donna naissance à la création de l'Union libérale, quand le pays parut vouloir exclusivement se livrer au développe-

ment de la prospérité intérieure, et se dédier à la construction de ses chemins de fer, à l'extension des sociétés de crédit, une grande modification s'effectua dans la presse madrilène. Elle tomba des mains des hommes de parti dans celles de quelques financiers; certains organes, comme la *Correspondencia*, furent exploités dans une direction purement industrielle; d'autres avaient la mission déterminée de soutenir les intérêts de tel ou tel grand spéculateur. On put observer une allure toute nouvelle, allure qui, du reste, n'était pas spéciale à l'Espagne, et qu'un observateur attentif aurait pu également signaler en France. La plupart des feuilles couraient après un but particulier; il n'y en avait plus aucune qui prît à sa charge l'intérêt collectif.

Il faut pourtant faire une exception en faveur des organes du parti démocratique-républicain; il était en voie de croissance et de prospérité; les scandales d'une cour corrompue faisaient incliner de son côté tout ce qu'il y a d'honnête dans la nation espagnole: un dégoût profond pour la dynastie des Bourbons qui depuis Charles III n'a produit que des monarques imbéciles, corrompus ou méchants, s'était emparé de tous les cœurs; le peuple, qui n'avait jamais entendu parler de démocratie et de république, commençait à prendre goût aux nobles et belles idées que ces mots réveillent; dans les provinces l'idée de fédéralisme avait pris de la consistance, depuis qu'on avait vu les pays basques, la Catalogne et la Navarre, se battre avec tant d'acharnement pour le maintien de leurs *fueros*. Toutes ces questions pouvaient donc être suscitées, étudiées, discutées par la presse démocratique; il y avait en outre les problèmes

sociaux dont il fallait aussi parler, car les nouvelles de France, d'Angleterre, d'Allemagne, annonçaient chaque jour qu'elles prenaient plus d'importance dans les grandes contrées industrielles.

Il se trouva des hommes de talent pour comprendre le parti qu'il y avait à tirer de cet ensemble de circonstances, et pour démontrer à la nation espagnole qu'elle ne devait plus compter que sur elle-même, et qu'elle n'avait rien de bon à attendre ni de sa dynastie ni des classes dirigeantes qui exploitaient depuis le commencement du siècle à leur profit l'idée de monarchie représentative.

Le premier de ces hommes fut don Nicolas Maria Rivero, fondateur de la *Discusion*, journal très-analogue à ce que fut chez nous le *National* aux temps d'Armand Carrel. L'influence de ce journaliste sur son époque a été très-grande ; il a été le vrai fondateur du parti républicain, quoiqu'il évitât souvent de prononcer ce nom, et qu'il se contentât presque toujours de l'épithète démocratique ; c'est grâce à lui qu'a pu se grouper la phalange qui, plus tard, a occupé en partie seulement les fonctions publiques après la révolution de 1868. Par malheur l'idée était trop nouvelle en Espagne ; il y avait des masses qu'on pouvait enlever aux progressistes, un état-major qu'il était possible de recruter dans la jeunesse des écoles : mais le personnel intermédiaire entre l'état-major et les masses, celui qui devait occuper les fonctions, appartenait encore tout entier aux anciennes coteries, et c'est là que devait être l'écueil de la république de 1870, née un peu prématurément. Un des avantages créés pour l'avenir par le mouvement qui a amené les républicains aux affaires c'est que désor-

mais il y a, dans le personnel administratif, des hommes qui savent que cette opinion peut être appelée un jour ou l'autre à disposer de leur avenir ; cela est très-important en Espagne, aussi faut-il bien se persuader que la république y est désormais acclimatée : le parti qui la représente doit continuer à se présenter dans la lutte comme un élément constitutionnel ; qu'il travaille, qu'il songe toujours qu'il peut être appelé le lendemain à tenir les rênes du gouvernement ; qu'il étudie la conciliation des fueros provinciaux et de l'unité espagnole, et le succès ne se fera pas longtemps attendre.

A côté de Rivero, travaillaient deux jeunes hommes, Cristino Martos et Pinedo, dont l'un a écrit l'*Histoire de la révolution de* 1854, et dont l'autre trouvait moyen d'occuper au ministère de l'intérieur des fonctions assez importantes, tandis qu'il minait les fondements de la dynastie dans les colonnes de *la Discusion*. En même temps, le laborieux Pi y Margall abordait toutes les questions, et par son assiduité et sa persévérance, se rendait capable de diriger un jour le timon de l'État sans être écrasé sous un poids trop lourd pour lui ; il était déjà, à cette époque, l'âme véritable du journal, celui sur qui on pouvait raisonnablement se reposer, car Rivero, nature exubérante et violente, n'avait pas l'esprit de suite qu'exigent les journaux qui veulent durer et prospérer. Il produisait un jour des articles éclatants dont Madrid tout entier s'occupait ; puis, le lendemain, il s'endormait dans un sommeil de plomb, et, sans l'assiduité de Pi y Margall, le journal aurait paru dénué de tout intérêt et privé de toute actualité.

Castelar, dès qu'il eût commencé à faire sa pre-

mière apparition sur la scène madrilène, trouva ouvertes devant lui les portes de *la Discusion* : il fut accueilli avec empressement, et, jusqu'en 1863, ne cessa d'y fournir de nombreux articles.

Lorsque parut son livre de la *Formula del Progreso*, qui contenait une espèce de programme pouvant convenir au parti républicain espagnol, ce fut *la Discusion* qui le défendit contre le modéré Campoamor, l'économiste Gabriel Rodriguez, et le progressiste Carlos Rubio. Mais, avec la publication de ce livre; Castelar avait pris un véritable rôle de chef de parti, de *leader* ; il trouva des adhérents qu'effrayait le rationalisme de Rivero et de Pi, qu'enchantait son krausisme chrétien. Alors il eut la pensée de fonder un autre organe à côté de *la Discusion* ; et *la Démocratie* apparut le 1er décembre 1863.

Les idées républicaines gagnèrent beaucoup à la noble émulation de ces deux feuilles ; autour de Castelar travaillaient des jeunes gens très-ardents et très-intelligents, des hommes distingués, comme Salmeron. Seulement un observateur habile aurait bientôt observé que, s'il y avait plus de passion, plus d'ardeur, plus d'entraînement dans *la Démocratie*, il s'en fallait de beaucoup qu'il y eût la même logique, la même connaissance approfondie des choses et des institutions que dans *la Discusion*. Castelar exagérait le sentiment religieux dont l'excès, et non l'absence, est toujours à redouter en Espagne ; il lui était aussi venu à l'esprit d'exalter l'individualisme dans une proportion qui devait conduire directement à l'anarchie. A ce titre, sa polémique contre ce qu'il a appelé le socialisme est ce qui a donné comme fruit le cantonalisme de Carthagène, destiné plus tard à lui can-

ser tant de soucis. La force sociale a son utilité dans une certaine mesure; il faut l'accorder avec les garanties individuelles; sacrifier celles-ci ou celle-là, c'est faire œuvre d'artiste et d'enthousiaste : ce n'est point se montrer politique et homme d'État.

La *Démocratie* continua sa polémique ardente contre la reine Isabelle pendant deux années entières; elle cessa de paraître en 1866, après les événements du 22 juin, qui forcèrent Castelar à émigrer; elle laissait un venin puissant dans les plaies qu'elle avait ouvertes. Pendant l'année 1865, elle avait publié certains articles d'une force extrême contre la reine Isabelle; ils eurent pour résultat d'inspirer à la nation un profond mépris pour sa souveraine.

La révolution de 1868 eut naturellement pour premier effet de donner naissance à un très-grand nombre de feuilles; comme le trône était vacant, que bien des dynasties, les Bourbons, les Hohenzollern, les Savoie, les Hapsbourg étaient aux prises; que tous les partis se croyaient en droit d'aspirer à un triomphe prochain ; qu'il y avait en outre des ambitieux comme Prim, le duc de Montpensier, etc., on peut concevoir qu'il y eut un débordement de journaux, dissimulant chacun le but vers lequel ils tendaient, sous toute espèce de bannières : religieuse, économique, socialiste, politique, littéraire. La peinture de ces excentricités est du domaine exclusif de l'histoire. Depuis le coup d'État de Pavia, le silence du terrorisme militaire, très-mal dissimulé sous de fausses apparences libérales, a succédé à la franche liberté de la presse républicaine. Les conditions du gouvernement actuel sont beaucoup trop douteuses pour qu'il ose se considérer comme revenu à une époque normale; il n'a

pas été encore sanctionné par la volonté nationale, et le vice de son origine pèse sur toute sa destinée. Aussi le régime actuel de la presse est-il tout autre que celui qu'elle aurait si la guerre civile venait à se terminer, et si les Cortès, régulièrement convoquées, faisaient respecter par l'armée espagnole le principe de la souveraineté nationale.

II

LA PRESSE DE PROVINCE.

Quel que soit le prestige des journaux madrilènes, il s'en faut de beaucoup que leur développement ait empêché celui de la presse provinciale ; dans presque toutes les grandes villes de la Péninsule, il y a des feuilles soigneusement entretenues par les notables de l'endroit, et reflétant chacune les intérêts, les aspirations, les sentiments de leur localité.

Barcelone a son journalisme particulier, comme il a sa physionomie si distincte de celle de Madrid ; on sait que la capitale de la Catalogne, bien différente de la cité de l'Ours et de l'Arbouse (*madroño*[1]), est avant tout une ville manufacturière et commerciale. Il y a dans son sein une vraie industrie, de vraies fabriques, une vraie population ouvrière : toutes les questions qui touchent à la production, aux salaires,

1. C'est le nom sous lequel, depuis son origine, on désigne en Espagne la ville de Madrid.

au capital, y suscitent un puissant intérêt. On y sent, chez tous les habitants, comme une conspiration tacite contre la paresse et l'incurie des hommes de Madrid, qui ne comptent pas sur leurs propres efforts et ne songent pour la plupart qu'à vivre du budget national. De là, un caractère tout spécial que l'on rencontre dans tous les journaux de la Catalogne.

Nous avons déjà parlé du *Diario de Barcelona*, appelé aussi *Journal de Brusi*, du nom de son propriétaire : c'est une feuille qui représente fort bien les idées de la bourgeoisie catalane ; elle a toujours été rédigée avec sagesse et prudence, et en même temps avec un certain libéralisme qui rappelle celui du *Journal des Débats*. Elle s'est séparée du vieux parti catholique et absolutiste qui domine encore dans toutes les parties montagneuses de la Haute-Catalogne ; mais elle veut aussi la prédominance constante des classes riches et répugne à tout ce qui ressemble au triomphe de la démocratie pure. Ses rédacteurs sont des conservateurs libéraux attardés dans la monarchie constitutionnelle et n'ayant pas encore conclu à la République.

A côté de cette feuille très-solidement établie et qui a résisté à toutes les révolutions, tous les partis militants ont leurs organes à Barcelone ; à certaine époque de liberté, les écoles socialistes ont même pu avoir le leur. Il est fâcheux que l'instruction ne soit pas encore assez répandue pour que les ouvriers puissent toujours faire la séparation de l'ivraie et du bon grain ; on leur sert bien souvent des doctrines malsaines qu'ils acceptent avec trop de facilité. Mais cela se modifiera dans un bon sens avec le temps et les progrès de l'instruction, car le fond de la popu-

lation barcelonaise est excellent : elle est sensée, elle est honnête, et le meilleur parti peut en être tiré.

Valence a sa presse comme Barcelone ; elle a aussi un personnel d'ouvriers en soie et elle donne de la valeur aux questions de travail et de capital. Il s'en faut pourtant que ses journaux aient l'importance de ceux de Barcelone ; ils ne s'adressent pas à une population aussi nombreuse, aussi riche, aussi indépendante, et ils doivent faire des concessions douloureuses à l'esprit encore superstitieux et fanatique des agriculteurs de la Huerta.

En Andalousie, l'expansion, la verve, l'esprit naturel des indigènes se sentent immédiatement dans les journaux de Séville et de Cadix ; la presse de ces deux villes reflète vivement le caractère provincial. Elle est entraînante, ardente, absolue dans ses principes, prompte à s'enflammer, mais aussi facile à se décourager, à se laisser abattre, à juger tout perdu sous l'influence des premiers revers. C'est à Séville et à Cadix que commencent la plupart des rédacteurs qui doivent plus tard être l'honneur du journalisme madrilène.

La gravité, la sévérité des provinces du nord se font jour au contraire dans l'*Abeja* de Santander, dans l'*Yrurac-Bat* de Bilbao, dans les journaux d'Oviedo et de la Corogne. Il n'y a rien de commun entre ces feuilles basques, asturiennes et galiciennes et les feuilles andalouses ; autant celles-ci attachent d'importance à ce qui est vif, gracieux, spontané, léger, inattendu, autant celles-là s'appliquent à mettre dans leurs articles un imperturbable sérieux qui distille trop souvent l'ennui. Si les unes s'appliquaient à être un peu moins légères, et les autres un peu plus

gaies et variées, nul doute que l'opinion publique ne parviendrait à faire dans la Péninsule de très-grands progrès.

Inutile de parler des autres provinces; constatons cependant qu'il y a une tendance, dans toutes les localités qui comptent de 10 à 20,000 âmes (et elles sont très-nombreuses dans la Péninsule), à vouloir posséder des organes spéciaux. Nous n'y voyons pas grand mal : seulement, l'éparpillement des efforts amène dans le pays une grande déperdition de forces, et il y aurait peut-être plus à gagner pour tout le monde à voir les entreprises industrielles assises sur la presse acquérir une puissance plus grande, qu'à les voir se multiplier dans une proportion presque indéfinie.

III

DES TENDANCES ET DU CARACTÈRE DES PRINCIPAUX JOURNAUX. — LES CATHOLIQUES ABSOLUTISTES. — LES FEUILLES DE L'UNION LIBÉRALE. — LES PROGRESSISTES. — LES RÉPUBLICAINS DÉMOCRATES.

Nous ne saurions terminer ces observations sur la situation de la presse espagnole sans fournir à nos lecteurs quelques renseignements sur les tendances et le caractère des principaux journaux de la capitale.

On voit souvent, dans les dépêches télégraphiques, citer des noms de feuilles périodiques, et l'on peut risquer d'être induit en erreur si l'on ne connaît à l'avance le nom de l'organe qui s'est chargé de ré-

pandre telle ou telle nouvelle ; il importe donc de savoir à quelles inspirations obéit chacune des entreprises constituées pour laquelle il est sage de prévoir quelque durée.

Commençons par les catholiques absolutistes : ils ont longtemps eu à Madrid une situation très-difficile, car, au fond, ils désiraient l'avénement du carlisme, et, pour être autorisés à paraître, ils étaient forcés de faire d'apparentes concessions à tous les gouvernements qui se succèdaient à Madrid. Ils avaient un organe très-solide, très-attaché aux vieux préjugés de la monarchie espagnole, la *Esperanza*, qui tirait à dix mille exemplaires et pouvait être considéré comme le doyen de la presse espagnole. C'était le *nec plus ultrà* de la réaction, de l'absolutisme ; il regrettait, au fond, les auto-da-fé. Devant toutes les manifestations de la libre pensée, il ne faisait que se signer ; c'était le vieux monde, avec toute son ignorance et sa superstition. Deux feuilles auxiliaires aidaient la *Esperanza* dans sa difficile tâche de réaction : c'étaient le *Pensamiento español* de M. Navarro Villoslada, et la *Regeneracion* de M. Canga-Arguelles. Si jamais Don Carlos venait à triompher, ces divers organes seraient immédiatement là pour chanter ses louanges. Depuis la proclamation de la République et l'avénement d'Alphonse ils ont cessé de paraître ; au moindre signe de liberté de presse, on les verrait certainement reparaître soit sous des noms nouveaux, soit avec leurs anciens titres.

Quoique le parti modéré ne doive pas être considéré comme mort, et quoique ceux de ses anciens éléments qui formaient autrefois les factions de San Luis, de Narvaez, de Bravo Murillo existent toujours

avec leurs nuances distinctes, il affecte cependant aujourd'hui de faire cause commune avec les anciens partisans d'O'Donnell, qui créèrent la bannière de l'Union libérale. A ce titre, les divers organes qui représentent les principes de l'Union, et ceux qui défendent les théories modérées, ne sauraient être aujourd'hui séparés; ils combattent maintenant pour une seule et même cause, et, avant de se diviser, cherchent, pour leur avantage commun, à consolider le trône d'Alphonse XII. C'est à ce but que tendent *el Tiempo, la Epoca, el Diario español y el Norte.*

El Tiempo a été fondé il y a quatre ans par des personnages importants du parti modéré, MM. le comte de Toreno, Barzanallana, José y Hevia, José de Cardenas; il a soutenu la lutte contre la dynastie de Savoie et contre la République. C'est l'ancien *Heraldo* avec ses théories doctrinaires et sa politique répressive. Que l'opposition progressiste et républicaine vienne à s'amortir, et vous le verrez partir en guerre pour revenir aux beaux temps de la corruption isabelline.

La Epoca est depuis vingt-cinq ans le grand journal de la belle société de Madrid; il est le patron de l'Union libérale; c'est lui qui a triomphé avec Alphonse XII et M. Canovas del Castillo. La famille Coello excelle dans l'art de faire servir la politique aux succès de l'entreprise industrielle qu'elle a fondée; les temps seulement sont bien difficiles, et elle a chaque jour plus de peine a résister dans les salons au triomphe de ce qu'elle appelle avec trop de dédain la gent *Cursi*, et sur la place publique aux justes réclamations du peuple. Elle ferait bien d'élargir son cercle et de ne plus voir exclusivement les choses au

point de vue du bien-être des classes élevées et des fonctionnaires supérieurs.

Le *Diario español*, propriété des frères Roberts, leur a servi pour atteindre de hautes fonctions diplomatiques.

Le *Norte* est le journal spécial de M. Romero Robledo ; il a fait la carrière politique de ce personnage, qui a été un des ministres du roi Amédée, et soutient aujourd'hui le jeune Alphonse.

Un entrepreneur habile, M. de Santa Anna, est parvenu à créer à Madrid, sous le titre de *la Correspondencia de España*, une feuille qui a un caractère tout spécial et dont tous les gouvernements sont obligés de tenir compte. C'est le journal d'avis le plus alerte, le mieux au courant de toutes les nouvelles; il n'a pas d'opinion arrêtée, et ostensiblement ne sert aucun parti ; au fond il les sert tous, dès qu'ils ont escaladé le pouvoir. Pour quelques écus, on y fait insérer tout ce que l'on veut ; mais lui-même a l'indiscrétion, la curiosité comme qualité prédominante. Il répète tout ce que l'on dit, il annonce tout ce qui est en vue : à ce métier, il a conquis une grande popularité, beaucoup d'annonces, une publicité exceptionnelle en Espagne (50,000 exemplaires parfois). L'une des causes du succès de ce journal, c'est l'habitude qu'il a prise de ne publier sur chaque sujet que des entrefilets très-courts : jamais il n'étudie rien à fond, il donne sur tout une opinion très-courte, très-superficielle. Cette manie plaît à un public essentiellement léger qui consent à ne savoir rien pourvu qu'il ait l'air de pouvoir parler de tout. Le succès de la *Correspondencia* n'est pas un signe de dégradation morale, mais il témoigne d'un certain abaissement in-

tellectuel : trop d'hommes à Madrid se bornent à lire la *Correspondencia* : il est juste de dire aussi qu'il y a toujours dans cette capitale une pléthore d'articles politiques, et qu'il fallait bien une réaction contre l'exagération des polémiques.

Le parti progressiste avance peu à peu, sous la direction de M. Sagasta et de son journal *la Iberia*, vers une complète décomposition ; qu'il est loin aujourd'hui des temps de M. Calvo Asensio ! L'influence de M. Sagasta a été désastreuse sur la marche de ce parti ; il aurait dû en temps opportun se rallier sincèrement et franchement aux républicains démocrates; en continuant à faire bande à part quand les masses lui échappaient, il a accru le nombre des factions sans servir en rien la cause du progrès. Aujourd'hui *la Iberia* ne défend plus que l'ambition personnelle de M. Sagasta.

Las Novedades était un journal très-considérable quand il était dirigé par M. Angel Fernandez de los Rios, l'ancien ami de M. Olozaga[1]; il a beaucoup perdu devant l'opinion publique depuis qu'il a essayé de soutenir la candidature antinationale du duc de Montpensier : il a cessé de paraître à l'avénement d'Alphonse XII.

Il nous reste à dire dans quel état se trouve aujourd'hui la presse républicaine; elle a été très-éprouvée depuis le pronunciamento de Martinez Campos ; il ne reste presque plus rien des nombreuses feuilles qui subsistaient aux derniers jours du règne d'Amédée de Savoie.

1. M. Angel Fernandez de los Rios est auteur d'une biographie d'Olozaga, qui est presque un résumé complet de l'histoire d'Espagne pendant toute la première moitié du dix-neuvième siècle.

Madrid comptait alors un très-grand nombre de journaux républicains; ils ont servi à mettre en relief toutes les personnalités qui devaient un peu plus tard être appelées à la direction des affaires, après l'abdication de ce prince.

Il y avait alors *el Imparcial* de MM. Martos et Echegaray, *la Tertulia* de M. Zorrilla, *la Igualdad* de Castelar et de Garcia Lopez, *el Pueblo,* journal de la république unitaire rédigé par M. Garcia Ruiz, sans compter *la Discusion*, qui continuait à paraître sous le haut patronage de M. Figueras.

Depuis les événements qui ont amené l'avénement d'Alphonse XII et l'exil de MM. Castelar et Zorrilla, il ne se publie plus à Madrid, pour défendre les principes du parti républicain démocrate, que *el Imparcial*, et *el Pueblo*. *El Imparcal* est certainement le journal le mieux fait de la Péninsule; c'est lui qui soutient la lutte contre les partisans du prince Alphonse. Autour de lui viennent se ranger tous les patriotes qui rêvent pour leur pays autre chose que la domination du sabre, et qui veulent subordonner l'élément militaire au respect de la loi et à la souveraineté nationale. L'étrange prétention de l'Union libérale de ne pas reconnaître le parti républicain comme un élément constitutionnel de la nation ne saurait être admise bien longtemps encore; il faudra sortir de cette situation, et alors sans doute nous verrons reparaître plusieurs des journaux condamnés aujourd'hui à un silence forcé.

CHAPITRE XI

LITTÉRATURE FRIVOLE

Les écrivains *écureuils* d'Yriarte. — *Les Espagnoles peintes par les Espagnols.* — *Madrid au dedans et au dehors.* — *Les limons aigres* de Ventura Ruiz Aguilera. — *Les feuilles* de Selgas. — *Douze réaux de prose* de Manuel del Palacio. — Don Carlos Frontaura. — Le succès de certains journaux en France ne nous permet pas de blâmer le développement qu'a pris, en Espagne, la littérature frivole.

Il existe une très-jolie fable d'Yriarte, intitulée le Cheval et l'Écureuil ; dans ce gracieux apologue, le petit animal, toujours en mouvement, croit pouvoir se comparer au noble quadrupède, auxiliaire de l'homme, qui nous rend de si admirables et de si utiles services.

Je fais la même chose que toi, dit l'écureuil au cheval, et peut-être plus. Je suis vif, je suis actif; je m'agite, je me promène, je travaille, je monte, je descends, jamais je ne prends un instant de repos.

Le cheval s'arrête un moment et réplique :

Et ces pas, et ces démarches, et ces montées et ces descentes, dis-moi donc, mon ami, ont-elles quelque utilité? Je me fatigue, moi, mais ce n'est pas en vain : j'ai des devoirs à remplir, et quand je fais briller mes talents, c'est toujours avec un but.

Et Yriarte ajoute comme morale de sa fable :

« Quelques écrivains ne méritent-ils pas le nom d'écureuils lorsqu'ils dépensent en œuvres frivoles toute leur chaleur naturelle [1]. »

Nous ne voudrions pas offenser tout un groupe d'écrivains qui d'ailleurs ont en ce moment-ci pour eux la vogue et la faveur publique de l'autre côté des Pyrénées ; mais il nous faut bien constater l'impression que nous a laissée la lecture de leurs œuvres; c'est en résumé le souvenir de la fable d'Yriarte qu'elles ont évoqué à notre esprit.

Nul plus que nous n'est disposé à reconnaître la vivacité et la verve qu'ont déployés, par exemple dans le recueil intitulé *les Espagnoles peintes par les Espagnols*, la plupart des littérateurs dont l'Espagne s'honore aujourd'hui; mais il est impossible aussi de ne pas reconnaître qu'il y a abus de facilité et exagération de naturel. Écrire sur n'importe quel sujet, de n'importe quelle manière, dans n'importe quel style, pourvu qu'on arrive à se faire lire, telle semble être la préoccupation de tous ces écrivains. Ils ont du sel, de l'entrain, mais c'est tout : en face d'une société peu intéressante, peu compliquée, sans vertu, sans grandeur, sans aspirations, sans richesse, ils se contentent d'une simple photographie et croient avoir rempli leur mission de littérateur.

Ce n'est pas assez; il faut qu'on sente un homme

1. Con que algunos escritores
Ardillas tambien serán
Si en obras frivolas gastan
Todo el calor natural.

derrière une œuvre quelconque, et lorsqu'on n'aperçoit qu'une série de personnages arrivés presque tous à une médiocrité agréable, et se distinguant si peu les uns des autres qu'ils semblent moulés sur le même patron, on éprouve bien plus un sentiment de tristesse que de satisfaction.

Voir juste, peindre fidèlement ce qu'on a sous les yeux, n'est pas l'idéal du littérateur ; il ne suffit pas qu'il soit un reflet, il faut encore qu'il soit initiateur, qu'il sache conclure. Vous ne donnez que des portraits d'une société spéciale, qui n'ont aucun caractère de généralité, d'humanité. C'est bien : ceux qui ont intérêt à connaître ces caractères vous liront, mais ils sortiront de votre lecture dégoûtés, écœurés, rassasiés, en reconnaissant des types qui leur sont déjà familiers. Faites donc des œuvres où il y ait quelque chose à apprendre, qui élèvent, qui perfectionnent. Votre unique point de vue ne doit pas être de divertir, d'aider à faire du temps.

Le recueil dont nous venons de parler, *les Espagnoles peintes par les Espagnols*, a été composé sous la direction d'un écrivain démocrate, M. Roberto Robert, très-répandu à Madrid, très-ferme dans ses convictions, plus connu comme journaliste que comme romancier, auteur d'une nouvelle intéressante, *le Dernier amoureux*, écrite sous le toit d'une prison, et longtemps attaché à la rédaction de la *Discusion*, où il a publié une longue série de chroniques. Cet écrivain, voulant contribuer à une œuvre vraiment nationale, a accepté le concours de notabilités littéraires très-différentes : c'est ainsi que nous voyons figurer côte à côte don Carlos Frontaura et don Eusebio Blasco, l'un directeur du *Cascabel*, l'autre rédacteur du *Gil*

Blas, les deux journaux satiriques placés aux points de vue opposés, celui-ci de la révolution, celui-là de la réaction. Nous y voyons aussi le romancier Escrich, le carliste Nombela, le poëte Palacio, et avec eux les journalistes Ventura Ruiz Aguilera, Florencio Moreno Godino, Luis Rivera, Ximenez Cros, en général tout ce qui véritablement à Madrid vit du maniement de la plume.

Jamais on ne pouvait offrir à la critique une meilleure occasion pour juger séparément tous ces esprits; ils avaient tous un joli cadre, de l'espace pour choisir le sujet et pour se développer. Le public aurait avec plaisir distingué des originalités réelles dans les auteurs, comme il pouvait, comme il devait y en avoir dans les innombrables caractères qui étaient à peindre. Eh bien, l'impression générale qui domine à la lecture, c'est la similitude désespérante du genre d'esprit des auteurs; c'est comme un véritable uniforme. Ils n'ont qu'un seul accent; ils se placent à un certain juste milieu entre les facéties grotesques du *Gil Blas*, les plaisanteries ordurières de Ramon de la Cruz, et les appréciations toujours fines et délicates de Mesonero Romanos.

Beaucoup de naturel, certaine gaîté un peu forcée, licence effrénée, mépris réel pour tout sentiment élevé, moins de fierté que dans les écrits des siècles précédents, diminution dans la dignité personnelle qui a toujours fait la grandeur de la race espagnole, un peu plus de considération pour le travail, beaucoup trop de concessions à la richesse, besoin de s'étourdir, peu de retour sur soi-même, voilà comment ils sont faits.

Le style est vif; il est simple; il n'est pas du tout

maniéré ; il ne manque ni de pittoresque, ni de saillie. Ce qui lui fait défaut, c'est la fermeté, c'est la précision. On sent des hommes qui ne savent pas assez ; leurs connaissances sont trop superficielles et ils parlent à un public qui a toujours montré trop de répugnance pour apprendre.

Ce sont là les qualités et les défauts qui dominent, et ils se combinent chez eux à une dose si égale, que, composé par trente-cinq auteurs, le recueil pourrait facilement être attribué à deux ou trois plumes seulement.

On est souvent porté à croire à Paris que cet esprit de saillie qui abonde dans nos petits théâtres de genre et dans nos revues charivaresques, et qu'on retrouve dans ces feuilles indignes où le trait tient lieu de tout, de raison, de conscience et de patriotisme et qui déshonorent la France aux yeux de l'Europe, est un fruit qui nous est personnel, dont l'analogue ne se retrouverait nulle part ailleurs.

Relativement à l'Espagne, à Madrid, cela n'est pas vrai. Il y a là aussi une surabondance de vivacité, d'entrain, qui semble ne pouvoir trouver d'issue et voudrait volontiers envahir tous les champs d'activité de l'esprit humain..

Par l'énumération seule des types différents qu'ils ont voulu étudier dans la société espagnole, il nous sera facile de prouver que M. Robert et ses amis ont cherché seulement à intéresser et à amuser. S'agit-il de caractères, c'est la jalouse, la médisante, l'hypocrite, l'aimable, la superstitieuse, la curieuse, celle qui est bonne et rien de plus, qu'ils nous retracent. Dans les diverses classes, ils peignent la militaire, la femme de lettres, la coiffeuse, la comique de la scène, l'actrice de

naissance, la danseuse, la pythonisse du faubourg, la modèle, la figurante, la mère de la jeune première. Se placent-ils au point de vue des relations sociales, ils décrivent la fille à marier, la future, la veuve, la demoiselle *cursi*, la célibataire, la femme du philosophe, la chroniqueuse, la visiteuse, la laide, l'enamourée, la femme du logis, l'économe, celle qui a beaucoup de relations, celle qui parle toujours, qui fait fuir les fiancés, qui va partout, qui marie ses filles, qui passe ses soirées au café, la pauvre honteuse, la pensionnaire, celle qui s'est appauvrie, qui va tomber, la Vénus caduque, la Cendrillon, la parvenue. Pas de livre espagnol sans un peu de politique ; aussi avons-nous aussi les commères politiques, l'Espagnole nette ou la patriote, la duchesse, celle qui conspire, et les femmes des quatre partis , c'est-à-dire l'absolutiste, la modérée, la progressiste et la démocrate.

On voit par ce résumé qu'il y a là beaucoup à apprendre sur la société madrilène. De même que tous ces caractères, peints cependant par des écrivains différents, semblent esquissés par le même crayon, de même la plupart des livres qui appartiennent au genre de littérature frivole dont nous nous occupons semblent conçus dans le même esprit que *las Españolas pintadas por los Españoles*.

D'abord ce sont toujours des articles imprimés à la suite les uns des autres ; ils ont tous vu le jour dans une feuille littéraire; ils ont une très-courte dimension, et ont été destinés dans l'origine à être lus dans un moment de récréation entre deux occupations, ou pendant une course de voiture. Plus tard on les a réunis en livre ; mais comme ils avaient été faits au jour le jour, suivant l'inspiration du moment, la réu-

nion en un volume n'a pu produire un esprit de suite qui n'existait pas dans l'origine.

Tel est le genre de cet autre livre intitulé : *Madrid au dedans et au dehors*. Guide d'étrangers imprévoyants. Mystères de la cour. Intrigues et mensonges. Vérités amères. Photographies sociales. La famille, la rue, la promenade. Tableau de mœurs. Misères madrilènes, luxe et plaisirs. Types de Madrid. Dames et messieurs. Politiques et trompeurs. En haut. En bas. Au dedans, au dehors. Madrid tel qu'il est : en cheveux, en chemise. Ouvrage dirigé par M. Eusebio Blasco, et écrit par une vingtaine de littérateurs. M. Blasco, qui a longtemps dirigé le *Gil Blas*, journal charivarique, partisan de la révolution, est aussi auteur d'une violente satire contre le mariage : *los Dulces de la Boda*, les Bonbons de la noce.

Telle est encore cette autre publication : *Limons aigres*, collection de contes, tableaux et articles, pour se divertir et surtout pour rager, par Ventura Ruiz Aguilera.

On y trouve cette définition de la littérature espagnole qui peut bien en effet s'appliquer à tout le genre qui nous occupe:

« Qu'est-ce que la littérature dans l'actualité ? La « littérature , c'est........ n'importe quoi. Écrivons « donc....... n'importe quoi. »

Telles sont encore les *Feuilles* détachées et les *Pages* de Selgas ; tels les *Douze réaux de prose* et *Quelques vers gratis* de don Manuel de Palacio.

Un seul écrivain du groupe dont nous nous entretenons mérite une attention toute spéciale, c'est le directeur du journal satirique *le Cascabel*, don Carlos Frontaura. Il y a toujours dans ses écrits quelque

chose de plus relevé, de plus ému, de plus philosophique ; son style est clair et précis ; il n'a rien de vague, d'obscur, de prétentieux ; il est tout à fait de la bonne école ; il se préoccupe d'autre chose que d'aligner des mots : quand il fait des portraits, quand il esquisse un tableau, c'est toujours avec une intention soit politique, soit morale. Il n'est pas, suivant nous, assez confiant dans le développement progressif de la société ; il a de fausses préventions contre les masses populaires dont il ne croit pas suffisamment utile de secouer l'ignorance ; mais néanmoins il a un jugement ferme : il ne se laisse point aller aux exagérations cléricales, il fait à la religion une part qui n'est pas excessive, et entend qu'on donne à la science ce qui lui est dû.

Il a eu l'excellente idée de grouper sous ce titre : *Galerie de mariages*, toute une série de couples espagnols, tous parfaitement saisis au naturel. On croirait voir des dessins de Gavarni : il n'y a que quelques traits, mais ils sont si bien esquissés que les types restent facilement gravés dans l'esprit.

Dans son livre de *Caricatures et Portraits*, il a repris encore le thème des Espagnols peints par eux-mêmes et a voulu représenter à sa manière les principaux personnages qui peuplent les rues de Madrid. C'est dans ces portraits qu'on peut bien voir combien il diffère de ses compatriotes : il pénètre davantage dans les faits, s'inquiète de la considération, du blâme, accordés à telle ou telle profession ; c'est ainsi qu'il revendique une meilleure situation pour le médecin de village, si malheureux en Espagne, et souvent si dévoué, si généreux ; c'est ainsi qu'il flagelle les usuriers et montre combien l'état moderne, où ils peuvent

facilement se dissimuler et faire oublier l'origine de leur fortune, est favorable à leurs menées et se prête à leur exaltation.

S'il va, comme touriste, visiter la grande exposition universelle de Paris en 1867, il s'occupe à son retour de la dépeindre à ses compatriotes, en cherchant à détruire une foule de préjugés enracinés chez eux sur le mérite de telle ou telle de leurs coutumes.

Don Carlos Frontaura a résolu dans Madrid le difficile problème de se créer une position indépendante avec un journal exclusivement littéraire qu'il est parvenu à rendre quotidien. C'est un vrai tour de force : les feuilles de ce genre, avant lui, ne faisaient généralement que coûter ; on ne saurait dire ce qu'il lui a fallu d'énergie, de volonté et de talent pour élever le *Cascabel* à la hauteur où il l'a fait atteindre.

Nous voici arrivé à la fin de notre travail. En le terminant nous éprouvons un sentiment triste, celui d'avoir été obligé de classer dans un genre inférieur des hommes d'un véritable talent, dont nous ne pouvons nous empêcher d'apprécier les hautes qualités.

Est-ce leur propre faute, est-ce celle de leur temps ou de la société au milieu de laquelle ils vivent, s'ils gaspillent les brillantes facultés que la nature leur avait généreusement accordées ? Il est difficile de porter un jugement sur ce point : mais le fait est qu'ils les gaspillent.

Nous pouvons le déplorer, devons-nous en être étonnés? Ne voyons-nous pas à Paris un très-nombreux public soutenir par son approbation et son

concours les journaux qui ont servi de patron et de modèle à toute cette littérature frivole?

Le public aide à faire les écrivains; qu'au lieu de plaisanteries malhonnêtes, d'œuvres légères, vides et sans portée, il réclame des pensées plus sévères, des conceptions plus élevées. Nous en avons la conviction : en Espagne, comme en France, les auteurs ne lui feront pas longtemps défaut.

FIN.

INDEX

A

B

C

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

XYZ

FIN DE L'INDEX.

ERRATA

Page 236, ligne 19 ; supprimez *El Hombre de Tejado*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

COUP D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE DEPUIS LA FORMATION DE LA LANGUE JUSQU'A LA RÉVOLUTION DE 1808

LIVRE PREMIER

LES LETTRES EN ESPAGNE DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1808 JUSQU'A LA MORT DE FERDINAND VII (1808-1833)

LIVRE DEUXIÈME

LE ROMANTISME A L'ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE GUERRE CIVILE DE SEPT ANS ET PENDANT LA RÉGENCE D'ESPARTERO (1833-1843)

LIVRE TROISIÈME

DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE PENDANT LE RÈGNE D'ISABELLE II (1843-1868) ET DEPUIS LA RÉVOLUTION DE SEPTEMBRE JUSQU'EN 1875

CHAPITRE PREMIER

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE

CHAPITRE II

LA POÉSIE

CHAPITRE III

LE THÉATRE

CHAPITRE IV

L'ÉLOQUENCE

CHAPITRE V

LE ROMAN

CHAPITRE VI

L'HISTOIRE

CHAPITRE VII

LA PHILOSOPHIE

CHAPITRE VIII

LE DROIT ET L'ÉCONOMIE POLITIQUE

CHAPITRE IX

LA CRITIQUE

CHAPITRE X

LA PRESSE

CHAPITRE XI

LITTÉRATURE FRIVOLE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

CLASSIFICATION PAR GENRE D'OUVRAGES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

I

POÉSIES.

		ol.
RONSARD (P. DE)	Œuvres choisies	1
BAIF (A. DE)	Poésies choisies	1
MALHERBE (F.)	Poésies	1
VOITURE	Lettres et poésies	2
LA FONTAINE (J.)	Fables	1
BOILEAU DESPRÉAUX	Œuvres poétiques	1
CHÉNIER (ANDRÉ)	Poésies	1
MILLEVOYE	Poésies	1
GAUTIER (TH.)	Poésies complètes	2
—	Émaux et camées	1
MUSSET (ALFRED DE)	Premières poésies	1
—	Poésies nouvelles	1
—	Œuvres posthumes	1
SAINTE-BEUVE	Poésies complètes	1
DESBORDES-VALMORE (Mme)	Poésies	1
MISTRAL	Mirèio	1
DAUDET (A.)	Les Amoureuses	1
BOUILHET (L.)	Dernières Chansons	1
SILVESTRE (A.)	Poésies complètes	1
BOUCHOR (M.)	Les Chansons joyeuses	1

II

ROMANS — CONTES — NOUVELLES, ETC.

CONTEURS FRANÇAIS	(Ch. Louandre)	3
BEROALDE DE VERVILLE	Le Moyen de parvenir	1
RABELAIS (F.)	Œuvres	1
LESAGE	Histoire de Gil Blas	1
PRÉVOST (L'ABBÉ)	Histoire de Manon Lescaut	1

		vol.
STAEL (Mme DE)...	Corinne	1
—	Delphine	1
CONSTANT (BENJAMIN).	Adolphe	1
SENANCOUR (DE)..	Obermann	1
MAISTRE (X. DE)..	Œuvres complètes	1
BRILLAT-SAVARIN..	Physiologie du Goût	1
NODIER	Souvenirs de jeunesse	1
—	Contes de la veillée	1
—	Contes fantastiques	1
—	Nouvelles	1
—	Romans	1
MUSSET (A. DE)...	Confession d'un enfant du siècle	1
—	Nouvelles	1
—	Contes	1
GAUTIER (TH.). ...	Mademoiselle de Maupin	1
—	Le Capitaine Fracasse	2
—	Le Roman de la Momie	1
—	Spirite	1
—	Romans et Contes	1
—	Nouvelles	1
—	Les Jeunes-France	1
SAINTE-BEUVE....	Volupté	1
MÉRIMÉE	Colomba	1
—	Chronique du règne de Charles IX	1
FERRY (G.)	Scènes de la vie sauvage au Mexique	1
ARÈNE (PAUL)	La Gueuse parfumée	1
ASSOLLANT (A.)...	Scènes de la vie des États-Unis	1
—	Marcomir	1
BIART (L.)	Laborde et Cie	1
—	L'Eau dormante	1
CHAMPFLEURY....	Les Amoureux de Sainte-Périne	1
—	Les Aventures de Mademoiselle Mariette	1
—	Madame Eugenio	1
—	La Comédie académique	1
—	M. de Boisdhyver	1
DAUDET (A.)	Fromont jeune et Risler aîné	1
—	Contes du Lundi	1
DAUDET (E)	Le Missionnaire	1
—	Le Roman d'une Jeune Fille	1
—	Fleur de péché	1

		vol.
DAUDET (E.)......	Un Mariage tragique..................	1
DÉPRET (L.)......	Mémoires de n'importe qui............	1
FLAUBERT (G.)....	Madame Bovary..................	1
—	Salammbô........................	1
—	La Tentation de saint Antoine..........	1
GONCOURT (E. et J. DE).	Germinie Lacerteux...............	1
—	Madame Gervaisais.................	1
HERVILLY (E. D')..	Contes pour les grandes personnes........	1
—	Mesdames les Parisiennes...............	1
LABOULAYE (ÉD.)..	Paris en Amérique................	1
—	Le Prince Caniche.................	1
—	Abdallah....................	1
—	Contes bleus....................	1
—	Nouveaux contes bleus...............	1
—	Souvenirs d'un voyageur............	1
MADELÈNE (H. DE LA).	Contes comtadins..................	1
—	Silex. — L'Ami d'une heure...........	1
MONSELET (CH.)...	Gastronomie...................	1
MUSSET (P. DE)...	Lui et Elle....................	1
—	Nouvelles italiennes	1
—	Nouvel Aladin....................	1
—	Originaux du dix-septième siècle..........	1
—	Extravagants et originaux du dix-septième siècle........................	1
—	Les Femmes de la Régence..........	1
—	Lauzun	1
RAMBAUD (L.)....	La République de Martin..............	1
SAINT-GERMAIN (J.-T. DE).	Contes et Légendes.............	1
SANDEAU (J.)......	Madeleine	1
—	Mademoiselle de la Seiglière............	1
—	Marianna....................	1
—	Le docteur Herbeau...............	1
—	Fernand. — Vaillance. — Richard........	1
—	Valcreuse.....................	1
—	Mme de Sommerville. — La Chasse au roman.	1
SARCEY (F.)......	Le Nouveau Seigneur du village..........	1
SELDEN.........	Daniel Vlady..................	1
THEURIET (A.)....	Mademoiselle Guignon................	1
—	Le Mariage de Gérard. — Une Ondine.....	1
TOURGUÉNEFF (I.).	Pères et enfants...................	1

vol.

ZOLA (E.)........ Les Rougon-Macquart :
I. La Fortune des Rougon.............. 1
II. La Curée........................... 1
III. Le Ventre de Paris................. 1
IV. La Conquête de Plassans............ 1
V. La Faute de l'abbé Mouret........... 1
— Contes à Ninon.......................... 1
— Nouveaux contes à Ninon................. 1

III

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — CRITIQUE

ANDRÉ DANIEL.... L'Année politique, 1re année, 1874........ 1
(La seconde année en vente le 10 janvier 1876.)
BAROT (ODYSSE).. Histoire de la littérature contemporaine en Angleterre......................... 1
BECQ DE FOUQUIÈRES. Documents nouveaux sur André Chénier.. 1
CHASLES (PHILARÈTE). La Psychologie sociale................ 1
— L'Antiquité............................ 1
CLARETIE (J.) ..... Peintres et sculpteurs.................. 1
COURRIÈRE........ Histoire de la littérature contemp. en Russie. 1
DESPOIS (E.)...... Les lettres et la liberté................ 1
GAUTIER (TH.).... Tableaux de siége........................ 1
— Histoire du romantisme.................. 1
— Portraits contemporains................. 1
GÉRUSEZ.......... Histoire de la littérature française........ 1
HUBBARD (GUSTAVE) Histoire de la littérature contemp. en Espagne 1
JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Guerres maritimes................. 2
JUNG............ La France et Rome....................... 1
LABOULAYE (E.)... Le parti libéral........................ 1
— La liberté religieuse................... 1
— Études morales et politiques............ 1
— L'État et ses limites................... 1
— Études sur l'Allemagne.................. 1
— Histoire des États-Unis................. 3
— Discours populaires..................... 1
— Questions constitutionnelles............ 1

		vol.
LANFREY (P.).....	Histoire politique des Papes.............	1
—	Études et portraits politiques............	1
—	Histoire de Napoléon Ier (5 vol. parus).	
LAVALLÉE (TH.)...	Histoire des Français...................	6
—	Géographie..........................	1
MAISTRE (J. DE)...	Du Pape............................	1
MÉRIMÉE (P.).....	Histoire de Don Pèdre Ier...............	1
MÉZIÈRES........	Shakspeare, ses œuvres et ses critiques.....	1
—	Prédécesseurs et contemporains de Shakspeare.	1
—	Contemporains et successeurs de Shakspeare.	1
MIGNET..........	Histoire de Marie Stuart................	2
—	Antonio Pérez et Philippe II.............	1
—	Mémoires historiques..................	1
—	Notices et portraits historiques et littéraires..	2
MUSSET (A. DE)....	Mélanges de littérature et de critique.....	1
—	Œuvres posthumes..................	1
MUSSET (P. DE)...	Originaux du dix-septième siècle..........	1
—	Extravagants et originaux du dix-sept. siècle.	1
—	Les femmes de la Régence...............	1
NODIER (CH.).....	Souvenirs de la Révolution et de l'Empire..	2
POUGIN (A.)......	Boïeldieu..........................	1
REYER (E.).......	Notes de musique.....................	1
RIGAULT (H.)......	Conversations littéraires et morales........	1
ROUX (A.)........	Histoire de la littérature contemp. en Italie..	1
SAINT-MARC GIRARDIN.	Cours de littérature dramatique.......	5
—	Essais de littérature et de morale..........	2
—	Jean-Jacques Rousseau..................	2
SAINTE-BEUVE....	Tableau historique et critique de la poésie française, etc......................	1
SELDEN (C.)......	L'esprit des femmes de notre temps.......	1
STAEL (Mme DE)...	De l'Allemagne.......................	1
—	De la Littérature, etc..................	1
—	Considérations sur la Révolution française..	2
VILBORT.........	L'œuvre de M. de Bismarck.............	1
VILLETARD.......	L'insurrection du 18 mars..............	1

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

		vol.
CERVANTES........	Don Quichotte de la Manche, traduction Damas-Hinard......................	2
CALDERON.........	Théâtre, traduction Damas-Hinard........	2
LOPE DE VEGA......	Théâtre —	3
HUBBARD (GUSTAVE).	Histoire de la littérature contemporaine en Espagne..........................	1

LITTÉRATURE RUSSE

COURRIÈRE.......	Histoire de la littérature contemporaine en Russie............................	1

SCIENCES. MÉDECINE. JURISPRUDENCE.

ROUSSEL.........	Système physique et moral de la femme....	1
DEHÉRAIN........	Annuaire scientifique.....	9
EYNAUD (ALBERT).	Procédure civile dans les Échelles du Levant.	1

